

1er jour

INTRODUCTION

L'École est, par définition, l'ensemble des personnes orientées vers l'étude, le perfectionnement et l'enseignement d'un système utile à l'équilibre et au développement de l'être humain.
Ce système est une doctrine, un sentiment et une façon de vivre.

C'est cette doctrine que nous allons traiter pendant tout ce temps.
Et nous allons incorporer à ces développements tout ce que nous connaissons depuis très, très longtemps.
Nous allons résumer et rajouter des choses très anciennes, pour ensuite continuer à avancer.

De sorte qu'en matière de doctrine, nous allons faire des développements, non à partir de ce que nous savons, mais à partir du commencement des explications qui ont été données il y a longtemps.
Pour cela, nous allons essayer d'utiliser une forme d'exposé d'où disparaissent totalement les figures expositives ou les questions voyantes. Nous ferons en sorte que les exposés soient le plus simple possible.
Mais notre préoccupation sera en faveur de la clarté et de la sobriété.
Les exposés sur ces questions doctrinaires seront donc des exposés les plus simples et les plus clairs possible.
Dans ce sens, nous allons noter un changement de style marqué.

A cette compilation, à cette révision des matériaux antérieurs, nous allons destiner quelques jours ; une fois révisé tout l'antérieur, nous continuerons à avancer.
Les exposés seront, aussi, assez différents dans leur durée, les uns plus courts, les autres plus longs.
Les travaux qui se réalisent autour de ces exposés sont à la charge des équipes, selon leur constitution.

Ceci est donc pour nous une introduction à ces exposés et à ces travaux d'École qui commencent aujourd'hui, le 16 août 1976.

2ème jour**LA SOUFFRANCE, LA MORT ET LA TRANSCENDANCE**

Nos thèmes fondamentaux sont : la souffrance, la mort et la transcendance. Mais les racines de la souffrance ne sont pas claires, le registre de la mort est confus et la possibilité de transcendance se débat entre l'idée et la foi. Ni la racine de la souffrance, ni le registre de la mort, ni la foi ou l'idée sur la transcendance, ne peuvent être correctement examinés si les données sur ces problèmes sont fausses ou déformées.

Nos thèmes sont : **la souffrance, la mort et la transcendance**. Face à ces thèmes, tous les autres se trouvent au deuxième plan. Nous n'allons pas nous occuper de choses secondaires, de choses de deuxième plan, mais nous occuper de ce qui est en rapport avec le plus important.

Mais si le plus important n'est pas clair, le secondaire sera encore plus confus.

Nos thèmes fondamentaux sont : la souffrance, parce que nous voulons l'éviter ; la mort, parce que nous voulons la dépasser, et la transcendance, parce que nous voulons l'atteindre.

Mais essayer d'éviter la mort est aussi en relation avec l'élimination de la souffrance, et la quête de la transcendance ou de l'immortalité est liée à la séparation de la souffrance. Ce deuxième point sera examiné plus avant.

Le problème de la mort et de la transcendance peut se réduire dans son ultime racine au problème de la souffrance.

Corrigeons tout l'antérieur et disons : notre problème fondamental est la souffrance et notre plus grand désir est d'éviter la souffrance.

Si nous ne connaissons pas la racine de la souffrance, le problème qu'elle engendre ne sera pas clair, et nous ne pourrons pas non plus la surmonter. Ét quelle est la racine de la souffrance ? La racine de la douleur est dans le corps. Mais que se passe-t-il quand une stimulation douloureuse cesse de se produire et que, malgré tout, la souffrance continue ? Que se passe-t-il lorsque la stimulation n'est pas encore arrivée et que surgit la souffrance ?

La racine de la douleur est dans le corps, la racine de la souffrance est dans le mental. En faisant la distinction entre douleur et souffrance, nous séparons le corps et le mental, comme si c'était possible. Nous ne pouvons pas séparer le corps du mental. Mais nous voulons dire que la racine de la douleur a une forte prédominance physique, tandis que la racine de la souffrance a une forte prédominance psychique, mentale. La souffrance mentale dérive aussi sûrement du corps.

De quoi parlons-nous ? De la douleur et de la souffrance. Ét nous essayons de faire une distinction entre les deux parce que dans l'une il y a une plus grande prédominance physique, et que dans l'autre il y a une plus grande prédominance psychique, sachant pourtant que toutes deux se situent dans le corps puisque, évidemment, le mental semble dépendre du corps.

Ainsi notre problème fondamental est la souffrance, et notre intérêt réside dans le fait de surmonter cette souffrance. La racine de la souffrance, bien qu'elle

soit plus mentale que physique, est dans le corps. La douleur appartient au corps, la souffrance au mental, mais le mental semble dépendre du corps. Si cette racine se trouve dans le corps, nous devons examiner comment elle surgit, comment elle se développe, comment elle se conserve et comment disparaît la douleur.

La douleur surgit par la sensation, la douleur surgit par l'imagination, la douleur surgit par le souvenir. Et ces trois voies de la douleur, ou de la souffrance si l'on veut, sont les trois voies qui doivent être examinées avant d'avancer dans une nouvelle direction.

La douleur surgit par la sensation, par l'imagination et par le souvenir. Il y a des sensations illusoires, des images illusoires et des souvenirs illusoires. Et ce sont là les voies illusoires de la souffrance.

Mais c'est la conscience qui effectue ces opérations de sensation, d'image et de souvenir, conscience qui parfois s'identifie au moi. Il n'y a pas de moi sans sensation ou sans image ou sans souvenir. Et quand le moi se perçoit lui-même, il travaille aussi par ces voies, qu'elles soient véritables ou illusoires. Le moi lui-même surgit comme illusion des voies illusoires.

La douleur physique ou la souffrance mentale ont leur racine dans le corps, il n'y a pas de douleur ni de souffrance s'il n'y a pas sensation, image ou souvenir. Il n'y a pas de moi s'il n'y a pas sensation, image ou souvenir. De la même façon que sont reconnues les trois voies de la souffrance, les mêmes voies sont aussi reconnues pour toute opération du mental, et même pour la constitution du moi.

Dans ces voies, n'importe qui reconnaît l'existence d'erreurs, l'existence d'illusions, mais il est plus difficile de reconnaître l'illusion du moi, bien que cela soit vérifiable et démontrable.

Les trois voies de la souffrance, et ce qui enregistre la souffrance, sont pour nous des thèmes d'un intérêt spécial. Nous examinerons donc la sensation, l'image, le souvenir, et aussi la conscience qui enregistre et qui opère avec ces éléments et qui parfois est identifiée au moi.

Toute notre étude se rapporte à la compréhension de la souffrance, et tout notre travail est en rapport avec le dépassement de la souffrance. Nous allons étudier les trois voies par lesquelles la souffrance arrive, et nous allons étudier aussi la conscience ou le moi qui enregistre la souffrance. Nous travaillerons aussi sur ces éléments. Mais nous avons commencé par la fin, ainsi donc revenons bien en arrière, vers les premières explications, celles qui ont été données sur le mental humain. Reconsidérons tout ce qui a été étudié, en travaillant depuis le commencement jusqu'à aujourd'hui. Quand nous serons de nouveau arrivés à ce point, préparons-nous à dépasser la souffrance.

En résumant ce qui a été dit, nos thèmes fondamentaux sont : la souffrance, la mort et la transcendance. La peur de la mort et la recherche de la transcendance sont liées à la souffrance. La douleur et la souffrance ont leur racine dans le corps. Trois voies existent pour la manifestation de la douleur : la voie de la sensation, la voie de l'imagination et la voie du souvenir. L'enregistrement de ces éléments est fait par la conscience, parfois confondue avec le moi. On admet des illusions dans les trois voies, et aussi dans le moi. Notre étude est en relation avec la compréhension de la souffrance et notre travail se rapporte au dépassement de la souffrance. Nous reviendrons aux premières études et travaux pour arriver ensuite à ce point-là, et alors nous le développerons.

3ème jour

SENSATION, IMAGE ET MEMOIRE

Par l'intermédiaire de la sensation, de l'imagination et du souvenir, on obtient la douleur. C'est une façon de parler très vague et très générale ; ceci exige de plus grandes précisions. Bien sûr nous gagnerons progressivement en précision.

Cette douleur s'expérimente, il y a quelque chose qui expérimente cette douleur. Ce quelque chose qui l'expérimente est identifié comme un centre, comme une entité qui a, d'une certaine façon, une unité.

Cette unité qui enregistre la douleur est donnée à la base par une espèce de mémoire. L'expérience de la douleur est comparée avec des expériences antérieures. Sans mémoire il n'y a pas de comparaison d'expériences.

Les sensations douloureuses sont comparées avec les sensations douloureuses antérieures. Mais de plus, les sensations douloureuses sont également projetées, sont considérées dans un temps qui n'est pas le temps actuel, mais un temps futur. Il est clair aussi que si l'on se rappelle des sensations douloureuses, ou bien si l'on imagine des sensations douloureuses, de ce souvenir et de cette imagination on a également des sensations. La mémoire ne pourrait pas provoquer de douleur, l'imagination ne pourrait pas provoquer de douleur, si l'on n'avait pas, aussi, des sensations provenant de la mémoire et de l'imagination.

De sorte que l'on n'a pas seulement des registres par la voie de la sensation, mais aussi par la voie de la mémoire et par la voie de l'imagination. La sensation, alors, envahit le champ de la mémoire, envahit le champ de l'imagination. La sensation recouvre toutes les possibilités de cette structure qui expérimente la douleur.

A la base donc, tout travaille avec une sensation, et avec quelque chose qui expérimente, qui enregistre cette sensation. La sensation se trouve toujours à la base, qu'il s'agisse (déjà plus en détail) de la sensation en tant que telle, de la mémoire ou de l'imagination. La détection d'une stimulation est toujours à la base, et quelque chose qui enregistre cette stimulation se trouve à l'autre bout, à l'autre extrémité de cette relation.

Ainsi, entre une stimulation et quelque chose qui enregistre cette stimulation, nous allons voir la constitution de cette structure primaire. Et il semblerait que cette structure va se mouvoir en essayant d'éviter les stimulations douloureuses, stimulations qui arrivent et qui sont détectées, stimulations qui sont emmagasinées. Face aux nouvelles situations qui se présentent, il y a action de cette structure pour éviter ces nouvelles stimulations qui sont en relation avec des données antérieures.

C'est un schéma très simple et très primaire. C'est un schéma qui a été expliqué il y a assez longtemps. La stimulation arrive à un point qui la reçoit, et, à partir de ce point, il y a réponse à la stimulation. Une stimulation qui arrive en ce point est douloureuse, la réponse tend à modifier cette stimulation. Si la stimulation qui arrive en ce point n'est pas douloureuse, mais est expérimentée agréablement, la réponse tend à prolonger cette stimulation.

C'est comme si la douleur désirait l'instant, et le plaisir l'éternité. C'est

comme s'il y avait un problème de temps pour le point qui enregistre la douleur et le plaisir.

Évidemment, qu'il s'agisse de stimulations douloureuses ou de stimulations de plaisir, dans tous les cas ces stimulations sont emmagasinées, sont gardées dans cet appareil régulateur de temps que nous appelons mémoire. Ces stimulations qui arrivent nous les appelons **sensations**. Mais ces stimulations arrivent non seulement de ce que nous pouvons appeler au début monde extérieur vers le centre de registre, mais aussi du même monde intérieur de l'appareil de registre.

Nous avons déjà vu que l'on peut se souvenir du douloureux, que l'on peut se souvenir de l'agréable. Nous avons déjà vu que l'on peut imaginer le douloureux, que l'on peut imaginer l'agréable. Ce souvenir et cette imagination ne sont pas liés aussi étroitement à la sensation externe que les autres sensations que nous connaissons.

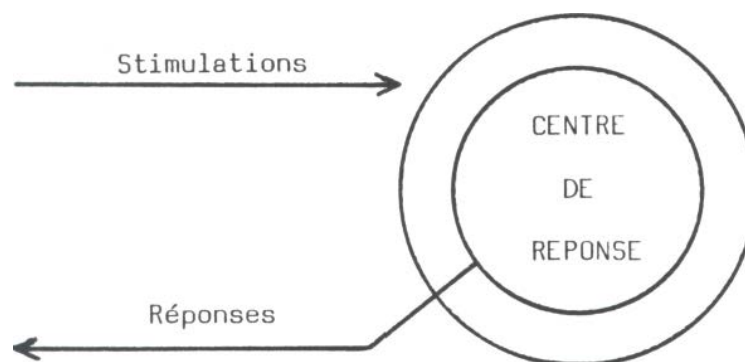
Le schéma est simple : une stimulation arrive, une réponse est donnée. Mais ne soyons pas si naïfs pour considérer que les stimulations qui arrivent appartiennent uniquement au monde extérieur à cette structure, il doit également y avoir des réponses au monde interne à cette structure

La sensation en général est en rapport avec le registre, avec ce qui arrive à la structure. Par contre, l'imagination en général est en rapport avec ce que fait la structure pour se rapprocher de la stimulation quand elle est agréable, ou s'éloigner quand elle est douloureuse. Dans cette image se trouve déjà exposée l'activité face aux stimulations qui arrivent à cette structure.

Nous verrons beaucoup plus attentivement la fonction qu'accomplit l'image, à quoi elle sert. Mais c'est un thème long.

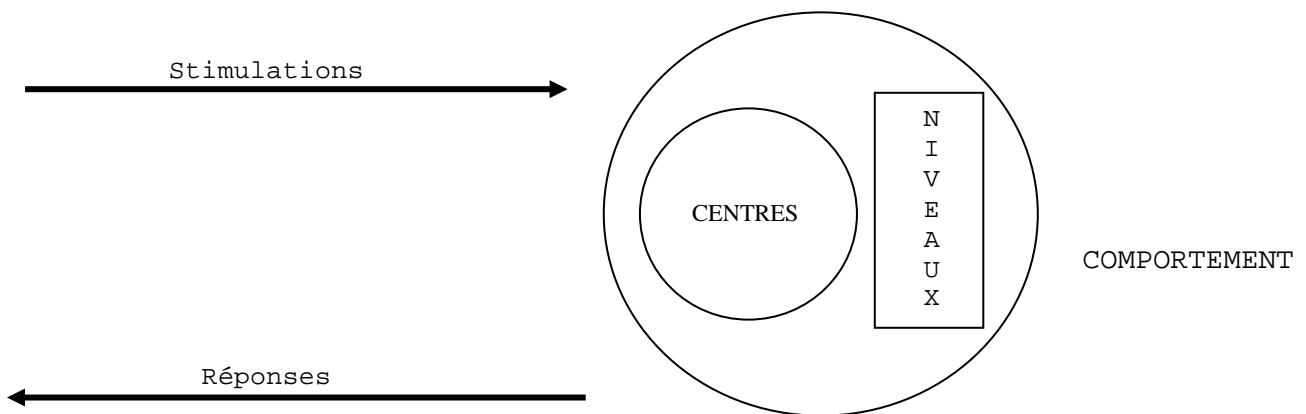
Et la mémoire, dans la mesure où elle fournit des données agréables ou douloureuses, mobilise aussi l'imagination, et cette imagination mobilise la structure dans une direction ou une autre.

Donc ici nous avons une stimulation qui arrive, une structure qui reçoit cette stimulation, une réponse que donne cette structure. Et nous avons le schéma le plus simple que nous avons connu : stimulation - appareil de réception - centre de réponse.



Le centre de réponse fait que, face à la stimulation, cette structure se mobilise dans une direction plus ou moins précise et non dans n'importe quelle direction ; et nous reconnaissons diverses activités pour répondre à ces stimulations, diverses directions, diverses possibilités de réponse. Pour cela nous distinguons divers centres possibles pour donner diverses réponses à divers types de stimulations.

Évidemment tous ces centres de réponse vont être mus à la base par la douleur et, secondairement, par le plaisir. Bien sûr, les réponses se manifesteront dans l'activité de façon différente selon l'action d'un centre ou d'un autre.



C'est un schéma ancien sur lequel nous allons donner quelques brèves explications.

Ce monde de stimulations qui arrivent nous allons l'appeler le monde de la sensation. Ce qui s'exprime vers le monde de la sensation nous allons l'appeler réponse. Ce qui donne la réponse au monde de la sensation, nous l'appellerons pour le moment centre. Mais comme les réponses sont nombreuses et différenciées, et que chaque système de réponse a son propre type, nous allons distinguer divers centres de réponse.

Toute cette structure qui englobe le registre de la sensation et la réponse à ces sensations qui arrivent, toute cette structure qui se manifeste, nous allons l'appeler comportement.

Et nous allons observer que, de toute façon, ce comportement, cette activité de ce centre de registre, de cette expression de réponse face aux sensations qui arrivent, ne se manifeste pas d'une façon constante mais subit de nombreuses variations selon l'état dans lequel se trouve cette structure, selon le moment dans lequel se trouve cette structure. Il y a des moments dans lesquels la structure perçoit avec plus de netteté la stimulation douloureuse. Il y a des moments où elle ne semble absolument rien percevoir. Il y a des moments où cette structure semble déconnectée de ces sensations, où elle semble ne pas avoir de registre des sensations douloureuses. Et c'est un cas très intéressant, car si nous parlons de sensations douloureuses qui arrivent et de réponses qui essaient d'éluder les sensations douloureuses à un moment donné, et qu'ensuite nous disons que les sensations douloureuses de toute façon stimulent ce centre, mais que pourtant celui-ci ne donne pas de réponse, cela n'a pas changé en raison de ce qui arrive mais en raison du registre de ce qui arrive.

Enregistrer avec une plus ou moins grande intensité les sensations qui arrivent, lancer des réponses avec une plus ou moins grande intensité à ces stimulations, dépendra de l'état de cette structure. Cet état sera mis en relation avec ce que nous appelons génériquement niveau de travail de cette structure, état de la structure. Ce niveau, selon le moment de processus où se trouve la structure, donnera, permettra de donner des réponses plus accélérées, plus intenses, des réponses moins accélérées, des réponses éteintes.

Nous parlons de l'homme, bien sûr, car c'est l'entité qui nous intéresse. Nous ne sommes pas intéressés par la considération du comportement d'autres types d'entités. Car nous avons un certain registre de l'entité humaine. Par contre des entités d'autres êtres tels que les amibes, les insectes, les plantes ou les étoiles, nous n'avons que des registres externes que nous transformons beaucoup après les avoir perçus et qui, en définitive et en dernier lieu, sont très douteux. De ce qui nous arrive nous avons aussi des registres que nous transformons beaucoup, et quelque chose d'assez douteux en résulte également. Mais de toute façon, ce qui nous arrive est beaucoup plus proche de nous que ce

qui arrive à une amibe, à une plante ou à une étoile.

Ainsi la façon dont se comporte une amibe face à une stimulation peut se discuter, mais face à une douleur que l'on enregistre, on a une sensation d'expérience immédiate que l'on ne semble pas avoir face aux autres choses ou aux réponses des autres êtres animés.

Nous parlons donc de l'homme et nous disons que le schéma le plus élémentaire de l'homme que nous puissions organiser, est celui des sensations qui arrivent à un registre, des réponses qui se donnent à ces sensations une fois qu'elles sont enregistrées, et du niveau de travail de cette structure, niveau que nous appelons génériquement : niveau de conscience. Nous allons donc réviser ce schéma élémentaire.

L'étude des centres nous permet de différencier les activités que l'être humain réalise, en essayant comme nous l'avons dit d'éliminer la douleur, d'obtenir des plaisirs face aux stimulations. On pourrait même dire, activités que l'être humain réalise en essayant avant tout de satisfaire ses nécessités. Mais satisfaire ses nécessités, comme, on le dit si légèrement, est quelque chose qui peut fonctionner ainsi en raison des registres douloureux que l'on a. On n'explique pas grand-chose quand on dit que l'être humain fait certaines choses pour satisfaire ses nécessités. L'être humain fait certaines choses pour éviter la douleur. Ce qui arrive c'est que ses nécessités provoquent la douleur si elles ne sont pas satisfaites. Mais on ne se meut pas selon une idée abstraite pour satisfaire ses nécessités. Si quelqu'un se meut, c'est à cause du registre de la douleur. On a l'habitude de confondre ces choses et il semblerait que ce soit les nécessités primaires qui donnent la douleur la plus grande si elles ne sont pas satisfaites.

Ainsi la sensation de faim est si douloureuse que si on ne la satisfait pas dès qu'elle apparaît, la douleur augmente. Cette sensation est aussi douloureuse qu'un autre type de sensation qui, de même, si elle n'est pas satisfaite provoque une tension chaque fois plus grande. Ceci n'arrive pas seulement avec la faim, mais aussi avec beaucoup d'autres choses. Par exemple, si on détruit une partie du corps d'un être humain, il subit la douleur, il expérimente la douleur, et bien sûr il essaie de donner des réponses à cette douleur pour que cette douleur cesse. Faire quelque chose pour éviter que s'intensifie la sensation douloureuse est une nécessité aussi grande que celle de s'alimenter, que celle de manger.

De sorte que, par exemple dans ces cas, cet homme, cet être humain, va essayer de fuir ce qui met en danger la structure de son corps, il va essayer de libérer des charges destructives à l'intérieur de son corps. Cela s'enregistre douloureusement. Il n'y aura pas uniquement des nécessités de type alimentaire, il y aura des besoins aussi nécessaires que les besoins alimentaires mais qui sont en rapport avec des tensions internes qui doivent être éliminées, car autrement la douleur qui s'enregistre intérieurement est très intense, aussi intense, parfois plus intense, que la douleur que peut provoquer la faim si elle n'est pas satisfaite.

Cette idée n'est pas difficile à suivre, et il est intéressant de considérer ces points, car parfois la détermination que l'être humain a pour se mouvoir dans une direction ou une autre ne dépend pas de registres douloureux de faim, mais dépend de registres douloureux d'une autre nature.

Parfois quelqu'un a des registres douloureux de faim, et n'a pas faim. Il pense à la faim qu'un autre pourrait avoir, et cette faim qu'un autre pourrait avoir lui donne un registre douloureux. Mais quel genre de registre douloureux ? Est-ce un registre douloureux physique ? Voyons : quelqu'un mange, il satisfait ses nécessités alimentaires, et alors il parle de la douleur de la faim. En plus il se "complet" du problème de la douleur de la faim et il a un registre. Quel registre ? De la faim ? Certainement pas. Il a un registre d'un autre genre. Il peut se souvenir de la faim s'il en a déjà souffert. Il parle de la douleur de la faim, mais il n'enregistre pas la douleur de la faim, il enregistre un autre type de douleur.

Ce registre peut par exemple le faire cesser de manger, le faire commencer à souffrir de la faim pour expérimenter cette même douleur. Ceci peut le motiver dans de nombreuses directions, l'idée n'est pas difficile à suivre.

Bien. Ces douleurs il peut les expérimenter par exemple, par la voie de l'image, par la voie du souvenir. Il peut aussi expérimenter ses plaisirs. Il sait qu'en s'alimentant, qu'en satisfaisant ses nécessités immédiates, la détente se produit dans sa structure, et il sait qu'il est intéressant de répéter cette détente chaque fois que cette tension augmente. Il devient partisan de certaines formes d'alimentation, il s'habitue à certaines expériences de relaxation des tensions, il aime considérer la faim pendant qu'il mange, par exemple, parce que considérer la faim pendant qu'on mange peut provoquer la détente de tensions internes, peut provoquer des satisfactions. Suivez-vous l'idée ?

L'étude des centres permet de différencier les activités que l'être humain réalise en essayant de satisfaire de façon primaire ses nécessités. Tandis que les niveaux de conscience expliquent que cette activité varie si l'on agit dans un niveau que nous allons appeler veille, c'est-à-dire un niveau de relation avec le monde extérieur ; si l'on agit dans le demi-sommeil, c'est-à-dire dans un niveau de moins grande relation avec le monde extérieur ; ou si l'on n'est pas du tout dans un niveau de veille, c'est-à-dire sans relation avec le monde extérieur.

Ces niveaux de veille, demi-sommeil et sommeil vont nous expliquer que les activités de réponse de ces centres varient selon l'emplacement de la structure dans l'un ou l'autre de ces niveaux. C'est tout simple.

Nous allons observer dans cette structure un comportement, qui apparaît comme une structure dans laquelle les centres travaillent face aux stimulations du milieu. C'est ainsi que se comporte l'être humain. Il a un comportement particulier ; face à certaines situations, nous avons idée de sa réponse. Et si nous n'en avons pas idée, il nous suffit d'observer les stimulations et de voir comment il y répond pour nous rendre compte de toute façon de son comportement. Le comportement est la manière selon laquelle il s'exprimera face aux stimulations, selon le niveau de cette structure dans laquelle il opère.

Avec notre schéma sur les centres, niveau et comportement, nous organisons ce tableau d'activités. En réalité, les choses sont beaucoup plus compliquées, beaucoup plus complexes. Ce schéma ne va pas résister aux développements, les développements que nous allons faire vont le dépasser, et le schéma se trouvera chaque fois plus réduit. Mais il nous sert de façon élémentaire pour faire les premiers pas. Ainsi, en faisant les premiers pas, commençons à étudier les centres.

CENTRES DE RÉPONSE

Un centre est une idée, un centre n'est pas quelque chose qui existe, un centre est une synthèse que l'on fait avec des concepts, ceci pour nous mettre d'accord sur le problème.

Un centre est une synthèse conceptuelle qui englobe le travail de différents points physiques, parfois très séparés entre eux. C'est-à-dire qu'un centre de réponse n'est pas tant dans un lieu physique déterminé, mais résulte parfois de la relation entre divers points du corps.

Si nous parlons par exemple du centre du mouvement, du déplacement du corps à l'arrivée de certaines stimulations, nous allons nous apercevoir que ce centre du mouvement n'est pas dans un lieu physique ; il ne correspond pas à un lieu physique, mais il correspond à l'action de beaucoup de points corporels que nous englobons et nous disons : très bien, de là se dirige le mouvement.

Ce sera la même chose avec des opérations plus complexes que les simples réponses du corps. Quand on parle des émotions dans l'être humain, cela donne l'impression qu'il y aurait un point à partir duquel se manient toutes les émotions, et il n'en est pas du tout ainsi. Il y a de nombreux points qui, travaillant de façon coordonnée, provoquent cette réponse que nous appelons émotive, et ces différents points nous les englobons dans le mot centre.

Ainsi ces centres n'existent pas en tant que tels. Ces centres sont des synthèses conceptuelles pour expliquer ce qui se passe avec les réponses.

Bon, parlant de ces abstractions, nous pouvons différencier divers centres.

Centre intellectuel : le centre intellectuel règle l'élaboration des réponses pensées, la relation entre diverses stimulations, la relation des données et l'apprentissage. Tout cela est fait par le centre intellectuel. De plus, il donne des ordres aux autres centres, excepté au centre involontaire du corps que nous appellerons centre végétatif. Ce centre intellectuel donne des ordres à tous les autres centres, excepté aux parties involontaires de ces autres centres et au centre végétatif, centre involontaire qui régit l'activité de tout le corps.

Si, par exemple, une personne veut bouger la main, elle la déplace. Une personne veut se souvenir de situations agréables, elle se meut mentalement dans cette direction de souvenir de choses agréables. Elle veut faire certaines opérations mentales et travailler avec son propre intellect, et elle y arrive plus ou moins. Mais si elle veut, par exemple, faire que sa circulation sanguine s'accélère, cela devient plus difficile. Si elle veut que certaines substances à l'intérieur de son corps commencent à travailler, cela devient plus difficile. Si elle veut éviter un réflexe court face à une stimulation, cela devient également plus difficile.

Le centre intellectuel donne donc des ordres aux autres centres, mais ne peut pas régler l'activité des autres centres dans leurs parties involontaires.

Centre émotif : ce centre, en revanche, règle les sentiments et les émotions comme réponses à des phénomènes internes et externes. Les signaux du centre émotif modifient l'action des autres centres, même dans leurs parties involontaires, et modifient également l'action du centre végétatif, centre qui coordonne l'action de tout le corps.

Bien entendu, ce centre émotif donne des signaux dans son travail, mais ne donne pas d'ordres pensés, ce qui est très important à considérer car il est parfois question de mouvoir ce centre émotif, puisqu'il agit sur les parties involontaires des autres centres, afin que les choses changent.

Mais il se trouve que le maniement du centre émotif ne s'obtient pas par la voie de la pensée. Le centre émotif donne donc des ordres aux parties involontaires, il donne des signaux aux parties involontaires et modifie le travail du centre végétatif, mais, bien sûr, il ne le fait pas d'une façon pensée.

Le centre moteur : ce centre régie la mobilité de l'individu et les opérations corporelles volontaires et involontaires.

Le centre sexuel : il régie les activités sexuelles face à des stimulations internes et externes. Il donne aussi des signaux aux autres centres, et ces signaux ont aussi un caractère involontaire. Même en considérant que ce centre a quelque aspect volontaire, il s'agit sans doute d'un aspect volontaire minimum.

Le centre végétatif : il régie l'activité interne du corps, en donnant des réponses équilibrantes aux déséquilibres qui se produisent et en envoyant des signaux aux autres centres afin qu'ils se mobilisent pour satisfaire ses nécessités, c'est-à-dire afin qu'ils se mobilisent pour éviter cette douleur qui s'enregistre ou pour continuer ce plaisir qui s'expérimente.

Relations entre les centres

Ces centres que nous séparons pour leur meilleure compréhension, ne sont pas du tout séparés. En réalité, ils travaillent en structure, un certain type d'énergie circulant entre eux, énergie que nous pouvons appeler provisoirement énergie nerveuse, sans bien savoir de quoi il s'agit. En général, lorsque l'activité de certains centres augmente, elle diminue dans d'autres. C'est comme si nous travaillions toujours avec une certaine charge, ni plus, ni moins, toujours avec un même voltage. Et alors, avec cette même quantité de charge, lorsque certains centres travaillent plus, les autres auront tendance à moins travailler.

Parfois, l'énergie se bloque dans un centre. Si cette énergie se bloque dans un centre, il y a des problèmes, non pas dans ce centre, mais dans toute la structure. Parfois un centre ne travaille pas bien simplement parce qu'il ne s'est pas exercé dans ce domaine. Certains pensent qu'un centre ne travaille pas bien parce qu'il manque d'énergie, par exemple. Peut-être qu'en fait il reçoit la même énergie que les autres centres. Il ne travaille pas bien parce qu'il n'a pas d'expérience dans la réponse à des stimulations déterminées, il ne sait pas comment faire pour manier cette réponse. Il donne des réponses qui ne correspondent pas, il n'est pas éduqué ou est mal éduqué. Il peut arriver qu'un autre centre prenne sa place dans les réponses face aux stimulations, mais cela ne veut pas dire qu'il y ait un défaut dans ce centre.

Vous devez certainement penser au centre sexuel, par exemple. Il y a en fait d'autres centres auxquels arrive la même chose.

Par exemple, lorsque quelqu'un court, le centre moteur travaille au maximum. Mais le centre végétatif doit régler les fonctions internes. L'émotion peut être le motif de cette course. Le coureur, enfin, peut être en train de faire des opérations intellectuelles, il peut avoir des problèmes à résoudre pendant qu'il court. Il peut courir parce que quelqu'un le poursuit, et pendant qu'il court, il cherche comment se glisser avec la plus grande facilité, il cherche le moyen d'échapper à cette chose menaçante qui arrive derrière lui. Ainsi, il y a beaucoup de choses qui se font pendant que l'on court. Mais bien sûr, en premier lieu, que voyons-nous ? Quelqu'un qui se déplace dans l'espace. Et comment se déplace-t-il dans l'espace ? Nous disons que c'est évidemment le centre moteur qui le pousse. Il le pousse, c'est sûr, mais il semble que cela soit plus en structure.

Le plus pondérable, dans ce cas, c'est le centre moteur. L'énergie diminue dans le centre intellectuel chaque fois que le centre moteur se met en marche. Il est assez difficile de courir et de faire simultanément des calculs mathématiques pendant que quelqu'un nous poursuit. Quelque chose arrive dans le centre intellectuel pendant que se mobilise le centre moteur, mais cela ne veut pas dire que son activité disparaisse.

Dans le sexe, cette énergie est pratiquement annulée, d'accord ? Dans l'émotion, cette énergie joue, mais d'une façon variable selon l'incitation qui a provoqué cette course.

Si une personne effectue des opérations mathématiques complexes, son centre végétatif aura tendance à se tranquilliser. Soit le centre végétatif se tranquillise, soit la personne cesse de faire des opérations intellectuelles. Si les opérations du centre végétatif augmentent, cette personne cessera de faire des opérations intellectuelles et elle se dirigera vers un réfrigérateur, par exemple.

Toutes ces considérations sont d'importance pratique parce qu'elles expliquent que la suractivité d'un centre diminue l'activité des autres centres, en particulier des centres que nous appelons contigus. Nous avons classifié les centres en disant intellectuel, émotif, moteur, sexuel et végétatif. Nous considérons contigus les centres qui sont placés aux côtés d'un centre donné.

Nous disions que la suractivité d'un centre diminue l'activité des autres et en particulier l'activité des centres contigus. Ceci permet de comprendre, par exemple, que les blocages émotifs ou les surcharges sexuelles peuvent se modifier à partir d'une activité particulière du centre moteur. Ce centre moteur agit, et c'est la première fois que nous allons utiliser ce mot que nous emploierons beaucoup par la suite, ce centre moteur agit "cathartiquement" en déchargeant des tensions.

Cela explique également que l'activité négative du centre émotif, par exemple dans le cas de la dépression, qui n'est pas exactement une surcharge, mais tout le contraire d'une surcharge du centre émotif, cette dépression fait diminuer la charge intellectuelle et aussi la charge motrice.

C'est comme si ce centre qui nous semble déchargé était en train d'aspirer une charge.

A mesure que nous parlons, essayez donc de vérifier dans votre expérience personnelle ces genres de relations que nous établissons.

Une charge positive dans ce même centre, l'enthousiasme par exemple, à la différence de la dépression, peut déborder du centre émotif et produire des surcharges dans les centres contigus : surcharge intellectuelle, surcharge motrice.

Il est clair que lorsqu'un centre déborde et fournit également de l'énergie à d'autres, il le fait au détriment d'un autre centre quel qu'il soit, parce que nous disons que l'économie énergétique de l'ensemble est plus ou moins constante.

Alors, si un centre déborde d'un seul coup, se remplit d'enthousiasme, commence à lancer de l'énergie aux centres contigus, il y en a un qui y perd. De sorte qu'à la fin, ce centre auquel on aspire toute l'énergie finit par se décharger de cette énergie dont les autres profitent. Cette décharge commence à envahir les autres centres et, finalement, ils se déchargent tous. Ces enthousiasmes passagers se déchargent comme le reste.

Dans ce sens, si nous devons parler d'un centre qui donne de l'énergie à toute la machine, nous parlerions du centre végétatif. Nous parlerions du corps, c'est lui et rien d'autre qui donne de l'énergie aux centres.

Le centre sexuel, strictement parlant, ne donne pas de l'énergie à tous les autres centres, mais c'est un centre de grande importance, collecteur de cette énergie corporelle. Ce centre sexuel, dans son fonctionnement, va pondérer l'activité de tous les autres centres. De façon manifeste ou tacite, le centre sexuel sera toujours en relation avec l'activité de tous les autres centres, nous disons de tous.

Pour cela, il sera même tacitement inclus dans les activités supérieures de la conscience, dans les activités les plus abstraites de la conscience. Il fera que cette conscience cherche dans une direction abstraite ou dans une autre direction abstraite, en expérimentant un goût ou un dégoût spécial pour ces directions, car c'est ce fameux collecteur, que nous appellerons sexe, qui pondère ces travaux.

Composition interne.

Les centres ont en plus une activité interne particulière, indépendante des stimulations qui arrivent. Cette activité interne particulière, nous la reconnaissons en tant que cycles et rythmes. Indépendamment des stimulations qui arrivent du monde extérieur, ces centres ont un rythme plus ou moins précis dans leur travail, rythme que l'on peut suivre.

Certes, lorsque les stimulations arrivent, le rythme normal d'un centre est

modifié, altéré. Mais, de toute façon, ensuite, ce centre se met à travailler de nouveau avec le rythme qui lui est propre.

Ces cycles et rythmes sont différents et produisent un biorythme et des répétitions caractéristiques pour chaque personne. Voyons des rythmes végétatifs par exemple. Ce sont des cycles qui, dans le végétatif, se modifient beaucoup quand d'autres genres de stimulation arrivent. Mais, normalement, nous reconnaissons les cycles respiratoires, les cycles circulatoires, les cycles digestifs. Ces cycles et rythmes existent, on peut le vérifier. Bien sûr, ils se modifient beaucoup selon les stimulations de situations. Ils sont différents entre eux, même s'ils appartiennent au même centre végétatif. Les rythmes respiratoires sont bien différents des rythmes circulatoires et digestifs. Ils appartiennent au même centre, mais cela ne signifie pas que le centre végétatif ait un biorythme particulier, sans plus. Dans ce centre végétatif, diverses activités se déroulent et chacune de ces activités possède son propre biorythme.

Ces genres de rythmes, comme nous l'avons dit, nous les appelons cycles et rythmes courts. Il existe de même des cycles journaliers : les gens se lèvent, s'occupent de leurs affaires, finissent leur journée, s'endorment, se lèvent, s'occupent de nouveau de leurs affaires, finissent leur journée et ainsi de suite. Bon. Nous appelons cela rythmes journaliers.

N'allez pas dire que les gens font cela parce que le commerce est ainsi organisé, par exemple. C'est le commerce qui s'organise ainsi par suite des biorythmes. Dire que le travail est ainsi organisé et que pour cette raison les personnes suivent un rythme déterminé, non ! Non ! Non ! C'est la machine humaine qui est organisée ainsi, et c'est entre autres pour cette raison que le travail s'organise de cette façon.

Il y a des cycles journaliers, des cycles mensuels, des cycles d'étapes biologiques. Le travail, par exemple, s'organise d'après l'âge. Il ne viendrait pas à l'idée de placer à certains postes de production un enfant de cinq ans, pas plus qu'une personne de quatre-vingts ans à d'autres postes. Le travail aussi est organisé selon les biorythmes, les cycles longs. Tout cela détermine les activités humaines.

Les activités humaines altèrent et modifient à la fois ces rythmes, les nouvelles stimulations qui arrivent font leurs petites modifications, mais ce sont, bien sûr, les biorythmes qui sont toujours vainqueurs, qui sont toujours en tréfonds, qui dirigent toujours les activités.

Tout le monde le sait, mais parfois on n'en tire pas beaucoup de conséquences.

L'activité des centres s'enregistre dans certains points du corps, bien que ces points ne soient pas les centres. Le registre du centre végétatif, par exemple, est un registre corporel interne et diffus. Lorsque l'on sent son corps, on le sent de façon diffuse, générale. On ne le sent pas dans une partie précise.

Le registre du sexe s'expérimente dans le plexus sexuel, le registre du mouvement dans le plexus solaire, le registre émotif dans le plexus cardiaque (dans la zone respiratoire), le registre intellectuel se fait dans la tête (on dit que l'on pense avec la tête).

Bien sûr, l'activité des centres s'enregistre dans certains points du corps, bien que ceux-ci ne soient pas les centres. Alors pourquoi manifester tant de résistance quand on dit que l'on sent, que l'on expérimente les émotions dans une partie déterminée du corps, mais que les émotions ne s'y génèrent pas. Pourquoi tant de tumulte lorsque l'on dit que l'activité intellectuelle s'enregistre dans la tête ; cela ne signifie pas que l'on pense avec la tête.

Nous ne pouvons pas confondre ce qui mobilise les activités avec le registre de ces activités, n'est-ce-pas ?

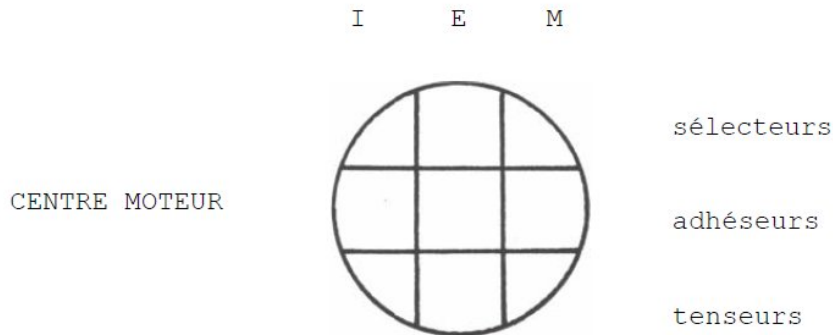
Pour approfondir davantage ce point, nous pouvons aussi dire, d'une façon plus

abstraite, que chaque centre a des parties qui vont des activités volontaires aux activités plus involontaires. Ces dernières, les involontaires, sont les plus rapides, elles s'imposent à tout le centre. C'est l'involontaire du centre qui est déterminant lorsqu'il est surchargé.

Des idées claires et distinctes n'ont rien à faire face à un centre intellectuel surchargé d'images, par exemple, ou surchargé d'activités moins volontaires de ce centre. Comprenez-vous ce point ?

Même dans le centre intellectuel, qui dirige les opérations de tous les autres centres, il n'y a aucune direction possible quand il est surchargé. Il se trouve que même le centre équipé pour diriger les opérations possède en lui-même une espèce de dualité, une dualité également incontrôlable, également irrationnelle qui s'impose à lui et le détermine dans sa surcharge.

Les parties de chaque centre sont provisoirement : la partie intellectuelle, la partie émotive et la partie motrice. De sorte que le schéma que nous organisons est le suivant :



Voici un centre et nous disons que ce centre a des parties intellectuelle, émotive et motrice.

C'est tout ce qui se passe avec un centre, et nous allons répéter ce même schéma pour chacun des centres que nous avons mentionné, ce même schéma qui donnera des résultats bien différents, bien entendu.

A chaque partie de centre, nous allons attribuer des sous-parties pour en faire une meilleure étude, mais cela n'existe nulle part. Ce sont des choses que nous lui attribuons, ensuite nous allons tout effacer. Nous allons dire que ces sous-parties font travailler les parties des centres en sélection ou confusion. C'est comme si nous disions qu'elles les font travailler en positif ou en négatif. C'est le cycle des sous-parties. Dans leur cycle, elles font que ces parties s'orientent de façon distincte ou confuse dans leur réponse, qu'elles s'orientent avec réussite ou erreur face à la stimulation. Cette bipolarité de réussite et erreur travaillera toujours à partir du niveau des sous-parties jusqu'aux parties des centres.

Bien, tout cela n'a aucune utilité pratique. Cela sert uniquement à entraîner une certaine capacité de distinction en la matière.

Voyons quelque chose de plus intéressant qui est la rapidité des centres ; nous disons que ces centres ont une rapidité inégale, allant du centre intellectuel,

qui est le plus lent, au centre végétatif, qui est le plus rapide, tout cela à mesure que nous descendons dans cette espèce d'échelle qui est l'échelle des activités de l'être humain.

Faisons une parenthèse et voyons cela d'un autre point de vue. Disons que nous avons considéré les diverses activités de l'être humain et que nous les avons mises en échelle. De ces diverses activités de l'être humain, mises en échelle, nous avons obtenu cette abstraction que nous appelons centre. Nous voyons alors que ce que nous avons gradué en réalité, ce sont les activités humaines, divers niveaux de l'activité humaine, et que, d'une manière abstraite, nous appelons cela centre.

Bien. Nous disons que ces activités de l'être humain ont diverses rapidités (c'est évidemment difficile à manier). Il est difficile de dire que les activités de l'être humain ont diverses vélocités ; par contre, si nous disons qu'il y a des centres qui règlent ces activités, et que ces centres ont diverses vélocités, c'est déjà plus facile à saisir.

Mais en réalité, la première façon de voir est plus véridique que la seconde. Il est plus facile de dire que les centres ont diverses rapidités bien qu'en réalité nous graduions les activités. Saisissez-vous l'idée ?

Bien, les activités intellectuelles sont les plus lentes et certaines activités centre végétatif sont les plus rapides.

Voyons un exemple de réponse complexe et de vélocité différente des centres face à une stimulation, exemple qui nous donnera en même temps une illustration quant aux surcharges et décharges et aussi quant au registre des activités de certains plexus. Cet exemple peut illustrer diverses choses déjà dites.

Une personne traverse la rue, vous connaissez cet exemple. Elle traverse la rue sans faire attention. A ce moment là une voiture qui se déplace très rapidement freine face à cette personne distraite. Immédiatement elle saute sur le côté, normalement elle saute du côté opposé à la stimulation. D'autres personnes sautent du côté de la stimulation, elles sautent en confusion, là où il ne faut pas sauter. Bien cela arrive aussi à cause de cette histoire des sous-parties. Supposons maintenant que cette personne saute du bon côté. Elle saute de ce côté pendant qu'elle enregistre des contractions musculaires plus intenses dans la zone du corps stimulée par le danger. Reconnaissez-vous cette expérience ? Il s'agit du côté du corps le plus exposé au danger. Cette personne expérimente aussi une forte tension dans le plexus solaire. Elle ne pense pas, elle saute, elle expérimente tout cela. L'être rationnel face à la voiture qui freine expérimente une tension musculaire et il expérimente des tensions au niveau du plexus moteur. Il n'y a pas grande trace de cet être rationnel jusqu'à maintenant.

Puis, il expérimente que son coeur s'agite et que sa respiration est altérée. L'être rationnel expérimente tout cela. Un froid parcourt son épine dorsale et ses jambes tremblent. L'être rationnel expérimente des restes de l'altération motrice et émotive, par suite de la décharge antérieure d'adrénaline dans le sang, par exemple. Il expérimente cela bien que la voiture soit déjà arrêtée, immobile. Notre être rationnel a des problèmes.

Puis à la fin de cette chaîne de réactions, il considère ce qui aurait pu arriver, dans des images confuses. Nous ne sommes pas encore arrivés jusqu'à l'être rationnel, c'est la partie involontaire de l'intellect qui travaille, il ne mesure pas encore les centimètres... Non! Il considère ce qui aurait pu arriver dans des images confuses, rapides, serrées. Ici le centre intellectuel travaille dans sa partie motrice et non dans sa partie intellectuelle. Il n'extraît pas encore des racines carrées, il pense à ce qui aurait pu arriver. Il pense peut-être à un membre de sa famille ou à des choses de ce genre. La partie la plus volontaire du centre intellectuel ne fonctionne pas.

Le processus se termine quand l'homme considère ce qu'il doit faire étant donné la situation. Il voit alors celui qui conduit la voiture et alors considère ce qu'il doit faire (ou considère qu'il doit faire autre chose) ; notre homme commence alors à calculer ce qu'il doit faire, ce qu'il a à faire selon la situation.

L'intellect se déplace alors de la partie motrice à la partie émotive et ensuite à la partie intellectuelle du même centre. Voyez-vous le déplacement de toutes ces activités dans le travail intellectuel ? Cette petite échelle des diverses activités du centre intellectuel ? De la partie plus involontaire, des images confuses, serrées, à la partie plus émotive, et de là seulement à la partie plus intellectuelle. Ce sont des sous-échelles dans les échelles de l'activité. Saisissez-vous l'idée ?

Après tout cela, commence une nouvelle chaîne de réactions, parce que tout ne s'arrête pas là.

Cela suscite une autre chaîne de réactions, elle aussi automatique, ou bien il se produit une paralysie totale du sujet, comme si les centres étaient tous restés bloqués par suite de cette dispersion de charges face à cette réponse.

Notre sujet au lieu de fuir, de faire ce que nous avons décrit, reste paralysé. Cela arrive aussi, vous en avez peut-être eu des registres.

Si dans le moment antérieur à l'accident, avant le coup de frein, le centre sexuel avait été en mobilisation, il se trouverait à présent sans énergie. Il est très rare qu'après de tels événements le centre sexuel continue à fonctionner. Sa charge s'est consommée par suite de la suractivité des autres centres.

Le travail des centres dans leur tendance structurelle, lorsqu'il se manifeste structurellement, lorsque tous les centres travaillent en relation entre eux, ce travail s'expérimente, s'enregistre comme unité intérieure.

Quand le travail des centres s'expérimente dans diverses directions, le registre est de contradiction intérieure. De sorte que l'unité intérieure ou la contradiction intérieure n'ont rien à voir avec une métaphysique particulière.

La contradiction ou l'unité sont en rapport, dans ce schéma initial, avec l'accord ou le désaccord des centres dans leur travail.

Cela peut se résumer dans cette phrase : "Pense, sens et agis dans la même direction". Et il est bien évident que si l'on pense dans une direction, si l'on sent dans une autre et si l'on agit dans une troisième direction, les centres au lieu de travailler en structure, le font hors de cette structure en produisant des décharges et des surcharges qui s'expérimentent comme douleur interne ou comme insatisfaction interne. Tandis qu'avec cette même capacité énergétique, lorsque l'énergie se mobilise au travers de tous les centres, cela s'enregistre comme unité.

De sorte que, dans ce schéma primaire, nous voyons tout à partir du point de vue des activités mises en échelle et selon la plus ou moins grande coordination de ces activités. Si ces activités ne sont pas coordonnées, si elles sont en opposition, cela s'enregistre comme douleur interne.

Si ces activités travaillent dans le même système, la même direction, cela s'enregistre comme unité intérieure, comme détente, alors que tout le reste provoque tension intérieure, douleur intérieure. C'est l'histoire du penser, sentir et agir de façon primaire dans une même direction. Cela économise de l'énergie, économise de la douleur intérieure.

Si dans un centre on sent d'une façon et dans un autre centre on agit d'une façon différente, il se produit des tensions et des surcharges dans un centre et de la

fatigue dans un ou plusieurs autres centres. Finalement il se produit une altération d'activité dans la conduite ou une décharge et une immobilité face à la situation.

Il se produit soit une suractivité de la conduite face à des stimulations, une réponse contradictoire face à ces stimulations, soit une immobilité par décharge de ces tensions contradictoires.

Supposons maintenant qu'il ne s'agisse plus d'une situation occasionnelle, de quelque chose qui nous arrive de temps en temps, mais d'une situation quotidienne vitale. Cette somme de contradictions dans le travail des centres augmente le mauvais travail de toute la structure.

Il en résulte alors des conséquences inattendues dans les autres centres, apparemment non compromis avec l'intellectuel, l'émotif et le moteur. Si tout travaille en structure et si nous provoquons continuellement des contradictions dans les activités, il en résulte aussi des altérations dans les centres qui ne sont pas compromis avec ces activités.

Il se peut que le centre végétatif ne soit pas compromis avec des contradictions de la vie quotidienne ou avec d'autres relations humaines ; ici c'est le centre émotif qui semble le plus compromis, etc... Cependant on enregistre aussi des perturbations dans le centre végétatif. Ces activités contradictoires ne compromettent pas uniquement le centre qui est engagé, mais compromettent toute la structure. Il en résulte des perturbations dans d'autres activités qui apparemment n'avaient pas de rapport.

Quel est donc le rapport du sexe avec la sensation émotive du ridicule, par exemple ?

L'émotivité ne devrait avoir aucun rapport avec cela, néanmoins elle reste fortement compromise.

Quel est donc le rapport d'une maladie particulière avec un conflit de situation ?

Une maladie n'a apparemment rien à voir avec une situation. Nous connaissons de nombreuses personnes qui tombent malades dans des situations qui, avant tout, les compromettent émotivement.

Donc, ces activités en échelle, ces centres qui travaillent, peuvent le faire en structure, dans une même direction, de façon unitive. Ils peuvent aussi le faire de façon contradictoire. Si cette contradiction continue tout le temps, non seulement certains centres sont compromis avec ces perturbations, mais aussi tous les autres. Toutes les activités sont compromises par ce qui arrive avec certaines d'entre elles.

La somatisation est un bon exemple de ce qui arrive avec un centre non compromis dans des situations déterminées, mais qui est influencé par ces situations.

TYPLOGIE

Chaque personne a une tendance congénitale, une tendance de naissance, au plus grand fonctionnement d'un centre sur les autres centres. Bien que la structure générale de l'être humain soit très semblable, soit presque identique, déjà depuis sa naissance chacun tend à développer des dispositions non acquises.

Ces dispositions se reflètent dans des attitudes psychiques et dans des formes corporelles.

Quand nous avons parlé de typologie, c'est à cela que nous nous sommes référés,

nous nous sommes référés à cette disposition en rapport avec le plus grand travail d'un centre sur un autre centre.

Nous soulignons que chaque type humain est tel en raison de sa prédisposition naturelle au plus grand travail d'un centre sur les autres. Evidemment il existera aussi des sous-types à l'intérieur de ces types, selon la prédominance d'une partie d'un centre déterminé. Et l'on peut encore parler de sous-types spécialisés selon la primauté d'une sous-partie dans une partie d'un centre donné.

C'est seulement la filiation des quatre grands types humains qui nous intéresse, et ceci ne va pas non plus nous servir beaucoup. Seuls deux aspects, qu'il importe de détacher, sont valables par rapport au comportement d'un type humain.

Lorsque nous parlons des différences entre les personnes, des différences congénitales non acquises, nous nous référons à la vélocité de réaction face aux stimulations et à la direction de l'énergie, rien de plus.

Ces personnes se différencient parce que certaines sont plus rapides que d'autres dans leur réponse face aux stimulations. Face à une stimulation douloureuse, certaines réagissent avec plus de rapidité, d'autres ont des réponses plus tardives, d'autres considèrent l'objet douloureux dans le monde extérieur, d'autres considèrent l'objet douloureux dans le monde intérieur.

Donc, ici, nous considérons la vélocité de la réponse face aux stimulations et la direction de l'énergie. En ce qui concerne la différenciation des types humains, nous ne considérons rien de plus.

Nous englobons dans les types instinctifs le sexuel et le végétatif et nous l'appelons "végétatif". Nous appellerons les autres respectivement type intellectuel, type émotif et type moteur. Les types humains avec leurs diverses prédispositions sont les suivants :

- a) **Les intellectuels** sont de réaction lente face aux stimulations externes et de grande mobilité interne. L'énergie se dirige plus vers le monde des idées que vers le monde des choses.
- b) **Les émotifs** sont de réaction rapide face aux stimulations externes, mais ils sont aussi de grande mobilité interne. L'énergie se dirige vers les autres personnes, vers le monde, vers le monde des relations surtout, plutôt que vers le monde des choses.
- c) **Les moteurs** sont de réaction très rapide face aux stimulations externes et de peu de mobilité interne. L'énergie se dirige surtout vers les choses.
- d) **Les végétatifs** sont de réaction très lente face aux stimulations externes et de grande mobilité interne. L'énergie se dirige surtout vers leur propre corps.

Ces quatre types humains, dans la pratique, ne se rencontrent pas purs, mais apparaissent quotidiennement comme sous-types : sous-types intellectuels-moteurs, moteurs-émotifs, végétatifs-intellectuels, selon les combinaisons que l'on voudra bien faire avec ces quatre types.

L'éducation et le travail réalisé pendant la vie mettent en marche des centres et des parties qui, par le type même, ne seraient pas mobilisés. Les types ne déterminent aucun caractère, ne déterminent pas la personnalité, mais constituent une donnée de compréhension sur la prédominance ou l'altération de la prédominance qui s'est effectuée chez un individu.

Ne vous alarmez pas si vous trouvez des types intellectuels qui ont des réactions rapides face au monde des stimulations et qui, en plus, sont préoccupés par l'objet externe. Mais vous verrez, en étudiant votre biographie, comment votre monde qui, au début, fut le monde de l'intellect, de la tendance au travail du

centre intellectuel, se modifia par suite d'un travail particulier ou d'une confrontation particulière qu'il a subi dans le milieu au cours du temps. Intellectuel ne signifie pas, par exemple, que le sujet en question soit dédié à des activités de ce genre ; type intellectuel ne veut pas dire que cette personne soit dédiée à des activités livresques, pas plus que moteur ne signifie que le sujet ne puisse faire un travail intellectuel de premier ordre. Ce moteur peut être un travailleur intellectuel de premier ordre, mais, dans son travail intellectuel, nous allons observer des caractéristiques nettement motrices. Ses idées seront fortement dynamiques, par exemple ; ses constructions mentales seront en rapport avec cette activité dans le monde plus qu'avec des activités intellectuelles de type contemplatif par exemple.

Nous répétons que la classification du biotype se réfère à la prédominance congénitale d'un centre sur les autres.

Nous pourrions essayer de faire une sorte de tableau des types humains.

Type	Vitesse exter.	Vitesse inter.	Direction de l'énergie	Formes physiques	Marche	Gestes
I	- +	+ -	idées	droites minces	rapide courte	rapides collés
E	+	+	personnes relations	grosses arrondies	ample lente	harmonieux
M	+ +	- -	choses	anguleuses massives	affirmée rapide ample	rapides brisés violents
V	- -	+ +	corps	molles	lente et mal assurée	lents

Type, vitesse extérieure, vitesse intérieure, direction de l'énergie, formes physiques, comportement. Ce comportement serait donné par la façon de marcher, c'est-à-dire la façon de se déplacer, par le type de gestes en général. La façon de marcher et les gestes sont aussi en rapport avec le milieu culturel où évolue cette personne. Vous noterez que la façon de gesticuler dans certains pays n'est pas la même que dans d'autres, n'est-ce pas ?

En général, nous pouvons donner au type intellectuel cette vélocité : négative-positive (rapidité extérieure). A l'émotif, nous donnerons une nette vélocité externe, au moteur nous en donnerons davantage, et, au végétatif nous n'en donnerons aucune en ce qui concerne la réaction face au monde.

Cela se compense avec la vélocité intérieure comme vous pouvez le voir dans le tableau ci-dessus.

Direction de l'énergie : pour l'intellectuel, la prédominance est pour les idées, pour l'émotif, ce qui importe ce sont les personnes et les relations, pour le

moteur, l'important ce sont les choses (nous parlons des tendances n'est-ce-pas ?) et pour le végétatif, l'important c'est le corps.

Dans le tableau, vous pouvez voir les caractéristiques des formes physiques, de la démarche et des gestes de chaque type humain.

Cette classification primaire ne nous sert pas beaucoup, mais comme nous reconsidérons des choses dites il y a longtemps et incorporées à nos schémas, il a été bon de nous y arrêter un peu.

Bien. Avançons encore.

Comme vous le voyez, la typologie est strictement en relation avec la prédominance d'un centre sur un autre, prédominance qui, comme nous l'avons dit, s'altère fortement selon les activités biographiques du sujet.

Les cycles et les rythmes font partie de la thématique des centres. Les cycles et les rythmes des centres varient en relation structurelle bien que leurs temps soient différents.

Les centres ont d'une part diverses rapidités et sont d'autre part en relation entre eux. Il y a donc un problème avec les vélocités et le maintien de leurs relations.

Nous allons donc dire que ces cycles et rythmes varient en relation structurelle, même si leurs temps sont différents. Pour comprendre comment les rythmes et les cycles des différents centres sont connectés entre eux (et comment le mauvais travail d'un centre peut porter préjudice à tous les autres et perturber le développement de sa propre vie), on utilise quelques recours que nous verrons ensuite, après cet exposé.

Résumant ce qui a été dit, nous avons parlé : du problème de la sensation en général, du problème de l'image en général, du problème de la mémoire. Nous avons parlé d'un registre de ces sensations, images et mémoire, et nous avons vu que ce registre travaille aussi avec ce que nous appelons génériquement sensation.

Nous avons vu que les sensations primaires qui nous importent sont celles qui s'enregistrent comme douleur. Nous avons vu que la structure essaie d'éviter, d'esquiver ou de modifier cette douleur, tandis qu'elle essaie de maintenir le registre du plaisir.

Nous avons esquissé des schémas très élémentaires de cette structure qui reçoit des stimulations et qui donne des réponses, et nous avons dit que recevoir des stimulations et donner des réponses particulières nous permettait de parler d'un comportement. Ce comportement est ce qui se manifeste extérieurement face aux stimulations.

Nous avons également dit qu'il y a un état particulier dans cette structure qui, intérieurement, se modifie indépendamment de la façon dont arrivent les stimulations. Il y a des niveaux de travail différents dans cette structure qui sont ceux que nous considérerons par la suite comme niveaux de conscience. Ces niveaux de travail permettent de donner des réponses d'un type ou d'un autre face aux stimulations.

Nous avons parlé de divers centres de réponse spécialisés dans des travaux différents. Nous avons parlé d'une espèce d'échelle des activités de réponse face aux stimulations. Et nous avons donné quelques caractéristiques de ces centres : nous avons indiqué ce que faisait chacun d'eux, nous avons essayé de voir leur composition interne, comment ils étaient armés avec leurs parties et sous-parties. Nous avons essayé de voir en plus la relation qui existe entre eux en disant, par exemple, que les centres étaient en relation structurelle, que les centres avaient des cycles et des rythmes différents, que l'activité des centres se manifestait dans des points du corps qui ne sont pas les centres mêmes, que leur vélocité était inégale, que le travail des centres dans leur tendance structurelle s'enregistrait comme unité intérieure, et que le travail des centres hors de cette

tendance structurelle s'enregistrait comme douleur intérieure ou comme contradiction intérieure.

Nous avons dit que chaque être humain a une tendance congénitale au plus grand fonctionnement d'un centre sur les autres, ce qui configure une sorte de typologie, ce qui nous permet de parler d'une typologie provisoire qui ne détermine en aucune façon le caractère et le tempérament, mais qui est une donnée de compréhension sur le sujet. Ce sujet modifie considérablement son type humain par son processus biographique.

Nous avons dit que les cycles et les rythmes des centres variaient en relation structurelle bien que leurs temps soient différents.

Nous en avons donc dit suffisamment, nous semble-t-il, sur les réponses aux stimulations qui arrivent à l'être humain en considérant le sujet des centres.

Postérieurement, nous aborderons le problème des niveaux de travail de la structure, et ensuite, nous considérerons celui du comportement de cette structure pour compléter le schéma le plus élémentaire que nous avons développé il y a longtemps, nous continuerons à l'amplifier chaque fois davantage, pour ensuite poursuivre sur des thèmes plus intéressants.

4ème jour**NIVEAUX DE CONSCIENCE**

Aujourd'hui nous allons parler rapidement des niveaux de travail que nous trouvons dans l'être humain.

Si vous vous souvenez du schéma provisoire que nous avons fait hier, il n'y avait rien de plus qu'une structure, un système de stimulations, un centre qui donnait des réponses à ces stimulations. Ce centre ensuite se spécialisait en différentes franges. Il s'agissait de différentes franges d'activités de réponse face aux stimulations. Et donc, évidemment, nous distinguons différents centres. Mais nous savions également que ces centres variaient dans la réponse, non seulement par variation de stimulation, mais également par l'état où ils se trouvaient eux-mêmes.

L'état dans lequel se trouvaient les centres à un moment donné, nous le nommons : **niveau de travail**.

Ce niveau de travail, donc, modulait l'activité du centre dans ses réponses. Si le niveau de travail était élevé, la réponse au monde était plus efficace, plus manifeste ; si le niveau de travail était bas, la réponse au monde n'était pas aussi efficace.

Les niveaux de travail les plus primaires que nous pouvons rencontrer dans cette structure sont : celui de pleine activité en relation avec le monde, niveau de travail que nous appelons la veille, un niveau de travail, au contraire, sans aucune réponse vers le monde, que nous appelons niveau de travail ou niveau de conscience de sommeil, comme s'il y avait une déconnexion totale entre la structure et les stimulations, ou entre la structure et les réponses. C'est donc difficile car, dans le niveau de travail obscur, dans ce niveau de travail, vu de l'extérieur, le comportement qu'assume cette structure est tel que les stimulations, bien sur, sembleraient arriver, mais les réponses ne sortent pas. Il semblerait que quelques stimulations arrivent de l'intérieur, parce qu'elles produisent des modifications, mais, de toute façon, il semblerait que les réponses ne sortent pas. Donc, dans ce niveau de travail que nous appelons niveau de sommeil, nous trouvons que la connexion avec le monde ne s'exprime pas du côté des réponses, même si du côté des stimulations elle peut exister.

Il y a aussi le niveau intermédiaire, un peu difficile à définir, un niveau que nous nommons demi-sommeil, par lequel on passe nécessairement en connectant avec le monde extérieur et en déconnectant de ce monde extérieur. C'est un peu plus long et plus complexe, mais nous verrons également cela lorsque nous amplifierons les schémas. Mais, pour le moment, restons simples.

Nous parlons des niveaux de travail et nous nous y référons comme mobilité interne qu'a cette structure pour répondre aux stimulations d'une façon ou d'une autre, selon que cette structure se trouve en veille, en demi-sommeil ou en sommeil profond.

Il semble que ces niveaux de travail aient en plus leur propre dynamique ; c'est-à-dire que l'on parle habituellement de niveaux de travail comme si on passait de l'un à l'autre, comme si on ouvrait une vanne et on en fermait une autre. Mais les choses semblent être un peu différentes, parce que pendant que l'on est en train de travailler à un niveau, l'énergie de toute cette structure, de préférence, est en train de viser ce niveau ; mais dans les autres niveaux, il continue d'y avoir mobilité avec une énergie plus réduite. Comme dans chaque niveau apparaissent des phénomènes qui lui sont propres, si nous nous trouvons en train de travailler, par

exemple, au niveau de veille, les niveaux de demi-sommeil et de sommeil continuent à travailler, bien qu'avec une activité réduite. De sorte qu'il existe de fortes pressions des autres niveaux sur le niveau qui s'exprime à ce moment-là.

Si notre schéma était statique et étanche, nous dirions qu'un niveau travaille et que les autres restent en silence. Mais les choses ne semblent pas être ainsi, d'abord parce que nous présentons les niveaux séparés ainsi pédagogiquement, mais ce ne sont pas des coupures strictes. Ces niveaux travaillent de préférence avec un type de charge, et dans les autres il y a un manque de charge, mais de toute façon, dans tous il y a activité et dynamique. De sorte que, par exemple, de nombreux phénomènes propres à la veille sont affectés par des phénomènes des autres niveaux, et que de nombreux phénomènes propres au sommeil sont affectés par l'activité des autres niveaux, et ainsi de suite.

Concevoir les niveaux non comme des compartiments étanches, non comme des activités, certaines se mettant en marche et d'autres disparaissant, concevoir les niveaux comme un ensemble de potentiels de travail, mais qui sont en dynamique simultanée, a une énorme conséquence pour comprendre beaucoup de phénomènes que nous étudierons plus tard, et que nous allons nommer pressions de contenus, rebonds, etc... Mais cela, bien sûr, viendra plus tard.

De même qu'il existe des points physiques réglant les activités de réponse de l'être humain (activités englobées sous la dénomination de centres), il existe également des points physiques réglant les niveaux.

Effectivement, certains points envoient des signaux pour que s'effectuent les activités de veille, demi-sommeil ou sommeil. A leur tour ces points envoient des signaux, ces points reçoivent des signaux des différentes parties du corps avant de déclencher leurs ordres, ce qui donne pour résultat un circuit fermé.

En d'autres termes, quand le corps a besoin du repos nocturne, il fournit des données à certains points qui commencent à envoyer leurs signaux, et alors le niveau de conscience descend. Nous ne voulons pas entrer dans des complications physiologiques ou psycho-physiologiques que nous connaissons, nous voyons cela très en général.

En d'autres termes, lorsque différentes substances s'accumulent dans le corps, ou lorsque le travail quotidien a produit sa fatigue dans le corps, ces substances ou cette fatigue accumulée envoient des signaux, fournissent des signaux à un point qui les recueille. Et ce point qui recueille les signaux commence à émettre lui aussi des messages, d'où baisse du niveau de conscience. Ce niveau descend jusqu'à ce que le sujet expérimente le sommeil et entre dans cet état de sommeil par lequel commence l'étape réparatrice du circuit. Il est évident qu'il ne s'agit pas seulement de réparer le corps avec la baisse du niveau de conscience. La baisse du niveau de conscience va permettre que de nombreux phénomènes complexes se produisent, et pas seulement cette réparation. Mais, au départ, nous pouvons le voir ainsi.

Puis, lorsque le repos a produit son effet réparateur, ces points commencent à envoyer des signaux au point de contrôle qui, à son tour, émet des signaux pour produire le réveil. Des stimulations extérieures ou de fortes stimulations internes peuvent également déclencher le phénomène et produire la montée de niveau, même lorsque le sommeil n'a pas produit son effet réparateur. Il est bien évident que si notre sujet est en train de se reposer, et qu'une détonation se produit à côté de son oreille, cette détonation va provoquer son réveil. C'est ainsi que des cycles se manifestent, des rythmes s'expriment dans ces niveaux, qui ont leur rythmique propre, mais lorsqu'intervient un phénomène qui rompt les limites des seuils que nous connaissons, le déclenchement à partir de ce centre de contrôle interne se produit de toute façon et commence aussi le réveil.

Bien. Dans le niveau de veille, nous trouvons le meilleur déploiement des activités humaines, les mécanismes rationnels travaillant pleinement et nous

avons direction et contrôle des activités du mental et du corps dans le monde, dans ce que nous appelons le monde extérieur.

Dans le niveau de sommeil, par contre, les mécanismes rationnels se voient très diminués dans leur travail et le contrôle des activités du mental et du corps est pratiquement nul. Par moments, le sommeil est nettement végétatif et sans images. Par moments, c'est comme si le sommeil était sous la prédominance totale, absolue du corps, cette structure travaillant seulement en donnant réponse à des stimulations internes. Là, il n'y a pas d'images peuplant l'écran de la conscience. On est dans un tel état que des données arrivent intérieurement, on y répond intérieurement et tout cela est fait par le centre végétatif, dont nous avons parlé hier, avec son automatisme caractéristique.

Mais ensuite un cycle de sommeil avec des rêves commence, un cycle de sommeil avec des rêves, avec des images, cette période s'interrompant pour la reprise d'une période sans images. Cela arrive chaque nuit. De sorte que, même dans le niveau de sommeil, de sommeil profond, nous trouvons un état pleinement végétatif, sans images, et un état où les images apparaissent. Ce niveau possède donc son rythme et sa cyclicité.

Evidemment, nous faisons une différence entre **niveaux** et **états**. Les images du sommeil sont très rapides, elles ont une forte charge affective et suggestionnent fortement la conscience. Le matériel de ces images est pris dans la vie quotidienne, bien qu'articulé de façon capricieuse. Lorsque nous arriverons au thème des conformations allégoriques et d'autre type dans les productions oniriques, nous verrons que ceci est soumis à un ensemble de lois assez précises, mais, pour l'instant, nous disons que cela s'articule de façon capricieuse.

Le sommeil sert à réparer le corps et à ordonner tout la masse d'information reçue durant le jour. De plus il sert à "décharger" de nombreuses tensions, mais nous entrerons dans ce thème plus tard. Pour le moment nous disons qu'il sert à décharger de nombreuses tensions psychiques.

Et dans le demi-sommeil, dans ce point intermédiaire, se mélangent des phénomènes des deux autres niveaux. On monte au demi-sommeil et on y arrive avant le réveil complet. En pleine veille, on descend fréquemment au demi-sommeil dans les états de fatigue et l'on commence à avoir l'intuition, dans ce cas, d'un mélange de niveaux. Le niveau de demi-sommeil est prodigue en divagations et en longues chaînes d'images qui accomplissent la fonction de décharger des tensions internes.

La rêverie dans la veille n'est pas un niveau, mais un état dans lequel les images propres au niveau de sommeil ou de demi-sommeil s'ouvrent passage en pressonnant la conscience. C'est ainsi que la rêverie dans la veille n'est pas un niveau. Nous sommes en pleine veille et des rêveries apparaissent. Ces rêveries se manifestent dans la veille par la pression des autres niveaux. Cela arrive précisément avec la même finalité de décharge de tensions. Mais les rêveries dans la veille servent aussi à compenser des difficultés de situation ou des nécessités que le sujet expérimente.

Ceci est en dernier lieu apparenté avec le problème de la douleur et c'est l'indicateur intérieur et le registre intérieur que l'on a lorsque le sujet ne peut s'exprimer dans le monde ; c'est alors qu'apparaissent ces images compensatoires.

Lorsque nous parlons de divagations ou de rêveries dans la veille nous ne nous référons pas au niveau de demi-sommeil, étant donné que le sujet peut continuer ses activités quotidiennes, mécaniquement, en rêvant éveillé, pour ainsi dire. Le sujet n'est pas descendu au demi-sommeil ou au sommeil profond, le sujet continue ses activités quotidiennes mais les rêveries commencent cependant à tourner

autour.

Nous observons que le mental se déplace d'un objet à l'autre, d'un instant à l'autre, qu'il est très difficile de maintenir une idée, une pensée, sans que s'infiltrent des éléments étrangers, d'autres images, d'autres idées, d'autres pensées. Cela nous l'observons. Essayons de maintenir une pensée constamment et nous allons voir ces éléments "hors de question", ces "hors thème" interférer. Bien, ces "hors de question" sont les rêveries.

Ces infiltrations sont les rêveries ou les divagations qui dépendent des pressions internes des autres niveaux, également des stimulations extérieures comme les bruits, odeurs, formes, couleurs, etc... Et des stimulations corporelles, tensions, chaleur, faim, soif, gêne, etc... Toutes ces stimulations internes, toutes ces stimulations externes, toutes ces pressions qui agissent dans les autres niveaux, se manifestent en formant des images et en pressonnant le niveau de veille ; ce niveau est entouré d'influences.

Ces rêveries sont instables, changeantes et constituent le plus grand empêchement au travail de l'attention.

Nous appelons **rêveries secondaires**, ces rêveries qui se déclenchent quotidiennement et qui ont un caractère situationnel, c'est-à-dire passager. Un individu se trouve dans une situation, soumis à un ensemble de pressions externes et surgissent des réponses de rêveries secondaires ; nous le changeons de situation et surgissent d'autres rêveries secondaires. Nous nommons situationnelles ces rêveries secondaires parce qu'elles se déclenchent en réponse, en compensation de situations plus ou moins précises.

Mais il existe d'autres rêveries d'une plus grande fixité ou répétition, des rêveries qui, même si elles changent, dénotent un même "climat mental". Nous ne savons pas ce qu'est un climat mental, nous le verrons plus tard, mais ce que nous savons par contre, parce qu'on peut l'expérimenter, c'est que les images qui surgissent une unique fois, dans une situation donnée, et disparaissant ensuite pour toujours, sont différentes de ces autres images qui apparaissent bien que l'on change de situation, et qui réapparaissent même si beaucoup de temps a passé. Ces rêveries ne sont pas strictement des rêveries secondaires.

Ces rêveries peuvent également changer à leur façon, mais elles ont une permanence, ne serait-ce que dans leur climat mental, elles ont une saveur similaire. Remarquez que les mots que nous utilisons sont nettement sensoriels. Nous parlons de climat comme si la perception de cette chose était tactile, de saveur comme si on pouvait goûter une rêverie. Mais enfin, pour l'instant, nous commençons par les sens.

Parfois ces mêmes rêveries apparaissent dans les divagations du demi-sommeil et aussi dans le sommeil nocturne. L'étude des rêveries secondaires et des rêveries dans les autres niveaux, sert à déterminer un certain noyau fixe de divagation, un certain noyau fixe de divagation qui sert à orienter les tendances, même si le sujet ne s'en rend pas compte.

En d'autres termes, les tendances vitales d'une personne, en dehors des conditions imposées par les circonstances, sont lancées vers l'atteinte de cette image, de cette rêverie fixe qui les guide.

En revenant sur ce dont nous avons parlé les jours précédents, nous savons bien sûr, ou nous prétendons que l'être humain se meut selon ses nécessités. L'être humain se meut pour satisfaire ses nécessités, c'est une façon de parler très vague. Bien, mais la façon de satisfaire les nécessités de dix personnes se trouvant dans la même situation est assez différente. Ces dix personnes vont satisfaire leurs nécessités, mais chacune de sa propre façon. Cette façon qui leur est propre est en rapport avec différentes choses, entre autre ce noyau avec cette image fixe qui les guide dans une direction. Ce noyau va se manifester comme une image, cette image aura la propriété d'orienter le corps, d'orienter les activités dans une direction.

L'image vise une direction déterminée et toute la structure y va. Donc les tendances vitales d'une personne, en dehors des conditions que lui imposent les circonstances, sont lancées vers l'atteinte de cette image, de ce noyau fixe qui les guide.

Le noyau de rêverie oriente les tendances de la vie humaine dans une direction dont la conscience ne se rend pas compte. La conscience ne se rend pas compte de ce qui arrive avec cette image qui guide ses activités. C'est d'un très grand intérêt, car bien des raisons qu'une personne donne sur ces activités sont en réalité mues par ce noyau, et ne sont pas mues par les raisons qu'elle donne. Ces raisons sont plutôt fonction de ce noyau.

Les changements dans le noyau produisent des changements dans les raisons. Les changements dans le noyau produisent des changements dans l'orientation de la vie d'une personne. Cette personne continue toujours à chercher comment satisfaire ses nécessités, mais le noyau continue toujours à pondérer la direction. Dans d'autres cas, le noyau reste fixé, par exemple, il ne se meut pas, il reste adhérent dans une étape de la vie. Et l'être humain continue de se mouvoir, comme se modifient les activités qu'il développe. Mais les tendances restent fixées à cette situation où le noyau s'est formé. Nous trouvons alors des choses curieuses, comme des répétitions d'activités, nous trouvons une même attitude face au monde qui change, une attitude fixe, parfois une attitude infantile chez des gens qui, bien sûr, avancent en âge, (supposons que le temps soit linéaire et que l'on naisse, on grandisse, et ainsi de suite, comme il semblerait que cela soit), il y a donc des gens qui, bien que grandissant, continuent avec certains enfantillages, ou avec certaines craintes très propres à une étape, très fixés à une condition antérieure.

Bien, on ne visualise pas le noyau de rêverie, on ne le voit pas. On expérimente ce noyau de rêverie, de nouveau, comme un climat mental. Nous disions que c'étaient les images qui guidaient, nous n'avons pas encore beaucoup parlé des images, mais provisoirement nous en aurons bien une idée, non ? Les images guident les activités du mental, c'est bien, nous pouvons visualiser les images, mais ce noyau de rêverie n'est pas une image. Ce noyau de rêverie va déterminer des images compensatoires, mais le noyau de rêverie en soi n'est en aucune façon une image. C'est un climat mental que l'on ne visualise pas, mais que l'on expérimente. On l'expérimente comme climat.

Ce climat est expérimentable, c'est un état dans lequel se trouve le sujet, état qui en plus a des connotations fortement émotives. C'est ainsi que l'on a des registres de l'état, mais il n'y a pas de registres que l'on puisse visualiser.

Ce noyau va motiver la production d'images déterminées, qui par conséquent vont mener à une activité. Mais nous différencions bien le noyau, comme climat, comme système émotif articulé, des images qui guident dans une direction.

Voici des exemples de noyau : un sentiment permanent de culpabilité, un monsieur a un sentiment permanent de culpabilité, il n'a rien fait, ou alors le contraire, mais ce qu'il expérimente c'est ce sentiment de culpabilité, il se sent coupable, il se déplace toujours dans les coins. Ce n'est pas une image, il n'a aucune image, il expérimente quelque chose.

Un sentiment tragique du futur, par exemple, tout ce que va arriver va mal se présenter, pourquoi ? On ne sait pas. Un sentiment d'oppression continu, il est opprimé, il dit qu'il ne se trouve pas lui-même, là où il se trouve il sent que les choses le dépassent. Bien sûr, tous les noyaux ne sont pas négatifs, mais nous mettons l'accent sur le dramatique, cela impressionne davantage les registres de ceux qui écoutent.

Bien, ces noyaux restent fixés pendant des années, les rêveries compensatoires de ces noyaux apparaissent alors. Les noyaux opèrent pendant longtemps et donnent lieu à la naissance des rêveries compensatoires. Ainsi par exemple : si le noyau

qui pressionne constamment est semblable au sentiment d'abandon, si le sujet se trouve abandonné, si le sujet se trouve sans protection, s'il expérimente le sentiment de non protection et d'abandon, il est très probable, bien que cela ne soit pas sûr, il est très probable que surgisse la rêverie d'acquisition, de possession, etc... et que ces images guident les activités du sujet.

Nous trouverons par là bien des gens avides, bien des gens excessivement ambitieux, bien des gens lancés vers l'acquisition d'une grande quantité de choses. Nous rencontrerons certainement de nombreuses personnes de ce type qui sont en réalité mues par ces images acquisitives, etc... Par ce qui leur fait voir une grande sécurité dans le futur, alors qu'en réalité au fond d'elles-mêmes travaille un noyau de dépossession, un noyau de pauvreté intérieure, un noyau d'abandon.

Mais comment ces personnes expérimentent-elles ce noyau de dépossession et d'abandon ? Elles l'expérimentent comme sentiment, elles l'expérimentent comme climat. Ces climats meuvent les choses, et les rêveries qui compensent l'activité de ce noyau, ces rêveries vont guider dans une direction déterminée. Ce ne sont donc pas les climats qui guident, mais les rêveries qui surgissent et qui compensent les climats. C'est très observable.

Cette personne expliquera peut-être ses activités avec des raisons très claires, elle dira par exemple, qu'il est nécessaire d'avoir beaucoup pour assurer le futur, non ? Que l'on doit vivre et que pour cela on doit avoir de grandes possessions... et des choses similaires. Cela arrive sûrement non seulement à un niveau individuel, mais aussi à un niveau historique, certainement que dans des époques de brisure historique, ces images de possession démesurée augmentent, car certainement aussi augmentent les climats d'abandon, les climats de dépossession, les manques de référence intérieure et tout cela...

Ce sera le noyau qui dirigera ces raisons claires sur les activités ; ce sera le noyau qui dirigera, au travers des images compensatoires qui se manifesteront avec des caractéristiques constantes et qui pourront être saisies, que l'on pourra comprendre au travers de rêveries secondaires.

Bien, ces rêveries secondaires donnent des réponses compensatoires à des stimulations, qu'elles soient de situation ou de pressions internes, parce que leur fonction est de décharger les tensions produites par les difficultés douloureuses internes.

Les rêveries secondaires sont très variables, mais si l'on y observe des constantes, même si elles varient dans leurs expressions, si l'on y observe des éléments communs, on se rendra compte qu'elles tournent autour d'un climat particulier. Les rêveries varient selon les situations, s'expriment de différentes façons, mais ont quelque chose en commun. Et cette chose qu'elles ont en commun, nous fait nous rendre compte de la présence d'un climat particulier qui est en rapport avec chacun.

Ce climat commun qu'ont les rêveries secondaires dénote un noyau de grande fixité qui ne varie pas situationnellement mais qui demeure dans les différentes situations.

Alors maintenant, cette personne se trouve dans une situation extrêmement ingrate et pense que tout va mal lui sortir, nous la changeons de situation, celle-ci est extrêmement agréable, et cette personne pense que tout va mal lui sortir. De sorte que même en variant les situations, ce climat continue de déclencher des images.

Lorsque le noyau de rêverie commence à se manifester comme image fixe, ce dit noyau commence à varier car sa tension de base s'oriente déjà vers la décharge. Il y a certaines personnes qui ont prétendu que lorsqu'apparaissent certaines images fixes de certaines caractéristiques, dans les rêves par exemple, c'est parce que chez le sujet un problème est résolu. Les choses sont assez différentes. Lorsque ces images apparaissent et expriment exactement le noyau de

rêverie, c'est parce qu'il a terminé une étape, cela n'explique pas une solution du sujet, il est en train de finir d'éliminer une instance antérieure.

Nous disions que l'on ne voit pas le noyau de rêverie parce que c'est un climat, mais quand le noyau de rêverie se manifeste dans une image précise, un archétype diraient les anciens et aussi quelques contemporains, mais basiquement les anciens, lorsque l'archétype surgit c'est parce que le noyau est déjà en train de perdre de l'effectivité. Et pourquoi perd-il de l'effectivité ? Parce que s'il surgit une image qui lui correspond exactement et que la fonction de l'image est de finir par décharger des tensions, c'est parce que déjà le climat de grande fixité est en train de transporter sa charge sur ces images, les images se manifestent dans le monde et pour cette raison le noyau décline.

On ne voit pas le soleil lorsqu'il est en haut, on le voit à l'horizon, à sa sortie et à son coucher. C'est la même chose qui arrive avec le noyau de rêverie, on ne le voit pas en pleine activité, même si sa pression est plus forte, on le voit quand il s'origine tout juste et quand il décline.

Le noyau peut durer des années ou toute la vie, un noyau peut durer toute une vie. On expérimente cette vie comme si on l'avait rêvée. C'est bizarre mais enfin. Mais ce noyau peut aussi changer, bien sûr, ou peut changer par accident. Le noyau change à la modification d'une étape vitale, par exemple au passage de l'enfance à l'adolescence, de l'adolescence à la jeunesse. Et pourquoi change-t-il au passage d'une étape à l'autre ? Si le noyau, si ce climat fixé a surgi, c'est parce qu'il est en relation avec l'apparition de tensions déterminées, et bien sûr, au changement d'une étape, ces tensions vont se modifier considérablement. Il est donc aussi très raisonnable que le noyau se modifie considérablement.

Le noyau change étant donné que les pressions internes qui donnent lieu à sa naissance varient justement avec ces changements physiologiques si importants. Imaginez tout ce qui se passe dans le corps (et non dans le mental), dans le corps d'une personne qui passe de l'enfance à l'adolescence. Dans ce corps toutes sortes de choses arrivent. Là, le système de tensions internes change énormément, là, le travail de beaucoup de points du corps, qui auparavant étaient inactifs, change énormément, bien sûr cela change, ce travail se manifeste. Alors ce bombardement interne s'enregistre intérieurement et un système de climats émotifs bien différent se manifeste : le noyau de rêverie change.

Si nous comprenons comment surgit ce noyau, nous comprenons aussi qu'au changement du système de tensions, le noyau change. Si par cause d'accident ou de chocs, ces pressions varient et le noyau varie, alors les climats changent, donc les images secondaires également. Une image synthétisante apparaît alors, appelée par les anciens archétypes. Cela indique le déclin d'une étape et le début d'une autre. L'orientation de la vie commence à changer et la conduite expérimente des modifications importantes. L'orientation de la vie change parce que les rêveries qui donnent direction vers les objets, ont changé. Ces rêveries qui donnent direction ont changé parce que le climat qui les détermine a changé. Et le climat a changé et les systèmes de pression ont changé parce que l'étape physique du sujet a changé ou parce qu'il y a eu un accident qui a aussi produit un changement dans le système de tensions. Nous disons que l'orientation générale de la vie commence à changer et la conduite expérimente des changements.

Le travail interne peut également produire des déplacements de noyaux de rêverie, parce que le travail peut être précisément dirigé vers ce point, ce point de modification des tensions qui donnent origine aux climats. Si le sens du travail, dans certains de ses aspects, est d'aller en fin de compte vers ces systèmes de tensions et d'y provoquer des modifications, il est très probable alors que le travail même, le travail interne puisse provoquer des modifications dans ces points.

Le travail de ce point de vue tend à bombarder ces noyaux et, pour cela, à faire sauter les rêveries secondaires qui les entourent et à provoquer un changement

dans les attitudes face au monde. Ce n'est pas compliqué. Ceci peut modifier radicalement l'orientation de la vie personnelle. Cependant, pour nous, il suffit de détecter les rêveries secondaires et d'arriver au noyau, ne serait-ce que pour comprendre ses fonctions et sa force déterminante dans nos activités quotidiennes.

Les pressions internes qui donnent naissance au noyau de rêverie, sont liées au fonctionnement des centres instinctifs. Nous avons dit que dans certains cas, les centres que nous avons examinés hier donnaient des ordres aux autres centres. Ces centres volontaires, comme le centre intellectuel, donnaient des ordres aux parties volontaires des autres centres, mais ne donnaient pas d'ordres aux parties involontaires des autres centres et encore moins aux centres instinctifs, particulièrement au centre végétatif dans son travail interne.

Le centre intellectuel ne donne pas d'ordres, et s'il en donne, personne ne lui répond. La pression sanguine, la circulation, les tonus profonds ne varient pas parce que l'intellect donne des ordres, au contraire.

Les pressions internes, qui donnent naissance au noyau de rêverie, sont liées au fonctionnement des centres instinctifs, et c'est pour cette raison que le noyau varie avec les changements d'étape physiologique, de la même manière que les accidents physiques graves provoquent de telles variations.

Donc les noyaux ne changent pas à partir d'ordres donnés, par exemple, par le centre intellectuel, mais lorsque change l'activité végétative. Il est très difficile de modifier volontairement ces noyaux. Il est évident qu'on ne peut y arriver par ordre intellectuel. Le centre intellectuel n'a pas de moyen d'arriver à de telles profondeurs. De sorte que s'il existait des techniques (supposons que ces techniques existent), pour déplacer ces charges de profondeur, ces techniques ne pourraient aucunement être dirigées par l'activité volontaire du centre intellectuel, le schéma est clair. Il devrait exister des techniques permettant d'orienter ces charges par un système plus ou moins automatique. Ainsi cette charge de profondeur s'orienterait vers l'objet en question, ce que le centre intellectuel ne peut pas faire. Cela ne peut se faire en état de veille et ne peut se diriger de cette façon, au contraire, il existe de curieux mécanismes qui bloquent ces activités et empêchent que le centre intellectuel et l'état de veille arrivent à l'objet en question. Mais peut-être que de telles techniques pourraient exister.

Ces noyaux varient avec les changements d'étape physiologique. De plus, nous avons dit que les chocs émotifs peuvent également former ou modifier un noyau de pression interne, étant donné que la partie involontaire du centre émotif, comme nous l'expliquions hier, donne des signaux à tous les centres en les modifiant dans leur action.

Si le choc émotif est intense, il peut modifier pour longtemps le fonctionnement du centre végétatif, et des exemples il y en a beaucoup. Si le choc émotif est intense, il peut modifier pour longtemps le fonctionnement du centre végétatif, ce qui, à partir de ce moment, détachera un nouveau noyau de pression, la compensation conséquente apparaissant alors.

Une personne reçoit un choc important qui l'impressionne vivement et cela provoque le surgissement d'un ensemble de tensions internes qui s'articulent, et, pour cette raison, un noyau de rêverie commence à se former, autour duquel ces images secondaires vont commencer à tourner.

Les rêveries secondaires devront aussi montrer (malgré leur variabilité) le surgissement d'un nouveau thème permanent, et les recherches ou intentions vitales du sujet s'orienteront d'une autre façon, son comportement dans le monde variant également. La personne a reçu un choc très important, et, à partir de ce choc, toute sa vie a changé, ses activités ont changé ainsi que ses recherches

vitales.

Ces chocs émotifs peuvent agir avec une telle force qu'ils provoquent en plus des altérations sérieuses dans certains points du centre végétatif (étant donné que nous avons déjà dit que le centre émotif, dans sa partie involontaire, agit sur le centre végétatif et le modifie). Des chocs qui arrivent à ces niveaux de profondeur émotive peuvent provoquer des altérations sérieuses dans certains points du centre végétatif, des perturbations apparaissant, de même que des somatisations, des somatisations par action émotive, c'est-à-dire des maladies physiques par accidents émotifs.

On peut prendre la masse des rêveries secondaires dans différents niveaux pour chercher un climat constant et ainsi arriver au noyau de rêverie.

En résumant ce qui a été dit aujourd'hui, nous avons parlé des niveaux de conscience et nous avons dit qu'il existe des points corporels à partir desquels se meuvent ces niveaux. Ces points corporels manient les niveaux, de même que d'autres points corporels manient les centres. Ces points corporels détectent des signaux et donnent à leur tour des signaux pour que le niveau de travail de cette structure monte ou descende.

Nous avons dit que dans le niveau de veille, les activités intellectuelles se déploient énormément, que dans le niveau de sommeil ces activités diminuent considérablement, même lorsque le pouvoir des images augmente. Dans le demi-sommeil, on trouve les deux autres niveaux mélangés.

Nous avons fait une différence entre les niveaux de conscience et les états où un niveau déterminé peut se trouver. Nous avons dit que les rêveries qui apparaissent dans le niveau de veille sont le produit de tensions situationnelles ou le produit de pressions des autres niveaux. Les rêveries qui apparaissent dans la veille ne sont pas des niveaux, ce sont des états. Cette conscience en veille se trouve dans l'état de rêverie.

Nous avons parlé aussi de ces rêveries situationnelles qui ont entre elles un certain type de relation, une relation qui n'est pas une relation d'image, mais de climat. Cette relation de climat qu'ont les rêveries secondaires entre elles nous permet de parler de noyau de rêverie. Le noyau de rêverie a une grande fixité et répond à des tensions profondes. Ce noyau de rêverie varie avec difficulté au cours du temps, mais il y a des chocs émotifs profonds déterminés qui peuvent le bombarder. Les changements d'étape vitale provoquent aussi des modifications dans le noyau de rêverie.

Nous avons dit également que ce noyau oriente les tendances de la vie humaine. Les rêveries secondaires donnent des réponses compensatoires à des stimulations de situations et sont envahies par le climat du noyau de rêverie. Les pressions internes, qui donnent naissance au noyau de rêverie, sont liées au fonctionnement des centres instinctifs. C'est ainsi que le noyau de rêverie est fortement lié au centre végétatif et au centre sexuel, ce sont ces centres qui produisent le surgissement du noyau de rêverie.

Pour finir, nous avons parlé de la possibilité de faire un dépistage du travail de ces différents niveaux et du travail des rêveries, qu'il s'agisse des rêveries secondaires ou du noyau de rêverie. Il existe différentes techniques pour faire des recherches sur ces différents niveaux et pour dépister les rêveries.

5ème jour

COMPORTEMENT

L'étude des centres et des niveaux de conscience, avec tous les phénomènes que cela implique (les phénomènes de rêverie, etc...) et l'étude du comportement en général doivent nous permettre d'articuler une synthèse, même élémentaire, la plus complète possible au sujet du fonctionnement de la structure humaine.

Cela doit nous permettre de comprendre élémentairement aussi les mécanismes de base, que nous approfondirons chaque fois plus, mécanismes qui guident les activités de l'être humain suivant souffrance ou plaisir. Cela doit nous permettre de comprendre non seulement la captation réelle, assez discutable, que cette structure humaine fait de la réalité qui l'entoure, mais aussi la captation illusoire que cette structure fait de la réalité qui l'entoure et de sa propre réalité.

Ce sont des points d'importance pour nous. Notre fil conducteur est lancé dans cette direction, direction de la compréhension de la souffrance, direction de la compréhension du plaisir, direction de la compréhension de la donnée, qui pourrait être véritable, ou qui pourrait être illusoire.

Même si ce n'est qu'élémentairement, il serait bon de comprendre ce qui arrive dans la structure humaine.

Dans les niveaux plus amples de développement, nous allons changer les noms de ces choses que nous mentionnons maintenant, nous allons varier le point de vue, nous allons amplifier aussi notre perspective. Cependant, nous serons toujours dans la même ligne de compréhension de la souffrance et de l'illusoire des phénomènes qui arrivent à la structure humaine.

Pour terminer cette synthèse rapide, nous parlerons un peu de ce que nous entendons par comportement.

L'étude du fonctionnement des centres et la découverte de leurs cycles et rythmes permettent de comprendre les vitesses et les types de réaction face au monde dans leur aspect le plus machinal. La compréhension des rêveries, du noyau de rêverie, nous met en contact avec des forces inhibitrices ou mobilisatrices de certains comportements qui se manifestent face au monde.

Mais maintenant, il serait bon de remarquer qu'en plus de l'aspect mécanique, psychique et corporel, en plus de l'aspect mécanique du comportement, il y a des facteurs de type social, des facteurs en rapport avec le milieu ambiant et d'accumulation d'expérience au long de la vie, tous ces facteurs agissant avec une force égale aux facteurs mécaniques dans la formation de ce comportement.

Il en est ainsi parce que, hormis les stimulations qui arrivent à cette structure et auxquelles on répondrait immédiatement, hormis le niveau de travail dans lequel fonctionne cette structure à un moment donné, ces perceptions et ce niveau de travail, à ce moment, d'une certaine manière, demeurent dans la structure, même si celle-ci continue à avancer avec sa propre dynamique.

Nous sommes en train de parler du phénomène de la rétention des instants dans lesquels se produisent les phénomènes. Ces phénomènes ne se produisent pas simplement pour disparaître définitivement. Tout phénomène qui se produit, qui modifie la posture de cette structure, tout phénomène qui se produit, d'une certaine façon, s'emmagine dans cette structure.

La mémoire, non seulement des stimulations, mais aussi la mémoire de la réponse

aux stimulations, et encore celle des niveaux qui ont travaillé au moment : stimulation-réponse aux stimulations, cette mémoire va pressionner, va influencer d'une façon décisive les nouveaux événements qui arrivent dans la structure.

Ainsi donc, dans chaque phénomène qui se produit, nous n'allons pas nous trouver face à une situation première dans la structure, mais face au phénomène et à tout ce qui est arrivé antérieurement. Lorsque nous parlons particulièrement du comportement, nous nous référons à ce facteur de rétention temporelle qui est extrêmement important.

Il y a deux aspects importants formateurs de la conduite. D'abord sa propre biographie, c'est-à-dire ce dont nous venons de parler, tout ce qui est arrivé au sujet au long de sa vie. Cela pèse à un moment donné dans la structure humaine, cela pèse autant que événements qui se produit à ce moment. Les choses vues ainsi, dans un comportement donné face au monde, pèsent avec une intensité semblable, la stimulation qui est reçue à cet instant autant que tout ce qui forme partie du processus antérieur de cette structure.

Normalement, on tend à penser que c'est un système simple de stimulation et de réponse à cette stimulation, alors qu'en réalité, si on parle de stimulation, ce qui est arrivé antérieurement est aussi une stimulation actuelle. La mémoire n'est pas dans ce sens une simple accumulation de faits passés, la mémoire est dans ce sens un système de stimulation agissant à partir du passé. La mémoire est quelque chose qui ne s'est pas simplement accumulé dans cette structure, mais qui est vivante, qui est en vigueur et qui est en train d'agir avec la même intensité que les stimulations présentes.

Ces événements pourront ou non être évoqués dans un niveau de conscience déterminé. Mais qu'ils soient ou non évoqués, leur action est fatale à tout instant où la structure reçoit des stimulations du monde et manifeste un comportement face au monde.

Il semble important de tenir compte du biographique, de l'historique, dans la structure, d'une façon agissante, d'une façon présente, et pas seulement d'une façon accumulative, comme si ces événements se trouvaient en réserve et qu'on n'y faisait appel que lorsque l'on s'en souvient. Que l'on s'en souvienne ou que l'on ne s'en souvienne pas, ce sont ces événements qui sont formateurs du comportement de la structure.

Parler de la biographie, c'est parler de l'histoire personnelle. Mais cette histoire personnelle, comme nous l'entendons, est une histoire vivante et agissante. Cette histoire personnelle amène à considérer un second aspect, qui est celui apparaissant comme code face à des situations données. C'est-à-dire que ces événements, provenant d'un milieu, suscitent non pas une réponse, mais un système de réponse structurel, qui sert à effectuer des comportements similaires en des moments postérieurs.

Ces codes de situation, c'est-à-dire les conduites fixes que l'être humain acquiert probablement pour économiser de l'énergie, et aussi probablement comme protection de son intégrité, ces codes sont l'ensemble des rôles. Les rôles sont des habitudes fixes de comportement qui se forment par la confrontation avec différents milieux dans lesquels une personne peut vivre : un rôle pour le travail, un rôle pour la famille, un rôle pour les amis, etc...

Ces rôles n'agissent pas uniquement lorsque surgit la confrontation avec un milieu donné. Ces rôles agissent également à tout moment, même si l'on n'est pas confronté avec la situation. Ils se manifestent, ils se mettent en évidence lorsque la stimulation de situation entre dans une frange déterminée du comportement humain. Mais ces rôles, ces codes, qui sont "agissants" comme nous l'avons dit pour l'histoire personnelle, qui sont de toute façon présents dans tout le travail de la structure, sont aussi en train de pressionner quand nous ne nous confrontons pas avec la situation qui les a formés antérieurement. Ce n'est pas difficile à comprendre, il suffit de prendre quelques exemples pour le voir

avec clarté.

Nous distinguons, bien sûr, le rôle de famille, le rôle de travail, différents rôles de situation qu'une personne peut avoir fixés, peut avoir enregistrés. Il est évident, alors, que lorsqu'une personne entre à son travail, son comportement se rend adéquat. Elle prend un rôle propre à son travail, différent du rôle pris face à sa famille ; il n'est pas difficile de faire la distinction.

Mais il y a aussi, dans le rôle qu'une personne prend dans une situation donnée, beaucoup de composants propres à des rôles de confrontation avec d'autres situations. C'est comme si de nombreux rôles d'autres situations s'infiltraient dans la situation qui est enregistrée pour répondre à ce milieu.

Parfois, ces autres rôles ne s'infiltrent pas, ne se manifestent pas par leurs caractéristiques uniquement par action, mais aussi par inhibition. Autrement dit, une personne a enregistré son rôle de travail, a enregistré son rôle de famille, et a enregistré de nombreux autres rôles. Mais, bien sûr, son rôle de famille est peut-être un rôle inhibiteur, son rôle de travail n'a aucun motif pour se manifester de façon inhibitrice. Mais pourtant il arrive que ces infiltrations propres à la relation familiale apparaissent dans la relation de travail. Surgissent alors des phénomènes inhibiteurs qui n'ont aucunement été enregistrés dans le rôle de travail. C'est extrêmement fréquent, et alors se produit une espèce de transvasement de données inhibitrices ou activantes, de transvasement de rôles, qui correspondent à des franges différentes de confrontation avec le monde extérieur.

De même que nous avons parlé d'un travail des centres de type dynamique et structurel (nous n'avons pas parlé de ces centres comme étant des compartiments étanches et isolés), nous avons aussi parlé d'un travail des niveaux extrêmement dynamique, structurel, où ces niveaux sont mutuellement agissants, et nous parlons également, dans le comportement, d'une structure de rôles où, face à une stimulation du milieu donné, ne se produit pas uniquement l'éjection d'une fiche d'ordinateur. Ce qui arrive est en fait plus complexe, les rôles en dynamique se pressionnent les uns les autres, et face à une stimulation qui suscite un comportement déterminé, surgit ce comportement, ce code qui est enregistré, plus la pression des autres rôles qui ont été enregistrés dans différentes situations.

Ceci n'arrive pas seulement avec ces trois aspects que nous observons séparément ; la vérité est que cette structure humaine fonctionne avec ses réponses de centres, fonctionne avec son niveau de travail, fonctionne avec les rôles acquis dans la relation avec le monde, tout cela fonctionnant à son tour dynamiquement, structurellement. Je ne crois pas qu'il soit très compliqué de remarquer une dynamique continue dans la structure humaine.

En cherchant quelques exemples, nous voyons que les gens très jeunes, par exemple, n'ont pas encore formé cette couche protectrice de rôles. Ces jeunes gens se trouvent sans protection dans la confrontation avec le monde parce qu'ils n'ont pas encore enregistré un code déterminé. Ils peuvent avoir enregistré le code de base de la relation familiale et quelques autres codes. Cette couche de rôles s'amplifie à mesure qu'ils avancent en âge et à mesure que le milieu exige une plus grande quantité de comportements.

Les gens plus jeunes, qui se trouvent sans protection dans la confrontation avec le monde, par manque de codification, sont comme, par exemple, quelqu'un qui arrive dans un endroit pour la première fois, et alors, s'il arrive pour la première fois, il ne sait pas comment se comporter et ne sait pas où "mettre ses mains". A mesure que cette jeune personne acquiert de l'expérience biographique, c'est-à-dire augmente sa codification, les rôles se configurent, elle gagne une plus grande assurance par rapport au milieu.

C'est ce qui devrait arriver, en réalité ce n'est pas du tout ce qui se passe parce qu'il y a de nombreux phénomènes qui empêchent ce gain de sécurité avec le milieu. Des erreurs de rôles se produisent : c'est le cas d'un individu qui se

comporte dans un lieu, avec le rôle d'autres situations. Par exemple, dans son travail, il se comporte avec des rôles de famille, alors il se met en relation avec son chef comme il le fait avec son jeune frère et logiquement cela entraîne parallèlement de nombreux problèmes et confrontations avec le milieu.

Mais ces erreurs dans les rôles sont possibles, sont possibles précisément parce que les rôles qui correspondent à différentes franges agissent d'une certaine façon les uns sur les autres. Il pourrait ne pas y avoir ce changement de rôles, ce transvasement de rôles, s'il n'existait pas cette mémoire, agissante, de différentes situations.

Il peut y avoir également des erreurs de rôles quand la situation est nouvelle et que l'individu ne réussit pas à s'adapter. Le sujet n'arrive pas à s'adapter à la nouvelle situation qui le sollicite de diverses façons et alors, il sort face à la nouvelle situation des réponses de situations antérieures qui se réfèrent à d'autres enceintes de comportement. Évidemment cela peut produire aussi des problèmes de confrontation avec le milieu. Le sujet ne sait pas comment agir face à ce milieu nouveau et alors, il a recours à d'autres rôles qui n'ont rien à voir et il se présente avec ces rôles face à ce milieu d'une façon qui ne correspond pas exactement.

Bien, ceci est possible aussi parce qu'à ce moment-là, on compte avec cette mémoire agissante des autres moments et des autres situations, et cela ne pourrait pas arriver si les rôles étaient des compartiments étanches.

Il y a également configuration de rôles erronés. Il y a formation de conduites mal armées dès le début de la situation face à ce milieu. Dans la formation d'un code, dans la formation d'une conduite primaire dans une nouvelle situation, ce code peut déjà s'armer de façon erronée, d'une façon erronée du point de vue de la réponse, de l'ajustement de la réponse face à ce milieu.

Il est très difficile, pour nous, de parler d'une conduite erronée ou non erronée, nous disons qu'elle s'ajuste d'une façon adéquate ou non, parce que parler d'une conduite erronée ou non suppose, pour nous, toute une axiologie, toute une théorie des valeurs et par conséquent toute une acceptation de valeurs que nous n'étudions pas en ce moment. Nous disons plutôt que les conduites s'ajustent ou non de façon adéquate aux situations du milieu.

Bien, dès le début de la formation de ce code, dès le début, peut déjà se former une conduite erronée dans la réponse, un système de réponse qui s'ajuste mal. Si ces réponses s'ajustent mal dès le début, cela commence à peser fortement et, par la suite, cela s'approfondira. Il arrive donc que l'on commence une situation du pied gauche, comme on dit, en boitant, en codifiant "bancalement" cette relation avec le milieu, le rôle est bancal. Et alors, chaque fois que se produit cette confrontation, cette réaction, la réponse est boiteuse, et par sa confrontation, on approfondit un autre type de conduite mal armée.

Comme le rôle se profile par répétition d'actes et que les actes répétés ne coïncident pas avec la situation, avec le temps, des habitudes se forment qui donnent pour résultat la conformation d'un rôle inadéquat. Même quand le sujet se rend compte que quelque chose fonctionne mal dans son rôle, qu'il fait mal quelque chose, il lui sera difficile de comprendre ce qui fonctionne mal et par la suite d'arranger les choses dans un autre sens afin que cesse cette sensation d'étrangeté causée par ses réponses au milieu.

Les personnes s'étonnent non seulement de la stimulation du milieu, mais en plus s'étonnent des choses qu'elles font en réponse aux stimulations du milieu, et donc, d'une part, il leur est très difficile de comprendre cette sensation d'étrangeté qu'elles ont en raison de leur propre comportement, et d'autre part il leur est assez difficile de l'arranger, car, derrière, tout l'historique, tout le biographique pèsent.

L'étude de l'histoire personnelle, l'étude de la biographie et l'étude de ces codes de comportement, de ces rôles de comportement, éclairent certains aspects et font la lumière sur certaines prédominances ou inhibitions dans certains domaines, par exemple dans le travail des centres, par exemple dans la structuration des rêveries. De sorte que ces centres et ces niveaux de travail sont aussi modifiés par ces codifications qui se font, par cette histoire personnelle, par cette biographie.

A ce niveau, il est bon de se demander : est-ce que ce sont les centres dans leur travail ou les niveaux dans leur productions ou les expériences au long de la vie qui déterminent le comportement de l'être humain ?

Est-ce le simple travail des centres qui détermine ce travail particulier de l'être humain ? Ou peut-être est-ce cette production de rêveries que font les niveaux qui rebondissent les uns sur les autres, qui détermine l'activité de l'être humain ? Ou bien, est-ce sa charge biographique qui détermine son activité ?

Nous séparons les choses pour en faire une meilleure étude. Nous comprenons tout cela dans une structure, pour cela nous ne pouvons donner des réponses partielles sur les activités de cette structure.

La réponse est que les centres, les niveaux et le processus biographique forment une structure inséparable et que les modifications dans un facteur font varier la structure totale. C'est ainsi que des altérations considérables dans le travail d'un centre modifient la structure vitale. D'importantes modifications dans la relation avec le milieu modifient toute la structuration vitale. Des altérations ou aussi des modifications dans le travail des niveaux de conscience modifient la structure totale. Il s'agit d'une structure où les composants sont reliés.

C'est ainsi que si la mécanicité des centres et le noyau de rêverie déterminent de nombreuses activités et contribuent à la formation du comportement, l'expérience accumulée et les situations qu'il est donné de vivre à l'être humain, renversent et modifient le travail des centres et l'articulation des rêveries.

Ce point de vue structurel est décisif pour réaliser une autoconnaissance minimum, une situation minimum de sa propre structure face au milieu qui nous entoure et face au milieu que l'on pourrait nommer milieu intérieur. **En résumant ce qui a été dit**, nous avons parlé aujourd'hui du comportement et nous avons dit que ce comportement s'est formé par les événements passés, c'est-à-dire par le poids historique, le poids biographique des événements chez quelqu'un.

Le comportement s'est articulé par un système de rôles. Nous avons dit que ces codes, ces rôles, définis un peu comme des habitudes fixes de comportement, peuvent être erronés, nous avons dit qu'il peut y avoir des erreurs de rôles face à des situations nouvelles. Nous avons dit qu'il peut y avoir des erreurs dès le début dans la configuration des rôles.

Nous avons parlé au sujet de la biographie propre et des rôles, et nous avons dit que ceci éclaire de nombreux aspects du comportement et fait la lumière sur certaines prédominances ou inhibitions dans le travail des centres et dans la structuration des rêveries.

Nous avons dit que la réponse à la question sur ce qui prédominait (centres, niveaux ou biographie), que cette réponse était : centres, niveaux et processus biographique forment une structure inséparable et des modifications dans un des facteurs font varier la structure totale.

Et nous n'avons pas dit grand chose de plus, nous pouvons en tous cas effectuer quelques pratiques.

6ème jour

APPAREILS DE REGISTRE

Les jours précédents nous avons vu quelques aspects très généraux de cette structure de l'être humain. Nous avons vu ces activités que l'être humain réalise vers l'extérieur, les niveaux de travail où ces activités opèrent, nous avons vu le comportement général, mais notre fil conducteur, le fil qui nous fait avancer dans ces considérations, est ce que nous exposions au début, la douleur et le plaisir.

Les trois voies que nous mentionnions au début, la voie de la sensation, la voie de l'imagination, la voie de la mémoire, doivent être étudiées plus attentivement. Sans sensation il n'y a pas de douleur, il n'y a pas de plaisir. Il est nécessaire que cette sensation soit enregistrée, sans le registre de cette sensation il n'y a pas de douleur, il n'y a pas de plaisir.

Il est nécessaire que l'imagination soit enregistrée, sans ce registre nous ne pouvons pas parler d'imagination. Si nous enregistrons le travail de cette imagination, c'est parce que cette imagination arrive à ce point de registre comme sensation. La douleur s'ouvre passage au travers de la mémoire, le registre de cette douleur est possible parce que la mémoire s'exprime comme sensation.

De sorte qu'il s'agisse d'imagination, qu'il s'agisse de mémoire, tout est au travers de la sensation. La douleur n'est pas dans l'imagination, la douleur n'est pas dans la mémoire, la douleur est dans la sensation à laquelle se réduit toute impulsion. On a mémoire de quelque chose parce qu'on enregistre ce fait, on imagine quelque chose parce qu'on enregistre ce fait.

Ainsi ce registre, cette sensation nous donne l'information sur ce qui se mémorise, sur ce qui s'imagine. Il est clair que pour ne pas confondre les choses, nous allons faire une distinction entre sensation en tant que telle, celle qui provient des sens, et les autres sensations qui ne proviennent pas des sens, celles qui proviennent de la mémoire ou qui proviennent de l'imagination. Ces dernières nous n'allons pas les appeler sensations pour ne pas faire de confusions dans la description.

Mais par contre nous allons réduire les choses à leurs ultimes éléments. Cette imagination, cette mémoire, arrivent à quelque chose qui les enregistre, elles arrivent comme sensation, mais nous faisons des distinctions.

Une première distinction, très générale, que nous pouvons faire, est celle de registre. Nous disons que l'activité des sens s'enregistre, nous disons que l'activité de la mémoire s'enregistre, nous disons que l'activité de l'imagination s'enregistre. Alors, en disant registre, nous faisons une distinction entre une arrivée par une voie et une arrivée par une autre voie, mais il y a quelque chose qui enregistre. Sans ce qui enregistre nous ne pouvons pas parler de ce qui est enregistré. L'idée n'est pas difficile.

Quant à ce qui enregistre, si c'était un appareil qui enregistrerait, il devrait aussi avoir sa composition et il est aussi possible que nous en ayons la sensation, c'est-à-dire le registre de l'appareil qui enregistre. Ce registre de l'appareil qui enregistre, nous l'appelons **conscience**. L'idée n'est pas difficile.

Disons-le plus simplement, sans un appareil qui enregistre, nous ne pouvons parler d'aucun type de sensation. Nous ne pouvons pas non plus parler d'image, nous ne pouvons pas parler de mémoire.

Il ne peut y avoir de mémoire s'il n'y a pas quelque chose qui enregistre cette activité. Il ne peut y avoir d'imagination s'il n'y a pas quelque chose qui l'enregistre et il ne peut y avoir de sensation s'il n'y a pas quelque chose qui l'enregistre. Ainsi dès le début nous mettons en place cette structure entre les différentes voies et ce qui fait face à ces différentes voies.

Bien, mais ce qui s'oppose aux différentes voies est également constitué d'une certaine façon qui lui donne une certaine identité. Nous voyons que c'est mobile, nous observons cet appareil qui enregistre et qui se meut parce que les activités qu'il enregistre sont également mobiles. Mais il a cependant une certaine unité. Apparemment il possède une unité.

Cet appareil ne semble pas être constitué dès le commencement dans l'être humain. Cet appareil semble se constituer progressivement dans l'être humain. Parfois cet appareil s'identifie au moi, mais on ne peut pas parler du moi, on ne peut en parler jusqu'à ce que l'on en ait les limites. Et les limites de ce moi sont données par la sensation du corps. Les limites du moi sont données par la sensation du corps.

De sorte que ce moi doit se constituer dans l'être humain à mesure que l'ensemble des sensations du corps se constituent. Évidemment, la mémoire se trouve dans le corps. L'imagination se trouve dans le corps. Les sens sont dans le corps. L'appareil de registre de tout cela se trouve dans le corps et cet appareil de registre qui se trouve dans le corps est à son tour lié aux sensations du corps.

Comme ces sensations du corps se constituent progressivement dans l'être humain, dès le moment de la naissance et par la suite, cette sensation du corps se constitue, que certains identifient avec le concept du moi. C'est-à-dire, que très tôt dans l'enfance, très près de la naissance, ce moi ne fonctionne pas, on ne naît pas avec un moi. L'identification avec le propre moi se réalise à mesure que les sensations du corps se codifient et se codifient grâce à l'appareil de mémoire. Il n'y a pas de moi sans mémoire, et cette mémoire ne peut fonctionner s'il n'y a pas de données. Les données commencent à s'articuler à mesure que l'expérience se développe.

Que disons-nous alors ? Qu'un enfant n'a pas de moi ? Nous disons qu'un enfant n'a pas de moi. Un enfant peut nous percevoir, un enfant ne sait pas si son corps commence ou se termine dans un objet, un enfant ne sait pas s'il est moi ou si sa mère est moi. Sa mère aussi l'ignore un peu, parce que l'enfant est une espèce de prolongation de son moi. Mais de ce point de vue de la constitution du moi par l'addition des sensations dans un champ de mémoire, ce moi s'articule, se développe par accumulation d'expérience.

Mais bien sûr, nous disons que tout cela est dans le corps. Mais où est le corps ? Le corps, pour le moi qui se constitue, est-il en dehors de lui ou à l'intérieur, quelles sont les limites du corps ? Les limites du corps sont en rapport avec la sensation, mais si la sensation s'étendait au-delà du corps, quelles seraient alors les limites du corps ? C'est d'une certaine importance parce que si nous distinguons comme limites du corps le toucher externe par exemple, le corps se termine là où se termine le toucher externe. Le corps commence là où l'on enregistre les sensations sur la peau, mais parfois il pourrait arriver, dans certaines conditions, que l'on n'ait pas de limites tactiles. Il pourrait arriver que la température de cette peau soit la même que la température du milieu qui entoure la peau, alors on ne saurait pas exactement quelles sont les limites de ce corps, jusqu'où arrive ce corps

Nous connaissons beaucoup d'illusions sensorielles. Vous savez bien que lorsqu'une personne s'étend, se détend, et que la température ambiante, une température x , est très proche de la température de la peau, on expérimente la sensation que le corps s'agrandit, on expérimente cette sensation d'agrandissement du corps non parce qu'il se passe un phénomène extraordinaire, au contraire, l'illusion de l'agrandissement du corps arrive parce qu'il n'y a

pas de limite du corps.

Il n'y en a pas parce que la température de cette peau et celle du milieu sont les mêmes.

Ainsi, la sensation du propre corps se constitue selon la mise de limite aux sensations.

Bien. Nous disons qu'une des voies de la douleur est la voie de la sensation et en parlant de sensation nous nous référons déjà à ce qui se perçoit au moyen de certains appareils dont le corps dispose.

J'ai la sensation d'un objet, mais j'ai aussi la sensation d'une douleur interne. La sensation de cette douleur interne, où se trouve-t-elle ? Je l'enregistre certainement dans cet appareil dont nous parlions au début, mais où se trouve la sensation ? La sensation semble se trouver à l'intérieur de mon corps. Et quand je vois l'objet extérieur, où se trouve la sensation ? La sensation se trouve aussi à l'intérieur de mon corps. Et qu'est-ce qui fait une distinction entre l'objet qui est à l'intérieur et l'objet qui est à l'extérieur ? Ce n'est certainement pas la sensation étant donnée que la sensation de ce qui arrive à l'extérieur, comme celle qui arrive à l'intérieur, je l'enregistre dans mon intérieur. Je ne peux enregistrer une sensation de ce qu'il y a à l'extérieur hors de mon corps. Je dois enregistrer les sensations, qu'il s'agisse d'objets externes ou d'objets internes, à l'intérieur de mon corps. Mais je dis cependant que l'objet que je perçois est à l'extérieur. Et comment puis-je dire d'un objet que je perçois qu'il est à l'extérieur, et d'un autre qu'il est à l'intérieur si, de toute façon, le registre est à l'intérieur.

Il doit y avoir un certain fonctionnement particulier de la structure qui permet d'établir ces distinctions.

Je me souviens d'un événement que j'ai produit. Où est-ce que j'enregistre le souvenir de cet événement ? Là où je l'ai fait ? Certainement pas. Je l'enregistre dans mon intérieur. J'imagine une chose que je vais faire maintenant ou que je vais faire dans le futur. Où est-ce que j'enregistre ce que je vais faire ? Je l'enregistre dans mon intérieur évidemment. Mais les événements apparaissent dans mon écran de représentation, ces événements apparaissent comme s'ils étaient dehors. Je suis en train de réaliser des activités à l'extérieur, je suis en train de me souvenir d'activités qui se sont produites à l'extérieur. Les activités, je les enregistre à l'extérieur. La représentation, je l'enregistre comme si elle était à l'extérieur, mais bien sûr les registres sont internes. La sensation est toujours interne, la mémoire est toujours interne, l'imagination est toujours interne.

Si j'observe le lieu où j'enregistre ces images, qu'elles soient propres à la mémoire ou qu'elles soient propres à l'imagination, je vois que je les enregistre dans une sorte d'écran, dans une sorte d'espace de représentation, et cet espace de représentation est dans mon intérieur. Si je ferme les yeux et que je me rappelle de quelque chose, j'observe que ces choses dont je me souviens se trouvent dans une sorte d'écran, dans une sorte d'espace de représentation.

Et qu'est-ce que je fais alors avec tout ce qui se passe à l'intérieur, par rapport aux objets et aux événements qui arrivent à l'extérieur ? Je fais sûrement quelque chose de différent de ce qui arrive à l'extérieur. Dites que je les reflète, dites que je les traduis, dites ce que vous voulez, mais dans tous les cas j'étais en train de faire des opérations à l'intérieur en rapport avec des phénomènes qui ne lui sont pas propres. Comment fonctionne toute cette machine ? C'est un sujet d'étude divertissant. Mais les faits qui se présentent sont ceux-la, des faits très élémentaires.

La sensation est dans le corps, l'imagination est dans le corps, la mémoire est dans le corps. Si je réduis tout cela à sensation, le registre que j'en ai est également dans le corps. Il ne peut y avoir de registre qui ne soit pas dans le corps.

En quoi peuvent se différencier la sensation que j'attribue a un objet du monde extérieur et la sensation que j'attribue a un objet du monde intérieur ? Aux sensations mêmes ? Ou a certaines limites que le corps met entre ces deux mondes ?

Nous devons reconnaître qu'il y a une certaine justesse entre la sensation que nous avons du monde extérieur, les souvenirs que nous avons du monde extérieur et l'imagination que nous avons du monde extérieur. Nous pouvons reconnaître qu'il y a une certaine justesse, il y a certaines constantes. Nous ne pouvons pas dire légèrement que tout cela est une illusion. Ce n'est pas une illusion pour la simple raison que, si je me dirige mentalement vers un objet, je pense a cet objet et je me mobilise vers lui, j'ai la sensation de cet objet, il y a une concordance avec le souvenir de l'objet et ce que j'en ai imaginé. Et maintenant je sors et j'aperçois l'objet.

Si tout était illusoire, je pourrais penser a cet objet, ouvrir les yeux, et cet objet pourrait ne pas exister. Il est évident que je peux mémoriser cet objet, et ensuite ouvrir les yeux et me trouver avec l'objet. Je peux me trouver avec tout cela, qu'il y ait des formes en plus, des formes en moins, des couleurs et des distances plus ou moins justes. De plus je peux dire a quelqu'un que la-bas il y a un objet, je peux le lui représenter, lui faire un plan ou lui donner une indication, et il peut en suivant le plan rencontrer l'objet. Il y a quelque chose qui concorde, que l'objet soit déformé ou non. Mais je pourrais aussi être daltonien et percevoir cet objet comme étant vert alors qu'il est rouge. Je mentionnerai toujours cet objet comme étant vert ou je le mentionnerai rouge mais le percevrai vert. Donc, s'il y a accord entre toutes ces fonctions, il peut aussi y avoir accord d'illusions. C'est évident.

Les illusions ne sont pas un grand problème ; pour nous, le problème est de voir comment il est possible que des fonctions aussi hétérogènes concordent, et d'une certaine façon elles concordent. Elles concordent grâce a cet appareil coordinateur et meneur de processus de toutes les données, aussi différentes qu'elles soient.

Alors, si nous parlons de la sensation, de l'imagination, nous parlons aussi de la mémoire, nous parlons de cet appareil de registre qui coordonne et met en processus ces données. Ces données sont évidemment reliées entre elles et non pas séparées.

Il y a un appareil qui non seulement reçoit, détecte les signaux, mais qui en plus les coordonne et les structure entre eux. Il est évident que ces signaux sont coordonnés entre eux et s'ils sont coordonnés, c'est parce qu'il y a quelque chose de constitué, d'une façon particulière, pour les coordonner. Ce quelque chose est aussi dans le corps, ce n'est pas une entité métaphysique, une entité abstraite. Si l'abstrait se confrontait aux sensations concrètes, les sensations concrètes passeraient au loin. Ces sensations ont besoin d'un choc, de quelque chose qui les signale a l'intérieur, qui les freine pour que l'on puisse en avoir un registre.

Le moi est dans le corps. Mais de quelle manière ce moi se trouve-t-il dans le corps ? Est-il dans le corps comme une localisation physique ? Ce moi s'est-il constitué par une masse d'expériences, par une addition d'expériences ? Est-ce une structure qui s'articule grâce aux différents signaux qui arrivent a un point déterminé ?

Peut-être que ce moi coordonne après avoir accumulé une masse d'informations intéressantes, car si cette somme d'informations n'est pas encore arrivée, le moi n'apparaît pas, le corps lui-même est confondu. Observez un petit enfant, que fait-il de ses sensations ? Comment règle-il l'activité entre ses sensations et l'objet ? Cet enfant place l'objet dans sa bouche, dans son oreille. N'avez-vous pas vu cette discordance chez l'enfant ? La façon dont il a articulé son moi n'est pas claire, pas plus que ne le sont les différentes parties de son corps.

Bien, il y a beaucoup de questions à se poser sur tout cela et beaucoup de questions qui nous intéressent.

Si nous faisons disparaître cette sorte de coordinateur, cette sorte de moi, nous nous trouverions dans une situation où tous ces signaux ne pourraient pas se coordonner. Si nous paralysions ce corps, si ce corps mourrait, des impulsions continueraient à arriver à ce corps, bien sûr ; on pourrait lui donner des coups de marteau sur les doigts, par exemple. Mais cela se ressentirait-il ? Cela se ressentirait difficilement car ce signal n'arriverait pas, et s'il arrivait, où arriverait-t-il ? A une partie du circuit central qui est inactif.

Si ce circuit central est inactif, comment effectue-t-il une coordination avec les autres activités ? Il ne coordonne pas, il n'y a pas de moi, il n'y a pas de psychisme. Si le corps se paralyse, le psychisme se paralyse. Vous semble-t-il que ce moi pourrait continuer à percevoir hors du corps ? Comment ce moi pourrait-il percevoir hors du corps, si ce même moi se constitue au travers des données qui arrivent au corps ? Le moi est absolument lié au corps, ce qui ne veut pas dire que le moi soit strictement physique. Le moi peut surgir comme une masse de sensations qui s'articulent, mais ce moi, bien sûr, est ce système de registre des données qui arrivent au corps.

Bien, nous allons étudier partie par partie comment sont ces sensations qui s'enregistrent à l'extérieur et à l'intérieur du corps.

Nous avons un schéma dans lequel cette structure apparaît. Des impulsions arrivent à cette structure et des réponses en sortent. Ces impulsions qui arrivent, arrivent à un appareil déterminé qui les détecte. Cet appareil détecteur d'impulsions est l'appareil des sens. Cet appareil recense-t-il seulement des données du monde extérieur ? Certainement pas. Il recense également les données du monde intérieur, les données intérieures au corps et les données extérieures au corps. L'appareil qui enregistre les données de ces milieux est l'appareil des sens. Cet appareil des sens se réfère à ce qui arrive à l'intérieur du corps et à ce qui arrive à l'extérieur du corps. Les données arrivent à cet appareil.

Mais je perçois en plus que ces données peuvent être réactualisées même lorsqu'elles n'arrivent pas à ce moment là ; je dis alors que ces données qui arrivent à un point de registre arrivent aussi simultanément à un appareil qui les emmagasine. Ces données qui arrivent sont emmagasinées, qu'il s'agisse de données du milieu extérieur ou de données du milieu intérieur. De sorte que là où j'ai le registre de ces données, j'ai simultanément mémoire ou enregistrement de ces données. Ainsi maintenant, je peux extraire de cette mémoire, je peux extraire les mêmes données antérieures, celles qui se sont produites à un autre moment. Je peux les extraire avec une plus ou moins grande fidélité, mais, d'une certaine manière, je les extrais.

Cet appareil qui sert à recenser des données, cet appareil des sens externes et des sens internes, n'est pas un appareil où les sens sont compartimentés, où les sens sont séparés. Les sens ont différentes localisations dans le corps, mais sont en mouvement continu. Ce mouvement continu des sens fait que, lorsqu'il y en a un qui détecte quelque chose, il arrive certaines choses aux autres sens. Le fait que l'on perçoive la lumière à travers les yeux n'est pas aussi simple qu'on le croit. Si l'on perçoit la lumière au travers ou au moyen des yeux, par exemple, c'est dû au fait que le sens de l'oeil se trouve en mouvement, non pas en mouvement physique, musculaire, pour localiser la source de lumière, mais parce que le sens est en activité. L'oeil ne se met pas en activité simplement en recevant la lumière, le sens de l'oeil est en mouvement, est en activité, et il s'y produit une variation lorsqu'une impulsion arrive. Mais les autres sens sont également en activité, et lorsque l'oeil perçoit un phénomène qui lui est extérieur, il y a aussi une variation dans le mouvement des autres sens.

Ce qui arrive dans les sens extérieurs se passe également dans les sens

intérieurs. Les sens internes sont aussi en activité, il peut donc très bien arriver que je sois en train de percevoir un objet avec l'oeil et que je sois aussi en train de percevoir intérieurement une douleur d'estomac. La perception d'un objet avec l'oeil simultanée a la perception d'une douleur d'estomac, fait que cette information va simultanément a la mémoire en raison de la structuralité des sens.

C'est clair. J'arrive dans une ville et, pour moi, tout va mal dans cette ville. Par la suite, je me souviens de cette ville, et qu'est-ce que j'en dis ? Je dis que cette ville est désastreuse. Et pourquoi est-elle désastreuse ? Parce que j'ai été mal dans cette ville et qu'est-ce que cela signifie ? Que sont impliquées simplement les perceptions que j'en ai eues, ou une quantité de situations dans lesquelles je me suis trouvé, une quantité de registres d'une autre nature que les registres perceptuels externes ? Il n'y a aucun doute, d'autres registres travaillent, d'autres sensations internes.

Cela n'arrive pas seulement avec les villes désagréables, mais avec tout. Lorsque j'enregistre quelque chose, je le grave et si je l'enregistre simultanément avec des données d'autres sens, je les grave aussi simultanément.

Certains ont fait élémentairement ce travail et ont mis en relation l'activité d'un sens avec l'activité d'un autre sens. Ils ont découvert, par exemple, que si l'on associait une sensation de faim, qui est interne comme vous le savez, et une sensation de satiété de la faim, si on les associait, par exemple, avec une stimulation visuelle, cela allait a la mémoire, de sorte qu'en suscitant l'impulsion visuelle, ils suscitaient le réflexe de la faim. On conditionnait alors une activité a l'autre activité. On enclenchait une activité a l'autre. Ce que ces expérimentateurs ont fait est observable sans avoir recours a ces exemples.

Il semblerait que l'on reçoive continuellement des informations de tous les sens et que continuellement toute cette information se grave. Il semblerait que l'information d'un sens se conditionne et s'enclenche avec l'information d'un autre sens. De sorte que cette personne qui a toujours mal a l'estomac, qui reçoit ces données et qui les archive, est sûrement en train d'associer ces données avec ce qu'elle perçoit par les autres sens. Il semblerait que tout le monde lui donne la sensation de la douleur d'estomac, que le monde extérieur lui donne la sensation de la douleur d'estomac. Il pourrait très bien arriver que la source de douleur intérieure disparaisse, que le motif qui faisait que ces signaux s'enregistraient disparaisse. Mais, bien sûr, cette personne a constitué son moi avec des données, elle a articulé sa structure mentale avec des données, elle se souvient de tout son passé ou se rappelle de différentes situations qu'elle a vécues, mais tout est dans sa mémoire et tout est gravé dans sa mémoire d'une façon conditionnée.

Cette personne se souvient donc maintenant de données qu'elle a gravées avec sa douleur d'estomac. Toute sa biographie est une somme de sensations plus douleur d'estomac, toute sa biographie est douloureuse. Tout est enregistré avec cette situation particulière de ses sens internes et sa mémoire se limite à apporter des données, à apporter des données très reliées.

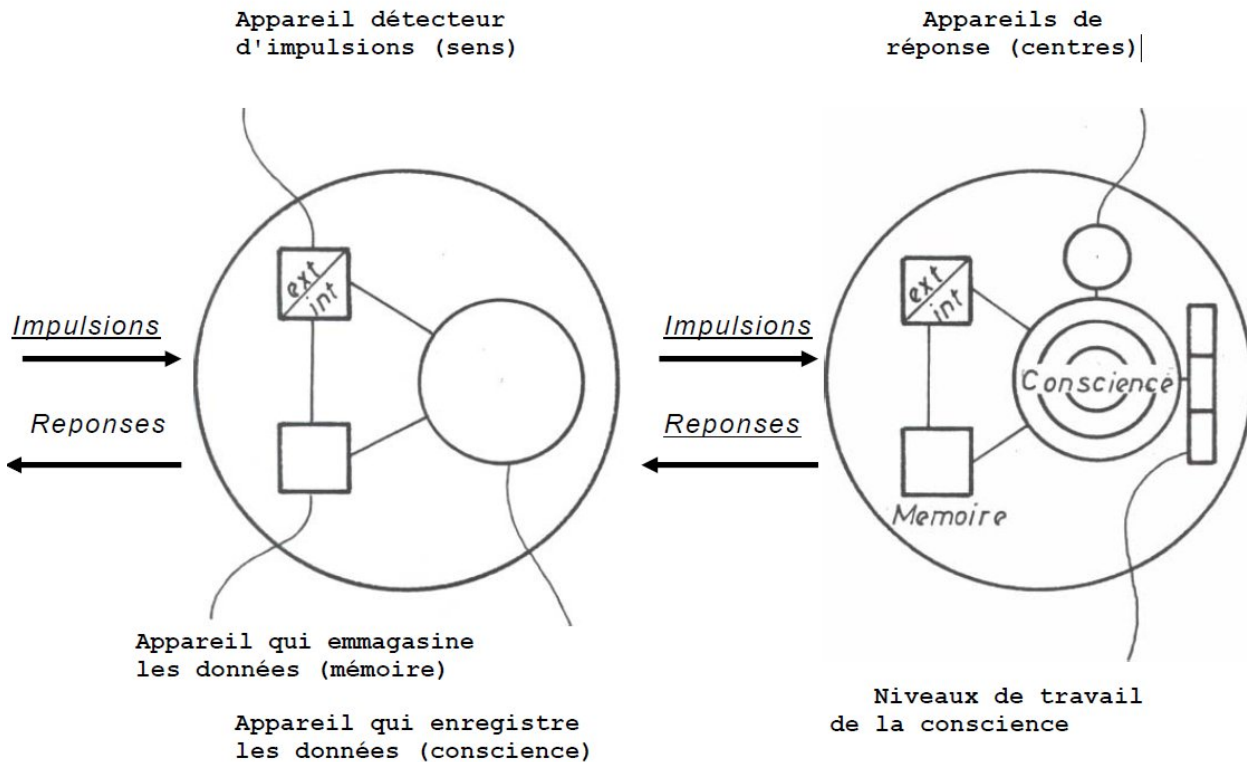
Vous vous êtes déjà rendu compte de ce qui arrivait avec certains sens externes comme l'odorat. Par exemple, vous passez quelque part, vous percevez un certain parfum, une certaine odeur de ce lieu, et alors, des situations visuelles complètes se déclenchent automatiquement, se libèrent par mémoire. Et quel est le rapport de l'odeur avec toutes ces situations visuelles ? Il est évident que les sens sont enchaînés entre eux, et ils sont très bien enchaînés.

Parfois, lorsqu'un sens se met fortement en marche, les autres baissent leur niveau d'activité. Lorsque tous les sens sont fortement bombardés, il y a des problèmes pour les registres.

Mais lorsque l'on met de l'attention, et nous verrons à quoi correspond le fait

de faire attention à un sens, les autres sens tendent à se tranquilliser. C'est comme si tous les sens étaient en train de faire du bruit dans leur balayage, comme s'ils étaient en train de noyer le moi, comme si tous, en quelque sorte, étaient en recherche, et alors, lorsqu'un signal arrive à un sens, tous les autres tendent à se tranquilliser.

Les sens sont en mouvement même lorsqu'ils ne perçoivent aucune donnée extérieure. Ils produisent leur bruit, leur propre information. Au fur et à mesure que les sens se spécialisent dans une aire déterminée de perception, il y a une baisse du fond de bruit.



Bien. Donc, nous avons ici cet appareil élémentaire d'où arrivent des sensations. Nous avons placé cette flèche dans le schéma comme si c'était seulement extérieur. Il y a des flèches internes qui donnent aussi des informations, les flèches des sens internes, les données des sens internes. Et nous disons que cette séparation dans le schéma, cette barre diagonale, est provisoire car, en réalité, ce qui se passe avec les sens externes, qui fonctionnent dynamiquement et structurellement, se passe aussi pour les sens internes. Les sens internes et les sens externes travaillent entre eux en structure.

Ceci sera d'une grande importance plus tard, lorsque nous étudierons ce que nous allons appeler les impulsions, lorsque nous verrons que toute perception qui se fait du monde extérieur et toute représentation que l'on a du monde extérieur, se constituent en même temps avec l'état dans lequel se trouvent les sens internes à ce moment-là.

Bien, ne nous préoccupons pas trop de ces choses, nous les verrons petit à petit.

Et que fait la mémoire ? La mémoire prend des données des sens et prend des données des opérations de cet appareil de registre. Je me souviens, par exemple, des opérations mentales que j'ai faites. D'abord, j'ai la sensation de ces mêmes opérations mentales. Je peux parler de mes opérations mentales parce que j'en ai la sensation. Si je n'en avais pas la sensation, je ne pourrais pas en avoir l'enregistrement. Ces sensations sont internes au même titre qu'une douleur d'estomac.

Il nous semble que les opérations mentales sont des choses qui sont dans les limbes. Elles sont probablement dans le centre limbique, mais pas dans les limbes. Ces opérations mentales sont logiquement en rapport avec le corps car j'ai la sensation de ces opérations mentales. Nous disons cela parce qu'il y a quelques métaphysiciens qui pensent que l'estomac est en rapport avec le corps, mais que les opérations mentales n'ont pas de rapport avec le corps. Et alors, où est-ce que j'ai le registre des opérations mentales, hors du corps ? Ce n'est pas possible parce que je m'en souviens. A moins de croire que la mémoire est hors du corps. Et si la mémoire est hors du corps, de quelle manière je me souviens de la douleur d'estomac ? Ah bien ! Alors nous devons dire qu'il y a une mémoire pour le corps et une mémoire pour les opérations mentales. C'est très étrange, car parfois, intérieurement, je peux avec ces évocations me souvenir d'une idée et cette idée peut me faire transpirer. Et alors, comment se connecte tout cela ? Il semblerait plutôt que l'appareil de mémoire soit à l'intérieur du corps et enregistre les opérations du corps et aussi les opérations mentales, qui appartiennent au corps.

Examinons ceci de nouveau. Il est important de répéter ces questions parce qu'elles ont leur importance.

J'ai la sensation de mon propre corps, d'une douleur du corps. J'ai la sensation de choses, qui apparemment viennent de l'extérieur du corps, j'ai des sensations de tout cela. Maintenant je réalise des opérations intellectuelles, je me rends compte que je suis en train de réaliser des opérations intellectuelles. Bien sûr, si je ne m'en rendais pas compte, je ne pourrais pas parler d'opérations mentales, donc je me rends compte que je réalise ces opérations. Qu'est-ce qui les enregistre ? La conscience. Très bien, la conscience les enregistre. Et qu'est-ce qui enregistre la douleur d'estomac ? La conscience. Les opérations mentales n'ont rien à voir avec la douleur d'estomac. Très bien, si j'enregistre les opérations mentales, comment ai-je ce registre ? Comment puis-je me souvenir des opérations mentales ? Je peux m'en souvenir et j'en ai le registre parce que j'ai la sensation de ces opérations mentales. Si je n'avais pas de sensation des opérations mentales, je ne pourrais pas les mettre en archive et ensuite je ne pourrais pas les évoquer, je ne pourrais pas les enregistrer. Donc, les sensations des opérations mentales vont à la mémoire. Si ces opérations mentales ne se gravaient pas dans la mémoire, je ne pourrais pas les évoquer, ainsi donc l'évocation des opérations mentales nous fait d'abord considérer que ces opérations mentales sont enregistrées et ensuite, qu'elles sont mises en archive. ou, si vous préférez, elles sont simultanément enregistrées et mises en archive. Mais il est évident qu'il y a une matérialité dans les opérations mentales que l'on peut évoquer.

Bien. Donc, nous avons ici cet appareil élémentaire d'où arrivent des sensations. Nous avons placé cette flèche dans le schéma comme si c'était seulement extérieur.

Il y a des flèches internes qui donnent aussi des informations, les flèches des sens internes, les données des sens internes. Et nous disons que cette séparation dans le schéma, cette barre diagonale, est provisoire car, en réalité, ce qui se passe avec les sens externes, qui fonctionnent dynamiquement et structurellement, se passe aussi pour les sens internes. Les sens internes et les sens externes travaillent entre eux en structure. Ceci sera d'une

grande importance plus tard, lorsque nous étudierons ce que nous allons appeler les impulsions, lorsque nous verrons que toute perception qui se fait du monde extérieur et toute représentation que l'on a du monde extérieur, se constituent en même temps avec l'état dans lequel se trouvent les sens internes à ce moment-la.

Bien, ne nous préoccupons pas trop de ces choses, nous les verrons petit à petit.

Et que fait la mémoire ? La mémoire prend des données des sens et prend des données des opérations de cet appareil de registre. Je me souviens, par exemple, des opérations mentales que j'ai faites. D'abord, j'ai la sensation de ces mêmes opérations mentales. Je peux parler de mes opérations mentales parce que j'en ai la sensation. Si je n'en avais pas la sensation, je ne pourrais pas en avoir l'enregistrement. Ces sensations sont internes au même titre qu'une douleur d'estomac.

Il nous semble que les opérations mentales sont des choses qui sont dans les limbiques. Elles sont probablement dans le centre limbique, mais pas dans les limbiques. Ces opérations mentales sont logiquement en rapport avec le corps car j'ai la sensation de ces opérations mentales. Nous disons cela parce qu'il y a quelques métaphysiciens qui pensent que l'estomac est en rapport avec le corps, mais que les opérations mentales n'ont pas de rapport avec le corps. Et alors, où est-ce que j'ai le registre des opérations mentales, hors du corps ? Ce n'est pas possible parce que je m'en souviens. A moins de croire que la mémoire est hors du corps. Et si la mémoire est hors du corps, de quelle manière je me souviens de la douleur d'estomac ? Ah bien ! Alors nous devons dire qu'il y a une mémoire pour le corps et une mémoire pour les opérations mentales. C'est très étrange, car parfois, intérieurement, je peux avec ces évocations me souvenir d'une idée et cette idée peut me faire transpirer. Et alors, comment se connecte tout cela ? Il semblerait plutôt que l'appareil de mémoire soit à l'intérieur du corps et enregistre les opérations du corps et aussi les opérations mentales, qui appartiennent au corps.

Examinons ceci de nouveau. Il est important de répéter ces questions parce qu'elles ont leur importance.

J'ai la sensation de mon propre corps, d'une douleur du corps. J'ai la sensation de choses, qui apparemment viennent de l'extérieur du corps, j'ai des sensations de tout cela. Maintenant je réalise des opérations intellectuelles, je me rends compte que je suis en train de réaliser des opérations intellectuelles. Bien sûr, si je ne m'en rendais pas compte, je ne pourrais pas parler d'opérations mentales, donc je me rends compte que je réalise ces opérations. Qu'est-ce qui les enregistre ? La conscience. Très bien, la conscience les enregistre. Et qu'est-ce qui enregistre la douleur d'estomac ? La conscience. Les opérations mentales n'ont rien à voir avec la douleur d'estomac. Très bien, si j'enregistre les opérations mentales, comment ai-je ce registre ? Comment puis-je me souvenir des opérations mentales ? Je peux m'en souvenir et j'en ai le registre parce que j'ai la sensation de ces opérations mentales. Si je n'avais pas de sensation des opérations mentales, je ne pourrais pas les mettre en archive et ensuite je ne pourrais pas les évoquer, je ne pourrais pas les enregistrer. Donc, les sensations des opérations mentales vont à la mémoire.

Si ces opérations mentales ne se gravaient pas dans la mémoire, je ne pourrais pas les évoquer, ainsi donc l'évocation des opérations mentales nous fait d'abord considérer que ces opérations mentales sont enregistrées et ensuite, qu'elles sont mises en archive. Ou, si vous préférez, elles sont simultanément enregistrées et mises en archive. Mais il est évident qu'il y a une matérialité dans les opérations mentales que l'on peut évoquer.

Que faisons-nous et de quoi parlons-nous ? Nous ne nous mettons pas encore dans tout ce problème descriptif du fonctionnement des appareils et du fonctionnement des engrenages, nous n'en sommes pas encore là. Nous sommes en

train de prendre certaines précautions. Nous discutons sur des positions déterminées, des positions que l'on rencontre, des positions qui supposent que les opérations mentales n'ont rien à voir avec le corps, par exemple. Le corps est en rapport avec l'appareil digestif ou avec ce que les yeux perçoivent, mais bien sûr, selon ces positions, lorsque nous parlons des choses de l'esprit, il ne faut pas les mettre en relation avec le corps.

Nous discutons avec ceux qui supposent qu'il y a un esprit qui n'a rien à voir avec le corps, n'est-ce pas ? Et s'il y a un esprit qui n'a rien à voir avec le corps, si c'est lui qui réalise ces opérations, qui enregistre ces opérations ? Où s'enregistrent ces opérations ? Et comment évoque-t-on ces opérations ensuite ? Sans sensation il n'y a pas de registre, sans registre on ne peut pas parler de ces opérations. De sorte que, avant d'entrer dans toute cette description de l'appareil mental, de l'appareil psychologique, si vous voulez, nous discutons un peu de toutes ces positions ; sinon, par la suite, nous allons trouver des difficultés à un jugement clair sur cette question. De plus, c'est une petite discussion, de telles positions ne peuvent être soutenues.

Si on parle d'esprit, ce sera parce qu'on aura le registre de cet esprit. C'est bien. Et si j'ai le registre de cet esprit, c'est parce que quelque chose peut être imprimé par cet esprit. J'aurais la sensation de cet esprit. Et si je n'ai pas de registre de cet esprit et que je n'en ai pas la sensation, alors je ne peux pas en parler ; ou alors, je peux le faire, mais je ne peux pas parler sérieusement de cet esprit, si je n'en ai pas le registre.

Il est certain qu'il y a de nombreuses illusions dont j'ai le registre. Évidemment. Je peux parler de beaucoup de choses illusoire qui n'existent pas en elles-mêmes, mais qui existent pour moi.

Il y en a d'autres qui pensent, (évidemment ceux-ci ne croient pas en l'esprit), qui pensent que cet appareil du psychisme est une somme de sensations, une espèce de masse formée par agglomération de choses sans aucune articulation entre elles, qui pensent que le psychisme fonctionne uniquement par sensations, et bien sûr, comme s'il n'y avait pas d'appareil compliqué et délicat qui coordonnerait les sensations et les ferait fonctionner en structure. Ils pensent qu'il s'agit de remplir le sac. C'est une pensée extrêmement acquisitive et indistincte. Ils ne font pas de distinction entre les différentes fonctions avec lesquelles fonctionne cette machine compliquée. C'est une machine très compliquée, qui travaille avec des choses plus ou moins précises.

Avec eux aussi nous avons beaucoup discuté. Ils croyaient que les activités du mental étaient de simples additions de sensations. Dire que j'ai sensation de l'activité de mémoire, que j'ai sensation de l'activité de l'imagination, que j'ai sensation de l'activité des sens, est différent de dire que les sens, la mémoire et l'imagination sont des sensations. Il y a des distinctions importantes. Ne faites-vous pas la distinction entre ce que vous voyez et ce dont vous vous souvenez ? Une certaine distinction s'établit. Bien sûr, vous la faites par sensation interne ou externe, mais il y a des distinctions importantes et il y a des fonctions très différentes que les appareils des sens et les appareils de représentation accomplissent.

De sorte que cette pensée rustre psychologique n'est pas exactement celle dont nous participons.

Mais nous ne participons pas non plus de cette pensée bizarre, climatique, dirons-nous ensuite, dictée par des sensations internes, de cette pensée qui parle de l'esprit comme s'il n'avait rien à voir avec les registres, comme s'il n'avait rien à voir avec les sensations.

C'est important d'insister sur ce point. Ceux qui parlent du mental, de la douleur du mental ne sont pas intéressés par le corps parce que la douleur du corps n'a rien à voir avec eux. Et cette douleur du mental, comment

s'expérimente-t-elle ? S'expérimente-t-elle dans l'esprit ? De même que les sensations artistiques s'expérimentent dans l'esprit ? Et qui est ce Monsieur -der Geist, l'esprit- Qui est ce Monsieur, qui réalise tant d'opérations et dont je crois qu'il se trouve hors du corps ? Et comment ai-je, moi, les données de ce Monsieur ? J'en ai les données dans le corps. Bien.

Si vous voulez, nous pouvons commencer à voir comment sont organisés les appareils, comment ils se mettent en relation entre eux ; toutes les descriptions que nous faisons sur ces appareils et sur les relations entre ces appareils, toutes ces études, nous les faisons toujours en référence à notre propre corps.

De toute façon, nous avons une sensation du corps, généralisée ou précise, et cela ne veut pas dire que ces sensations soient correctes, que les sensations que nous avons du corps nous donnent une image exacte de ce qu'est le corps, ce n'est pas ce que cela veut dire. Nous savons que tous ces appareils sont pleins d'illusions, que tous ces appareils nous apportent des données plus ou moins vraies, plus ou moins fausses. Mais ce que nous savons en général, c'est que tout cela se trouve dans le corps. Le corps même, l'idée que nous avons du corps peut être extrêmement illusoire. Au sujet des limites du corps, nous pouvons aussi avoir beaucoup d'illusions, bien sûr, nous devons aussi considérer cela.

Bien. Par appareils en général -et nous devons utiliser un langage plus ou moins épocal pour nous comprendre- par appareils en général, nous comprenons la structure des sens, la structure de la mémoire et la structure de la conscience en général, avec ses différents niveaux, idée de structure et niveaux de travail dont nous avons déjà parlé.

SENS

Par appareils nous comprenons : la structure des sens, la structure de la mémoire et la structure de la conscience avec ses différents niveaux. Ces appareils travaillent intégralement et la connexion qui existe entre ces appareils est une connexion que nous allons nommer **impulsion**. Ces impulsions subissent des distributions, des traductions et des transformations selon l'enceinte dont elles participent.

Si tout était linéaire et aussi simple, il n'y aurait pas d'erreurs. Mais ces impulsions subissent parfois des altérations en chemin. Parfois elles se mélangent les unes aux autres, parfois elles se traduisent, parfois elles se transforment.

Les sens ont comme fonction de recevoir et de fournir des données à la conscience et à la mémoire, ils sont donc organisés de différentes façons selon l'activité qu'a le psychisme à ce moment-là.

L'appareil des sens a son origine dans le toucher. Savez-vous ce qu'est le toucher

? Le toucher c'est la peau. Il y a un toucher extérieur de la peau et un toucher intérieur de la peau. C'est très curieux la manière qu'a le toucher pour faire communiquer des milieux entre eux.

Laissons-le ainsi et disons que tous les sens se spécialisent sur la base du toucher.

Bien sûr, l'oeil est bien différent du toucher, non ? L'ouïe est bien différente du toucher, mais, si on a effectivement des données du monde extérieur au travers de l'oeil, au travers de l'ouïe, c'est parce que ce toucher offre de la résistance. Le toucher qui est dans l'oeil, ce toucher qui compte avec de tous

petits appareils spécialisés qui transforment les impulsions du milieu extérieur, bon, c'est une sorte de toucher qui se trouve dans l'oeil. Il y a une sorte de toucher qui se trouve dans l'ouïe. Tout est toucher.

Un Monsieur très ancien expliqua que tout était dans le feu. C'était le langage que l'on utilisait à l'époque. Il disait : "l'ouïe se trouve dans le feu, l'oeil se trouve dans le feu, le toucher se trouve dans le feu, le goût se trouve dans le feu, l'odorat se trouve dans le feu". Ce feu, ce qui s'enregistrait comme activité, ce à quoi arrivaient les données du monde extérieur, aujourd'hui ce n'est pas le feu, c'est le toucher. Tout se trouve dans le toucher, qu'il s'agisse de l'extérieur ou qu'il s'agisse de l'intérieur.

Bien sûr, il y a du feu dans l'estomac, parfois, mais c'est du toucher intérieur. Il y a des opérations mentales et ces opérations mentales s'enregistrent aussi par le sens de cette sorte de toucher interne.

Cet appareil des sens trouve son origine dans un toucher primitif qui s'est spécialisé. Cela se sépare, cessant d'être apparemment tactile, mais en dernier lieu et en ultime réduction, tout est un registre du toucher.

Bien sûr, nous pouvons, en accord avec les illusions provisoires que nous avons sur les sens, faire les distinctions suivantes : les sens du goût et de l'odorat, le sens du toucher en tant que tel, les sens internes de cénesthésie et de kinesthésie, les sens de l'ouïe et de la vue, etc... Nous pouvons les regrouper et, si vous voulez, essayons une mise en ordre.

Nous parlons donc de : sens chimiques, goût et odorat - vous souvenez-vous des sens chimiques du goût et de l'odorat ? Nous les appelons sens chimiques parce qu'ils travaillent avec des particules et qu'en eux se produisent certaines transformations chimiques. Ensuite nous avons la donnée de tout ce travail.

Les sens mécaniques sont comme le toucher, qui fonctionne par pression, qui fonctionne par température. Les sens internes, que nous appelons cénesthésie et kinesthésie, fonctionnent parfois chimiquement et parfois mécaniquement.

On a le registre de ce qui arrive dans l'intra-corps également par pression, par température, mais aussi par transformation et par réaction chimique.

Les sens de l'ouïe et de la vue, nous les appelons sens physiques. L'ouïe fonctionne un peu par percussion. La vue fonctionne aussi par percussion, mais bien sûr, pour certaines personnes par percussion, par vibration de particules, et pour d'autres, par percussion, par vibration d'ondes. Mais la vue reçoit physiquement une action vibratoire.

Dans les sens internes, la cénesthésie donne l'information de l'intra-corps. Nous savons qu'il y a de nombreux petits organes de l'intra-corps qui prennent des échantillons chimiques, des échantillons thermiques, des échantillons de pression.

On ne parle pas du douloureux, et un point c'est tout. On parle du douloureux et du rejet de ce qui est douloureux. Plus encore, on n'explique ce qui est douloureux que pour mobiliser dans cette structure quelque chose qui le rejette. Le douloureux et l'activité qui s'oppose à sa venue fonctionnent aussi en structure.

La machine n'est pas uniquement armée pour subir des préjudices, pour percevoir la douleur. Que gagnerions-nous à percevoir la douleur ? Il y en a qui croient qu'ils gagnent quelque chose avec la douleur, mais en réalité, la mécanique de tout cela est ainsi faite pour qu'un mécanisme se mette en marche afin de rejeter la douleur.

La douleur est liée structurellement au rejet de la douleur. La donnée de la douleur est immédiatement liée à une mécanique qui se mobilise pour la rejeter.

Le travail des centres, dont nous avons aussi parlé, le travail des centres est détecté cénesthésiquement, intérieurement, de même que les niveaux de travail de cette conscience. Tout ceci est enregistré intérieurement ; les émotions par exemple, le travail du centre émotif, sont enregistrés intérieurement. Bien sûr, de l'extérieur je peux voir une personne fâchée. Je peux me regarder dans la glace, me fâcher et voir tout cela. En effet, c'est certain, mais le registre interne de l'émotion est un registre cénesthésique.

Je fais des opérations intellectuelles. Quelqu'un peut effectivement dire de l'extérieur "celui-ci pense" ou quelque chose comme ça. Très bien. Mais de l'intérieur, j'enregistre l'activité de la pensée. Ce registre de l'activité de la pensée est de type cénesthésique. Il y a des différences entre la douleur de l'estomac et l'activité de la pensée, mais, de toute façon, ces deux registres, nous les appelons aussi cénesthésiques.

Bien, je peux expérimenter la sensation de sommeil, la sensation de fatigue. De toute façon, j'ai également un registre cénesthésique de cette sensation de sommeil et de fatigue qui me donne le signal du niveau de conscience où je travaille.

Ainsi les sens travaillent d'un côté, les centres d'un autre, les niveaux de conscience ou les niveaux de travail agissent également, et de tout cela j'ai un registre. Et ce registre que j'ai du travail des centres, du niveau de conscience, ainsi que des autres sens internes, tout ce registre est cénesthésique.

Le sens cénesthésique est donc un sens extrêmement important, mais auquel on a prêté trop peu d'attention. Chaque fois que l'on parle des sens, on parle du goût, de l'odorat, du toucher, de l'ouïe, etc... et, tout à fait en passant, on mentionne un certain sens de l'équilibre, du mouvement, un certain sens kinesthésique et, au mieux, une personne de bonne volonté mentionne par là une cénesthésie, ou une sinesthésie comme l'appellent d'autres, n'est-ce pas ? Certains le mettent avec un c, d'autres avec un s, dans ce cas ils se préoccupent, en passant, d'un sens interne qui donne quelque information.

C'est curieux, mais pour nous les choses sont exactement à l'envers. Il y a un sens très important, le sens interne, qui ensuite se spécialise, se différencie entre cette kinesthésie et cette cénesthésie. Mais ce sens énorme, le sens interne en général, celui qui apparaît dans le graphique en-dessous de la diagonale, ce sens interne est pour nous d'une extrême importance.

Nous disions il y a un moment que ces facteurs n'étaient pas déconnectés entre eux, qu'ils étaient en relation, et nous le voyons au cours de notre discours.

Bien. Lorsque la veille baisse dans son niveau de travail, par exemple, lorsque baisse le niveau de conscience, ce sens interne augmente son émission d'impulsions.

Comme les sens travaillent en dynamique et en structure, ils sont tous en recherche, ils font tous un balayage et émettent un bruit de fond dans l'information. Mais lorsqu'une personne dort et ferme les paupières, le fond de bruit baisse considérablement, bien que le contact avec le monde extérieur ne disparaisse pas absolument. Lorsque ce fond de bruit descend considérablement, l'information du monde intérieur, qui se déclenche tout le temps, cette information augmente dans le registre.

Nous ne pouvons pas dire avec exactitude si ce sont les impulsions internes qui augmentent lorsque baisse le niveau de conscience, ou si lorsque le niveau de conscience baisse, le travail des sens externes baisse également, ce

qui met en évidence le travail des sens internes.

Vous pouvez prendre la position qui vous plait, l'une ou l'autre, mais le fait est le même : a la baisse du niveau de conscience, les impulsions du monde interne se manifestent avec une plus grande intensité, probablement parce que le fond de bruit des sens externes a baissé.

Et vous savez tous que pour dormir, par exemple, on recherche des lieux plus ou moins apaisants, on éteint les lumières, on recherche des lieux silencieux, on baisse ce fond de bruit qu'impriment les sens externes. C'est normal et, lorsque cela arrive, nous pouvons bien sûr le faire avec les sens externes, mais non avec les sens internes qui continuent à fournir leur information.

Ces sens internes ne sont pas localisés dans le visage comme presque tous les autres sens. Le sens de l'odorat, du goût, de l'ouïe, les sens de la vision, sont tous plus ou moins localisés ponctuellement et on peut en plus les diriger avec une certaine précision. Malheureusement ce n'est pas du tout pareil avec les sens internes.

Ils ne sont pas localisés dans des points et on ne peut pas les diriger avec précision. Ils envahissent tout et fournissent leurs données sans aucun acte de volonté de notre part.

On peut, par exemple, fermer les yeux et c'est tout, l'image qui entrait par les yeux disparaît. On peut fermer des barrières internes. On peut diriger l'oeil dans une direction ou une autre, mais on ne peut faire de même avec les sens internes. On peut faire mieux attention à certaines sensations internes, mais les appareils sensoriels internes n'ont pas cette mobilité, ils ne l'ont pas et on ne peut fermer ces sens internes comme on le fait avec les yeux par exemple. Ainsi ils ont un caractère de localisation non ponctuelle, ils n'ont pas non plus de mobilité, on ne peut les diriger comme les autres sens.

A l'intérieur des sens internes nous distinguons le sens kinesthésique dont on dit qu'il fournit les données du mouvement, de la position corporelle, de l'équilibre et du déséquilibre physique.

Nous avons donc ici cette somme d'appareils en dynamique, qui nous fournissent des données du monde extérieur et du monde intérieur, structure qui est en relation, qui est en mouvement et qui fait que lorsqu'un sens agit, quelque chose arrive dans les autres sens.

Il y a un appareil du mouvement, un appareil des centres dont on a aussi le registre. Et le registre que l'on a des activités de cet appareil des centres est un registre cénesthésique, de sens interne.

Il y a une activité des niveaux de conscience et le registre que l'on en a est un registre cénesthésique, un registre interne.

Bien sûr, nous ne sommes pas assez maladroits pour ne pas distinguer entre les opérations d'un centre, les opérations propres aux niveaux de conscience, et les opérations propres aux sens. Et nous ne sommes pas assez maladroits pour ne pas distinguer entre une opération mentale et une douleur d'estomac. Il est évident que nous distinguons avec une précision relative, mais dans tous les cas nous avons un registre physique interne de tout cela.

Bien, nous allons avancer rapidement dans la description des appareils des sens. D'abord, ce sont eux qui fournissent l'information la plus simple qui arrive à la structure. Ensuite, nous parlerons de la mémoire qui fournit aussi de l'information et nous parlerons de cette structure de conscience.

Bien, les discussions antérieures qui semblent compliquer un peu les choses, sont en réalité utiles en raison des différents courants existants qui approchent ces

mêmes points. Et il est bon de se mettre d'accord sur certaines questions minimales car il y a beaucoup de courants qui ont des opinions sur ceci et qui créent confusion. Il est évident alors que nous avons discuté, dans ce qui a été dit antérieurement, avec beaucoup de courants.

Mais maintenant nous allons à notre thème, où les choses sont plus claires que lorsqu'il y a des discussions avec les autres courants.

L'information extérieure arrivera par les appareils spécialisés, qui travailleront dans différentes franges de captation. Chaque appareil spécialisé, chaque sens travaille dans une frange de captation différente. Qu'est-ce qu'une frange ? Nous allons le voir.

Ces appareils sont les sens externes. L'information du milieu interne de l'intra-corps arrive aux sens internes qui sont des appareils de captation.

Bien, les traces de cette information interne et externe et aussi les traces des opérations-mêmes de la conscience dans ses différents niveaux de travail, seront reçues dans l'appareil de mémoire.

Ainsi le psychisme, cette structure psychique, va coordonner les données des sens et les enregistrements de la mémoire. Et c'est la fonction de base de la structure du psychisme considérée intérieurement. Ce psychisme coordonne des données des sens avec des données de la mémoire.

Les sens ont la fonction de recevoir et de fournir des données à la conscience et à la mémoire, données organisées de différentes manières selon les nécessités et les tendances de ce psychisme.

Nous connaissons tous les sens externes et les sens internes.

De quoi pouvons-nous parler lorsque nous parlons de données, dans quel sens parlons-nous de données qui sont fournies par ces appareils ?

Nous disons que ces appareils fournissent des données qui sont des sensations. Bien. Mais comme nous l'avons dit auparavant, une donnée n'arrive pas simplement à un appareil qui la perçoit et qui est inactif, la donnée arrive à un appareil qui est en mouvement. Cette donnée arrive à un appareil en mouvement et ceci configure la perception.

De sorte que la sensation est un atome théorique. Ce qui se passe en réalité est qu'une donnée arrive à un sens en mouvement qui configure la donnée et la structure. C'est ce que nous appelons **perception** parce qu'il y a toujours sensation, plus activité du sens. Partant de là, le registre est la donnée qui arrive, plus l'activité propre au sens. Le registre est la perception et non la sensation. Le registre est celui de la structuration que fait le sens avec la donnée et non pas uniquement celui de la donnée.

Voici des caractéristiques communes à tous les sens :

a) Ils effectuent tous en eux-mêmes des activités d'abstraction et de structuration de stimulation, selon leurs aptitudes. Que disons-nous en parlant d'abstraction et de structuration ? Nous disons que le sens élimine beaucoup de données qui lui arrivent et qu'il configure d'autres données qui ne lui arrivent pas.

Si vous vous souvenez de conversations très antérieures qui ont été soutenues entre nous, et de certains exemples que nous avons pris, vous vous souviendrez de celui d'un certain petit animal, qui n'avait la perception d'un autre être vivant en face de lui que lorsqu'une forme déterminée apparaissait et qu'elle avait en plus des mouvements. Si cette forme n'apparaissait pas, mais qu'il y avait des mouvements, ou si cette forme apparaissait sans faire de mouvements, le registre de détection de ce petit animal ne se produisait pas.

Si vous vous souvenez de cet exemple, vous comprendrez à quoi nous nous référons en parlant des abstractions et des structurations que font les sens.

La perception surgit de cette structuration de différentes données, mais s'il manque un composant ou si cette structuration ne se fait pas avec la donnée, la perception n'apparaît pas.

Ceci nous amène à considérer le sujet de la perception du point de vue physiologique, nous n'y avons aucun intérêt mais vous avez une certaine connaissance sur ce point particulier.

b) Tous les sens sont en mouvement continu, ils sont comme des radars balayant différentes franges, nous avons également des preuves expérimentales de la pulsation des sens et de leur constant mouvement.

c) Tous les sens travaillent avec une mémoire propre qui permet la reconnaissance de la stimulation, c'est-à-dire que tous les sens sont armés d'une façon particulière et s'équipent d'une façon particulière pour reconnaître la stimulation de la frange qui leur est propre.

d) Tous travaillent dans une frange en accord avec un tonus particulier qui doit être altéré par la stimulation. C'est-à-dire que tous les sens se meuvent dans un tonus déterminé. Lorsque surgit la perception c'est parce que le tonus de ce sens a reçu une variation, si vous vous souvenez. Vous rappelez-vous ces expériences physiologiques sur les terminaisons de nerfs optiques qui cyclaient toujours à une impulsion par seconde et qui commençaient à cycler à une plus grande rapidité lorsque la stimulation lumineuse arrivait ? Et bien ce sens était en mouvement.

Il est nécessaire que la stimulation apparaisse entre des seuils sensoriels pour que la perception se produise. **Seuils** : Le sens a des pulsations mais si la stimulation qui arrive n'a pas une quantité d'activité suffisante, elle n'est pas perçue. Et si elle dépasse une quantité donnée, elle n'est pas perçue comme sensation ou perception de ce sens même, mais elle est perçue comme douleur. A l'intérieur de ces seuils, le seuil minimum de perception et le seuil maximum de tolérance, la stimulation est perçue, qu'elle soit du monde interne ou du monde externe.

Ces seuils ont de la mobilité. Les seuils aussi s'étendent ou se contractent. C'est ainsi que, normalement, lorsque certaines activités internes, comme celle de l'attention, se réfèrent à un sens, le seuil correspondant tend à se dilater. Lorsque l'attention est mise sur un autre sens, les seuils des autres sens tendent à se contracter et le sens en question, celui auquel se réfère l'attention, tend à amplifier sa frange de perception.

Lorsque les sens internes travaillent beaucoup, leurs franges de perception s'amplifient, les sens externes tendent à réduire leurs franges.

Lorsque l'attention est mise sur les sens externes, les franges, les seuils de perception interne tendent à se contracter.

C'est ainsi que les limites fixes de la perception, c'était également faux. Évidemment il y a des limites dans la dilatation et la contraction des sens. Il y a des limites, mais cela ne veut pas dire qu'elles soient en mouvement continu comme s'il y avait des pupilles dans chaque sens.

Donc pour qu'il y ait perception il est nécessaire que la stimulation apparaisse entre les seuils sensoriels. Un seuil minimum en dessous duquel on ne perçoit pas, et un seuil de tolérance maximale qui, lorsqu'il est dépassé, produit irritation sensorielle ou saturation, génériquement douleur.

Dans le cas où existe un fond de bruit provenant du sens même ou des autres sens, ou lorsqu'existe un fond de bruit provenant de la mémoire, qui fournit des

données pendant que je perçois, ou qu'existe un fond de bruit parce que la conscience en général fournit des données, l'imagination fournit des données, dans le cas où ce fond de bruit existe, la stimulation doit augmenter son intensité pour être enregistrable, sans dépasser le seuil maximum pour qu'il n'y ait pas de saturation et de blocage sensoriel.

En d'autres termes, lorsqu'un monsieur divague, en rêvant éveillé, c'est-à-dire lorsque des images occupent son champ de conscience, la stimulation qui apparaît doit augmenter son intensité pour être détectée. De toute façon, lorsque l'on divague ou que l'on rêve éveillé, l'activité cénesthésique interne est en train d'augmenter et, pour cette raison, les franges de perception externes baissent. Il est nécessaire alors que nous augmentions l'activité du monde externe, par exemple en disant à ce monsieur : "réveille-toi".

Bien, lorsque le seuil maximum est dépassé ou lorsqu'il y a blocage sensoriel, il est nécessaire de faire disparaître le fond de bruit pour que le signal arrive au sens.

Il y a aussi le cas mis en évidence dans la loi de diminution d'une stimulation constante, par adaptation du seuil. Par exemple, le vêtement que nous portons nous donne au début un registre de sensation tactile, mais avec le temps nous ne le sentons plus, non seulement parce que nous nous sommes distraits du problème de ce vêtement et que nous nous occupons d'autre chose, mais aussi parce que cette stimulation constante, descend à mesure que le temps passe. La stimulation constante donne une perception décroissante.

Donc lorsqu'une stimulation se trouve à l'intérieur du seuil mais devient constante, le seuil s'y accommode pour la laisser dans sa limite et ne pas continuer à avoir un registre qui perturberait d'autres activités de l'appareil.

e) Tous les sens travaillent entre ces seuils ou limites de tolérance qui admettent des variations selon l'éducation, les nécessités métaboliques où se trouve en réalité la racine de l'existence sensorielle. Ces caractéristiques de variabilité sont importantes pour distinguer les erreurs sensorielles.

f) Tous les sens traduisent les perceptions en un même système d'impulsions. Ces impulsions vont être distribuées de différentes façons. Nous ne voulons aucunement nous mettre dans des questions physiologiques, mais nous pouvons dire ainsi : tous les sens traduisent les perceptions en un même système d'impulsions. Nous appelons cela homogénéité des impulsions des différents sens, d'un côté je vois, d'un autre j'entends, d'un autre je goûte, mais tout cela, entendre, goûter, voir, etc... Est traduit en un même système d'impulsions homogène ; les sens travaillent avec le même système d'impulsions.

Les sons ne sont pas à l'intérieur de la tête, les images non plus, les images visuelles. Les goûts non plus ne vont pas dans la tête. Les différences se trouvent dans les sens spécialisés, mais à partir du sens, l'information devient homogène sous forme d'impulsion. Vous comprenez l'idée et vous la connaissez.

g) Les sens ont tous des localisations physiques, des localisations physiques terminales précises ou diffuses qui sont toujours connectées avec le système qui les coordonne. Nous pourrions dire que tous les sens ont des localisations terminales nerveuses, précises ou diffuses, toujours connectées au système périphérique ou autonome à partir duquel l'appareil de coordination du même système opère.

h) Tous les sens sont reliés à l'appareil de mémoire général de l'organisme.

i) Tous les sens présentent des registres propres donnés par la variation du tonus lorsque la stimulation se présente.

j) Tous les sens, tous, peuvent commettre des erreurs dans la perception de la donnée. Ces erreurs peuvent provenir par exemple du blocage du sens par irritation sensorielle. Nous irritons un sens, nous allons jusqu'au seuil de tolérance et la perception que nous avons de la donnée qui irrite les sens, de la donnée qui se trouve dans le seuil de tolérance, est une perception fortement modifiée, qui n'a rien à voir avec l'objet. Ces erreurs peuvent ainsi provenir du blocage du sens par irritation sensorielle, mais aussi d'une faille ou d'une déficience sensorielle. Vous reconnaissez les myopies, les surdités, etc...

Les erreurs peuvent aussi se produire par manque d'intervention d'un ou d'autres sens, qui aident à donner des paramètres, qui aident à donner des références à la perception. Par exemple : on entend quelque chose comme si cela se trouvait très loin et en voyant cet objet, on commence à l'entendre d'une façon différente. C'est un cas très fréquent d'illusion auditive, n'est-ce pas ? On croit que l'objet se trouve loin, mais c'est uniquement lorsqu'on le voit et lorsqu'on le localise visuellement, que le type de perception s'accommode.

Comme nous savons que tous les sens travaillent en structure, normalement alors, ils reçoivent des données, ils reçoivent de l'information des autres sens et avec elle ils configurent des perceptions sur le monde qui nous entoure. Donc, lorsqu'il nous manque des paramètres, les références que nous donnent les autres sens, et que nous n'avons qu'une donnée sensorielle, dans ces cas, très fréquemment, se produit l'illusion dans la perception.

Il existe des erreurs de création artificielle de la sensation ou de la perception, par création mécanique, tel le cas, par exemple, où l'on voit de la lumière en appuyant sur les globes oculaires, ou celui dans lequel on a la sensation que le corps s'agrandit lorsque la température extérieure est semblable à celle de la peau.

Toutes ces erreurs de sens, nous les appelons génériquement illusions.

7ème jour

SENS (suite) - IMAGES

Hier, nous parlions des sensations en général et nous avons vu que toute sensation requiert un registre pour être une sensation en tant que telle. Nous avons dit qu'il y avait des sortes d'appareils de détection des phénomènes, que nous appelions sens. Ces sens menaient les données des phénomènes à un appareil de registre. Ces phénomènes, qui étaient enregistrés, correspondaient aussi à ce qui était provisoirement appelé monde intérieur.

Nous avons discuté de la possibilité d'existence d'un registre, toujours intérieur, mais qui effectuait une distinction entre les données des phénomènes qui arrivaient du monde extérieur et les données des phénomènes du monde intérieur.

Nous nous sommes posés quelques questions à ce sujet, nous avons eu une sorte de discussion sur les différentes positions ayant trait à ce sujet. Nous avons observé que ces systèmes de sens externes et internes ne travaillaient pas isolément, mais en structure.

Ainsi les sens externes entre eux maintenaient une relation car, lorsque l'un d'eux était en action, les autres tendaient à se tranquilliser. Ce système de sens externes fonctionnait aussi structurellement avec les sens internes.

Les sens en général nous apparaissaient comme étant entre des seuils, chacun des sens balayant une frange déterminée. A l'intérieur et dans les limites de cette frange, il y avait des seuils, des seuils en mouvement continu. Donc, lorsqu'on recevait une donnée d'une frange correspondant à un sens, cette donnée s'incorporait comme registre par la voie de ce sens, grâce en plus à une certaine mobilité de ce sens. Car parfois ces sens se contractaient ou se dilataient dans leurs seuils, évidemment à l'intérieur de certaines limites. Les phénomènes pouvaient s'imprimer dans les sens dans la mesure où ils tombaient dans ces seuils où en-dessous des seuils où la sensation n'était pas enregistrée. Un seuil minimum et un seuil maximum de tolérance fixaient les limites du travail des sens.

Mais ceci était assez relatif parce que ces seuils étaient en mouvement.

Et nous avons exposé également le cas de la sensation continue qui, à mesure que le temps passait, décroissait en intensité. Nous avons expliqué ce cas comme une accommodation du seuil juste à la limite de cette perception ou de cette impression continue.

Ces sens externes fonctionnaient comme des systèmes en structure et ainsi, lorsque l'on avait besoin de l'activité d'un sens précis, tous les autres qui étaient en mouvement devaient sûrement raccourcir leurs seuils, réduire leur frange. Dans le cas contraire, nous étions en présence d'un bombardement exagéré des données arrivant à tous les autres sens. Comme ces autres sens étaient en mouvement, il était important alors que se tranquillise leur détection des phénomènes extérieurs, que se tranquillise ce fond de bruit pour que le sens en question amplifie ses seuils.

Cela se produisait non seulement dans le système des sens externes, mais aussi dans le système interne et à la fois dans les deux systèmes externe et interne. De sorte que, quand les sens externes travaillaient fortement, il était nécessaire que baissent aussi, que se modifient aussi les seuils des sens internes, le fond de bruit des sens internes et vice-versa.

Ceci avait également pas mal de relations avec les niveaux de travail dans lesquels la structure se trouvait. Ainsi dans les niveaux de travail qui ou au tendaient au demi-sommeil sommeil, il était nécessaire que les seuils du Système des sens se raccourcissent et que s'amplifient les seuils du système des sens internes. Donc, dans le niveau de sommeil, les sens externes se réduisaient, les sens internes s'amplifiaient et l'inverse se produisait à mesure que le niveau de travail montait.

Nous avons discuté aussi de la composition de ce que nous appelons sensations. Et, en observant les sens, nous avons vu qu'ils étaient en mouvement. Ces sens étaient en mouvement non seulement par leur mobilité musculaire, mais aussi par les données qu'ils fournissaient continuellement ; et quand on enlevait toute donnée à un sens, ce sens continuait de toute façon à fournir de l'information.

Le fait que chaque sens continuait à fournir de l'information nous mettait en présence de la mobilité propre des sens. Et nous avons vu que la mobilité propre de chaque sens comptait alors avec le phénomène et le structurait d'une façon particulière. Pour cette raison, ces sensations théoriques avec lesquelles les sens travaillent, n'étaient pas des sensations mais des structures de perception, où le phénomène arrivait au sens et où le sens en faisait une structuration grâce au mouvement avec lequel le sens lui-même comptait. Nous parlions donc de perceptions et non de sensations.

Nous avons dit aussi que ces sens comptaient avec une sorte de mémoire, pas une mémoire dans le sens psychologique, mais plutôt une sorte de conditionnement, précisément parce qu'ils structuraient les données d'une façon déterminée et aussi parce qu'ils détectaient des phénomènes propres à une frange et pas à une autre.

Donc les sens, avec leur mobilité, structuraient, balayaient une frange déterminée. De plus, ils avaient l'aptitude particulière de faire des "abstractions" et nous avons dit abstractions entre guillemets parce que quelques phénomènes seulement du monde des phénomènes étaient absorbés et que beaucoup de stimulations arrivant de ce monde pouvaient être écartées.

Cette quantité de travail effectuée par les sens nous expliquait dans une certaine mesure la structuralité de la perception du monde des phénomènes.

Nous avons observé que de la même façon qu'il existait une structuralité dans les systèmes des sens et entre les deux systèmes externe et interne, il existait également une structuralité entre l'appareil de registre et le système de détection, l'appareil de registre où arrivaient des impulsions et le système d'impulsions.

Les impulsions extérieures ou intérieures arrivaient aux sens, les sens fournissaient l'information à quelque chose qui recevait cette information. Mais, à leur tour, les sens internes recevaient des données de ce quelque chose. Une personne recevait de l'information des sens externes et des sens internes, mais elle faisait aussi des opérations intellectuelles, et les opérations intellectuelles étaient détectées d'une certaine façon par cette personne.

Donc, en fin de compte, toutes les opérations de l'appareil coordinateur lui-même, de l'appareil détecteur de toute cette information, étaient détectées par les sens internes. Et nous avons vu qu'il n'existait aucun phénomène qui ne soit détecté par quelque type de sens, que ce soit un phénomène du monde extérieur, du monde intérieur, du monde des sens ou du monde des opérations intellectuelles.

Nous nous trouvions avec d'autres opérations compliquées de la conscience, comme certains phénomènes d'évocation ou de souvenir en général.

Et nous avons vu qu'il y avait aussi détection par un sens interne du travail de la mémoire ; tout était donc détecté par ces fameux sens internes, tout ce qui se référait aux activités internes de la structure humaine.

Nous avons fait des distinctions entre les sens, les distinctions les plus élémentaires, les distinctions scolaires entre le goût, l'odorat, le toucher, l'ouïe, la vue. Ensuite nous avons fait des distinctions entre les sens internes, comme le sens cénesthésique en général et le sens kinesthésique, et ils avaient des différences considérables entre eux.

En revenant au problème des seuils, nous avons dit qu'en-dessous du seuil minimum on ne détectait aucun phénomène. En arrivant au seuil de tolérance, le phénomène commençait à devenir indifférent pour devenir douloureux, c'est-à-dire qu'un phénomène provenant de n'importe quel sens, qui s'approchait rapidement du seuil de tolérance, tendait toujours à se convertir en stimulation douloureuse. A mesure que ces phénomènes arrivaient au seuil de tolérance, qu'il s'agisse d'un bruit violent arrivant par l'ouïe, qu'il s'agisse d'une puissante charge lumineuse arrivant par la vue, qu'il s'agisse de n'importe quelle voie sensorielle, ces phénomènes se ressemblaient tous car ils se convertissaient en stimulations douloureuses, alors que, dans leur frange respective, les sens étaient bien différenciés. Bon.

De la même façon, toutes les stimulations deviennent douloureuses lorsqu'elles arrivent aux limites de tolérance. De même également, ces phénomènes, en sortant du sens (d'une certaine façon déjà transformés) pour aller donner de l'information à l'appareil de registre, ces phénomènes sont aussi homogènes et ils se ressemblent entre eux car ils travaillent avec le même type d'impulsions.

Sans entrer dans des questions physiologiques strictes, nous savons qu'en prenant l'impulsion d'un nerf déterminé, connecté avec un sens, et en menant cette impulsion aux localisations des autres sens, on n'a pas le registre du sens en question, mais le registre d'un autre sens ; c'est comme si on changeait un câble de position. Le bip informatif, l'information travaille de toute façon. Bien sûr cela sort d'un sens, mais nous le plaçons à une autre localisation ; alors, qu'enregistrons-nous dans cette localisation ? Nous enregistrons ce qui correspond à la localisation et non au sens.

Ceci arrive dans de nombreux cas, des cas pathologiques, et alors un déplacement des données sensorielles se produit. Le sujet en question observe un phénomène visuel mais, évidemment, un autre type de sensation apparaît dans son appareil de registre ; parfois c'est une sensation auditive, parfois une sensation cénesthésique, etc...

Avec les systèmes des sens, il arrive que tous les sens extérieurs aient des localisations plus ou moins précises et le sujet a un contrôle relatif de la mobilité de ces sens. Quelque chose de bien différent arrive avec les sens internes, leur localisation n'est pas dans un point mais est diffuse, c'est-à-dire générale et, de plus, le sujet ne peut pas contrôler leur mobilité, ne peut pas diriger ces sens vers un point ou un autre. Cela crée aussi de nombreux problèmes.

Ces sens, auxquels arrivent les phénomènes, structurent les données. Cette structuration des données faite par les sens est due en partie à l'appareil sensoriel lui-même, en partie à la participation de la mémoire qui agit aussi sur les sens lorsque ceux-ci perçoivent.

C'est comme si nous traçons une ligne des sens vers la mémoire mais, d'une certaine façon, la mémoire influencerait les sens en question.

Lorsque j'observe un objet, un objet ayant certaines dimensions, et que je dois déplacer mon œil pour percevoir totalement cet objet, en déplaçant mon œil je me souviens évidemment des sensations antérieures dans cette séquence

que je réalise. Il est possible qu'en bougeant mon oeil j'aie terminé d'observer l'objet, j'aie la configuration de l'objet, j'aie la perception complète de l'objet, parce que j'ai progressivement enregistré les données particulières que l'objet m'a fournies au travers de l'oeil. De sorte que je ne configurerais pas l'objet si je ne retenais pas les données qui en proviennent. L'idée n'est pas difficile à comprendre.

Nous disons que, si nous avons la structuration d'un objet ayant certaines dimensions, sans avoir cependant mu le sens, c'est parce que nous retenons la donnée sensorielle au fur et à mesure que le sens travaille. Et si cette rétention, cette mémorisation de ce que fait le sens, n'existait pas, nous ne pourrions pas configurer l'objet car nous aurions la confrontation entre un moment n°1, un moment n°2, un moment n°3 et un moment n°4, mais nous n'aurions rien de plus sur l'objet que les franges qui correspondent à chaque point que nous percevons.

Il est donc clair que la mémoire travaille également sur le sens dans la configuration des objets. Ce travail des sens est extrêmement complexe, non seulement par la forme dans laquelle ils sont structurés, mais aussi par la somme des relations qui s'établissent entre le sens même, le coordinateur qui reçoit aussi les informations et l'appareil de mémoire qui agit sur lui pour que le même sens configure ces objets d'une façon adéquate.

Lorsqu'on a la perception d'un objet, lorsqu'on observe un objet, en plus de la mémoire particulière qui agit dans la configuration de ces données, la mémoire travaille fortement car nous comptons également avec toutes les données antérieures sur cet objet.

Alors, bien sûr, dans la coordination se produit une reconnaissance. Il y a une reconnaissance lorsque l'on perçoit un objet : de toute façon cet objet est en rapport avec des perceptions antérieures. Et quand nous voyons un objet pour la première fois, nous restons surpris, et de plus, comme nous n'avons pas de confrontation possible avec des objets antérieurs, les descriptions que nous faisons de cet objet tendent à se référer à des objets qui lui ressemblent.

Si nous voyons un objet pour la première fois, nous disons : bon, cet objet ressemble à celui-ci dans tel aspect, ressemble à un autre dans un aspect différent, à quelque chose que possède un autre objet, etc... Nous accompagnons cette description de la reconnaissance que nous avons d'objets antérieurs, mais pour le décrire, nous ne pouvons compter sur cette donnée qui nous apparaît pour la première fois.

Ainsi donc, la configuration des objets au travers des sens, le travail particulier que font les sens, l'influence qu'ont les autres appareils sur les sens, sont d'une complexité et d'une dynamique très grande.

Mais nous allons le schématiser simplement pour pouvoir capter l'idée générale.

Bien, qu'avons-nous dit de plus ? Nous avons dit, pour synthétiser quelques autres points, que la sensation était un atome bien théorique, et qu'en réalité nous partions des perceptions, que c'était des sensations plus les structurations qui se faisaient avec les phénomènes qui arrivaient au sens. Nous ne parlions donc pas de sensations mais de perceptions. Nous avons établi quelques points communs entre tous les sens et avons dit que les activités d'abstraction et de structuration des stimulations étaient communes à tous les sens, ainsi que leur continuelle mobilité. Nous avons vu que les sens travaillaient avec une mémoire propre, que les sens balayaient une frange déterminée avec un tonus particulier qui devait être altéré par la stimulation pour que cette perception se produise, qu'il y avait des seuils minimums et des seuils maximums de tolérance et que les phénomènes devenaient douloureux lorsqu'ils arrivaient à ces seuils maximums de tolérance.

Nous avons parlé aussi de la loi de diminution de la stimulation constante par contraction des seuils. Nous avons dit que tous les sens travaillaient avec des franges et des seuils variables, bien qu'à l'intérieur de certaines limites, que tous les sens traduisaient les perceptions en un système d'impulsions homogènes, qu'ils avaient des localisations précises ou diffuses, mais étaient connectés à un système qui les coordonnait.

Nous avons dit que les sens se trouvaient liés à l'appareil de mémoire, qu'ils présentaient des registres propres par variation de leur tonus. Enfin, nous avons observé que les sens commettaient des erreurs dans la perception de la donnée, erreurs que nous avons appelées illusions.

Les illusions pouvaient se produire par différents facteurs : par blocage d'un sens donné, par manque de référence des autres sens -autre cas qui nous explique la structuralité du travail du système des sens-. Nous avons vu le cas illusoire où une donnée arrivait à un sens et comme il n'y avait pas de référence des autres sens, cette donnée, sans contexte, ne pouvait pas être articulée convenablement et une illusion apparaissait. Nous entendions un son et nous croyions qu'il était à une grande distance, nous voyions l'objet producteur du son, et alors là, nous le situions à l'endroit qui correspondait. Mais, tant que nous n'avions pas fait cela par confrontation avec les données des autres sens, nous ne pouvions pas le graduer, nous ne pouvions pas le placer dans un point précis.

Il y avait aussi des erreurs ou illusions par création artificielle de conditions dans ce sens, comme par exemple, la pression violente du globe oculaire qui produisait des sensations d'éclat lumineux alors que l'œil ne recevait pas de lumière ; ce qui se produisait alors était une pression mécanique et cette pression mécanique était traduite comme l'arrivée d'une stimulation lumineuse. C'est une illusion.

Il y a aussi des illusions par contiguïté excessive entre les récepteurs d'informations, entre les appareils de sens. Ainsi nous connaissons beaucoup d'illusions tactiles où l'on confond parfois le froid avec la chaleur, où parfois on confond la pression avec le froid, etc... Parce que tous ces petits organes récepteurs de l'information tactile sont très contigus, très proches les uns des autres et que l'information se trouve alors un peu confuse.

Les cas d'illusions des sens sont très nombreux. Bien.

Nous n'avons pas dit grand-chose de plus en ce qui concerne les sens. En continuant sur ce sujet, nous pouvons étudier quelques autres questions qui se présentent.

Il est très difficile de différencier la stimulation qui, provenant d'un sens, arrive à l'appareil de registre et l'image qu'elle suscite, image que réveille cette stimulation, parce que l'image se libère en arrivant au sens et en imprimant son action dans l'appareil de registre.

Il nous est difficile de distinguer l'impulsion du sens et l'image qui correspond à cette impulsion. Nous ne pouvons pas dire que l'image et l'impulsion soient la même chose. Nous ne pouvons pas non plus distinguer, psychologiquement, la vélocité qu'a l'impulsion interne et la rapidité qu'a l'image. C'est comme si l'image et l'impulsion étaient la même chose alors qu'en réalité ce n'est pas le cas.

Cette histoire de l'image nous crée beaucoup de problèmes, mais il est nécessaire de l'examiner, même en passant, car cela nous servira plus tard. A leur tour, les images sont suscitées à partir de l'appareil de mémoire. Pour comble de maux, on croit que l'image correspond seulement au sens visuel alors que chaque sens travaille avec ses images particulières.

Ainsi l'image nous crée des complications avec les sens, nous complique

ensuite avec la mémoire, et nous complique avec les travaux propres de cette conscience coordinatrice.

Pour quelques studieux primitifs de ces problèmes, l'image à accompli une fonction de second ordre dans l'économie du psychisme. Pour eux, une image est une espèce de perception dégradée, une perception de seconde classe.

En d'autres termes, nous allons maintenant parler de l'image du point de vue de la mémoire. Ainsi, par exemple, si un Monsieur regarde un objet, ferme ensuite les yeux et évoque cet objet, il observe que cette évocation de l'objet est d'une qualité inférieure à la perception. On perçoit mieux l'objet avec l'oeil qu'on ne s'en souvient par la suite. Ce souvenir est teinté d'une quantité d'éléments, ce souvenir déforme déjà l'objet. Selon mon éducation visuelle, je reproduis plus ou moins fidèlement l'objet que j'ai vu. Alors cette image, cette représentation que j'ai de l'objet, cette répétition de l'objet dans ma conscience, apparaît comme une dégradation, comme une chute de la perception. La perception de l'objet est beaucoup plus exacte, plus correcte, plus fidèle que le souvenir de l'objet.

Alors on laissait l'image par là, en archive, dans l'inventaire des divers phénomènes du psychisme et on lui attribuait une fonction secondaire. On ne voyait pas très clairement non plus le fait que les images ne correspondaient pas uniquement au sens visuel, mais que chaque sens était producteur d'images particulières.

Enfin, on croyait que l'image était uniquement en rapport avec la mémoire et on ne croyait pas qu'elle était étroitement liée au sens.

En réalité, l'image accomplit de nombreuses fonctions, qui seront pour nous d'un grand intérêt. Nous allons avoir besoin de comprendre la fonction de l'image pour ensuite comprendre que cette image, en se mobilisant, agit sur les centres, mène de l'énergie d'un point à l'autre et produit des transformations, etc...

Mais ceci est un thème postérieur. En attendant, si les sens apparaissent pour donner de l'information sur les phénomènes du monde extérieur et du monde intérieur, les images, qui accompagnent les perceptions des sens, n'existent pas seulement pour répéter les données d'information qui sont arrivées, mais encore pour mobiliser des activités par rapport à la stimulation qui arrive.

Autrefois, on croyait que les choses étaient aussi simples que cela : une stimulation arrivait et une réponse se produisait, c'était tout.

Mais observons ceci plus tranquillement avec un exemple quotidien : je suis chez moi et la sonnette retentit ; la sonnette est pour moi une stimulation que je perçois. Alors, je saute rapidement de ma chaise et je vais ouvrir la porte. Très bien. Le jour suivant la sonnette retentit à nouveau ; c'est la même stimulation mais, au lieu de sauter de la chaise et d'aller ouvrir la porte, je reste assis.

Dans le premier cas, j'attendais une lettre que le facteur devait apporter ce matin-là. Dans le second cas, j'attendais que le voisin sonne à ma porte pour me demander une casserole. Selon que, dans ma présence ou dans ma coprésence, il y avait une donnée ou une autre, cette stimulation dans un cas ou dans l'autre s'est limitée à mobiliser une image déterminée.

Dans le premier cas, la stimulation a mobilisé l'image du facteur que j'attendais. Évidemment, à ce moment-là, j'étais dans autre chose, je n'attendais pas le facteur mais, à l'arrivée de cette stimulation, d'une certaine façon, l'ensemble des images avec lesquelles je comptais s'est mobilisé. A la mobilisation de ces images, j'ai sauté de ma chaise et je suis allé ouvrir la porte.

Mais, dans le second cas, j'attendais avec un autre système d'idéation, et l'apparition de la stimulation n'a pas mobilisé l'image du facteur, elle a mobilisé l'image du voisin, entre autres choses parce que j'avais déjà reçu la veille la lettre que j'attendais. Ainsi, au surgissement de cette seconde image, mon corps s'est mobilisé d'une autre façon, ou ne s'est pas mobilisé.

Donc, cette ancienne idée selon laquelle tout fonctionnait si simplement par des questions de stimulations et de réponses correspondant à ces stimulations, n'est pas vraie.

Même lorsque, dans un circuit plus élémentaire comme celui du réflexe, un arc réactif court dans lequel arrive la stimulation et d'où sort ce réflexe, sans aucun acte de volonté, même là, à part le fait de mettre en marche la réponse, cette stimulation a immédiatement produit une image et cette image a produit également son effet.

Le surgissement d'une image accompagne donc toujours la sensation. Ce n'est pas la sensation, c'est-à-dire ce n'est pas la perception, mais plutôt l'image, qui mobilise en réalité les activités, surtout les activités du psychisme.

Et nous allons voir comment cette image a des propriétés, propriétés que nous avons plus ou moins étudiées lorsque nous avons parlé de tonicité musculaire, selon quoi les muscles se mettaient dans un tonus d'activité déterminé, en suivant les images visuelles, par exemple. Les images visuelles vont dans une certaine direction, les muscles s'accommodent dans cette direction, elles vont dans une autre direction et les muscles s'accommodent dans l'autre direction.

Est-ce la stimulation qui meut les muscles ? Nullement, c'est l'image qui meut les muscles. Certaines personnes ont des images déterminées et c'est parce qu'elles ont ces images que non seulement leur musculature externe, mais encore leur musculature interne et de nombreux phénomènes physiologiques se mettent en marche.

Cette image mobilise des phénomènes internes, et alors une activité vers le monde extérieur se produit, comme si la fonction de l'image était entre autres de mener l'énergie, d'apporter, de rendre de l'énergie au monde extérieur d'où sont venues les sensations.

Donc, lorsqu'une image surgit, la réponse surgit déjà, mais ce n'est pas par le fait de la stimulation que nous pouvons dire que la réponse surgit. Bien sur, nous verrons tout ceci plus minutieusement.

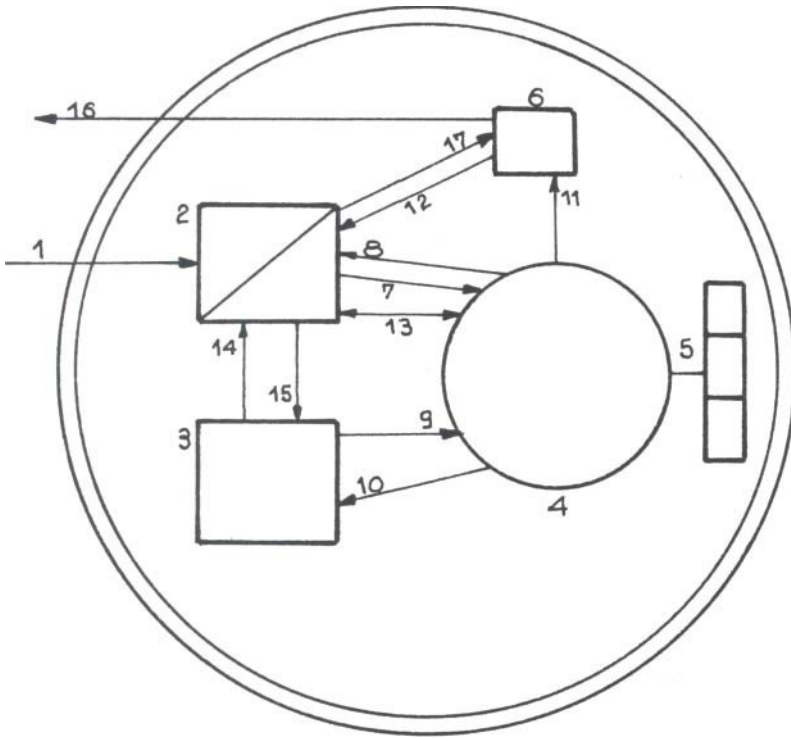


SCHÉMA ELEMENTAIRE DU PSYCHISME

1. Impulsion extérieure
2. Sens (internes et externes)
3. Mémoire
4. Conscience
5. Niveaux
6. Centres
7. Perception
8. Aperception
9. Réminiscence
10. Évocation
11. Impulsion de réponse
12. Registre de la réponse (image)
13. Sensation de la conscience
14. Registre de la mémoire
15. Enregistrement
16. Réponse
17. Stimulation qui mobilise la réponse.

Nous composons, en réalité nous révisons d'anciens schémas ; nous faisons des graphiques plus ou moins pédagogiques de tout ceci. Nous disons que là il y a un appareil de sens, que nous distinguons un système de sens externes et un système de sens internes, que des phénomènes, des stimulations arrivent à ces systèmes. Nous disons que ces stimulations, qui sortent de l'appareil des sens, arrivent à leur tour à un coordinateur de ces données et d'autres opérations. Nous pouvons appeler ce coordinateur, conscience.

Nous disons que travaille parallèlement une équipe de souvenir, de mémoire. Et, chaque fois qu'un sens se mobilise, par action d'un phénomène, l'information va au registre et va aussi à la mémoire.

Nous disons aussi que la donnée va de cet appareil de mémoire au coordinateur. Bien sur, nous avons aussi sensation ou perception de l'appareil coordinateur, de même que nous avons sensation ou perception de la mémoire.

Nous avons vu aussi qu'il y a un appareil de centres d'activité, c'est lui qui

en fin de compte renvoie les impulsions au monde intérieur ou extérieur. Cet appareil des centres agit selon les impulsions qui sont envoyées par cette conscience, par cet appareil coordinateur.

Les sens internes ont à leur tour le registre de cet appareil des centres. Ces centres peuvent continuer dans leur activité ou modifier leur activité grâce à la sensation de ce qu'ils font, grâce à la sensation de ce que fait le corps.

Enfin, ces sens internes reçoivent également des données, de l'information de ce qui arrive avec l'appareil coordinateur, avec l'appareil de conscience.

La conscience fournit donc, à son tour, des données de son travail à l'appareil des sens.

Des phénomènes du monde extérieur, des phénomènes du monde intérieur arrivent aux sens et, parmi les phénomènes du monde intérieur qui arrivent aux sens internes, se trouve celui du travail des propres centres ; ceci se détecte pour qu'il y ait ensuite un registre.

Mais on a aussi un registre du travail de sa propre conscience. Ainsi je réalise une opération intellectuelle et je me rends compte que je réalise cette opération intellectuelle. Ceci est possible parce que j'ai une impression interne, j'ai une perception de mes opérations intellectuelles.

De sorte que les sens internes doivent recevoir aussi de l'information sur ce qui se passe dans les activités de la conscience car, si je n'avais pas d'information sur ce qui se passe dans les activités de ma conscience, je ne pourrais pas donner de continuité aux processus.

Les sens internes ne captent pas seulement les données viscérales, les données de l'intra-corps, ils captent aussi ce qui arrive avec mes activités, avec mes opérations, et aussi ce qui se passe avec les activités et, déjà, les phénomènes de conscience. Tout ceci arrive aux sens internes.

Cette conscience fonctionne dans différents niveaux, cette conscience fonctionne dans différents niveaux de travail et se modifie considérablement selon un niveau ou selon un autre. Il n'y a pas que l'activité de cette conscience, de ce coordinateur qui se modifie considérablement, l'activité des appareils d'information de la mémoire et celle des centres se modifient également considérablement.

Ce système, qui donne des niveaux de travail, modifie donc également le fonctionnement des sens.

Bien. C'est un premier schéma approximatif du fonctionnement du psychisme et nous mettons l'accent sur le fonctionnement des sens.

Évidemment, les données du fonctionnement de la conscience arrivent aux sens internes et la conscience peut aussi agir sur les sens, pour que les sens aillent dans une direction ou dans une autre. La conscience peut faire que l'on prête attention à une frange déterminée et que l'on ne fasse pas attention à une autre.

Ces fonctions sont davantage les fonctions de la conscience que les fonctions des sens. Nous devons étudier ceci lorsque nous parlerons de la structuration de la conscience. Mais, de toute façon, il est bon de remarquer que les sens sont mus non seulement par l'activité des phénomènes qui y arrivent mais aussi par la direction imprimée par cet appareil coordinateur. Nous appelons ceci **réversibilité**.

Nous parlons de réversibilité lorsque les sens ne se limitent pas seulement à recevoir des impressions du monde extérieur ou intérieur, mais qu'en plus ils sont pris dans une direction, ils sont, pour ainsi dire, mus intentionnellement.

Il est très différent de sentir un bruit, parce que ce bruit ce produit, sans

la participation de mon attention, simplement percevoir le bruit et d'aller chercher un bruit déterminé. Quand je cherche avec mes sens une chose particulière, je dirige l'activité du sens à partir de mécanismes du coordinateur. Et en dehors du fait de diriger les sens, il est très différent de percevoir une donnée et d'avoir conscience de la perception de cette donnée.

J'entends la sonnette et cela ne signifie pas grand chose pour moi. Mais, quand j'écoute la sonnette et que le fait d'écouter la sonnette est pour moi rendu conscient, c'est-à-dire que j'ai conscience que la sonnette sonne, et que ce n'est pas une stimulation de plus, indistincte dans toute la masse de stimulations, mais une stimulation précise dont j'ai conscience, je vais dire : je ne travaille donc pas avec la perception de cette stimulation indistincte mais avec **l'aperception** sur cette stimulation.

Ce n'est donc pas un travail de simple détection et ensuite perception, mais un travail où je mets l'attention, sur la perception. C'est ce que nous appelons aperception. Et ensuite, je fais une distinction approximative entre ce qui peut être une simple perception parmi la masse de stimulations et ce qui est une aperception, c'est-à-dire quand j'ajoute une certaine qualité de conscience à la stimulation même qui se produit.

De plus, je peux mettre en ordre mes sens, je peux mettre en ordre mes sens dans la direction de l'aperception. Vous observez qu'il est très différent de se limiter à être soumis à une masse de perceptions et d'être dans une attitude aperceptive, dans une attitude telle que tout ce qui arrive n'est pas seulement enregistré d'une façon indistincte, mais enregistré avec attention. Connaissez-vous ces différentes attitudes dans lesquelles on peut se mettre ?

Je peux être dans une attitude d'ennui et les stimulations continuent d'arriver, ou bien, je peux être dans une attitude attentive à l'arrivée des stimulations, comme le chasseur attend que le lièvre saute. Je peux être très attentif en attendant le surgissement de certaines stimulations, et même lorsque les stimulations ne surgissent pas, je suis dans cette attitude aperceptive. Cette idée n'est pas difficile.

Bien. Ce mécanisme de réversibilité aura une grande importance pour comprendre postérieurement les niveaux de conscience et pour comprendre certains phénomènes d'illusion qui pourraient exister.

Nous essayons donc de détacher, entre autres choses, que les sens ne mènent pas seulement l'information du monde extérieur, mais que les sens travaillent aussi de façon très complexe, qu'en plus certaines de leurs parties sont dirigées par l'activité de la conscience et que la conscience influe sur les sens.

Non seulement les phénomènes du monde extérieur et les phénomènes internes viscéraux influent sur les sens, mais l'activité de la conscience influe également sur le travail des sens ; et ceci est d'une grande importance pour nous.

S'il n'en était pas ainsi, on ne pourrait expliquer que certaines perturbations de la conscience modifient le registre que nous avons du monde extérieur. C'est ainsi que dix personnes différentes peuvent avoir sur le même objet une perception différente, bien qu'elles soient placées à la même distance, dans les mêmes conditions lumineuses, etc... Parce qu'il y a certains objets qui se prêtent à ce que la conscience projette son travail sur eux. En réalité, la conscience ne projette pas son travail sur eux, la conscience projette son travail sur les sens et modifie alors le système de perception.

Lorsqu'on dit, plus ou moins légèrement, que dans les cas d'hallucinations, par exemple, c'est la conscience qui projette sur le monde ses contenus, en réalité, ce n'est pas qu'elle les projette sur le monde ; la conscience est en train de projeter des impulsions sur l'appareil de perception, et l'appareil

de perception interprète ces données de façon erronée et les renvoie comme des phénomènes. Alors surgit la curieuse sensation selon laquelle ces images sont situées dans le monde extérieur.

Mais on ne projette pas soi-même l'hallucination de la conscience sur le monde. Si c'était possible, cette hallucination prendrait corps et alors les hallucinations se convertiraient en objets véritables, étant donné que j'en aurais le registre comme provenant du monde extérieur.

Les choses sont très différentes. La conscience projette ses images par cette ligne, elle projette ses images sur les appareils de réception ; l'appareil de réception renvoie cette stimulation interne et on a alors le registre du phénomène comme s'il était arrivé de l'extérieur. L'idée est claire.

Il **est** donc très importants de comprendre, bien qu'il s'agisse de mécanismes propres de la conscience, que les sens internes ont aussi des registres de phénomènes et détectent des phénomènes qui sont propres à des mécanismes comme ceux de la conscience.

S'il en est ainsi, des fonctionnements déterminés de la conscience peuvent modifier la structuration que font les sens des données dont nous parlons.

Et vous voyez comment, en prenant n'importe quelle partie de tout ce système, nous trouvons et nous rejoignons le travail d'autres parties. Il en est ainsi en raison de cette structuralité dont nous parlons toujours.

MÉMOIRE

Bien, mais portons maintenant l'accent sur le problème de la mémoire.

Comme les sens et les autres composants du psychisme, la mémoire ne travaille pas isolément. La mémoire travaille également en structure.

Nous avons dit en son moment que la mémoire avait pour fonction de graver et de retenir des données provenant des sens, des données provenant de la conscience. La mémoire a aussi pour fonction de fournir des données lorsque la conscience en a besoin.

Le travail de la mémoire donne une référence à la conscience pour sa situation temporelle parmi les phénomènes. Si la conscience percevait seulement le bombardement des phénomènes du monde extérieur et intérieur, s'il n'y avait pas la participation de cet appareil de mémoire pour situer les phénomènes dans le temps, la conscience ne pourrait pas, bien sur, savoir si un phénomène s'est produit avant ou après, elle ne pourrait pas articuler le monde dans une succession temporelle.

C'est grâce à l'existence de différentes franges de mémoire et aussi grâce à l'existence de seuils de mémoire, que la conscience peut se situer dans le temps. Et c'est sûrement aussi grâce à la mémoire que la conscience peut se situer dans l'espace, étant donné que l'espace mental n'est en aucune façon détaché du temps de conscience, les temps de conscience étant fournis par des phénomènes provenant de la mémoire.

C'est ainsi que ces deux facteurs temps-espace fonctionnent dans la conscience grâce à la fourniture **de** données par la mémoire. Nous pouvons voir cela plus tranquillement.

Du même qu'il existe un atome théorique **de** sensation, il existe aussi un atome théorique de réminiscence, mais c'est théorique car ces atomes n'existent

pas dans les phénomènes qui s'expérimentent.

Les données provenant des sens et de la conscience, sous forme d'enregistrements structurés, qui se reçoivent, sont mises en processus et s'ordonnent dans la mémoire, ces données sont enregistrables. Remarquez ici aussi comment la mémoire ne se limite pas à archiver des données comme les anciens pouvaient le croire. Pour eux, la mémoire archivait des données et rien de plus, et ils pensaient aussi que les sens recevaient des données et les fournissaient, et rien de plus.

Il se trouve que pour nous la mémoire fait un travail énorme. La mémoire reçoit des données des sens, reçoit des données des opérations de la conscience, mais en plus, elle ordonne ces données et les structure, elle fait un travail très complexe de compilation et de mise en ordre des données.

Bien entendu, lorsque les niveaux de travail de toute cette structure varient, la mémoire, de préférence, se met à ordonner toutes les données qui ont été simplement mises en archive dans un autre niveau de conscience.

Dans un niveau, la mémoire travaille en mettant en archive toutes les données, par exemple, quotidiennes, toutes les données du jour qui arrivent, et dans un autre niveau de travail, la mémoire commence à cataloguer et à ordonner des données reçues en veille, par exemple.

C'est donc dans le sommeil, qui est un autre niveau de conscience, que la mémoire met en processus des données. Et bien sur, la mise en ordre des données qui ont été reçues, mise en ordre effectuée par la mémoire, n'est pas la même mise en ordre que celle qui est faite lorsque les données sont en train d'être reçues.

Par exemple, moi en ce moment dans une veille relative, je reçois de l'information par les sens et cette information que je reçois est mise en archive en mémoire. Mais il se trouve que, quand mon niveau de conscience baisse et que je vais au sommeil, je me trouve aussi avec ces données du monde quotidien, du monde de la veille. Toute cette matière première ne fonctionne pas de la même manière dans mon système de représentation interne que pendant le jour, cette matière première fonctionne d'une façon différente.

Ainsi, en descendant de niveau de conscience, ce qui s'est passé dans une séquence pendant le jour (d'abord un phénomène, puis un autre et un autre), cette séquence des événements, ce souvenir des phénomènes suit une ordre différent. Et ce qui arriva à la fin, arrive maintenant au début, des éléments présents se lient avec des éléments très anciens de ma mémoire, et là, toute une structuration interne se fait avec la matière première qui a été reçue pendant le jour et avec des données antérieures de différentes franges de mémoire. Comme nous l'avons dit auparavant, ces franges de mémoire correspondent à une mémoire ancienne, à une mémoire plus ou moins médiata et à une mémoire immédiate qui est la mémoire propre du jour. Ce n'est donc pas simplement un appareil qui emmagasine les données et les fournit ensuite, c'est aussi un appareil qui emmagasine les données et les structure dans un travail énorme, c'est aussi un appareil qui accomplit différentes fonctions selon le niveau de travail dans lequel cette structure se trouve.

Le travail de la mémoire est un travail compliqué et énorme, ce n'est pas simplement le travail d'un appareil qui emmagasine.

Les données sont enregistrées en mémoire de différentes manières. Une des façons d'enregistrer ces données est l'enregistrement par la forte impression d'une stimulation, une forte stimulation se gravant en mémoire avec force.

Mais on grave aussi en mémoire avec force lorsqu'il y a entrée simultanée, au travers de différents sens. Si un sens nous donne une information agréable, cette donnée agréable se grave en mémoire, mais si plusieurs sens nous donnent

des données agréables sur le même objet, cet objet s'enregistre fortement en mémoire.

Par exemple, vous savez tous ce qui signifie aujourd'hui l'éducation audio- visuelle. Que fait-on en éducation audio-visuelle ? On n'utilise pas seulement un sens mais on en utilise au moins deux. Et on dit que les enfants apprennent mieux quand, en plus des cassettes enregistrées qui leur fournissent l'information, il y a des diapositives ou bien des films... et, bien sûr, l'information est reçue au moins par deux conduits différents et l'entrée de cette information se renforce.

On enregistre donc fortement quand l'impression est importante. On enregistre aussi lorsqu'il y a participation de divers sens, même si, individuellement, chaque sens envoie une donnée légère.

On enregistre aussi quand une même donnée sur un phénomène est présentée de différentes façons, c'est-à-dire en réalité par répétition d'actes. C'est ce que nous allons voir tout de suite. Si je présente un objet, je l'enregistre d'une façon, si je le présente d'une autre manière, je le grave d'une autre façon. Ma conscience à son tour le structure, l'articule, mais, en dehors de cela, j'ai eu une impression n°1 et une impression n°2. Évidemment, lorsqu'un objet se présente de différentes façons, il s'enregistre plus fortement pour beaucoup de raisons. On le grave parce qu'il y a une répétition et que des données de l'objet en question structurées par la conscience se gravent également.

L'enregistrement, qui se produit par la présentation d'un même objet sous différents aspects, est de toute façon très intéressant.

On enregistre aussi par répétition en tant que telle, c'est-à-dire, par exemple, on répète une phrase, on la répète de nouveau et ainsi plusieurs fois, et alors, on l'enregistre d'une façon telle qu'on peut ensuite l'évoquer mécaniquement. La répétition est connue par n'importe quel faiseur de propagande de second ordre.

La mémoire travaille donc avec de nombreux mécanismes pour effectuer ses enregistrements.

Les données sont mieux enregistrées en contexte qu'individuellement, elles sont mieux gravées parce que la mémoire accomplit des fonctions structuratrices. Le fait de placer une donnée sensorielle que la mémoire enregistre est différent du fait de placer la même donnée dans un contexte, dans un ensemble, dans une situation, dans un domaine donné, dans lesquels la mémoire peut la structurer avec facilité parce qu'elle possède ainsi d'autres paramètres, d'autres données qui entourent la donnée centrale. Les données sont donc mieux enregistrées en contexte.

Et ces données sont mieux enregistrées lorsqu'elles ressortent par manque de contexte. Dans le cas où il y a une différence nette entre le contexte et l'objet qui est enregistré, on note une sorte de contradiction interne, l'objet étant mis en évidence parce qu'il sort totalement du contexte. Ainsi, on enregistre également bien des choses inopportunes, ce qui sort du contexte, ce qui sort d'un domaine d'enregistrement. Cette chose incongrue qui ressort, qui ne peut être, prédispose à une plus grande attention et, par conséquent, s'enregistre avec une plus grande intensité.

La qualité de l'enregistrement augmente lorsque les stimulations sont distinctes. Ceci se produit en l'absence de fond de bruit, par la netteté des signaux, c'est-à-dire que je peux me trouver dans un champ de bruit extrême, bruit qui peut provenir des différents sens, des données du monde extérieur (qui est déjà en lui-même si bruyant), bruit qui peut aussi provenir des données des sens internes, ou bruit qui peut exister parce que ma conscience effectue de très

nombreuses opérations. Il peut y avoir du bruit arrivant par différentes entrées.

Et, bien sûr, lorsqu'une donnée apparaît, je peux l'enregistrer, mais si le fond de bruit est important, cette donnée ne se distingue pas du fond de bruit et l'enregistrement est difficile. Mais, si je baisse le fond de bruit qui provient de la conscience ou des sens, et que la donnée devient plus distincte, l'enregistrement est de meilleure qualité.

S'il n'en était pas ainsi, l'enregistrement de cette donnée viendrait teinté de ces bruits. J'enregistrerais alors la donnée sans netteté, avec tout un ensemble de choses ; cela arrive habituellement en demi-sommeil. Les données s'enregistrent mêlées à des opérations de la conscience, à des données venant des sens, on enregistre sans netteté, de façon mélangée.

Un blocage se produit lorsqu'il y a saturation par répétition. Ces faiseurs de propagande ont un peu exagéré les choses au sujet de la loi de répétition ; en effet, on incorpore la donnée par répétition, mais, par répétition, se produit également un blocage des sens.

De plus, ce qui est valable pour les sens en général est aussi valable pour la mémoire, c'est-à-dire cette loi de la stimulation décroissante à mesure que la stimulation se maintient. Par exemple, si nous maintenons un continuels goutte à goutte, cette répétition n'a pas pour résultat que se grave le goutte à goutte, mais a pour résultat la fermeture du seuil d'enregistrement, de la même façon que se ferme le seuil de perception. La donnée cesse alors d'influencer.

Lorsqu'une campagne publicitaire, par exemple, très à la mode à notre époque, devient excessive par répétition et insistance, car s'appuyant sur cette loi de répétition, et qu'elle insiste inconsidérément, elle produit saturation dans la mémoire et la donnée n'entre plus. Elle produit d'une part irritation sensorielle, et d'autre part saturation dans la mémoire. Il n'est donc pas question de taper sur un clou indéfiniment, parce que, finalement, on n'enregistre plus et une saturation dans l'enregistrement se produit.

On travaille la répétition de la stimulation avec certains petits animaux. Au lieu d'enregistrer fortement la stimulation et de donner une réponse adéquate correspondant à cette stimulation -selon la théorie de ces messieurs- l'animal s'endort et déconnecte.

Quand il y a habitude en général, il y a diminution dans l'enregistrement.

Quand il y a absence de stimulation extérieure, la première stimulation qui apparaît est fortement enregistrée. Quand la mémoire ne fournit pas d'information à la conscience, il y a une plus grande disponibilité pour enregistrer.

Lorsqu'aucune donnée n'arrive à la conscience, la mémoire libère de l'information compensatoirement. Ceci a également son importance.

Maintenant, une personne s'enferme dans une caverne dans laquelle les stimulations du monde extérieur n'arrivent pas. Il n'y a pas de lumière, pas de son, pas de rafales de vent impressionnant sa sensibilité tactile, il y a une température plus ou moins constante.

Les données extérieures diminuent parce que cette personne se trouve dans une caverne. Lorsque les données du monde font défaut parce qu'il n'y a pas d'impression dans les sens, la mémoire commence à libérer ses données emmagasinées.

C'est un curieux fonctionnement de la mémoire.

Une personne s'enferme dans une prison ou une caverne, et alors, comme les sens externes ne travaillent pas et qu'il n'y a pas de données extérieures, des

données sont de toute façon fournies au coordinateur.

D'où peuvent venir les données qui sont fournies au coordinateur ? Elles ne peuvent venir que de la mémoire ou des sens internes. Il est clair alors que la mémoire fournit des données au coordinateur, des choses qui sont déjà arrivées.

Certaines expériences plus compliquées, expériences exagérées, sur l'annulation sensorielle extérieure, des expériences comme celle de la chambre du silence, nous placent avec beaucoup d'évidence devant ce phénomène. Nous éliminons les données sensorielles extérieures, et immédiatement la mémoire commence à fournir de l'information.

Évidemment, la mémoire le fait parce que la conscience a besoin de toute cette somme de données pour se situer dans le temps, dans l'espace, et lorsque la conscience n'a pas de références de données qui la stimulent, elle perd sa structuralité.

Et le moi, ce moi qui avait surgi par addition de stimulations et par addition de travaux d'appareils, se trouve face au fait qu'il n'a pas de stimulations, pas de données provenant des appareils ; il perd sa structuralité et expérimente la sensation qu'il se désintègre, qu'il perd sa cohésion interne. Il fait alors appel, de toute façon, à des références de données, bien que ces données proviennent de la mémoire. Et cela donne unité, maintient l'unité du moi.

De sorte que, sans données des sens, le moi perd sa structuralité et la mémoire fournit alors ses données. Si nous enlevons les données des sens et les données de la mémoire, le moi disparaît.

Le souvenir, ou plus précisément l'évocation, surgit lorsque la mémoire remet à la conscience des données déjà enregistrées. Cette évocation est produite intentionnellement par la conscience, ce qui la distingue du type de remémoration qui s'impose à la conscience. Nous allons appeler cette direction **remémoration**, et celle-ci nous l'appellerons **évocation**.

Afin que tous ces mécanismes soient plus ou moins symétriques, nous faisons la même chose que ce qui arrivait avec les sens et la conscience : ici arrivaient les stimulations et nous disions perception, là arrivent les stimulations de mémoire et nous disions remémoration. Mais quand la conscience allait vers les stimulations, nous parlions d'aperception, et maintenant que la conscience va vers les données de mémoire, c'est-à-dire situe la donnée qui l'intéresse, nous parlons d'évocation. On évoque lorsqu'on se dirige vers une frange déterminée de souvenirs emmagasinés.

Faisons en sorte que le schéma de la mémoire ne se complique pas trop et voyons les choses de la façon suivante :

Nous savons que les données qui viennent des sens (non pas d'un sens, mais de plusieurs sens) arrivent à la conscience.

Nous savons que des données des sens externes et aussi des sens internes arrivent à la conscience. Ces informations arrivent simultanément à la conscience. Très bien.

Nous savons que pendant que ceci se produit, ces données s'enregistrent dans la mémoire ; ce qui veut dire que, pendant que je perçois des données extérieures, j'enregistre aussi des données internes. Je peux ou non en avoir le registre, mais elles s'impriment d'une certaine façon.

Ce qui veut dire que, lorsque j'évoque, lorsque je vais chercher dans la mémoire la donnée extérieure, cette donnée que je ramène de la mémoire arrive très fréquemment mêlée à d'autres données qui ont accompagné la perception.

En d'autres termes, si je reçois maintenant de l'information, celle-ci va à mémoire, mais je reçois en même temps de l'information interne qui va aussi à la mémoire. Lorsque j'évoque ce qui est arrivé, non seulement la donnée extérieure va se présenter dans ma conscience, mais la donnée interne qui a accompagné ce moment va également se présenter dans ma conscience. Ceci est d'une extrême importance.

Observez ce qui se passe quand on se souvient. J'observe l'objet, je ferme les paupières, je me souviens de l'objet. Selon la qualité de mon éducation visuelle, bonne, régulière ou mauvaise, la reproduction de cette impression sera plus ou moins fidèle. Mais quoi de plus ? Est-ce que je me souviens seulement de l'objet ou est-ce que je me souviens d'autres choses ?

Remarquez bien. Nous ne parlons pas de chaînes d'idées, d'associations que suscite le souvenir de cet objet, associations qui existent aussi, choses qui surgissent avec l'objet dont je me souviens -et cela en raison des chaînes associatives que nous étudierons plus tard. Non, nous ne parlons pas de cela. Allons au souvenir de l'objet même. J'observe l'objet, je ferme les yeux, l'objet se reproduit à partir de la mémoire, une image de l'objet apparaît, mais cette image de l'objet, en plus d'avoir des composants visuels, puisque je travaille avec l'oeil, a aussi des composants pour moi, dans mon registre interne, de tonus musculaire, et une certaine saveur, un certain climat qui n'a rien à voir avec la perception.

Je me rappelle de l'objet, mais pas seulement de l'enregistrement proposé par l'objet, je me rappelle aussi de l'enregistrement de mon état au moment où il s'est produit. Cela a bien sûr de grandes conséquences, parce que, si c'était seulement un collecteur de données sensorielles, ce serait facile, mais il se trouve que l'information, que je reçois du monde extérieur, est simultanément enregistrée avec l'état où se trouve la structure au moment de l'enregistrement. Et nous disons encore plus.

Nous disons qu'il peut y avoir évocation et que les données qui sont emmagasinées en mémoire peuvent arriver à la conscience parce que les données des phénomènes sont enregistrées aux côtés des états de la structure. Si vous remarquez bien, l'évocation va travailler, non pas en cherchant des images, mais en cherchant des états ; et les images correspondant à une situation ou à une autre situation sont identifiées, non par l'image en elle-même, mais par l'état qui lui correspond.

Observez ce que vous faites lorsque vous vous souvenez. A présent vous voulez vous souvenir de votre maison. Comment faites-vous ? Remarquez bien. N'expérimentez- vous pas une sorte de sensation interne ? Et cette sensation, avant que n'apparaisse l'image de votre maison, est-elle une sensation d'image ? Non, c'est une sensation, une sorte de sensation cénesthésique.

Cette sorte de sensation cénesthésique cherche parmi différents états internes, l'état interne, le climat général correspondant aux enregistrements d'images visuelles de votre maison.

Et quand maintenant vous allez évoquer une image horrible, celle qui vous impressionne le plus fortement. Comment allez-vous la chercher ? Parmi les différents masques de monstres, pour y trouver le masque précis ? Ou bien allez- vous chercher le climat qui correspond, dans ce niveau particulier de la mémoire, qui impressionne de façon horrible ?

Suivez-vous l'idée ?

Vous ne cherchez pas parmi des images, vous cherchez parmi des masses de stimulations internes qui accompagnent les enregistrements donnés.

Lorsque l'image est finalement évoquée par la conscience, cette image précise

que je cherche et pas une autre, lorsqu'elle est évoquée, à son apparition on est déjà en condition pour que l'image effectuée des opérations, provoque des décharges, mobilise musculairement ou mobilise un appareil pour que ce dernier se mette à travailler avec cette image. Alors apparaissent des opérations intellectuelles ou mobilisations des émotions, etc...

Lorsque l'image a surgi dans l'écran de représentation, on est en condition pour agir. Mais le système d'évocation ne travaille pas avec des images, il travaille avec des états.

C'est comme si nous disions, en nous rapprochant de la physiologie contemporaine, que l'on n'enregistre pas d'images visuelles dans les neurones, les images vues par l'oeil ne restent pas toutes petites, microscopiques dans les neurones. Mais nous dirions plutôt qu'il y a des courants électrochimiques qui ne sont pas des images, et quand le phénomène d'évocation se produit, on ne va pas chercher ces images microscopiques jusqu'à ce qu'on les trouve, mais on cherche des niveaux électrochimiques qui nous donnent le registre correspondant au niveau où s'articule postérieurement l'image. C'est ce nous dirions en nous rapprochant de ce qui est pensé aujourd'hui en physiologie, et qui va sûrement beaucoup changer.

Le fait de dire, légèrement, qu'on évoque par image, nous intéresse beaucoup ; on n'évoque pas par images, on évoque par états, par les états qui ont accompagné la perception sensorielle du moment.

Ici, il se passe beaucoup de choses. Revenons au sujet de l'évocation. Un exemple que nous utilisons toujours je sors d'un endroit, je me rends compte à un moment que j'ai oublié quelque chose. Qu'enregistrez-vous, une image ou une drôle de sensation ? Une image, certainement pas, parce que sinon vous sauriez ce que vous avez oublié. Vous avez la curieuse sensation que vous avez oublié quelque chose. Et que faites-vous immédiatement ? Vous commencez à chercher des images. Il en vient une et vous dites, celle-ci, non ; il en vient une autre et vous dites non ; vous travaillez par sélection d'images.

Qu'est-ce qui guide cette recherche ? L'image ? Non. Ce n'est pas l'image, c'est l'état qui fait surgir différentes images, et quand cette image surgit vous dites, non je n'ai pas oublié ceci car je l'ai sur moi, et cela aussi. Et là, en vous guidant par les états internes jusqu'à ce que se produise enfin la rencontre avec l'objet, vous expérimentez la sensation de "rencontre". Et vous dites : "voici ce que j'ai oublié".

Dans tout ce travail, vous avez cherché parmi les états, ces états ont fait ressortir des images et cette reconnaissance s'est produite. L'état de recherche est très différent de l'état de rencontre. On possède des registres très différents. Mais, dans tous les cas, nous parlons d'états accompagnés, très rapidement, très simultanément, d'images. C'est beaucoup plus rapide que le temps que cela demande pour le décrire, n'est-ce pas ?

Cette recherche parmi les franges d'états aura pour nous beaucoup de conséquences, ainsi que le fait que s'enregistrent simultanément des phénomènes du monde extérieur et du monde intérieur et les états correspondant à ces moments du psychisme.

Dans l'exemple d'hier, je me souviens de cette ville désagréable non seulement parce que des images apparaissent, mais parce qu'apparaît également l'état où je me trouvais au moment où j'ai enregistré les données de cette ville. Cette ville sera désagréable ou agréable, ou aura d'autres caractéristiques, non en raison de l'évocation des images que j'en ai, mais en raison des états suscités au moment où j'en ai enregistré les données. Ce qui arrive avec les villes agréables ou désagréables, arrive aussi, dans une grande mesure, avec tous les phénomènes que je perçois et enregistre.

Observez une photo d'une autre époque, une espèce de cristallisation des

temps passés. Vous voyez cette photo et, immédiatement, elle suscite le fait joyeux du moment, elle réveille en vous la sensation nostalgique de quelque chose, qui est présent bien sûr, mais qui est perdu. Il y a une comparaison, une confrontation entre ce qui est présent et ce qui est perdu, cet état que j'enregistre intérieurement et qui, bien sûr, a un rapport avec les enregistrements de ce moment-là et l'état actuel où j'enregistre cette donnée. Comprenez-vous la remémoration nostalgique qu'a toute photo ?

Nous avons dit que le souvenir, plus précisément l'évocation, surgit lorsque la mémoire remet à la conscience des données déjà enregistrées. Cette évocation est produite intentionnellement par la conscience, ce qui la distingue d'un autre type de remémoration qui s'impose à la conscience, comme les cas où certains souvenirs envahissent la conscience, coïncidant parfois avec des recherches ou des contradictions psychologiques qui apparaissent, sans participation de la propre conscience.

C'est une longue phrase mais elle veut plus ou moins dire qu'il y a une distinction entre la recherche d'une donnée en mémoire et l'apparition spontanée de données de mémoire, envahissant la conscience avec une force plus ou moins grande selon la charge qu'ont ces données de mémoire.

Il y a des états de mémoire qui arrivent à la conscience, libèrent des images et ces images s'imposent de façon obsessionnelle. Cette image qui arrive de la mémoire ou qui se libère, qui envahit la conscience et s'impose obsessivement, est-ce pour l'image en soi, pour le souvenir en soi, ou pour l'état qui accompagne cette image

? C'est sans doute pour l'état qui l'accompagne. Et toute image obsessionnelle qui correspond à une situation que j'ai vécue il y a longtemps, toute image qui s'impose, possède une forte charge (nous dirons ensuite) climatique. Elle vient associée à l'état dans lequel j'ai enregistré le phénomène. N'est-ce pas ?

Il y a des degrés différents d'évocation selon que l'intensité de l'enregistrement de la donnée est plus ou moins grande. Quand les données passent légèrement le seuil de registre, l'évocation est également légère. Et de plus, il y a des cas où l'on ne se souvient pas mais où, en percevant de nouveau la donnée, on la reconnaît.

Il y a des données qui travaillent précisément dans le seuil de perception, qui est aussi pour nous dans ce cas le seuil de mémoire. Nous allons le voir.

L'action "subliminale" ou la propagande "subliminale", qui a été à la mode en son temps, qui semblait être un phénomène de propagande mais qui fut un fiasco, était un mécanisme simple, assez élémentaire, où une stimulation était lancée dans le seuil de perception.

Le sujet ne finissait pas d'enregistrer la donnée, mais la donnée entrait de toute façon. Nous le savons parce qu'ensuite cette donnée apparaissait par exemple dans les rêves du sujet et parce que le sujet, dans un certain état, pouvait s'en souvenir, alors qu'il semblait ne pas l'avoir perçue ni vue.

Il y a donc une quantité de données qui arrivent à ce seuil de perception, qui ne sont pas enregistrées à ce moment-là par la conscience, mais qui vont à la mémoire. Et elles vont à la mémoire mises en relation avec l'état particulier qui les accompagnait.

Du point de vue de la propagande, pour que ces données puissent en plus influencer, il était nécessaire d'associer au déclenchement de l'objet subliminal une certaine émotion.

Alors si on voulait promouvoir une boisson, il n'était pas question de lancer la boisson, dans un film, toutes les 16 images. Nous savons que si nous plaçons cet objet (une bouteille dans ce cas) toutes les 16 images du film, nous allons voir le film mais nous ne verrons pas le déclenchement subliminal, qui travaille

juste dans la frange de perception.

Bon, de toute façon cette donnée entre. Mais, si nous choisissons certaines parties du film, celles ayant la plus grande chaleur émotive et si nous y plaçons le produit en question, lorsque le sujet évoque le film (surtout les parties les plus tièdes, les zones les plus torrides de la présentation) le phénomène enregistré "subliminalement" agit avec plus d'intensité.

Il n'était pas question, dans ce cas, de placer la bouteille toutes les 16 images, à un moment stupide de perte de celluloid, mais au moment le plus intéressant. Alors, lorsqu'on se souvenait de ce moment-là, le souvenir subliminal agissait. Cela augmenta les ventes des intéressés dans une proportion de 10 %. C'est douteux, mais les gens continuent à croire que cette propagande subliminale est une arme secrète terrible.

Nous ne sommes pas dans le problème de la propagande, bien sûr, nous sommes dans le problème de l'image ou du phénomène qui touche à peine le seuil et qui s'enregistre simultanément à un état. C'est là que nous en étions.

A partir des seuils minimaux d'évocation, apparaissent des enregistrements plus intenses allant jusqu'au souvenir automatique qui est une reconnaissance rapide. Par exemple, le cas du langage. Quand on parle et qu'on a un certain langage très incorporé, on n'est pas en train de se rappeler les mots que l'on doit articuler pour que les sons sortent. Cela arrive pendant l'apprentissage, quand on apprend une autre langue j'imagine, mais non quand un système de langage est incorporé automatiquement.

Ici on travaille avec des idées, avec des émotions, avec diverses choses, et la mémoire fournit des données en accord avec les états suscités chez cette personne, qui veut développer ses idées. Imaginez-vous à quel point ce serait curieux si la mémoire était simplement un enregistrement des données sensorielles. Pour pouvoir parler, il faudrait reproduire tout ce qui s'est produit au moment de l'apprentissage, au moins le système sémiologique.

Et quand je parle, je ne cherche pas le système sémiologique, je cherche mes idées, mes émotions, et alors se libèrent les articulations sémiologiques, ces images sémiologiques que je lance ensuite vers l'extérieur, dans le langage. Le langage est un cas de souvenir automatique, un souvenir de grande rapidité.

Mais la reconnaissance en général se produit lorsque la donnée, confrontée aux données antérieures, apparaît comme étant déjà enregistrée, étant alors reconnue. La reconnaissance d'un objet se produit lorsque cette perception est confrontée avec des données reçues antérieurement. Alors je reconnais et je dis, par exemple
: "Bien sur, c'est mon ami".

Sans reconnaissance, le psychisme aurait l'expérience de se trouver toujours pour la première fois devant les phénomènes, malgré leur répétition. Ce serait toujours le même phénomène mais, puisque je ne m'en souviendrais pas, il ne pourrait pas y avoir reconnaissance, et le psychisme ne pourrait pas avancer, malgré les avis de certains courants des époques actuelles. Ils ont exactement l'opinion inverse, par exemple que le travail sans mémoire est un intéressant travail intérieur.

Il se trouve qu'en travaillant sans mémoire, les prédicateurs de cette forme de travail ne pourraient même pas l'expliquer aux autres, mais enfin !

L'oubli, par contre, est l'impossibilité d'apporter des données, déjà enregistrées, à la conscience. Il est très curieux de voir comment des franges complètes de situations, de concepts ou de phénomènes, s'oublent.

Lorsque se produit une certaine perturbation, il est très curieux de voir comment on oublie un phénomène déterminé, ainsi que tout ce qui l'a accompagné, alors qu'il a été enregistré dans plusieurs situations, enregistré avec un certain climat.

Ce qui pourrait susciter le climat est effacé et, de ce fait, sont effacés tous les phénomènes enregistrés en mémoire, qui ont un rapport quelconque avec cet état. Des franges entières sont effacées parce qu'elles pourraient susciter cette image. Mais enfin, ne compliquons pas les choses.

Nous disons en général que l'oubli est l'impossibilité d'apporter à la conscience des données déjà enregistrées. Et c'est facile, cela arrive par blocage dans la réminiscence, qui empêche la réapparition de l'information.

Mais bien sûr, il y a aussi des sortes d'oublis fonctionnels, qui empêchent l'apparition continuelle de souvenirs grâce à des mécanismes d'inter-régulation qui opèrent, en inhibant un appareil, pendant qu'un autre fonctionne.

Ce qui veut dire en peu de mots qu'il est heureux que l'on ne se souvienne pas de tout, tout le temps, qu'il est heureux que l'on puisse se souvenir en situant les objets et les phénomènes dans des moments différents, dans des temps différents. Et bien sûr, on ne se souvient heureusement pas tout le temps, parce que la réception des données du monde extérieur s'en trouverait très perturbée. Avec un tel fond de bruit de souvenirs continuels, nous aurions évidemment un problème en observant les nouveaux phénomènes, nos opérations intellectuelles se trouveraient aussi fortement perturbées si nous étions soumis au bombardement continu de la mémoire.

Si ces courants contemporains veulent dire la chose suivante : que pour observer correctement un phénomène, il est nécessaire de baisser le fond de bruit de la mémoire, ah bon ! Alors c'est valable. Mais s'il en est ainsi, qu'ils le disent parce qu'ils semblent dire quelque chose de très différent.

Bien nous avons quelques autres points à considérer sur la mémoire, mais l'exposé devient excessif, nous continuerons donc demain.

8ème jour

MEMOIRE (suite)

Hier nous avons parlé de la mémoire. Nous avons dit, en la considérant comme une sorte d'appareil du psychisme humain, qu'elle avait pour fonction d'enregistrer et de retenir des données provenant des sens et de la conscience. Ces enregistrements, ces souvenirs fonctionnaient de façon différente, soit ils arrivaient à l'appareil de registre, soit cet appareil de registre cherchait les données dans l'appareil d'enregistrement.

Nous avons dit que la caractéristique du souvenir n'était pas l'image, mais un tonus affectif caractéristique qui s'enregistrait dans la recherche d'un objet en mémoire, et que l'on rencontrait l'objet par différents niveaux de recherche ; ceci dans le cas où l'on va à la recherche d'objets à partir de cet appareil de registre, de ce coordinateur. Cet appareil coordinateur, nous l'avons provisoirement appelé conscience.

Dans les travaux de chaque sens il y a déjà d'une certaine façon une mémoire. En effet dans chaque sens il y a une sorte d'inertie qui continue après que ce soit effectué la perception. De même que dans l'oeil se "conserve" la lumière après l'avoir perçue, de même il existe dans Poule des phénomènes d'inertie, dans tous les sens, il y a une sorte de traînée qui prolonge la perception même lorsqu'elle est déjà passée. Et cette sorte d'inertie qui se trouve dans chaque sens est, d'une certaine façon, une mémoire des sens, mais est différente de la mémoire, différente du cas où la donnée s'enregistre dans cet appareil particulier que nous appelons appareil de mémoire.

Mais de même que les sens font une première structuration des données, que le coordinateur se chargera de structurer au grand maximum, les sens travaillent aussi avec une sorte de mémoire se trouvant dans l'inertie de la perception, que l'appareil de mémoire se chargera ensuite de spécialiser et d'ordonner de façon adéquate.

Dans le même appareil externe des sens se trouvent des rudiments de structuration, des rudiments de mémorisation, dans ces mêmes sens travaillent une sorte de conscience minimum.

Evidement, nous n'allons pas examiner comment fonctionnent les autres créatures vivantes, mais il y a sûrement en elles cet appareil de coordination que nous appelons conscience, mais qui ne fonctionne pas de la même façon que dans l'être humain.

Il est probable, bien qu'incertain, qu'un appareil de coordination ne fonctionne pas pleinement dans d'autres espèces animales, mais que ce sont les sens qui fonctionnent surtout, d'une certaine façon comme des empreintes de mémoire. Dans ce cas, il s'effectue une quantité d'opérations qui ne nécessitent pas de coordinateur avec les mécanismes réversibles et toutes les opérations complexes qui arrivent dans l'être humain.

Même dans les sens de ces êtres, nous pouvons peut-être trouver des rudiments de cette coordination et aussi des rudiments de cette mémoire spécialisée.

Nous ne pouvons pas non plus, ou alors cela nous est très difficile, penser qu'il existe en eux des images comme les images complexes de la conscience humaine. Et si nous dotons l'image de la fonction de mener sa charge vers les centres et ensuite de les mobiliser dans la réponse vers le monde, il est

difficile de penser que cela fonctionne pour eux avec le même type d'image que pour la conscience humaine.

Bien, nous avons vu hier les formes d'enregistrement et nous avons dit qu'avec une forte stimulation il y avait un fort enregistrement, que par l'entrée simultanée au travers de différents sens l'enregistrement se renforçait, de même que par la présentation de la même donnée de différentes façons et par répétition de la donnée.

Nous avons dit que la donnée était mieux enregistrée en contexte, ou qu'elle ressortait par manque de contexte, que la qualité de l'enregistrement augmentait quand les stimulations étaient distinctes, c'est-à-dire quand diminuaient les fonds de perturbation que faisaient les autres sens, la conscience ou la mémoire, même dans d'autres activités. Quand tout ceci diminuait, l'enregistrement était plus précis, plus fidèle.

Nous avons vu des cas anormaux d'enregistrements, qui apparaissaient lorsqu'il y avait absence de stimulations extérieures et, dans ce cas-là, nous disions que la première stimulation était la plus fortement enregistrée.

Nous avons dit qu'il existait aussi différents degrés dans l'évocation (c'est-à-dire dans le fait d'aller à la recherche de la donnée) selon la plus ou moins grande intensité d'enregistrement de la donnée.

Nous avons aussi attribué à la mémoire une sorte de système de seuils. Nous avons dit que ces seuils étaient en mouvement continu, et lorsque les données passaient légèrement le seuil de registre, l'évocation par la suite était également légère.

Nous nous sommes aussi intéressés au mécanisme de l'oubli et nous avons vu que des données ayant accompli une quantité de conditions que nous avons citées, ces données ayant pourtant été enregistrées, ne pouvaient cependant pas être évoquées correctement dans certaines circonstances.

La perception était donc arrivée, elle avait accompli sa fonction, la donnée s'était gravée. Cependant, la remémoration, l'évocation de cette donnée était difficile, alors le problème en principe n'était pas dans l'enregistrement, mais plutôt dans la reproduction de la donnée.

Evidemment ici il faut faire un petit écart. Bien des gens peuvent penser qu'ils ont parfois des difficultés de mémoire, ils voient une chose, ils sont en thème et ensuite ils essaient d'évoquer cette chose, ce thème et ils rencontrent une difficulté. Le plus souvent, il n'y a pas de difficulté dans l'appareil de mémoire, mais il y a une difficulté dans l'intensité du signal associé à des sensations internes déterminées.

Ce n'est pas difficile si on fait attention à une donnée. Cette attention ne dépend pas de la mémoire mais des mécanismes de la conscience. Cette donnée pourra ensuite ressortir avec une plus grande facilité que si elle a été perçue et s'est mise en place dans la mémoire sans la participation de l'activité de la conscience. Donc, les difficultés de mémoire sont le plus souvent des difficultés d'attention et non de mémoire.

Plus on met d'attention dans l'enregistrement, meilleur est le registre interne de la sensation du travail de l'attention sur un objet déterminé.

Pour cette raison, si nous savons qu'on ne cherche pas les images dans la mémoire (mais une sorte de frange ou de tonus, teintée d'une certaine façon par l'effort, ou par une certaine donnée émotive), il est plus facile de ressortir cet enregistrement, fait en plus de l'état de conscience de ce moment-là. Il est plus facile de chercher par cette frange que dans les conditions où l'impression est simplement arrivée, affectant légèrement la conscience, puis est allée à l'appareil enregistreur.

On a un registre interne du léger effort attentionnel du travail de l'attention. Ce travail de l'attention permet de ressortir les données avec plus de facilité que si on n'avait pas mis d'attention dans l'enregistrement. Nous disons le plus souvent que ce sont plus des difficultés propres à l'appareil attentionnel que des difficultés propres au système d'enregistrement.

Mais laissons cela de côté et revenons à ce qui été dit hier. Toutes les conditions ont été remplies pour qu'il y ait un excellent enregistrement et, cependant, lorsque nous faisons l'effort d'évoquer, nous ne trouvons pas la donnée que nous cherchons. Dans certains cas, nous parlons de blocage, dans d'autres cas nous parlons d'amnésie de la mémoire. Il y a enfin, de nombreuses erreurs dans le travail de la mémoire, erreurs que nous citerons plus tard.

Hier nous avons défini l'oubli comme l'impossibilité d'apporter à la conscience des données d'enregistrement. Nous avons dit aussi qu'il y avait une sorte d'oubli fonctionnel qui empêchait l'apparition continuelle de souvenirs grâce aux mécanismes qui opéraient en inhibant un appareil pendant qu'un autre fonctionnait. Nous avons dit que de toute façon ce n'était pas un défaut, mais un grand bénéfice pour l'économie générale du psychisme.

De plus, nous verrons comment l'oubli, l'amnésie ou le blocage opèrent non par défaut, mais en accomplissant une fonction importante pour l'économie du psychisme. La structure n'est donc pas mal armée, mais elle accomplit une fonction, même dans les erreurs qu'elle commet.

Bien, nous pouvons observer différents niveaux de mémoire. Dans l'acquisition de la mémoire individuelle, dans les premiers moments où l'on commence à percevoir, à enregistrer, se forme une espèce de substrat, pour lui donner un nom, un substrat ancien de mémoire, un substrat profond de mémoire.

Sur cette base de mémoire, qui est la base des données avec lesquelles la conscience va travailler (en dehors de ce qui arrivera ensuite par d'autres sens), le système de relation que la conscience effectue par la suite se structure. C'est la mémoire la plus ancienne du point de vue du fondement des opérations qui se réalisent.

Tous les enregistrements qui continuent à être effectués au long de la vie, se déposent (pour faire une figure) sur cette mémoire plus ancienne. C'est une espèce de second niveau de mémoire. Il y a un troisième niveau de mémoire qui est la mémoire immédiate, celle des données immédiates avec lesquelles nous travaillons.

Normalement, la mémoire profonde, la mémoire ancienne, reste fortement en archive sans produire d'opérations importantes dans son substrat. Par contre, dans la mémoire récente, tout un travail de mémoire est nécessaire, travail de mise en ordre, de classification et de mise en archive des données. C'est avec la mémoire récente que se produisent toutes ces opérations d'ordonnement, en plus de la réception des données.

Il s'établit entre le niveau le plus récent (le niveau immédiat) et le niveau médiat ou niveau intermédiaire, des sortes de différences de potentiel, pourrions-nous dire, où les nouvelles données arrivent et modifient également la mémoire médiante.

Si nous voulions faire d'une façon scolaire une classification, nous parlerions d'une mémoire ancienne, d'une mémoire médiante et d'une mémoire immédiate. Nous donnerions le plus gros travail de classification à la mémoire immédiate.

Mais bien sûr, les données les plus anciennes sont fortement enracinées bien que l'on ne travaille pas fortement avec elles, c'est comme si elles créaient un

champ dans lequel tombent les nouvelles données. Nous avons donc de sérieuses difficultés pour réaliser des travaux avec la mémoire ancienne. Nous pouvons effectuer des travaux avec la mémoire immédiate, agir indirectement sur la mémoire médiate (le second niveau), mais il nous coûte beaucoup de modifier les empreintes profondes de ce substrat. De sorte que ce qui tombe dans ce champ et y repose longtemps sera plus difficile à modifier et que nous rencontrerons une plus grande résistance à mesure que le temps passe.

Qu'est-ce qui se dépose ? Est-ce que ce sont des images ? Non. Ce sont des sortes de tonus affectifs ou de registres internes des opérations qui ont accompagné la donnée arrivant par voie sensorielle. C'est le tréfond qui est resté et celui-ci, fortement enregistré, influence les nouveaux potentiels qui arrivent à l'appareil d'archive.

Ce sont en réalité ces tensions internes de la mémoire, ces sortes de climats internes de la mémoire qui ont une influence sur les nouvelles données qui tombent.

Le travail des émotions a un rôle très important dans tout enregistrement et aussi dans la mémorisation de ce qui est enregistré. Le type de conséquences est différent lorsque les enregistrements sont accompagnés d'émotions ou d'états douloureux que lorsqu'ils sont accompagnés d'états émotifs agréables.

La donnée qui se convertit ensuite en enregistrement provient des sens externes et aussi des sens internes. Suivant l'état affectif dans lequel on enregistre la donnée extérieure, on enregistre aussi la donnée intérieure et il y a influence sur le substrat en question.

Ainsi, lorsqu'on évoque un enregistrement sensoriel externe déterminé, les états internes qui l'ont accompagné vont également surgir. Si cette donnée extérieure a été accompagnée d'un système d'émotions de défense, d'un système d'émotions douloureuses, l'évocation de ce qui a été enregistré sera teintée de tout ce système d'idéation douloureux. Cela comporte pas mal de conséquences.

Il y a aussi une sorte de mémoire de type situationnel. On enregistre une personne dans une situation déterminée ; peu de temps après, on revoit cette personne dans une situation différente. On trouve alors que la personne est connue, mais on ne la reconnaît pas complètement, les images ne coïncident pas, parce que l'image de cette personne ne coïncide pas avec la situation où elle a été enregistrée.

En réalité tout type d'enregistrement est situationnel, mais nous pouvons parler d'une sorte de mémoire situationnelle dans laquelle l'objet est enregistré grâce au contexte. En modifiant ensuite le contexte où se situe l'objet, nous trouvons une sorte de saveur connue à cet objet, mais nous ne pouvons le reconnaître car les paramètres de référence ont varié. Alors, en confrontant cette image avec la nouvelle, nous avons de difficultés à reconnaître l'objet en raison de la variation du contexte. Pourrions-nous dire, où les nouvelles données arrivent et modifient également la mémoire médiate.

Si nous voulions faire d'une façon scolaire une classification, nous parlerions d'une mémoire ancienne, d'une mémoire médiate et d'une mémoire immédiate. Nous donnerions le plus gros travail de classification à la mémoire immédiate.

Nous avons donc de sérieuses difficultés pour réaliser des travaux avec la mémoire ancienne. Nous pouvons effectuer des travaux avec la mémoire immédiate, agir indirectement sur la mémoire médiate (le second niveau), mais il nous coûte beaucoup de modifier les empreintes profondes de ce substrat. De sorte que ce qui tombe dans ce champ et y repose longtemps sera plus difficile à modifier et que nous rencontrerons une plus grande résistance à mesure que le

temps passe.

Qu'est-ce qui se dépose ? Est-ce que ce sont des images ? Non. Ce sont des sortes de tonus affectifs ou de registres internes des opérations qui ont accompagné la donnée arrivant par voie sensorielle. C'est le tréfond qui est resté et celui-ci, fortement enregistré, influence les nouveaux potentiels qui arrivent à l'appareil d'archive.

Ce sont en réalité ces tensions internes de la mémoire, ces sortes de climats internes de la mémoire qui ont une influence sur les nouvelles données qui tombent.

Le travail des émotions a un rôle très important dans tout enregistrement et aussi dans la mémorisation de ce qui est enregistré. Le type de conséquences est différent lorsque les enregistrements sont accompagnés d'émotions ou d'états douloureux que lorsqu'ils sont accompagnés d'états émotifs agréables.

La donnée qui se convertit ensuite en enregistrement provient des sens externes et aussi des sens internes. Suivant l'état affectif dans lequel on enregistre la donnée extérieure, on enregistre aussi la donnée intérieure et il y a influence sur le substrat en question.

Ainsi, lorsqu'on évoque un enregistrement sensoriel externe déterminé, les états internes qui l'ont accompagné vont également surgir. Si cette donnée extérieure a été accompagnée d'un système d'émotions de défense, d'un système d'émotions douloureuses, l'évocation de ce qui a été enregistré sera teintée de tout ce système d'idéation douloureux. Cela comporte pas mal de conséquences.

Il y a aussi une sorte de mémoire de type situationnel. On enregistre une personne dans une situation déterminée ; peu de temps après, on revoit cette personne dans une situation différente. On trouve alors que la personne est connue, mais on ne la reconnaît pas complètement, les images ne coïncident pas, parce que l'image de cette personne ne coïncide pas avec la situation où elle a été enregistrée.

En réalité tout type d'enregistrement est situationnel, mais nous pouvons parler d'une sorte de mémoire situationnelle dans laquelle l'objet est enregistré grâce au contexte. En modifiant ensuite le contexte où se situe l'objet, nous trouvons une sorte de saveur connue à cet objet, mais nous ne pouvons le reconnaître car les paramètres de référence ont varié. Alors, en confrontant cette image avec la nouvelle, nous avons de difficultés à reconnaître l'objet en raison de la variation du contexte.

De sorte que dans les mécanismes d'évocation, dans la remémoration en général, il y a des problèmes parce que, parfois, on ne sait pas comment localiser l'objet et que l'on ne se trouve pas avec ce qui l'a accompagné. Ce que nous avons dit sur l'évocation qu'on ne cherchait pas des images mais certains tonus, est également valable dans ce cas, où il s'agit de rencontrer l'objet non par lui-même, mais par les références qui l'ont accompagné.

Nous changeons l'objet de situation, nous le voyons, cet objet a quelque chose de connu mais nous ne le reconnaissons pas, non parce qu'il a changé, mais parce que toutes les autres références ont changé.

Les sens internes, les sens externes et les activités de cet appareil de coordination sont les voies d'entrée des impulsions mnémoniques, des impulsions de mémoire. De leur côté, les stimulations qui arrivent suivent une double voie, une voie qui va directement à l'appareil de registre et une voie qui va à l'appareil de mémoire. Il suffit que les stimulations surpassent légèrement les seuils sensoriels pour qu'elles soient enregistrables et il suffit d'une activité minime dans les différents niveaux de conscience pour qu'il y ait

enregistrement.

D'autre part, comme on a également le registre du fonctionnement des centres, lorsque la mémoire s'actualise par traduction de l'impulsion en image et que cette image va ensuite au centre, la mémoire se renforce. C'est un point qui a pas mal d'importance et qui est en rapport avec ce que l'on appelle théorie de l'information, qui est pour nous assez discutable.

Nous disons ceci : si des impulsions de mémoire arrivent à la conscience et que là, ces impulsions se convertissent en images grâce à un appareil déterminé, et que ces images agissent sur les centres, les centres donnent alors le signal vers l'extérieur. Lorsque ce signal s'effectue vers l'extérieur, l'activité du centre s'enregistre de toute façon dans les sens internes.

Par conséquent, comment apprend-on réellement ? Est-ce que l'on apprend réellement par la donnée qui arrive au sens, qui se met en archive dans la mémoire et qui ensuite s'évoque ? Ainsi que le font beaucoup de personnes qui lisent quelque chose, qui le répètent et le répètent et essaient de l'enregistrer en mémoire. Ou alors, apprend-on lorsque l'on effectue, lorsque l'on fait quelque chose ? Un peu des deux, mais pas uniquement en fonction du registre.

Ceci a donc de l'importance pour la raison suivante : on suppose qu'il existe une source émettrice qui donne le signal : c'est la personne qui enseigne. On suppose qu'il existe une source réceptrice qui prend le signal : c'est la personne qui apprend. On suppose qu'on apprend parce que quelqu'un enseigne. Lorsque quelqu'un explique et qu'un autre reçoit, ce dernier est en train d'apprendre.

Il semblerait cependant que les choses ne fonctionnent pas tellement de cette façon. Il semblerait que l'on apprenne lorsque la donnée qui sort de la mémoire arrive à la conscience, se traduit en image, mobilise un centre qui s'exprime comme réponse, qu'il s'agisse d'une réponse intellectuelle, qu'il s'agisse d'une réponse émotive, ou de ce que vous voudrez. Lorsque cette impulsion convertie en image mobilise un centre et que le centre agit et que l'on a un registre interne de l'action du centre, quand tout ce feed-back s'effectue, c'est à ce moment-là que l'enregistrement lui-même s'accroît.

En d'autres termes, on apprend en faisant et non pas simplement en enregistrant. Il est différent de travailler avec un enfant, le faire asseoir, lui expliquer des choses, l'enfant se trouvant alors simplement dans une attitude réceptive, que de fournir des données à cet enfant, lui demander qu'avec ces données il structure des relations et qu'il explique ce qu'il a appris.

Il **est** bien différent d'effectuer des opérations avec les données ou de recevoir simplement les données. De sorte qu'il est probable que l'on apprenne davantage en enseignant qu'en recevant de l'information.

Comme il y a à la fois un circuit entre celui qui enseigne et celui qui apprend, les questions de celui qui apprend à celui qui enseigne font que l'enseignant doit effectuer des opérations et des relations auxquelles il n'avait pas pensé. De sorte que dans ce système de relation on ne sait pas qui enseigne et qui apprend.

C'est un système de relation entre les deux interlocuteurs où, bien sûr, le schéma de cause et d'effet ne fonctionne pas. Ce qui fonctionne, c'est une réaccommodation en structure continue, où l'on voit la donnée de différents points et où il n'y a pas seulement l'attitude active de celui qui fournit les données et l'attitude passive de celui qui reçoit les données. De cette façon on n'apprend pas.

Beaucoup de gens ont un problème pour se libérer, ont de puissants registres de défense interne, ont logiquement aussi -en répétant ce même schéma- des

problèmes pour fournir de l'information aux autres. Car, fournir de l'information à d'autres c'est un peu avoir le registre de quelque chose que se libère et alors, il y a des gens qui ont des problèmes pour enseigner à d'autres des choses qu'ils savent. Et alors face à une donnée qu'une personne reçoit, elle dit : "mais, quel rapport avec moi ? Cette donnée m'intéresse beaucoup, mais pourquoi la fournirais-je à d'autres si ma seule préoccupation est d'avoir cette donnée ?".

Ceci, en réalité, s'explique par bien d'autres mécanismes psychologiques de tensions internes et autres. Bien sûr, toutes ces choses s'élaborent intellectuellement, mais la vérité est que si cette personne fournit des données à d'autres, elle incorpore réellement les données et elle apprend. Mais si elle reste simplement dans cette attitude passive, de remplir une sorte de sac, en aucune façon elle n'apprendra effectivement ces données.

Donc il y a pas mal de complications à l'arrivée et à la sortie de la donnée, et il semblerait qu'il n'y ait pas d'opération qui se fasse si on n'effectue pas de demande eu circuit de sortie. Vous savez que, dans les appareils contemporains électroniques ou électriques, le transformateur peut être branché mais, dans la mesure où on ne lui demande rien, il n'y a pas de travail, il n'y a pas d'application. C'est donc par la sortie que la mémoire s'actualise, que se font de nouveaux registres de ce qui se réalise et que cette mémoire immédiate s'incorpore à d'autres niveaux.

Ceci a beaucoup d'importance du point de vue de la théorie de l'information et surtout du point de vue de la théorie de la pédagogie ou de la théorie de l'enseignement.

C'est un point que nous reprenons parce qu'il a quelque chose en rapport avec nous, étant donné que par définition, les problèmes de l'apprentissage, de l'élaboration et de l'enseignement nous préoccupent. C'est donc très à propos que nous considérons ce point où il s'agit non seulement de recevoir l'information, mais de produire des transformations avec ces données et, en plus, de fournir cette information qui, à son tour, revient par la voie de ces circuits que nous avons ici.

Dans le circuit entre sens et coordinateur, la mémoire agit comme une sorte de connective, comme un pont, compensant parfois le manque de données sensorielles, soit par évocation, soit par souvenir involontaire. Et, dans le cas du sommeil profond, où il n'y a pas d'entrée de données extérieures, les données cénesthésiques combinées avec les données de mémoire arrivent à la conscience.

Dans ce cas, les données mnémoniques n'apparaissent pas évoquées intentionnellement, mais n'importe comment le coordinateur réalise un travail, ordonne des données, analyse, fait des opérations avec participation de mémoire ; même dans l'état de sommeil profond (et particulièrement dans l'état de sommeil profond) ces opérations se réalisent.

La conscience fait cela parce que, comme vous le savez, nous n'identifions pas la conscience avec la veille. Conscience pour nous c'est quelque chose de beaucoup plus vaste, pour cette raison, nous parlons de niveaux de conscience. Bien, la conscience, dans son niveau de sommeil, se préoccupe de ce travail mécanique de classification et d'ordonnement des données.

Dans le niveau de sommeil profond, il y a réordonnement de la matière première de la veille, c'est-à-dire de la mémoire récente. Pour cette raison, les rêves ont beaucoup de rapport avec la matière première reçue pendant la journée. Evidemment là, de longues chaînes associatives s'établissent et la donnée du jour, la matière première de ce jour s'enclenche et se connecte à son tour avec des données antérieures. Mais c'est basiquement la matière première du jour (la mémoire récente) qui travaille dans la formation du relie du sommeil.

Le coordinateur peut se diriger vers la mémoire au moyen de l'évocation. Cette évocation nous l'appelons mécanisme de réversibilité. Cela exige une activité du coordinateur dans la recherche de ses sources.

Il existe aussi une grande quantité d'erreurs de mémoire. L'erreur la plus générale de la mémoire est la fausse reconnaissance qui surgit lorsqu'une donnée nouvelle est incorrectement mise en relation avec une donnée antérieure. Cette situation dans laquelle je me trouve maintenant est extrêmement semblable à une autre situation dans laquelle je me suis trouvé auparavant. Mais l'objet que j'ai maintenant, je ne l'ai pas vu auparavant. Puisqu'il existe des enregistrements de type situationnel, j'expérimente la saveur d'avoir déjà vu cet objet, et ce qui se passe c'est que je ne l'ai jamais vu, mais que je reconnais des situations similaires à celle où je me trouve maintenant et qui sont arrivées à un autre moment. Je place alors ce nouvel objet dans cette mémoire situationnelle et il me semble le reconnaître.

Parfois c'est l'inverse qui arrive. C'est un objet que je reconnais, il suscite une situation que je n'ai jamais vécue mais qu'il me semble avoir vécue. C'est une variante, appelée souvenir erroné : supplanter par une autre donnée ce qui n'apparaît pas dans la mémoire, comme si cela venait remplir un vide.

On appelle génériquement **amnésie** un registre d'impossibilité totale d'évoquer des données ou des séquences complètes des données. Il y a différentes classifications de ces amnésies, de ces oublis. Nous nous rendons compte que peuvent exister des amnésies qui ne sont pas uniquement en référence à un objet déterminé ou à des objets qui s'enchaînent avec lui de façon contigüe, contradictoire ou similaire. Et nous nous rendons compte aussi comment ces amnésies peuvent opérer, amnésies où ce qui s'efface n'est pas un objet déterminé, mais une situation déterminée qui agit dans les différents niveaux de mémoire. Je n'oublie pas uniquement ce qui est arrivé il y a cinq jours, j'oublie dans différentes étapes de ma vie des situations qui sont en relation entre elles.

Alors l'oubli n'est pas seulement linéaire dans une frange temporelle, mais est parfois sélectif d'une situation déterminée qui se répète dans différentes étapes vitales. Toute cette frange se trouve effacée, apparemment ; mais il est très difficile que quelque chose s'efface de la mémoire.

Ce qui arrive normalement, c'est que la donnée ne peut être évoquée parce que l'on n'a pas le registre de cette sensation, car cette sensation du registre, qui correspond à cette frange, a été influencée par d'autres types de sensations, entre autres des sensations douloureuses. Les sensations douloureuses qui accompagnent les enregistrements de certains phénomènes tendraient à apparaître dans l'évocation. Comme ces sensations douloureuses sont rejetées par toute la structure, alors ce qui les accompagne est également rejeté.

Le mécanisme de la douleur psychologique et le rejet de la douleur psychologique expliquent qu'en essayant d'évoquer, surgit cette sensation intérieure douloureuse, sensation qui compromet la structure du mécanisme de coordination. C'est cette sensation douloureuse compromettant ce mécanisme, qui produit cette sorte de rebond, balayant aussi le contenu qui y est associé, même s'il est venu d'une donnée extérieure. Je m'explique davantage.

C'est donc basiquement le mécanisme de douleur dans l'enregistrement de la donnée qui, tôt ou tard, va faire évanouir la donnée, va faire disparaître la donnée pour le moins dans son aspect évocatif.

Ainsi, tout ce qui est accompagné par la douleur va nous apporter pas mal de problèmes, ensuite, dans l'évocation. Et si cela nous apporte des problèmes dans l'évocation, cette donnée nous apportera toujours des problèmes dans l'association avec d'autres objets, qui l'ont accompagnée au moment de

l'enregistrement.

De toute façon, ce qui a été enregistré avec douleur, soit est oublié, soit est évoqué de nouveau en conscience, mais les contenus latéraux qui l'ont accompagné sont transformés. Il y a des enregistrements au fer rouge, diraient certains, qui sont des enregistrements douloureux. Si on examine bien ces enregistrements douloureux, on verra que de nombreux phénomènes qui les accompagnent ont été fortement transformés.

Tout enregistrement est associé avec d'autres qui lui sont contigus. Il n'y a pas alors de souvenir isolé, mais c'est plutôt le coordinateur qui sélectionne parmi les souvenirs ceux qui lui sont nécessaires.

Un autre cas d'erreur se produit lorsque des souvenirs contigus se placent comme souvenirs centraux.

Des données de mémoire, qui ne passent pas par le coordinateur, peuvent influencer directement la conduite et motiver des comportements inadéquats à la situation, bien que l'on puisse avoir des registres de ces conduites inadéquates.

Bien, il est évident que le thème de la mémoire est un thème long dont on pourrait pas mal parler, parce qu'il a une grande importance pour nous, surtout dans l'aspect pratique. Mais nous sommes, comme vous le savez, dans une révision générale des choses, qui se sont dites antérieurement.

Passons ainsi, pour avancer, à un autre thème d'intérêt pour nous, le thème de la conscience en général.

Bien. Avant d'entrer dans cet appareil que nous appelons conscience, faisons deux considérations, dont l'une est en rapport avec la mémoire et l'autre en rapport avec des questions générales.

Par rapport au problème de l'enregistrement de ce qui est douloureux ou plaisant, on se pose la question suivante : Que se passe-t-il lorsqu'une stimulation sensorielle est enregistrée avec plaisir, mais que, pour d'autres raisons, elle provoque de la douleur morale ou douleur intellectuelle, par exemple ? Cela crée des problèmes. Supposez donc une personne qui par sa formation morale a des problèmes avec des données déterminées de type plaisant.

Ici, il y a douleur et plaisir mélangés, c'est difficile. Il se trouve que cette personne enregistre du plaisir physique et, bien sûr, ce registre de plaisir physique lui crée des problèmes de valorisation morale. Comment va-t-elle évoquer alors maintenant ce registre ? Le plus probable c'est que, dans le futur, cette personne ne voudra plus se souvenir de ce qui s'est passé. Mais il est également probable que ce qui est plaisant cherchant à s'ouvrir le passage et cherchant à s'imposer à la conscience (de même que le douloureux cherche à disparaître de la conscience), il est probable que cela surgisse comme une espèce d'état obsessionnel par rapport à cette situation. Et nous allons nous trouver avec une personne, qui d'un côté, réprime l'évocation des registres de plaisir, alors que d'un autre côté, les registres de plaisir surgissent et s'imposent à la conscience. Il y aura ici un problème et il y aura effectivement une sérieuse contradiction. Mais ceci est observable.

La seconde question ne touche pas seulement à la mémoire mais touche au développement en général et se réfère à ce qui suit : à mesure que nous faisons des développements, une des attitudes que l'on peut recommander est celle de comparer ce qui se dit à ses propres registres. Ceci diffère du traitement d'un autre type de thèmes, thèmes qui fonctionnent seulement dans des niveaux intellectuels, n'est-ce-pas ?

Lorsque nous parlons de ces thèmes, le meilleur fil conducteur est le registre interne que l'on a des choses qui se disent. Le fait d'enregistrer des

coïncidences ou non dans ce qui s'explique sur les états internes, par exemple, et dans ce qui se passe dans les états internes de chacun, est bien différent de la mise en archive d'idées.

C'est donc une façon assez différente d'écouter ce qui se dit ici, différente de celle qui est utilisée dans d'autres types de domaines de connaissance, n'est-ce-pas ?

Entrons maintenant dans notre thème.

CONSCIENCE

Nous comprenons la conscience comme un système de coordination et de registre qu'effectue le psychisme humain. Vous vous rendez compte que nous appelons parfois cette conscience : conscience, parfois coordinateur, parfois appareil de registre. Nous ne savons pas s'il s'agit d'une même entité ou s'il s'agit de diverses entités, et comme par là circulent des idées primitives à propos de l'existence d'un grand nombre de consciences, par exemple, on ne sait pas si nous sommes dans cette tonique ou dans une autre.

Non, non. Ce qui se passe, c'est que même en parlant de la même entité, cette entité accomplit des fonctions distinctes. Voyons un peu. C'est comme si on appelait une personne dans son bureau chef, et que dans sa maison on l'appelle père, et que dans un autre lieu on l'appelle ami, comprenez-vous ? Il s'agit plus ou moins de la même personne. Et, avec cet appareil de conscience, qui effectue tant d'opérations, on voit aussi qu'il accomplit beaucoup de fonctions.

Alors, lorsque nous disons que la conscience enregistre, nous l'appelons appareil de registre. Et lorsque nous disons que la conscience coordonne, c'est parce que même si elle fait une quantité d'autres choses, elle fonctionne comme coordinateur d'opérations. Notre attention est mise sur la fonction qui s'effectue à ce moment.

Alors, si nous parlons de coordinateur, nous expliquons ce que fait la conscience en ce moment, si nous parlons de l'appareil de registre, nous expliquons la fonction que fait la conscience en ce moment, mais il s'agit toujours de la même entité qui travaille, dans différents plans, dans différents domaines, accomplissant différentes fonctions.

Voilà le problème qui existe avec autant d'appellations de la conscience. Il n'y en a pas d'autres, il ne s'agit donc pas d'entités différentes.

C'est très différent de ce que nous appelons moi ; ce moi, nous ne l'identifions pas avec la conscience. Cependant, chacun tend à croire que sa conscience est son moi. Cela, c'est autre chose.

Que nous disions : conscience c'est la même chose que coordinateur, qu'appareil de registre, etc... Et qu'elle accomplit différentes fonctions, cela peut s'entendre.

Mais nous ne disons pas que moi est la même chose que conscience. Nous disons qu'il se produit une fausse identification de ce moi avec la conscience, nous sommes plutôt en train de faire le registre d'une sorte d'illusion.

Pour le voir avec clarté, nous devrions mettre cela en référence avec les niveaux de conscience. Nous considérons les niveaux de conscience comme différentes enceintes de travail de la conscience. Et nous identifions maintenant le moi avec ce qui observe les mécanismes qui se développent.

En veille, j'enregistre et je fais de nombreuses opérations. Si quelqu'un me demande : "Qui êtes-vous ?" Je vais dire : "Moi". Et je vais rajouter, au mieux, une carte d'identité, un numéro, un nom ou des choses de ce genre.

Très bien et j'ai l'impression que ce moi enregistrerait de l'intérieur les mêmes opérations, observerait les opérations de conscience. Pour le moment, nous avons déjà une distinction entre les opérations que la conscience effectue et cet autre observateur, qui se réfère aux opérations de la conscience. Pour le moment, il y a une sorte de séparation.

Et, si je me rends compte comment j'observe les choses, je vois que j'observe les choses de "l'intérieur" ; et si j'observe mes propres mécanismes, je vois que mes mécanismes sont vus de l'extérieur, comprenez-vous ceci ?

Si, à présent, je baisse le niveau de conscience et vais au sommeil, par exemple, comment me vois-je dans le sommeil ? Dans un rêve je marche dans la rue, je vois les autos qui passent, les gens qui passent. D'où est-ce que je vois passer les gens ? Les autos ? De l'intérieur de moi, comme maintenant que je vois et que je sais que vous êtes hors de moi, et que pourtant je vous vois à partir de mon intérieur ? Est-ce ainsi que je me vois ? Je me vois de l'extérieur.

Si j'observe comment je vois à partir du niveau de sommeil, je me vois moi-même voyant passer les autos, les gens et, je m'observe de l'extérieur. Saisissez-vous. Voyons cela d'une autre façon. Rendez-vous compte avec la mémoire. Vous vous souvenez à présent d'une situation quand vous étiez petit. Que voyez-vous dans cette scène ? Voyez-vous à partir de vous-même de la même manière que vous voyez les choses qui vous entourent ? Voyez-vous de l'intérieur -étant enfant-, les choses qui vous entourent ? Ou, vous voyez-vous vous-même enfant, voyant les choses qui vous entourent ? Vous vous voyez de l'extérieur.

Dans ce sens, où se trouve le moi ? Le moi se trouve-t-il à l'intérieur du système de structuration que fait la conscience et perçoit-il les choses, ou alors, le moi est-il à l'extérieur ? L'impression que l'on a est que dans certains cas, il est à l'intérieur, et dans d'autres cas, à l'extérieur, ceci d'une part. D'autre part, si on approfondit, on voit qu'en observant les mêmes opérations de la conscience, l'observateur est différent, est séparé de ces opérations. Dans tous les cas, le moi apparaît comme séparé, qu'il soit à l'intérieur ou qu'il soit à l'extérieur. Ce que nous savons, par contre, c'est qu'il n'est pas inclus dans les opérations.

Alors ce moi, comment est-ce que je l'identifie avec la conscience si tous les registres que j'ai sont de séparation entre moi et conscience ? Suivez-vous cette pensée ?

Si j'observe tous les registres que j'ai du moi, je vais voir que tous ces registres sont de séparation entre ce que nous appelons conscience et opérations de conscience, et ce que j'appelle moi.

De sorte que, même par registre, par registre interne, il n'est pas légitime que j'associe le moi à la conscience.

Comment se constitue le moi ? Pourquoi surgit ce moi et pourquoi est-ce que je commets l'erreur d'associer le moi à la conscience ? Cette illusion d'associer le moi à la conscience, ça c'est un autre problème.

Pour l'instant, tous les registres nous indiquent que nous ne pouvons identifier moi à conscience, parce que dans toutes les opérations nous le voyons séparé.

Laissant ceci de côté, nous pouvons dire sur la conscience, puisque nous sommes en révision, qu'on ne considère conscient aucun phénomène qui ne soit pas enregistré, ni aucune opération du psychisme où ne participent pas des tâches de coordination. Lorsque nous parlons de registre, nous parlons de registre dans les différents niveaux parce que nous n'identifions pas conscience et veille. Conscience est quelque chose de plus ample.

On a l'habitude de lier conscience avec activité de veille, laissant le reste hors de la conscience. Il y a beaucoup de discussions avec ces courants parlant, d'un côté, de la conscience, et ensuite, d'autres choses qui ne sont pas conscientes. Enfin. Ou alors, d'autres courants parlant d'événements qui sont arrivés et, il se trouve que personne ne les enregistre, alors on ne sait pas de quoi on parle. Nous autres, nous associons ceci au système de registres.

Il y a enfin d'autres conceptions, qui voient la conscience passive, recevant de l'information, rien de plus, et ensuite, libérant l'information qu'elle e. Cela ne se peut pas.

Quant aux mécanismes fondamentaux de la conscience, nous entendons par là les mécanismes de réversibilité. Ces mécanismes de réversibilité sont pour nous les premiers mécanismes fondamentaux de la conscience.

Ce sont des facultés de la conscience de se diriger, au moyen de l'attention, vers ses sources d'information. Si la réversibilité se dirige vers la source sensorielle, nous parlons alors d'aperception. Si la réversibilité se dirige vers la source des données de mémoire, nous parlons d'évocation.

L'aperception dans l'évocation peut aussi exister, lorsque l'on perçoit une donnée qui s'est enregistrée dans un seuil de registre. C'est par exemple le cas de l'enregistrement subliminal, dont on ne tient pas compte au moment où il se produit, et qui ensuite, cependant, peut être évoqué. Comprenez-vous ce cas ?

Il y a eu suffisamment de discussions sur la manière dont fonctionne l'aperception et celle dont fonctionne l'évocation. Voyons, faisons quelques distinctions bien élémentaires et essayons de résoudre cela.

Nous appelons **perception** le simple registre de la donnée sensorielle. Ici nous nous sommes ensemble, nous écoutons un bruit, je perçois le bruit, c'est-à-dire que mon intérêt pourra ensuite se diriger vers la source du bruit, mais le fait est que la donnée s'est imposée à mon registre. Je vais considérer cela comme perception. Evidemment c'est extrêmement complexe, il y a eu une structuration et tout cela... Bon. J'appelle **aperception** la recherche de la donnée sensorielle. C'est tout, c'est aussi simple que cela.

Je perçois quand la donnée s'impose, j'a-perçois quand je cherche la donnée. Observez-vous ce mécanisme de direction ? C'est tout simple.

Le cas de l'aperception et de l'évocation illustrent les mécanismes de réversibilité de la conscience. Les données n'arrivent pas des appareils en question, mais c'est la conscience qui se dirige intentionnellement à la recherche de ces données. C'est ce que nous appelons mécanismes de réversibilité. Mais il y a d'autres cas où cela se complique un peu. C'est le cas de l'aperception dans l'évocation, par exemple, où les deux appareils se trouvent mélangés.

La donnée a été enregistrée dans le seuil sensoriel et, à ce moment-là, je n'avais pas une conscience de veille de ce qui s'est passé avec cette donnée. Mais cette donnée e de toute façon été enregistrée dans la mémoire. Alors, plus

tard, dans un travail d'évocation, cette donnée, qui de toute façon était enregistrée, ressort.

Je vois de nombreuses personnes dans la rue, automatiquement, je laisse glisser mon regard sur elles, et ensuite en m'en souvenant je dis : "Mais, un ami est passé devant moi et je ne l'ai même pas salué", par exemple. Là, je travaille avec une aperception dans l'évocation. C'est-à-dire que je me rends compte de ce qui s'est passé dans la mémoire quand j'évoque et, en évoquant, surgit ce qui a été enregistré mais dont je ne me suis pas rendu compte quand cela s'est produit. Alors maintenant, je sélectionne parmi les sensations de registre que j'ai par le fait d'évoquer. Je vais à la sensation de registre que j'ai par le fait d'évoquer. Je vais à la sensation et je dis : "Mais qui est ce Monsieur que j'ai vu ? "Vous saisissez ?

C'est un cas légèrement plus compliqué que les précédents. Il illustre simplement le mélange de travaux de réversibilité de la conscience. Et nous disons en général qu'à mesure que l'on descend de niveau de conscience, le travail de ces mécanismes diminue, et vice-versa.

Ceci aura pour nous une grande importance pratique dans les travaux postérieurs. A mesure que le niveau de travail de la conscience diminue, les mécanismes de réversibilité se bloquent, leurs activités diminuent. Et à mesure que le niveau de travail de la conscience monte, alors la réversibilité, c'est-à-dire la direction de la conscience sur ses propres mécanismes, s'élève dans son travail.

Il y a une structuration minimum de base avec laquelle fonctionnent tous les mécanismes de conscience, les actes-objets. Comme fonctionnent les stimulations- réponses, les actes-objets fonctionnent aussi dans la conscience, liés par ce mécanisme de structuralité de la conscience, ce mécanisme intentionnel de la conscience.

Les actes sont toujours à la recherche d'objets. De la même façon que la mémoire se trouve toujours en train de travailler, de même la conscience lance continuellement des actes en les dirigeants vers des objets d'un type ou d'un autre.

Cette liaison entre actes et objets n'est pas permanente, car il existe des actes à la recherche de leur objet et c'est précisément cette situation qui donne une dynamique à la conscience.

Certains anciens pensaient que la caractéristique fondamentale de la conscience était que l'acte de conscience était lié à l'objet, qu'il ne pouvait y avoir d'acte sans objet, et qu'il ne pouvait y avoir d'objet sans acte. Ils pensaient ainsi.

S'il en était ainsi, la conscience se trouverait dans de sérieuses difficultés pour passer d'un objet à l'autre, parce que dans le moment de passage, nous trouverions que cet acte serait sans objet, même le temps d'un éclair, même provisoirement.

Grâce au fait que cet acte peut travailler à la recherche d'objets, la conscience peut se transporter des uns aux autres, précisément le contraire de ce qu'affirmaient ces Messieurs.

De sorte que les objets de conscience, qu'il s'agisse de perceptions arrivant à la conscience, de souvenirs, de représentations, d'abstractions, etc... Apparaissent tous comme des objets d'actes de conscience. Je peux, maintenant, chercher un souvenir déterminé, c'est un objet. Je peux, à présent, chercher une perception déterminée, c'est un objet. Faire une abstraction, c'est un objet. Je peux imaginer un éléphant, c'est un objet. Mais les opérations que je réalise sont de nature différente. Il y a différents types d'actes. Cela se comprend ?

Cette intentionnalité de la conscience -celle de diriger les actes de conscience vers des objets déterminés- est toujours lancée vers le futur, vers des choses qui doivent apparaître. Je me dirige vers une chose et cette chose apparaît, surgit dans l'écran.

L'activité futuriste de l'acte de conscience est très importante. L'intentionnalité est toujours lancée vers le futur, ce qui s'enregistre comme tension de recherche.

Et si maintenant j'essaie de me souvenir, c'est-à-dire qu'apparemment je vais **vers** le passé, car ce sont des choses qui sont déjà passées, si je me souviens de ce qui s'est passé il y a une demi-heure, ce : "Maintenant je vais me souvenir de ce qui est arrivé", est lancé comme acte de conscience vers le futur. En ce moment-ci, je n'ai pas encore trouvé ce qui s'est passé il y a dix minutes, mais je le recherche. Dans le futur, je trouverai sûrement ce que je cherche. Maintenant, j'ai trouvé ce que je cherchais.

La conscience inévitablement, se meut vers le futur, même quand elle travaille en se retournant sur les événements passés. Inévitablement, le temps de la conscience est de type futuriste, il se dirige vers ce qui va arriver à la conscience, même dans le cas du souvenir.

Certaines personnes vont vers le passé, y restent enracinées et s'y fixent, et il semble que leur dynamique de conscience reste cristallisée. Mais, même pour ces personnes, la dynamique de conscience continue d'agir.

Et, dans tous les cas, j'ai des registres de choses passées, mais la direction de ma conscience est toujours en recherche, avance toujours, même si elle essaie de ramener des événements qui sont arrivés il y a longtemps, qui n'ont rien à voir avec le moment actuel. Ma vie, dans ce sens là, et en général, est lancée vers le passé, mais les actes de conscience vont toujours vers le futur. Dans tous les cas, ils vont vers l'avant. La conscience est poussée vers le futur.

Ceci crée de grandes contradictions. La structure de la conscience futurise toujours, elle recherche toujours des objets et l'attitude générale de chacun est lancée vers la remémoration, vers la recherche de choses déjà passées. Ceci crée une grande contradiction en raison de la mécanique futuriste même de la conscience. Bien.

Les opérations de réversibilité sont caractéristiques du niveau de veille. Et la structure des temps de conscience, en plus, diffère selon le niveau de travail de la conscience.

Cette succession de données, qui s'emmagasine donc d'une façon particulière, et que je peux ensuite évoquer en ordre, cette succession ne fonctionne pas ainsi dans d'autres niveaux de travail de la conscience.

Le temps de conscience que j'enregistre existe par succession d'événements de conscience.

Si je n'ai pas de registre d'événements dans la conscience, je n'ai pas non plus de registre de la succession du déplacement dans le temps. Bien. Cette succession du déplacement dans le temps se modifie selon les niveaux de conscience. Les choses antérieures apparaissent alors comme postérieures, les postérieures comme antérieures et là se produit ce mélange particulier, qui arrive dans le rêve.

La structuration des temps de conscience, bien que dans tous les cas cette conscience travaille dans le futur, cette structuration des temps, l'ordre des temps dans les objets de conscience, se trouvent sérieusement altérés dans certains niveaux.

Ce n'est donc pas seulement l'intensité de travail des mécanismes de réversibilité

qui varie selon les niveaux, mais aussi la structuration des temps et des objets de conscience, ces temps varient selon les niveaux.

Ce sont des temps différents, des objets qui s'articulent avec d'autres temps selon un niveau ou un autre, ce sont des mécanismes de réversibilité qui agissent avec plus ou moins de force selon le niveau qui agit.

La mise en ordre des temps d'une part et les mécanismes de réversibilité d'autre part, sont deux caractéristiques très importantes de la structuration que fait la conscience selon le niveau de travail qui opère.

Ainsi, pour en finir avec ce point, l'efficacité des mécanismes de réversibilité et l'ordonnement des objets dans les temps de conscience sont nettement des caractéristiques de veille. L'efficacité de l'ordonnement des objets dans le temps de conscience, l'efficacité dans le travail des mécanismes de réversibilité, sont nettement "vigiliques".

Nous pouvons parler d'autre part d'une autre sorte de fonction de la conscience : **l'attention**. Nous pouvons en dire provisoirement que c'est une aptitude de la conscience, qui permet d'observer les phénomènes internes et externes.

Quand une stimulation dépasse le seuil correspondant, elle réveille l'intérêt de la conscience en restant dans un champ central vers lequel se dirige l'attention. C'est-à-dire que l'attention fonctionne par intérêt pour quelque chose qui, d'une certaine façon, impressionne la conscience.

La stimulation apparaît en passant un seuil et alors mon attention n'ayant pas d'autre sujet à traiter, se dirige vers la stimulation qui la sollicite. C'est-à-dire que cette attention est toujours guidée par l'intérêt, intérêt qui, en définitive, est un registre.

L'objet peut rester dans un champ central, je peux alors le considérer pleinement. Si je le considère pleinement, les objets qui l'entourent perdent de l'intérêt dans le sens où mon attention embrasse l'objet et, secondairement, son champ s'amplifie à d'autres objets. Mon attention est donc dirigée vers un objet ; nous appelons cela : **champ de présence**, c'est-à-dire tout ce qui apparaît dans mon attention d'une façon souveraine.

Et tout ce qui n'apparaît pas lié strictement à cet objet se dilue dans mon attention. C'est comme si je me désintéressais des choses qui entourent l'objet. Nous appelons **coprésence** ce désintérêt graduel qui s'éloigne de l'objet central, ces espèces de cercles que l'on pourrait tracer autour du champ d'intérêt, ce qui accompagne la présence de l'objet. Ces champs de coprésence sont en rapport avec la mémoire, bien qu'apparaissant comme étant strictement des phénomènes des mécanismes de conscience.

Dans un premier moment, j'observe l'objet ; il est entouré d'autres objets. L'objet auquel je fais attention est le plus important, mais il y en a également d'autres. Ceci est en rapport avec l'attention et avec la perception.

Mais ensuite si j'évoque, j'évoque l'objet central que j'ai observé antérieurement, il embrasse alors mon champ de présence ; mais je peux maintenant évoquer et mettre dans mon champ de présence les objets qui étaient secondaires au moment de la perception. Enregistrez-vous ceci ?

De sorte que, dans l'évocation, je peux aussi déplacer mon champ de présence aux coprésences et les convertir, les inverser. Ce qui était secondaire peut se convertir en primaire dans l'évocation. Je peux le faire car, de toute façon, il y a eu enregistrement de l'objet présent et des objets coprésents.

Ces coprésences en mémoire vont remplir des fonctions très importantes car elles vont me permettre de lier une quantité d'objets qui n'étaient pas présents au moment de l'enregistrement, mais qui ont été enregistrés avant.

Ce qui va me permettre de dire : "Ah! Ceci ressemble à cette chose que j'ai vue auparavant ! Ceci est différent de cela ! Ceci est en relation avec cela !" C'est parce qu'à mesure que je perçois, la mémoire travaille et d'innombrables données travaillent coprésentement face à ce que je vois. Ce travail des présences et coprésences permet de structurer les données nouvelles qui arrivent, même si c'est par les perceptions.

On ne pourrait pas structurer les nouvelles données qui arrivent, si la pression de ces données de coprésence n'existait pas.

Nous disons donc très simplement que, lorsque l'attention travaille, il y a des objets qui apparaissent comme centraux et des objets qui apparaissent dans la périphérie, qui apparaissent coprésents. Il y a présence et coprésence attentionnelles aussi bien avec les objets extérieurs qu'avec les objets intérieurs.

Lorsqu'on prête attention à un objet, un aspect se fait évident, et ce qui n'est pas évident opère de façon coprésente. De cet objet que je vois, n'est présent que ce que j'arrive à en percevoir, le reste étant caché. Mais ce qui est caché agit de façon coprésente ; je n'imagine pas percevoir une ligne, ou un plan, ou deux plans, je me rends compte qu'il s'agit d'un corps. Tout cela travaille de façon coprésente et est davantage que la perception que j'en ai.

De sorte que, chaque fois que je perçois, je perçois l'objet plus ce qui l'accompagne. C'est la conscience qui fait cela sur la perception et chaque fois que je perçois, je structure plus que je ne perçois. Parfois je le fais bien, parfois pas aussi bien.

Et ceci aide, bien sûr, mais amène également des problèmes comme celui d'inférer plus, d'un objet, que ce que je vois de l'objet, et ce que je vois de l'objet est le registre que j'ai de l'objet. L'objet peut me raconter beaucoup de choses, mais je n'en ai pas de registre. Mais bien sûr, si j'infère plus de l'objet, il peut se passer n'importe quoi, il peut y avoir réussite ou erreur.

La conscience travaille avec plus d'attention qu'elle n'a besoin, elle surpasse l'objet observé. On expérimente la même chose dans les différents niveaux de conscience. Par exemple, en veille il y a coprésence des rêves, et dans les rêves, il peut y avoir une veille coprésente. Rendez-vous compte maintenant à quel point sont curieuses ces présences et coprésences en rapport avec les niveaux.

Par exemple, qui n'a pas eu, pendant qu'il dormait, la sensation qu'il était éveillé ? Ou bien, qui n'a pas eu pendant qu'il dormait, et que bien sûr il était en train de rêver, la sensation qu'il savait qu'il dormait ? Parfois, on a le registre que les niveaux travaillent coprésentement, parfois, on ne l'a pas.

Parfois, en pleine veille, on a la notion, on a le "vécu" du travail que sont en train de faire les autres niveaux de conscience. Bien sûr, on n'a pas cette notion par le registre de l'appareil "niveau de conscience" seulement (parce que cet appareil n'existe pas, c'est un niveau de travail), on a le registre par les contenus correspondant à différents niveaux.

En veille, affleurent les contenus de différents niveaux, et alors, je prends conscience de la pression de ces contenus. Ma veille, mon niveau de conscience de veille est envahi par un état qui ne correspond pas au monde de la perception, est envahi par des objets qui n'ont rien à voir avec ceux que je perçois quotidiennement.

Les objets qui surgissent dans ma veille, cette invasion d'états et d'objets, me mettent en présence du fait que d'autres niveaux opèrent simultanément au niveau de veille. Il y a donc aussi, simultanément au travail d'un niveau, coprésence du travail d'autres niveaux.

Présence et coprésence configurent ce que nous appelons l'image du monde

d'un individu. N'importe qui dans la rue, ou pendant qu'il réalise des activités, ne pense pas avec la même image du monde que chacun. Bien, on fait ses affaires simplement, on suppose à cette époque que la terre est plus ou moins sphérique, on suppose... beaucoup de choses. Et tout ceci arrive pendant que l'on réalise des activités. Que la terre soit ronde ou non pendant que je mange des nouilles n'a aucun rapport, mais, de toute façon, il y a une coprésence qui travaille autour de mon champ attentionnel. Elle pressionne d'une certaine façon, détermine mes activités. Ceci est plus difficile à percevoir mais peut cependant être perçu, non seulement avec des choses aussi extraordinaires que la rotondité de la terre, mais avec une quantité de suppositions qui arrivent dans toutes les activités que l'on réalise.

Il y a beaucoup de surprises ici car, parfois, en coprésence, j'ai inféré plus que ce qui est arrivé. Et l'on a des grandes surprises car on était totalement convaincu que telle chose allait arriver et ce n'est pas le cas. On comptait absolument avec ceci, et d'un seul coup, on sent que le plancher bouge. Et ceci est naturellement dû au fait que les coprésences travaillent ces choses qui n'ont pas été perçues.

Bien. Il y a aussi, dans cette singulière conscience, quelques mécanismes abstraits. La capacité d'abstraire de la conscience augmente également dans le niveau de veille.

Autre caractéristique : en veille, la réversibilité augmente ainsi que le maniement de l'attention, l'ordonnement des données des événements dans le temps et le travail abstraitif de cette conscience.

En demi-sommeil et en sommeil, tous ces mécanismes diminuent dans leur travail ainsi que la capacité d'abstraction. A mesure que le niveau baisse, la capacité d'abstraction diminue, on fait peu d'opérations mathématiques quand on est en sommeil et on fait peu d'opérations mathématiques quand on dort.

Vous direz : "Mais il y a des cas exceptionnels...", bien sûr il y a toujours des cas exceptionnels comme celui du Monsieur qui faisait des calculs mathématiques en dormant. D'accord, ces choses-là arrivent. Mais nous parlons de ce qui arrive en général et normalement.

La capacité d'abstraire augmente donc dans le niveau de veille et diminue dans les niveaux d'un autre type.

La capacité associative augmente dans le sommeil ; voici une compensation car tout diminuerait à mesure que le niveau baisse. C'est en faveur du niveau de sommeil. Plus on baisse de niveau de conscience, plus on associe les choses de façon extraordinaire, ce qui n'est pas le cas en veille.

Bien. En veille, les mécanismes d'abstraction travaillent autant que les mécanismes d'association à sa base. L'association se trouve aussi à la base de la veille.

Mais la veille se spécialise dans les mécanismes abstraits à mesure qu'elle se développe et lutte fortement contre les mécanismes associatifs.

Les conséquences des premiers travaux de l'abstraitif sont l'idéation (les idées comme disent les gens), celles de l'associatif sont ce que les gens appellent l'imagination. Bien, nous commençons donc à nous entendre.

L'idéation consiste en la formulation d'abstractions que nous pouvons définir comme concepts. Cela ne nous préoccupe pas beaucoup. On fait l'abstraction d'un arbre, mais il se trouve qu'il y a différentes sortes d'arbres, et des classifications en catégories, classes, genres apparaissent aussi. Rien de tout ceci ne nous importe. Ce que nous savons est que ceci est un objet pour s'asseoir, cela est également un objet pour s'asseoir et il y en a beaucoup d'autres ; Et nous appelons ces objets si différents entre eux : sièges, objets pour

s'asseoir.

Cette abstraction que nous faisons du siège, ce "siège" n'existe nulle part. Ce siège avec cette forme, cette couleur et ces caractéristiques, cet autre, etc... Bon, ce siège, cette abstraction, est faite par le mécanisme de la conscience surtout dans son niveau de veille. Plus le niveau de conscience est un niveau de veille, plus se fait ce type d'abstractions.

Ces abstractions sont en rapport avec la fonctionnalité des objets. Tous ces objets différents accomplissent la même fonction. A quoi servent-ils ? A s'asseoir ; ce sont donc des sièges.

Et voilà. Cela se fait généralement en veille et pas dans le sommeil. Le sommeil met sa charge sur le siège et la chose devient surtout déjà plus bizarre, et en plus du siège c'est une autre chose. Le sujet se complique. Bien.

C'est donc tout simple, ces mécanismes abstractifs et associatifs. La veille se préoccupe toujours de classifier, d'ordonner. Les mécanismes abstratifs fonctionnent bien en veille. Dans le sommeil, ils ne fonctionnent pas, au contraire. On balaie tout ça, tout se mélange et on ne comprend pas bien. Mais, dans les niveaux bas, c'est suggestif, c'est intéressant.

Nous parlons de cet autre mécanisme si singulier de l'imagination ; nous disons que le travail de l'imagination surgit et que c'est cette fonction de l'imagination qui meut en réalité les mécanismes associatifs. Nous allons voir bien sûr qu'il y a une imagination spontanée, pour ainsi dire, simplement associative, et une imagination dirigée que quelques excessifs appellent l'imagination créatrice.

C'est-à-dire qu'il y a une différence entre ce que fait celui qui associe des choses lui arrivant de façon désordonnée, et ce que fait un écrivain très sérieux qui, en plus des choses qui lui arrivent, met : chapitre un, chapitre deux et ordonne alors l'imagination. Cette imagination spontanée, désordonnée et associative est bien différente de cette imagination qui ordonne tout l'associatif qui est arrivé. On appelle généralement cette imagination, **imagination dirigée**. On dirige les opérations de l'imagination.

Bon, cette direction de l'imagination est une mise en ordre qui dispose les données. L'art travaille beaucoup avec ce niveau de demi-sommeil en général, ou avec le niveau de sommeil en de nombreuses occasions. Parfois, des stimulations d'un autre genre aident cette production de rêves et de rêveries, et surgit alors la création artistique. Bien sûr elle s'ordonne et, de toute façon, on ne peint pas un tableau pour continuer ensuite à peindre les murs et le plafond. Certains le font aussi, mais ils ont leur encadrement, ils peignent alors jusqu'à la marque, mais pas plus loin. L'imagination a été de toute façon ordonnée dans des cadres.

Nous faisons une légère distinction entre l'imagination dirigée et l'imagination simplement associative. Si ce n'est pas le cas, observez ce que vous faites avec l'imagination : vous pouvez imaginer, maintenant, que vous allez sortir de cette maison, que vous allez monter quelques marches plus ou moins blanches, en suivant un ordre. Que vous allez arriver à une espèce de rue où il y aura une température différente de celle-ci. Vous pouvez imaginer tout ceci en ordre. Il y a donc une imagination dirigée. Mais, au bout d'un moment, vous laissez aller librement cette direction de l'imagination, l'escalier commence à se transformer en une autre histoire et ce problème des températures en fait évoquer d'autres, et ainsi de suite. Le mécanisme se libère avec une facilité extrême. Il est en général plus difficile de manier l'imagination que de faire des tentatives pour la libérer. Certains ont des problèmes car ils ne peuvent pas libérer l'imagination, mais c'est un autre thème.

De toute façon, nous faisons une distinction entre l'abstractif (cette histoire de siège) et l'imagination (ce jeu d'images) qui peut parfois être dirigé et

qui normalement travaille sans direction. Bien.

L'imagination se manifeste dans le travail des associations. L'abstraction se manifeste dans le travail de certaines catégories, logiques pour ainsi dire, individu, classe, genre, classifications -c'est ce que font les abstractions-. L'imagination travaille avec des associations, on associe ce qui est semblable, on associe ce qui est proche l'un de l'autre, on associe parfois ce qui est opposé.

Que disons-nous ? Nous disons qu'il y a d'importantes distinctions entre les opérations abstractives et les opérations imaginatives. Les abstractions ont une plus grande logique, elles ordonnent le monde des données. Le travail de l'imagination ne se préoccupe pas d'ordonner, mais travaille avec des images qui fonctionnent selon des associations.

Ces associations se font avec ce qui est semblable, c'est une voie que nous appelons similitude : par exemple rouge-sang. Rendez-vous compte comme il est curieux que l'on puisse associer ainsi. Cependant on le fait.

Par contiguïté : pont-rivière. Le pont diffère bien sûr de la rivière, mais là il y a deux choses qui se trouvent proches, le pont et la rivière. Je pense pont, je pense rivière ; je pense rivière, là, au mieux, je ne pense pas pont, mais nous sommes en train de voir de quoi il s'agit.

Par contraste : blanc-noir, haut-bas et ainsi de suite. Bon. Cela se libère facilement, n'est-ce pas ? On ne doit pas penser beaucoup pour que cela fonctionne. Les mécanismes associatifs de l'imagination sont différents des mécanismes d'abstraction.

Comme nous l'avons dit, nous pouvons distinguer deux types d'imagination : l'imagination divagatrice et l'imagination plastique ou dirigée. Comme il y a toujours des problèmes avec le mot plastique, disons donc : imagination dirigée.

La première, l'imagination divagatrice, se caractérise simplement par l'association libre, sans guide, les images se libérant et s'imposant à la conscience surtout dans les rêves et les rêveries.

Dans l'imagination dirigée, il y a une certaine liberté opérative de la conscience dans son niveau de veille, admettant une direction autour d'un plan d'invention. Dans ce plan d'invention existe l'intérêt de mettre en forme quelque chose, même d'inexistant. Alors on suit un plan et on dit : "je vais écrire sur ce thème". Et l'imagination se libère, mais en suivant plus ou moins le plan.

Selon que les impulsions sont travaillées par les mécanismes d'abstraction ou par les mécanismes de divagation, on obtient différentes traductions qui se mettent en forme en différentes représentations.

Normalement, les travaux abstraits ont peu de rapport avec l'image.

Par contre, lorsque les mécanismes associatifs se libèrent, la base de travail est l'image. L'image nous conduit à des choses de grande importance.

FONCTIONS DE L'IMAGE

Comme nous l'avons dit hier, nous ne voyons pas l'image comme la voyaient certains anciens dans le cas de la représentation, par exemple, comme une chute de la perception ; cette représentation était une espèce de perception mal faite.

Il semblerait que l'image accomplisse de nombreuses fonctions. Une des fonctions les plus importantes de l'image est celle de mener des impulsions à l'appareil de réponse. Ainsi, lorsqu'une image surgit, elle tend à mobiliser une réponse. Lorsqu'une abstraction surgit, elle ne mobilise pas nécessairement une réponse.

Et alors, que se passe-t-il avec ces choses que j'imagine ? Je mène des impulsions à l'appareil de réponse. Ainsi, lorsqu'une image surgit, elle tend à mobiliser une réponse. Lorsqu'une abstraction surgit, elle ne mobilise pas nécessairement une réponse.

Et alors, que se passe-t-il avec ces choses que j'imagine ? Je mène des impulsions à l'appareil de réponse avec les choses que j'imagine. Et comment vais-je mener des impulsions à l'appareil de réponse ? Observez ce qui se passe avec le propre corps et ce phénomène singulier que nous appelons tonicité musculaire.

Imaginez dans l'espace un objet placé à droite. Imaginez ensuite le même objet placé à gauche. Curieux, si j'imagine l'objet à droite, mon corps tend peu à peu à se tourner dans cette direction et la même chose arrive dans l'autre direction. Nous le savons bien, nous avons fait de nombreux travaux de tonicité musculaire. La main se déplace mieux dans la direction à laquelle on pense, et plus difficilement dans la direction opposée. L'image prédispose déjà au travail du centre moteur dans une direction ou dans une autre.

Rendez-vous compte comme c'est curieux ce qui arrive avec les stimulations que nous avons étudiées hier, avec l'image et avec la tonicité de l'image.

Une personne a faim, c'est un bon registre interne, non ? Elle est chez elle, elle a faim, elle va directement au réfrigérateur. Qu'est-ce que c'est ? N'importe quel naïf dirait qu'en face d'une stimulation il y a une réponse. C'est tout simple. Ah !

... comme stimulation la faim et comme réponse aller vers le réfrigérateur ? Mais, par exemple, pourquoi ne va-t-elle pas aux toilettes quand elle a faim ? Elle pourrait aller aux toilettes parce qu'il y a une stimulation, mais comment fait-elle pour que ce soit le réfrigérateur qui apparaisse et non les toilettes ? C'est parce qu'il s'est passé quelque chose de très rapide, qu'elle n'est même pas arrivée à visualiser, mais qui a agi.

Voyons maintenant ce qui arrive s'il n'y a pas de réfrigérateur. Notre ami se trouve au Sahara et il a faim. Que lui arrive-t-il ? Le réfrigérateur apparaît. Je veux dire que là, par sélection, on voit clairement la fonction de l'image. En général, et comme technique, lorsque nous ne comprenons pas une fonction, nous retirons l'objet et la fonction apparaît seule. Nous utilisons cette méthode très souvent. Voyons-la dans ce cas.

Je suis au Sahara, j'ai faim et je dis : "quel dommage qu'il n'y ait pas de réfrigérateur !" par exemple.

C'est-à-dire que surgit l'image et cette image prépare le tonus corporel et mobilise finalement le corps dans cette direction. Comprendre la fonction que l'image accomplit est d'une grande importance. Cela aura beaucoup d'importance ensuite pour les travaux d'opérative.

Lorsque nous disons que l'image conduit des charges psychologiques à des niveaux physiques, nous disons quelque chose de très grand intérêt. Nous sommes assez loin des anciens qui supposaient que l'image était une espèce de perception dégradée. Nous voyons qu'elle a une fonction très importante, celle de transporter des charges. On dit qu'il existe des globules rouges dans le sang, qui arrivent jusqu'aux poumons, se chargent d'oxygène et continuent ensuite à circuler, déchargeant cet oxygène, se chargeant d'autres gaz toxiques, pour retourner aux poumons et déverser leurs charges. De la même façon, l'image, cette connective du travail psychique, prend des charges d'un côté et les mène

à un autre, les décharge, revient prendre des charges pour l'autre côté et fait ainsi ce transport de substance psychique (pour lui donner un nom).

L'image transporte des impulsions, qui sont parfois des tensions, qui sont parfois des irritations, qui sont parfois des données de perception, qui sont parfois des données de mémoire.

Ces impulsions se traduisent en images, qui, en se manifestant, se lancent vers les centres.

Les centres se meuvent alors, soit en défendant le corps, soit en provoquant la fuite, soit en s'approchant des choses plaisantes. Et c'est grâce à cette image que les registres de ce qui est plaisir et de ce qui est douleur peuvent alors se manifester dans l'activité du corps.

Ceci se produit également avec le plaisant et le douloureux, dans les activités mêmes du mental. Ces images, alors, accomplissent la fonction de décharger des tensions dans la représentation, par leur fonction d'évocation de facteurs plaisants qui servent à l'économie du psychisme.

Ces images accomplissent la fonction de transport énergétique. Ces images tendent toujours à s'ouvrir le passage et, logiquement, en essayant de le faire, elles vont rencontrer des résistances, ce qui provoque de grands problèmes. Et, si elles s'imposent de façon obsessionnelle, c'est parce qu'elles ne peuvent pas s'ouvrir le passage. Notre opérative a comme importante fonction de permettre que l'image s'ouvre le passage et se manifeste vers les centres en question.

Nous comprendrons alors des choses telles que la fonction cathartique ou la façon dont l'image se convertit ensuite en paroles, le sujet, par la parole, ouvrant le passage à cette image.

Nous allons rencontrer non seulement la fonction cathartique (le transport de charge de l'image), mais aussi cette caractéristique transférentielle que possède également l'image lorsqu'elle se détache du champ d'impulsions qui l'a motivée. Mais c'est un autre thème qui se verra en son moment.

En parlant de la fonction et des mécanismes de la conscience, nous voyons l'imagination comme un élément très important. Nous voyons que l'imagination ne nous donne pas seulement de simples images contiguës, similaires ou opposées, par ce travail particulier, associatif. Nous voyons aussi que l'imagination peut parfois être dirigée dans un certain sens et qu'elle accomplit, par l'image, des fonctions très importantes de transport de charges d'un point à un autre, de recherche d'ouverture de passage.

Et, avec ceci, nous avons revu très sommairement ce qui a été dit en d'autres occasions sur ce mécanisme de conscience.

Nous pouvons résumer ce qui suit sur la conscience. Nous observons un mécanisme attentionnel, qui se dirige vers des objets déterminés. Nous observons que d'autres objets coprésents existent dans cette attention que nous avons sur un objet. Nous disons que la structuration de la conscience se trouve toujours entre actes et objets, en cherchant toujours des objets, et nous avons dit que la tendance de la conscience est vers le futur. Le travail de la conscience se trouve étroitement lié au niveau de travail, les mécanismes de réversibilité s'accroissent à mesure que le niveau augmente. Les mécanismes abstraits fonctionnent lorsque le niveau est élevé, et, au contraire, les mécanismes divagateurs et associatifs, les mécanismes de l'image, travaillent fortement à mesure que le niveau de conscience baisse.

Et nous nous sommes un peu plus occupés de l'image et de sa fonction.

On dira par exemple : "Comment est-il possible que les images, qui sont

si puissantes et si fortes, ne meuvent pas le corps dans le sommeil ?" Elles devraient, par tonicité, mouvoir davantage le corps qu'en veille. S'il y a plus d'images à mesure que l'on baisse de niveau, alors, si la fonction de l'image est de mouvoir le corps, dans le sommeil le corps devrait se mouvoir davantage. Bien sûr, certains bougent beaucoup, mais la normale est que le corps ne bouge pas en suivant les images. Ici, un mécanisme de blocage opère, qui peut être dépisté physiologiquement. Un mécanisme qui, lorsque le niveau de conscience baisse, coupe la connexion avec le travail des centres. Les images surgissent alors et la décharge mobilisatrice du corps ne s'effectue pas.

Mais enfin, ce mécanisme existe, ce mécanisme est explicable, il n'offre pas de plus grandes difficultés dans son travail. Cependant, les images en général préparent les réponses des centres.

Nous terminons avec ceci et nous nous préoccupons demain des niveaux de conscience et des illusions de la conscience. Ensuite, nous reverrons ce circuit intégré d'appareils : sens, mémoire, conscience, appareils de réponse et niveaux de travail. Je crois qu'avec cela nous terminerons tout ce qui se réfère aux appareils de conscience pour, ensuite, aborder très rapidement comment circulent ces impulsions et ce qu'elles motivent.

Notre révision se trouvera donc complétée dans deux ou trois jours.

9ème jour

CONSCIENCE (suite) - ESPACE DE REPRESENTATION

Nous avons parlé hier de la structure générale de la conscience et de quelques unes de ses fonctions.

Nous avons vu que ces fonctions ou ces mécanismes étaient complexes et qu'il existait un système de transformation d'impulsions tel qu'une impulsion, en arrivant à la conscience, se transformait en image. Cette image à son tour était l'ensemble d'impulsions que la conscience envoyait vers les centres pour mobiliser des réponses.

Ceci est possible car les images se donnent dans un espace de représentation, une sorte d'écran mental. Lorsque nous parlons d'images, nous ne parlons pas seulement d'images visuelles. Chaque sens produit son type d'images, et grâce à cela on peut avoir une représentation de phénomènes olfactifs, gustatifs, auditifs et autres.

Normalement, surtout dans notre type de culture et notre type d'éducation, les images en général de toute la structure sont associées au visuel. Mais vous pouvez examiner chez vous, que les odeurs peuvent aussi se représenter, ou que vous pouvez vous souvenir d'une voix sans que nécessairement ceci dépende de la représentation visuelle.

En principe cela n'en dépend pas parce que, si vous observez mieux ce dont vous vous souvenez comme odeur, cette musique dont vous vous rappelez si bien, bien que vous n'en voyiez pas la source productrice mais que simplement vous l'écoutez, de toute façon vous allez observer que cette musique se trouve dans un espace de représentation mental. C'est-à-dire que si vous observez bien, vous allez voir que cette musique se trouve dans une certaine partie de la représentation. Et, évidemment, par rapport à la situation du phénomène de représentation auditive, vous allez faire une distinction entre le son qui arrive de l'extérieur et le son que vous représentez ou imaginez. Ce son n'est pas seulement à l'intérieur -et ceci marque déjà un espace de représentation-, mais de plus cet intérieur est situé quelque part. Ce lieu n'est pas forcément vu, mais il est expérimenté, senti.

Vous êtes à présent à un concert, vous avez l'orchestre devant vous, vous fermez les yeux et vous êtes très attentifs à ce qui se passe avec les instruments. Vous écoutez un instrument à gauche et ensuite vous écoutez un instrument à droite. Si vous remarquez vos propres yeux, vous allez voir que lorsque vous écoutez à gauche, les yeux se déplacent vers la gauche, et à droite de même. De sorte que ce n'est pas exactement la musique que vous suivez, mais vous suivez également les sources productrices du son avec le mouvement des yeux.

Ceci est non seulement un cas de plus de tonicité musculaire, mais cela vous permet de tirer comme conséquence que, là où va l'attention sur le phénomène, bien que le phénomène ne soit pas visuel, les yeux suivent cette source. C'est clair. De sorte que, bien que l'oeil n'ait rien à voir avec la musique et que l'oeil n'ait rien à voir avec le son, l'oeil suit dans l'espace les stimulations qui arrivent à foule. Comprenez-vous l'idée ? N'importe qui peut l'enregistrer. De plus, on dit qu'un son est haut ou bas parce que, si on observe également ce qui arrive avec la représentation des sons, et qu'on observe le registre du mouvement de l'oeil, on vérifiera qu'à mesure que les sons s'aiguisent, l'oeil tend à se mouvoir vers le haut, et qu'à mesure que les sons deviennent graves, l'oeil tend à se diriger vers le bas.

L'oeil et l'ouïe n'ont pas beaucoup de rapports apparemment. Mais comme tous les sens produisent leur représentation et que cette représentation se trouve dans un espace mental, cet espace est déjà naturellement une connexion avec l'oeil. Cet espace n'est rien d'autre que l'ensemble des perceptions internes du propre système cénesthésique. De sorte que l'espace mental est une sorte d'écran qui produit les impulsions de la cénesthésie même.

C'est ainsi que tout phénomène de perception qui arrive à l'appareil de coordination, se trouve dans un certain point de l'écran de représentation. Qu'il s'agisse d'un son, d'une odeur, ou d'un objet qui entre par voie visuelle, dans tous les cas il se trouve dans un certain point de l'espace de représentation.

De plus, cet espace n'a pas uniquement des graduations dans deux plans, mais possède aussi profondeur et volume. Les images se trouvent dans un espace de représentation qui se trouve plus fortement lié à l'oeil qu'aux autres sens. Et lorsqu'une image, d'un sens auditif par exemple, apparaît, elle apparaît dans un certain point de l'écran, dans un certain point de l'espace de représentation.

Un son se présentera alors dans une certaine partie de cet écran, dans une certaine partie de l'espace. Et si l'on se souvient maintenant comment fonctionnait cet orchestre (on n'est plus en train de l'écouter), on se souvient de la musique et de plus on se souvient de l'espace d'où provenaient les différents sons. De telle sorte que l'on se souviendra aussi, en se basant entre autres choses sur le mouvement de l'oeil qui cherche la source productrice, des lieux d'où provenait le son.

Nous disons que cette conformation spatiale dictée par les propres registres est aussi son volume. Ainsi, lorsqu'à l'intérieur de l'écran de représentation, on se souvient des sons éloignés et en avant de soi, cela signifie que l'on est situé dans une profondeur. Si vous imaginez quelqu'un parlant derrière vous, même si vous ne le voyez pas, vous imaginez cette voix derrière vous dans la profondeur de l'espace de représentation.

Logiquement, si vous imaginez quelqu'un qui parle d'en haut, vous l'imaginez dans l'espace de représentation, vous situez cette voix dans un point déterminé de l'espace de représentation.

Ce qui se passe avec cet espace est enregistré, bien que dicté par des registres internes, c'est-à-dire par des impulsions internes. Si cet espace est au moins trois dimensions de perception, tous les phénomènes, même les phénomènes tactiles, même les phénomènes olfactifs, tous ces phénomènes se situent non seulement dans la hauteur, dans la largeur mais aussi en profondeur.

Cette profondeur de l'espace de représentation permet aussi de situer si les phénomènes sont partis du monde interne, selon la profondeur qu'ils assument, ou s'ils sont partis du monde externe.

De sorte qu'il y a tout un système de graduation, dans l'espace de représentation, qui permet de situer les phénomènes à partir de la source d'où ils proviennent, et en plus de distinguer, dans une certaine mesure, les mondes propres à la cénesthésie et les mondes propres aux sens externes.

Et c'est grâce à l'existence de cet espace de représentation que, lorsqu'un système d'impulsions arrive à la conscience et se traduit en image, cette image se traduit alors également pour mobiliser l'activité d'un centre, elle se déclenche sur une certaine frange de l'espace de représentation et dans un certain type de profondeur.

Si la représentation interne se place dans le niveau des phénomènes cénesthésiques, ces images, qui se convertissent en réponses, vont logiquement

mobiliser dans des niveaux cénesthésiques.

Si elle se déclenche dans les graduations propres à des activités externes, les centres se mobilisent alors dans ce point. L'espace de représentation, qui n'est pas l'espace plan, mais qui travaille aussi en profondeur, donne des impulsions qui partent des différentes parties, mais aussi, lorsque des images se placent dans ces points, la mobilisation correspondante se produit. C'est enregistrable.

Il peut évidemment exister de très nombreuses erreurs dans l'emplacement d'une image dans un niveau de représentation. Il peut alors être intéressant de déplacer l'image qui est la base de l'impulsion de réponse- au point adéquat de l'espace de représentation interne.

Bien. L'espace mental où se trouvent des phénomènes de différente nature, des phénomènes de représentation pas seulement visuels mais de tous types, cet espace a de l'importance parce qu'il permet de mettre en place ce qui vient par stimulation, dans une frange déterminée, et il permet aussi de mettre en place l'image de réponse dans une frange déterminée.

L'espace de représentation prend également différentes caractéristiques selon le niveau de conscience.

En parlant des rêves, nous disions l'autre jour qu'il était curieux que, si les images étaient plus intenses dans le sommeil, ou étaient perçues plus intensément dans le sommeil qu'en veille, les réponses corporelles devaient être aussi plus intenses dans le sommeil qu'en veille, par tonicité musculaire ; ce qui n'arrive pas en réalité. On rêve avec de fortes images et, cependant, le corps ne se meut pas comme en veille. Comment les images mobilisent-elles alors ? Ceci a des explications physiologiques plus ou moins simples parce qu'il y a des points de déconnexion au moment où l'on se déplace par les niveaux.

Mais, revenant aux registres psychologiques qui sont ceux qui nous importent, pourquoi le corps ne bouge-t-il pas dans les rêves ou dans le sommeil puisque les images sont si puissantes ?

Lorsque vous représentez un phénomène ou que surgit un phénomène du monde extérieur dans l'espacemental, vous observez que l'emplacement dans cet espace de représentation est différent de celui d'une image qui surgit dans le niveau de sommeil. Quand vous vous voyez vous-même dans un rêve, vous vous placez dans un certain point de l'espace de représentation, qui n'est pas le même que lorsque vous vous souvenez d'un phénomène. Dans le cas du rêve, vous vous placez à l'intérieur de l'espace de représentation, dans l'autre cas vous apparaissez vous-même comme incluant l'espace.

Si vous apparaissez en incluant l'espace de représentation, en étant le contenant de l'espace de représentation, et que le phénomène apparaît à l'intérieur de ce contenant, les conséquences de la traduction d'image en mouvement seront différentes du cas où vous apparaissez comme contenant, logiquement, de cet espace mais où vous-même, comme image, êtes inclus en lui. Saisissez-vous la différence ?

Dans les rêves, vous vous voyez vous-même dans l'espace de représentation. Que mobilisez-vous alors ? Vous mobilisez l'image de vous-même. Mais les choses sont bien différentes si vous incluez simplement l'espace de représentation et si vous ne vous voyez pas, mais voyez le phénomène inclus dans cet espace.

S'il existe bien des explications physiologiques de la déconnexion se produisant dans la baisse des niveaux de conscience, il existe également des registres psychologiques qui permettent de voir que précisément, dans les rêves, se paralyse la mobilisation d'images vers le monde parce que la représentation que le sujet a de lui-même est extérieure, est extérieure à l'observation que fait le sujet. Ceci est différent du registre que le sujet fait dans son propre écran mental quand il déclenche les images qui graduent

l'activité vers les centres.

Enfin, ce n'est pas très complexe, mais il est simplement intéressant d'observer l'existence d'espaces de représentation où se mettent en place non seulement des visualisations, mais aussi des phénomènes des autres sens.

Il sera important de se rappeler que, lorsque nous parlons d'images, nous parlons de représentations qui correspondent à tous les sens et non pas à un seul, l'oeil. Mais bien sûr, ces images se trouvent dans un espace de représentation qui, d'une certaine façon, est pour nous une sorte de registre visuel.

Les aveugles de naissance, par exemple, selon ce qu'ils expliquent, ne voient pas apparaître de représentations visuelles, mais se souviennent, sans aucun doute très bien, de phénomènes auditifs, de phénomènes gustatifs et autres. Ils n'ont pas besoin de cette image visuelle. Mais chez eux de toute façon, les représentations des autres sens apparaissent dans ce registre spatial et dans une certaine partie du registre spatial.

Le fait que les représentations se trouvent dans un espace interne doit sûrement avoir des conséquences et de l'importance. De même, le fait que certaines images, qui devraient se mettre en place dans l'espace intérieur et au lieu de cela se mettent en place à l'extérieur de cet espace, et apparaissent hallucinatoirement comme en provenance des sens extérieurs, ce fait doit aussi avoir des conséquences.

Enfin, ce qui suit doit également avoir de l'importance : si les images ont une dynamique particulière, et en se déplaçant dans une direction ou une autre, lancent de l'activité vers les centres de réponse, alors si des images déterminées apparaissent fixes dans un certain niveau de représentation, les départs de réponses se donnent certainement à partir de ce point et peuvent se donner avec une charge adéquate ou une charge inadéquate.

Bien. Avec ceci nous terminerons rapidement ces observations sur la structuration de la conscience. Nous pouvons maintenant considérer ses erreurs.

Suivant que les impulsions qui arrivent à la conscience sont travaillées par l'un ou l'autre de ces mécanismes d'abstraction, de classification, de divagation ou d'imagination dirigée, on obtient différentes traductions mettant en forme de multiples représentations.

Si le phénomène a pris une voie abstractive, le type de représentation sera d'une nature, s'il prend une voie associative, il sera d'une autre nature. Et ainsi, le type de traduction qui apparaît aura aussi différentes caractéristiques.

Quant aux erreurs mêmes, nous pouvons considérer les erreurs propres à la conscience et les erreurs de relation entre conscience, sens et mémoire que nous appelons génériquement "disfonctions".

L'hallucination n'est pas une disfonction, c'est une erreur typique du coordinateur. Elle se produit lorsque, dans la conscience, apparaissent des représentations qui, bien que venues par voie interne, sont perçues hors de la conscience. Et on les expérimente comme situations réelles dans le monde, avec toutes les caractéristiques de la perception sensorielle.

Dans ces sens, tous les phénomènes qui se produisent dans les niveaux de sommeil et de demi-sommeil actif sont des phénomènes hallucinatoires, par le type de représentation qui existe dans l'espace mental et par le registre que l'on en a, comme s'ils provenaient de l'extérieur, étant donné que l'on observe de l'extérieur.

Il s'agit de configurations que fait la conscience à partir de la mémoire. Dans la veille, ces hallucinations peuvent surgir dans des situations de grand épuisement, par manque de stimulations, dans des maladies déterminées et dans des

situations de danger de mort.

Elles sont fréquentes dans les cas de faiblesse physique et dans les cas de conscience émotionnée - que nous traiterons plus tard- où le coordinateur perd sa faculté de se déplacer dans le temps et dans l'espace.

Comme **disfonctions avec les sens**, nous pouvons mentionner l'incapacité de mettre en relation des données provenant de différentes voies sensorielles, et le fait de confondre une donnée qui provient d'une voie en l'attribuant à une autre voie.

Les **disfonctions avec la mémoire** s'enregistrent également comme certains types d'oubli ou de blocage.

Quant aux niveaux de conscience, nous disons que le circuit de conscience acquiert différentes formes de travail selon les niveaux de sommeil, demi-sommeil, veille ou autres niveaux possibles. Nous faisons une différence entre **niveaux** de conscience et états de conscience.

Parler de **niveaux**, c'est parler de différentes opérations et du registre de ces opérations. C'est grâce à ce registre que l'on peut distinguer les différents niveaux de conscience, et on ne peut avoir de registre des niveaux si ceux-ci opèrent sans contenus. C'est grâce aux contenus que l'on a le registre des niveaux.

Et c'est aussi grâce aux registres des objets, aux représentations, que l'on a la sensation de l'espace de représentation dont nous parlions antérieurement.

De sorte que, en général, au sujet des propres représentations et quant aux registres, il est très difficile de parler d'un appareil, de parler d'un niveau, de parler d'un certain phénomène qui englobe les autres, si l'on ne s'appuie pas sur des phénomènes qui soient enregistrables.

On a donc le registre des niveaux par leur activité, mais non en eux-mêmes.

Pour commencer, on peut affirmer que les différents niveaux de conscience accomplissent la fonction de compenser la masse d'information. Il ne s'agit pas seulement que ces niveaux donnent des réponses, mais qu'ils donnent des réponses structurées d'une part et des réponses compensatoires d'autre part.

Ceci nous fait penser que, si un phénomène arrive dans le domaine d'un niveau de conscience, il doit immédiatement être structuré et mis en relation avec d'autres phénomènes.

L'hallucination n'est pas une disfonction, c'est une erreur typique du coordinateur. Elle se produit lorsque, dans la conscience, apparaissent des représentations qui, bien que venues par voie interne, sont perçues hors de la conscience. Et on les expérimente comme situations réelles dans le monde, avec toutes les caractéristiques de la perception sensorielle.

Dans ces sens, tous les phénomènes qui se produisent dans les niveaux de sommeil et de demi-sommeil actif sont des phénomènes hallucinatoires, par le type de représentation qui existe dans l'espace mental et par le registre que l'on en a, comme s'ils provenaient de l'extérieur, étant donné que l'on observe de l'extérieur.

Il s'agit de configurations que fait la conscience à partir de la mémoire. Dans la veille, ces hallucinations peuvent surgir dans des situations de grand épuisement, par manque de stimulations, dans des maladies déterminées et dans des situations de danger de mort.

Elles sont fréquentes dans les cas de faiblesse physique et dans les cas de conscience émotionnée - que nous traiterons plus tard- où le coordinateur

perd sa faculté de se déplacer dans le temps et dans l'espace.

Comme **disfonctions avec les sens**, nous pouvons mentionner l'incapacité de mettre en relation des données provenant de différentes voies sensorielles, et le fait de confondre une donnée qui provient d'une voie en l'attribuant à une autre voie.

Les **disfonctions avec la mémoire** s'enregistrent également comme certains types d'oubli ou de blocage.

Quant aux niveaux de conscience, nous disons que le circuit de conscience acquiert différentes formes de travail selon les niveaux de sommeil, demi-sommeil, veille ou autres niveaux possibles. Nous faisons une différence entre **niveaux** de conscience et **états** de conscience.

Parler de **niveaux**, c'est parler de différentes opérations et du registre de ces opérations. C'est grâce à ce registre que l'on peut distinguer les différents niveaux de conscience, et on ne peut avoir de registre des niveaux si ceux-ci opèrent sans contenus. C'est grâce aux contenus que l'on a le registre des niveaux.

Et c'est aussi grâce aux registres des objets, aux représentations, que l'on a la sensation de l'espace de représentation dont nous parlions antérieurement.

De sorte que, en général, au sujet des propres représentations et quant aux registres, il est très difficile de parler d'un appareil, de parler d'un niveau, de parler d'un certain phénomène qui englobe les autres, si l'on ne s'appuie pas sur des phénomènes qui soient enregistrables.

On a donc le registre des niveaux par leur activité, mais non en eux-mêmes.

Pour commencer, on peut affirmer que les différents niveaux de conscience accomplissent la fonction de compenser la masse d'information. Il ne s'agit pas seulement que ces niveaux donnent des réponses, mais qu'ils donnent des réponses structurées d'une part et des réponses compensatoires d'autre part.

Ceci nous fait penser que, si un phénomène arrive dans le domaine d'un niveau de conscience, il doit immédiatement être structuré et mis en relation avec d'autres phénomènes.

Une autre caractéristique importante est que si ce type de stimulation arrive dans le champ de conscience, dans n'importe quel niveau, immédiatement de ce niveau se produit une réponse compensatoire. Le circuit continue de travailler.

Les réponses compensatoires opèrent de cette façon pour rétablir le niveau énergétique entre ce niveau de conscience et cette charge qui l'a déséquilibré. Naturellement, il s'agit d'une relation assez instable, d'équilibre assez instable. Ou alors, s'il y a équilibre dans cet état, immédiatement il se déséquilibre par l'irruption d'un nouveau phénomène.

On peut rencontrer le cas où il resterait de l'énergie libre dans un niveau de conscience déterminé. Dans ce cas, l'énergie s'appliquerait très probablement à un objet de représentation déterminé. Et en s'appliquant à cet objet de représentation, plus la charge de l'objet est grande, plus l'effet de réponse sera certainement grand aussi.

Le fait que les objets de représentation ont différentes charges peut être un thème qui nous intéressera plus tard.

Dans le niveau de sommeil profond, le travail des sens externes est minime. Il n'y a pas d'autres informations du milieu extérieur que celles qui dépassent le seuil que met le sommeil lui-même. Le travail du sens cénesthésique est prédominant, apportant des impulsions qui sont traduites et transformées par

le travail des mécanismes associatifs, donnant lieu au surgissement d'images oniriques, les images du sommeil.

Les caractéristiques des images de ce niveau sont leur grand pouvoir suggestif ; elles suggestionnent fortement le sujet et ont une forte capacité hypnotique. Le temps psychologique et l'espace se trouvent modifiés par rapport à la veille. La structuration acte-objet apparaît fréquemment sans correspondance entre ces éléments, elle ne coïncide pas.

On cherche un objet et surgit un autre objet qui n'a pas de rapport, et l'acte de recherche se trouve complété d'une façon un peu extraordinaire. De même, les climats et situations ont l'habitude de se rendre mutuellement indépendants. De sorte que les actes de conscience dans le sommeil ne coïncident pas avec les objets de conscience comme c'est le cas dans le niveau de veille. Et les charges qui accompagnent les représentations du niveau de sommeil profond se rendent indépendantes des objets auxquels elles sont normalement liées en veille.

La disparition des mécanismes critiques et autocritiques est typique. A partir de ce niveau de sommeil, ces mécanismes vont augmenter leur activité à mesure que le niveau de travail augmente.

Le grand pouvoir suggestif et hypnotique est typique de même qu'il est typique que l'on croit puissamment aux phénomènes qui se produisent dans ce niveau de conscience. Et le sujet a la sensation que ce qui apparaît est totalement vrai. Le temps s'est modifié, l'espace s'est modifié, les références objectives se sont modifiées, la forme de structuration de la conscience s'est modifiée et l'objet apparaît avec toute sa plénitude et tout son pouvoir suggestif.

De sorte que, si un objet, qui n'existe nulle part, ni dans le ciel, ni sur la terre, agit dans ce niveau, il impressionne fortement la conscience parce que la conscience est bloquée, ses mécanismes de réversibilité et de comparaison ont pratiquement disparu, et cet objet est le seul qui occupe le champ. Bien sûr, on ne peut le confronter avec aucun autre, il n'y a pas de référence. De plus, cet objet a une puissante charge et il impressionne vivement la conscience.

L'inertie des niveaux et l'entrée au sommeil se feront en passant par le demi-sommeil, et c'est un cas très extraordinaire de passer directement de la veille au sommeil sans avoir un registre minimum de passage par des niveaux intermédiaires.

Évidemment, à l'inverse, lorsqu'on part du niveau de sommeil et que l'on se réveille, par exemple, de façon altérée, on saute du sommeil profond à la veille ; mais de toute façon, en veille, l'inertie de l'étape antérieure de demi-sommeil opère, bien que dans ce cas, l'interruption subite de contenus se soit produite.

Le niveau de demi-sommeil précède la veille. Les sens externes commencent à envoyer de l'information à la conscience, information qui n'est pas totalement structurée parce qu'il y a aussi interférence de rêveries et forte présence de sensations internes.

Les contenus du sommeil perdent de leur pouvoir suggestif, quand ils continuent d'apparaître. Ceci est dû à une sorte de semi-perception de veille qui donne déjà de nouveaux paramètres, de nouvelles références. La suggestibilité continue d'agir, surtout dans le cas de quelques images très vécues que nous appelons images hypnogènes, images qui ont quelque chose d'hypnotique. Ces images continuent à agir bien que le niveau ait changé.

D'autre part, le système des rêveries fréquentes, qui peut diminuer en veille et disparaître dans le sommeil, réapparaît dans ce cas. C'est dans ce niveau que le noyau de rêverie et les rêveries secondaires sont le plus facilement

enregistrables, au moins dans leurs climats et leurs tensions de base.

Ceci ne veut pas dire que ces phénomènes, ces "vécus", appartiennent seulement à cette frange, mais que c'est une frange plus adéquate, qu'ils ont un meilleur milieu de culture pour s'exprimer dans ce niveau que dans d'autres. Mais ceci ne veut pas dire que ces vécus ne peuvent se déplacer, cela ne veut pas dire qu'en se déplaçant à un autre niveau, ils ne mettent pas ce niveau dans un état particulier, par leur présence même.

Il est clair alors que le sujet se trouve en veille et réalise des opérations de veille, mais avec de forts contenus provenant d'autres niveaux, de niveaux qui leur sont plus appropriés, et dans ce cas, en se manifestant, ils mettent cette veille dans un état particulier.

Lorsque nous parlons des **états internes**, nous ne parlons pas des niveaux de conscience, mais des phénomènes qui mettent en plus les niveaux dans un certain état, qui teintent les niveaux de certaines couleurs propres aux vécus qui se mobilisent.

Bien. La façon de rêver propre à ce niveau, que nous continuons à appeler demi-sommeil, la façon de rêver de ce niveau se transporte habituellement par inertie à la veille, en proportionnant la matière première pour la divagation, bien que des éléments de perception de veille apparaissent dans cette matière première.

L'espace de représentation se modifie certainement lors du déplacement d'un niveau à un autre, et l'emplacement que le sujet e de lui-même se modifie dans cet espace, cette sorte d'image de lui-même se modifie dans cet espace.

Le coordinateur peut déjà réaliser quelques opérations dans l'enceinte du demi-sommeil. Nous mentionnons aussi que ce niveau est très instable et pour cette raison d'un déséquilibre et d'une altération faciles.

Nous trouvons aussi ce que nous pouvons appeler les états de demi-sommeil passif et actif.

Le premier des deux cas, **le demi-sommeil passif**, offre un passage facile au sommeil. C'est comme si le sujet se laissait simplement tomber. Il correspond à un système de détente interne.

Et lorsque le sujet e de forts enregistrements de tensions internes, il n'y a pas de demi-sommeil passif, il y a difficulté pour se libérer, pour se laisser aller.

Tout ce qui arrive dans ces registres de passage par les différents niveaux, se transforme, se traduit ensuite en idéologie. Vous allez rencontrer de nombreuses personnes qui ont de sérieuses difficultés pour détendre ce demi-sommeil passif. Et ce registre de difficulté dans la détente du demi-sommeil passif, cette difficulté qui est une somme d'impulsions arrivant à la conscience, se traduira ensuite non seulement comme image allégorique, mais aussi comme idéologie, idéologie telle que : "je ne peux libérer un niveau de conscience que lorsque je comprends ce qui se passe". Autre idéologie : "je ne peux pas résoudre les processus qui arrivent dans les autres niveaux si je ne le fais pas à partir de la veille".

Remarquez-vous les traductions qu'il peut y avoir dans tout cela ? Quand quelqu'un e mal à une dent, il ne fait pas cela, il ne pense pas à la nature de la dent, comment elle est, il ne pense pas à la chimie de la dent, il ne pense pas, non. Son problème est de se faire enlever la dent ou de la faire soigner parce que c'est une source de douleur.

Mais, quand il y a une source de douleur qui travaille et que nous commençons à dire qu'il faut d'abord faire des recherches sur cette source de douleur à partir d'un niveau de veille, nous commençons à soupçonner un système de

tensions qui empêche le relâchement.

Nous verrons cela d'une façon très intéressante lorsque nous travaillerons en opérative.

Bon. Revenons à notre thème. Nous disions que nous trouvions les états de demi-sommeil passif et actif. Le premier offre un passage facile au sommeil. L'autre, **l'état de demi-sommeil actif**, offre un passage facile à la veille. Mais ce sont deux processus, deux moments de processus différents.

Cet état de demi-sommeil actif est une importante source de phénomènes spéciaux, que nous étudierons aussi en leur moment, phénomènes spéciaux propres à l'état de demi-sommeil actif.

Il convient de faire une autre distinction. Il y a un demi-sommeil actif par altération et un autre demi-sommeil plus chaud et plus attentif, ce moment de la conscience étant un moment intéressant. Le demi-sommeil altéré, par contre, est la base des tensions et des climats dont nous parlerons, climats et tensions qui peuvent arriver à la veille avec force et insistance, en occasionnant des bruits, en modifiant la conduite et en la rendant évidemment inadéquate à la situation du milieu ambiant.

Le dépistage des climats et des tensions de la veille doit se faire dans le demi-sommeil actif altéré, et le dépistage des aptitudes spéciales doit se faire dans le demi-sommeil actif attentif ou alerte.

Mais, en parlant de climats et de tensions, nous parlons d'un état de demi-sommeil actif extrêmement altéré, qui se produit et qui est altéré parce que cette somme de tensions internes se met précisément en évidence.

Quiconque ayant travaillé en opérative découvre que, pour que cette opérative ait de l'efficacité et qu'elle puisse produire un déplacement de charges, il est nécessaire que cet état, ce niveau de conscience, se mette en activité et se mette dans une sorte d'altération.

Ceci est différent du cas où l'on rêve simplement et où l'on tombe au sommeil. Si l'on travaille correctement, ceci n'arrive pas en opérative, mais il se produit une réactivation des charges et une manifestation très importante de toutes ces tensions et de ces climats. C'est un état altéré, bien sûr.

Les différents états, actifs ou passifs, sont donnés par le tonus ou intensité énergétique propre à chaque niveau. Les tonus donnent l'intensité graduelle que peuvent avoir aussi bien les climats émotifs que les tensions.

Veille. Ici les sens externes apportent un plus grand débit d'information, réglant par inhibition les sens internes, et donnant au coordinateur la possibilité de s'orienter dans le monde par le travail du psychisme, en compensant les stimulations du milieu.

Ici fonctionnent les mécanismes d'abstraction, les mécanismes de critique et d'autocritique arrivant à de hauts degrés de manifestation et d'intervention dans les tâches de coordination et d'enregistrement. Les mécanismes de réversibilité, dont il y avait une manifestation minimale dans les niveaux antérieurs, peuvent opérer amplement. Ici la réversibilité opère fortement, avec toutes ses possibilités, en permettant au coordinateur d'équilibrer les milieux internes et externes.

La suggestion des contenus infravigiliques diminue avec l'augmentation des points de référence, à moins qu'il ne s'agisse de vécus provenant d'autres niveaux qui se mettent fortement en place dans le domaine de la veille, avec un caractère d'image immobile. Alors les références se perdent et cela influe puissamment, avec une force hypnotique, sur les mécanismes normaux de la veille.

Il y a un tonus de **veille active**, qui peut être attentive, avec un maniement maximal de l'aperception, et il y a aussi un tonus de **veille altérée**.

La **veille passive** peut aussi être attentive ou altérée. Dans ce dernier cas, la divagation silencieuse et les rêveries plus ou moins fixées apparaissent. C'est plus ou moins dans cet état que nous nous trouvons dans la vie ordinaire : l'état de divagation silencieuse, l'état de mentation ordinaire. Lorsque nous cessons d'agir dans le monde et que nous restons tranquilles, nous avons l'habitude de nous placer dans cet état de divagation silencieuse, de veille un peu passive. Bien.

Il existe de nombreuses **relations entre les niveaux**. La relation entre des niveaux produit des altérations réciproques. Il n'est pas possible qu'un niveau agisse sur un autre, qu'il y ait déplacement de charge d'un niveau sur un autre sans que ce niveau ne se voit affecté.

On peut citer au moins quatre facteurs qui ont une incidence dans la relation entre les niveaux. Un que nous appelons inertie, un autre que nous appelons perturbation, si cela vous plaît appelons le contemporainement bruit, un autre que nous appelons rebond, et un autre que nous appelons traînage.

Parlons un peu de **l'inertie**. Chaque niveau de conscience essaie de maintenir son propre niveau de travail, en maintenant son activité jusqu'à la terminaison de son cycle. Nous avons déjà dit, en son moment, que tout ceci était soumis à un cycle, en général. Et, naturellement, la veille essaie de se maintenir en veille pendant un cycle, pendant un temps plus ou moins adéquat. C'est le moment pendant lequel les personnes réalisent leurs activités quotidiennes.

Lorsque l'intoxication interne augmente, lorsque la fatigue augmente, le cycle de la veille est déjà en train de tomber. Mais entre temps, en pleine veille, cet état essaie de se maintenir, essaie de maintenir son inertie.

Ceci entraîne que le passage d'un niveau à un autre se fait avec lenteur, l'état de veille diminuant, par exemple, à la manifestation du nouveau niveau.

Les cas que l'on mentionne ensuite sont des conséquences de cette inertie structurelle de chaque niveau, pour maintenir et étendre son type d'articulation caractéristique.

Bien. Le cas du bruit ou le cas de perturbation. L'inertie du niveau antérieur apparaît comme bruit de fond dans le travail du niveau supérieur. L'inertie du demi-sommeil apparaît comme fond de bruit dans cet état de veille auquel je suis arrivé en me réveillant. Comprenez-vous ce phénomène ? L'inertie de l'état antérieur continue encore comme si elle était incluse dans le niveau de veille, bien que l'on soit déjà en veille.

Mais tout cela n'est pas bien connecté. Vous donnez des explications physiologiques, parfait, mais dans cinq ans, ces explications vont changer, tandis que le registre interne est bien celui-ci. Ce registre, bien des gens l'ont eu avant nous et cela continuera sûrement longtemps, alors que les explications physiologiques vont changer.

Donc, cette inertie du niveau antérieur apparaît comme fond de bruit dans le travail du niveau supérieur. Les contenus de l'infra-veille font irruption en créant une interférence dans le travail de veille.

Nous pouvons également distinguer comme bruit les climats émotifs, les tensions et les contenus ne correspondant pas au travail du coordinateur à ce moment-là.

Un certain proverbe dit que les gens en bonne santé se lèvent toujours de mauvaise humeur. On le dit... Mais, bien sûr, cela ne provient pas de cet état d'éveil incomplet, de veille partielle, mais cela est dû aussi à une somme de climats et de tensions qui proviennent des états antérieurs du mental.

Effet de rebond. Ce phénomène surgit comme réponse d'un niveau dans lequel des contenus d'un autre niveau se sont introduits, en surpassant les défenses de l'inertie ou en arrivant aux défenses de l'inertie. Ce qui peut arriver, c'est qu'un contenu se déplaçant et arrivant à un niveau déterminé, rencontre les défenses de ce niveau. Dans ce cas, en le touchant, il rebondit et retourne à son propre domaine, et ce retour s'enregistre.

Ce qui survient avec l'effet des rebonds est clair surtout en opérative. Des contenus propres au niveau envahi, apparaîtrons plus tard dans le niveau à partir duquel l'introduction du contenu s'est produite.

Traînage. Parfois des contenus, des climats et tonus produits par un niveau se transportent et demeurent dans un autre niveau en tant que traînage (éléments entraînés, transportés). Le niveau de conscience antérieur ne demeure pas, mais ce qui a été visualisé dans un niveau demeure en tant que traînage lorsqu'on change de niveau. Ceux qui se réveillent altérés par un rêve antérieur, sont déjà en pleine veille et les images du rêve ou le climat dans lequel il s'est déroulé demeurent. Cela se maintient comme élément transporté en veille et pendant longtemps. N'importe qui a eu ce genre de registre.

C'est le moment pendant lequel les personnes réalisent leurs activités quotidiennes.

Lorsque l'intoxication interne augmente, lorsque la fatigue augmente, le cycle de la veille est déjà en train de tomber. Mais entre temps, en pleine veille, cet état essaie de se maintenir, essaie de maintenir son inertie.

Ceci entraîne que le passage d'un niveau à un autre se fait avec lenteur, l'état de veille diminuant, par exemple, à la manifestation du nouveau niveau.

Les cas que l'on mentionne ensuite sont des conséquences de cette inertie structurelle de chaque niveau, pour maintenir et étendre son type d'articulation caractéristique.

Bien. Le cas du bruit ou le cas de **perturbation**. L'inertie du niveau antérieur apparaît comme bruit de fond dans le travail du niveau supérieur. L'inertie du demi-sommeil apparaît comme fond de bruit dans cet état de veille auquel je suis arrivé en me réveillant. Comprenez-vous ce phénomène ? L'inertie de l'état antérieur continue encore comme si elle était incluse dans le niveau de veille, bien que l'on soit déjà en veille.

Mais tout cela n'est pas bien connecté. Vous donnez des explications physiologiques, parfait, mais dans cinq ans, ces explications vont changer, tandis que le registre interne est bien celui-ci. Ce registre, bien des gens l'ont eu avant nous et cela continuera sûrement longtemps, alors que les explications physiologiques vont changer.

Donc, cette inertie du niveau antérieur apparaît comme fond de bruit dans le travail du niveau supérieur. Les contenus de l'infra-veille font irruption en créant une interférence dans le travail de veille.

Nous pouvons également distinguer comme bruit les climats émotifs, les tensions et les contenus ne correspondant pas au travail du coordinateur à ce moment-là.

Un certain proverbe dit que les gens en bonne santé se lèvent toujours de mauvaise humeur. On le dit... Mais, bien sûr, cela ne provient pas de cet état d'éveil incomplet, de veille partielle, mais cela est dû aussi à une somme de climats et de tensions qui proviennent des états antérieurs du mental.

Effet de rebond. Ce phénomène surgit comme réponse d'un niveau dans lequel des contenus d'un autre niveau se sont introduits, en surpassant les défenses de l'inertie ou en arrivant aux défenses de l'inertie. Ce qui peut

arriver, c'est qu'un contenu se déplaçant et arrivant à un niveau déterminé, rencontre les défenses de ce niveau. Dans ce cas, en le touchant, il rebondit et retourne à son propre domaine, et ce retour s'enregistre.

Ce qui survient avec l'effet des rebonds est clair surtout en opérative. Des contenus propres au niveau envahi, apparaîtrons plus tard dans le niveau à partir duquel l'introduction du contenu s'est produite.

Traînage. Parfois des contenus, des climats et tonus produits par un niveau se transportent et demeurent dans un autre niveau en tant que traînage (éléments entraînés, transportés). Le niveau de conscience antérieur ne demeure pas, mais ce qui a été visualisé dans un niveau demeure en tant que traînage lorsqu'on change de niveau. Ceux qui se réveillent altérés par un rêve antérieur, sont déjà en pleine veille et les images du rêve ou le climat dans lequel il s'est déroulé demeurent. Cela se maintient comme élément transporté en veille et pendant longtemps. N'importe qui a eu ce genre de registre.

Ceci sera plus important dans le cas de climats, tensions ou contenus fixés dans le psychisme qui sont transportés pour longtemps et qui se présentent dans les différents niveaux. C'est déjà le cas de traînage non pas d'un niveau à l'autre, comme dans l'exemple que nous avons pris, mais le cas de traînage d'un contenu fixé, qui apparaît dans les différents niveaux de conscience et qui peut en plus apparaître avec des images différentes, mais avec le même climat qui lui est caractéristique.

Bien, en parlant de ce cas, nous parlons du traînage dans un sens très générique, non avec précision. Alors que, lorsque nous parlons du véritable traînage, il s'agit de l'apparition de contenus d'un niveau déterminé qui passent dans un autre niveau. Quand le niveau se transforme en un autre, les contenus se transportent à cet autre niveau, et dans ce cas on porte longtemps cette inertie. Mais dans un sens général, non précis, nous parlons aussi de ces traînages qui demeurent dans les différents niveaux, malgré le déplacement.

Les facteurs propres à ce que nous appelons bruit, rebond et traînage devraient être considérés spécialement en raison de l'importance psychologique qu'ils peuvent avoir dans le processus d'adaptation et dans le processus d'intégration de contenus dans le psychisme.

Nous revoyons ici des choses dites auparavant, mais nous devons considérer cela tout spécialement lorsque nous en serons au problème de l'opérative.

Bien, il est bon de considérer maintenant une question qui e trait aux niveaux, la question des tonus, climats, tensions et contenus.

On considère les **tonus** en tant qu'intensité énergétique. Les opérations de chaque niveau peuvent être effectuées avec une plus ou moins grande intensité, avec un tonus plus ou moins grand. On effectue une opération intellectuelle déterminée, et l'on reconnaît une même opération s'effectuant avec plus de tonus ou moins de tonus, avec plus d'intensité ou moins d'intensité.

Evidemment, on reconnaît cette sorte de volume dans une opération. Il y a des vécus du psychisme qui peuvent se manifester avec une plus ou moins grande intensité en accord avec le tonus prédominant.

Et parfois ce tonus peut être altéré, se convertissant alors en facteur de bruit. Lorsqu'il y a trop de volume dans une activité déterminée, le contexte des autres activités se disproportionne et cela se convertit pour nous en facteur de bruit.

En général, dans le langage que nous parlons ici, nous avons toujours considéré **les climats** comme des états d'âme, un bon état d'âme, un mauvais état d'âme. Si un sujet est toujours avec un certain état d'âme, il a alors de ce que nous appelons un climat. Ceci vu très rapidement.

Si vous avez entendu parler d'état d'âme, vous avez certainement déjà formé votre propre image. Bien, déplacez cela et appelez-le climat, ce n'est pas un grand problème.

Les climats, en raison de leur variabilité, apparaissent de façon intermittente et peuvent recouvrir la conscience pendant un certain temps, en teintant toutes les activités du coordinateur.

Nous devons bien sûr différencier ces états d'âme, qui ont une forte charge émotive, des opérations émotives qui accompagnent tout le fonctionnement du psychisme. Le goût que j'ai pour un certain objet est une chose, je vois l'objet, j'ai du goût ou du dégoût pour lui, bon, là oui il y a une référence émotive envers l'objet. N'importe quelle opération que je réalise e une charge affective.

Le fait que je fasse des abstractions mathématiques possède sa charge affective. Cela me plaît ou non, ou bien je pense qu'il est nécessaire de faire ces activités, enfin, tout ce que je fais, aussi abstrait ou concret que cela soit, est mu par le travail de l'émotivité, par cette impulsion. Nous n'appelons pas cela climat.

Nous appelons climat le tréfond émotif tel que, quelque soit l'objet qui tombe dans ce champ, il prend les caractéristiques de ce tréfond. Alors, si l'état d'âme, le tréfond émotif, est un climat de grand dégoût en général, quelque soit l'objet qui tombe dans ce champ, il prend les caractéristiques de dégoût général. N'est-ce pas ?

Cette variation émotive est différente de celle que j'expérimente face à des objets donnés. C'est également enregistrable. Essayez donc de trouver des objets qui apparaissent dans la conscience et avec lesquels vous ne maintenez pas une relation affective. Il y a toujours une relation affective avec les objets de conscience. Mais c'est différent de ce que nous appelons état d'âme, climat de tréfond.

Parfois les climats correspondent aux opérations qui s'effectuent. Et évidemment, si le sujet se trouve dans une situation opprimante et douloureuse, et que l'état d'âme corresponde à cette situation opprimante et douloureuse, ce n'est pas très irrationnel. La structure de conscience se protège, se défend du phénomène douloureux. Tout phénomène qui apparaît dans ce champ, devient bien sûr lui aussi douloureux.

Il se peut aussi qu'il y ait des objets qui produisent leur effort pour compenser cette situation douloureuse. Mais il se trouve que, parfois, cette espèce de tréfond douloureux par exemple, ce climat douloureux de tréfond, ne se réfère plus à la situation, mais se maintient fixé. Le sujet change à présent de situation et il s'en va par là, le tréfond douloureux avec lui.

Les climats peuvent se fixer dans le psychisme et perturber la structure complète, empêchant la mobilité et la facilité de déplacement vers d'autres climats opportuns. Ces climats fixés circulent par les différents niveaux et peuvent ainsi passer de la veille au sommeil, continuer dans le sommeil, revenir à la veille et ainsi de suite pendant longtemps, enlevant de la liberté opérative au coordinateur.

Le climat situationnel est différent, il apparaît dans des situations spéciales pour le

Les tensions, par contre, ont une racine si l'on peut dire plus physique, plus corporelle. Tout, bien sûr, est corporel, mais ces tensions ont une racine plus corporelle, au moins dans le registre que l'on en a, étant donné que nous observons le système même en mouvement corporel, musculaire, et que c'est dans le musculature que l'on e le registre le plus direct de ces tensions.

Les climats sont comme plus végétaux, pour ainsi dire, plus diffus, et les tensions, par contre, s'enregistrent dans certaines zones du corps.

Le lien entre ces tensions et le psychisme n'est pas toujours direct étant donné qu'un relax mental n'accompagne pas directement un relax musculaire et que la conscience peut continuer avec des tensions et des altérations, pendant que le corps, lui, est arrivé à se détendre.

Le fait de considérer les systèmes de décharges de tensions e une certaine importance. Normalement, les gens croient que parce qu'une décharge physique musculaire s'est produite, il s'est aussi produit une détente mentale. Ce n'est pas toujours le cas. Parfois, il se produit une curieuse contradiction dans le sujet qui effectivement expérimente physiquement une décharge de tensions, mais dont le mental continue d'être tendu. Enfin, ce point est à considérer et on pourrait l'approfondir un peu.

Mais vous devez avoir des registres de ce genre dans certaines activités de décharge. Le corps est arrivé à se détendre et le mental continue d'être tendu. Ce mental est aussi corporel, alors qu'est-ce qui est tendu ? Ce ne sont pas les muscles extérieurs, ce sont d'autres genres de choses qui restent tendues.

La différence entre les tensions physiques et psychiques nous permettra, ensuite, de faire des distinctions opératives plus précises, plus importantes.

En général, dans le langage psychologique, nous pouvons dire que les tensions psychiques sont liées à des expectatives excessives, par exemple, à une attente de quelque chose où se trouve un tréfond de type possessif. Le possessif n'a pas de charge morale, le possessif est en relation avec des activités de tension.

Donc, lorsque nous parlons de certains problèmes créés par la possession psychologique, nous ne nous référons à la possession dans un sens moral, je répète, mais nous nous référons à la concomitance physique, à la tension que suscite le possessif et au relâchement que suscite le don. De sorte que, si l'on sait donner dix, il est certain que l'on reçoit cent, mais il y a des difficultés à donner, mentalement. Il y a des difficultés pour obtenir le registre de l'action de libérer. Enfin.

Les tensions psychiques intérieures sont liées aux expectatives excessives où le psychisme est mené par une recherche, une attente de quelque chose, dans un sens interne de possession.

Les contenus mentaux apparaissent comme des objets de la conscience. Ce sont des espèces de formes que la conscience organise pour répondre au monde. Ne voyez pas les formes de façon abstraite, voyez-les plutôt comme des structurations particulières qui sont faites par les contenus car, même lorsque vous parlez de formes vides, vous êtes en train de représenter. Et en représentant, vous mettez de la matière imaginaire à ces formes.

De sorte que, lorsque nous parlons de formes, ne rendez pas les formes indépendantes de la représentation, pensez plutôt que les formes sont des caractéristiques particulières que possèdent certaines structurations. Formes linéaires, formes profondes, formes cubiques, comme vous voudrez, mais cela travaille avec de la matière de représentation. Et, de plus, cela travaille dans un espace de représentation. Mais, séparer les formes et les convertir en entités qui ne sont ni représentables, ni situées dans un espace mental est quelque chose d'étrange dont on n'a pas le registre.

Il y a certaines correspondances entre les formes d'organisation des contenus de conscience. Si l'on effectue des opérations mathématiques, la représentation numérique sera opportune, mais une figure allégorique au milieu de calculs serait un peu étrange. Cette forme de représentation agirait en

provoquant du bruit dans le système sémiologique de représentation.

Les facteurs de bruit non seulement gênent le travail, mais sont aussi des foyers de distraction, ils désorientent le psychisme, ils lui enlèvent de l'énergie dans les opérations en question.

Les contenus de conscience ont une signification importante pour le coordinateur pendant qu'ils agissent dans leur niveau de formation.

Imaginez un ordinateur. Vous additionnez ou vous extrayez une racine carrée et, au lieu d'un nombre, c'est l'image d'un lion qui apparaît. Cela pourrait, bien sûr, avoir une valeur sémiologique, mais cette allégorisation crée des problèmes.

Ainsi, pendant que les contenus de conscience agissent dans leur niveau de formation, ils font des erreurs, erreurs qui existent dans le psychisme comme, par exemple, l'apparition d'une allégorie au lieu du résultat d'une opération mathématique, erreurs qui accomplissent une fonction.

Même les erreurs sont là pour quelque chose.

Il est important de comprendre la fonction que ces erreurs accomplissent, au lieu de les réprimer. Car, autrement, d'une part nous ne comprendrons rien, et d'autre part, nous ne pourrions rien faire avec cette charge si nous la maintenons en-dessous du niveau de compréhension. Donc, toute erreur du psychisme accomplit une fonction.

Il est possible qu'un contenu n'ait pas été une erreur dans un moment antérieur, mais, avec les phénomènes d'inertie, il continue à faire pression dans de nouvelles situations quand il n'est plus approprié.

Un sujet réalise un geste défensif, c'est adéquat, il protège sa structure. Le temps passe et il continue, enfermé dans son geste défensif. Alors il y a un problème ; nous commençons à considérer qu'il y a erreur quand la réponse se maintient par inertie en dehors de la situation qui l'a motivée.

Peut-être n'est-ce pas non plus une erreur, mais, du point de vue relationnel, cela peut être considéré comme un manque de réussite face aux nouvelles propositions. Le système est trop parfait pour commettre des erreurs aussi élémentaires. Ce n'est pas que cette machine, si parfaite, se trompe de cette manière, mais c'est que des problèmes apparaissent en raison de sa délicatesse même. Parfois on lui imprime des torsions, parfois on la maltraite. La machine ne fonctionne pas mal, mais elle n'est pas équipée pour être soumise à certaines pressions.

Il faut donc prendre avec délicatesse cette question des erreurs du psychisme dont nous parlons très souvent. En aucun cas nous ne devons détruire de telles erreurs, mais nous devons adapter ce système de réponses aux nouvelles situations. Bien.

Il y a une opérative qui traite basiquement de l'élimination des tensions qui altèrent la veille, au moyen de décharges complètes et non partielles, qui se règlent à partir du centre collecteur et distributeur de l'énergie. Ainsi, comme nous le disions, les contenus, les tensions qu'ont certains contenus et qui perturbent la veille, peuvent être diminués.

Les registres précis des états calmes de la veille sont aussi d'une grande utilité pour opérer, en rétablissant la normalisation sur la base de ce registre. L'opérative, la recherche de ce registre de calme interne n'est pas un thème à proprement parler, mais il peut être intéressant pour nous de travailler un peu sur ce sujet.

En parlant de climats, il y a des climats qui se fixent, il y a une opérative pour transférer ces climats, à partir de leur niveau de fixation vers d'autres

niveaux, et pour compter avec l'énergie libre de ces climats pour des opérations plus intéressantes.

Notre proposition sur ces thèmes n'est pas une proposition thérapeutique, la thérapie ne nous intéresse pas, nous ne nous en occupons pas. Nous supposons qu'il ne reste plus de malades, il devrait en être ainsi. Nous laissons tout cela sous-entendu. Ce qui nous intéresse surtout, c'est la disponibilité de cette énergie libre qui reste entre nos mains après avoir lâché certains climats fixés. Mais vous vous rendez compte qu'à ce niveau de notre travail, nous ne nous préoccupons pas des problèmes personnels qui requièrent une thérapie. Non.

Nous nous préoccupons de l'absorption de ce surplus d'énergie qui peut certainement être fixé autour de climats déterminés. C'est cela qui nous importe, et non ces autres opérations que font les guérisseurs de notre époque. Bien.

En synthèse, les quatre types de vécus mentionnés (tonus, climats, tensions, contenus) sont des facteurs favorables tant qu'ils correspondent aux opérations du coordinateur. Lorsqu'ils sont inadéquats parce qu'ils ne correspondent pas à ces opérations, il en résulte, en général, des facteurs de bruit, de perturbation.

Nous devrions à présent revoir un autre type d'erreur, en rapport avec les impulsions des appareils. Mais nous préférons le repousser jusqu'à ce que nous ayons spécifié le problème des impulsions.

Nous devrions aussi tenir compte de la façon dont s'intègre le circuit entre sens, mémoire, coordinateur, niveaux, centres.

Nous disons : les connectives entre sens, mémoire, conscience et centres révèlent des aspects importants du fonctionnement du psychisme. Ces circuits de connexion travaillent en inter-régulation. Ils sont réglés entre eux, ajustés entre eux en dynamique continue, portant ainsi tout le psychisme à une auto-régulation complexe. Tout le psychisme est dans une auto-régulation complexe dans laquelle, lorsqu'un facteur se modifie, tous les autres facteurs se modifient.

Lorsque, par exemple, le coordinateur passe de la perception à l'aperception, l'évocation est inhibée. Observez-vous ce genre de mécanisme ?

Le coordinateur est maintenant attentif à un objet de perception et, tant qu'il est attentif à cet objet, les données fournies mécaniquement par la mémoire sont bloquées. Vous me direz que, de toute façon, des données passent pour que la donnée de perception puisse être reconnue. Mais l'évidence des opérations de la mémoire disparaît, la porte de la perception se trouve ouverte et l'attention se dirige alors vers elle.

C'est un cas comme tant d'autres. Nous parlons de la raison pour laquelle nous disons inter-régulation ; nous le disons par suite des registres que nous avons de ces opérations.

Par contre, l'aperception de la mémoire (l'évocation) inhibe la perception. Observez le regard du sujet quand il évoque. Il a tendance à fermer les paupières, il a tendance à diminuer l'activité des sens externes. Observez aussi ce qui arrive à un mental perturbé lorsque ces processus se mélangent, alors qu'ils devraient être inter-régulés et compensés. Là, au contraire, le sujet est plongé dans un monde d'évocation et son regard devient fixe, cristallin et ouvert. Nous comprenons alors qu'il a une sorte d'activité hallucinatoire, où ce qui arrive avec son évocation est transporté au monde objectif en le recouvrant, comme s'il recevait de l'information de l'extérieur.

Ceci est intéressant à observer car cela nous arrive, ce n'est pas

pathologique. Mais cela s'observe pleinement dans des cas plus sérieux. Bien. Il y a un système d'inter-régulation dans les mécanismes. Lorsque les sens externes agissent, l'entrée de stimulations internes se freine et inversement. La plus grande inter-régulation apparaît dans les changements de niveau de travail, lorsqu'en descendant au sommeil les mécanismes de réversibilité se bloquent. C'est un autre cas, bien qu'à un autre niveau, n'est-ce pas ? Nous descendons de niveau de conscience, les mécanismes de réversibilité se bloquent - inter-régulation - libérant alors avec force les mécanismes d'association.

Nous avons le registre des inter-régulations continues, de tous côtés.

De leur côté, les mécanismes critiques inhibent les mécanismes associatifs, en même temps qu'ils commencent leur travail en montant à la veille.

Il y a aussi une inter-régulation automatique entre les sens. Lorsque la vue amplifie son seuil moyen, les seuils du toucher, de l'odorat et de l'ouïe diminuent, et la même chose se produit pour les autres sens (fermer les yeux pour mieux entendre, etc...).

Sur ce thème, nous pouvons considérer sommairement quelques sources de bruit ou quelques autres choses. Les bruits sont produits par des interférences dans le circuit de l'information ou dans le circuit de décision. En utilisant la même voie de communication, les bruits peuvent arriver à n'importe quel appareil ou aux centres, provoquant ce que nous appellerons par la suite des erreurs de conduite.

Lorsque les impulsions impropres à un circuit s'infiltrent dans ce circuit, elles altèrent les données de l'information, surtout dans le cas des sens externes. C'est ce que nous avons dit antérieurement lorsque nous disions que toute l'information arrivant par les sens externes était affectée par l'état dans lequel se trouvait la machine à ce moment-là, machine qui, de toute façon, fournit de l'information, même si on ne l'enregistre pas.

Si le circuit se trouve à ce moment-là dans un état de climat fixé, tout ce qui arrive du monde extérieur est teinté par ce climat, et, bien entendu, il en résulte une information assez bruyante.

Le bruit a l'habitude de produire une augmentation des tensions internes, qui débordent du seuil de tolérance en interférant avec les canaux informatifs. Cela s'enregistre finalement comme une douleur mentale, comme une perturbation mentale, et l'arrivée aux seuils de tolérance dans les opérations des appareils s'enregistrent aussi comme douleur mentale.

Lorsque les climats et les traînages arrivent au coordinateur avec les tensions, ils y provoquent une émission de réponses inadéquates. Cela est dû au manque de paramètres du coordinateur pour ordonner un tel mélange d'information.

Après cela, je pense que nous pourrions parler un peu des impulsions, maintenant que vous allez mettre plus en dynamique le fonctionnement du psychisme.

Lorsque les sens externes agissent, l'entrée de stimulations internes se freine et inversement. La plus grande inter-régulation apparaît dans les changements de niveau de travail, lorsqu'en descendant au sommeil les mécanismes de réversibilité se bloquent. C'est un autre cas, bien qu'à un autre niveau, n'est-ce pas ? Nous descendons de niveau de conscience, les mécanismes de réversibilité se bloquent - inter-régulation - libérant alors avec force les mécanismes d'association.

Nous avons le registre des inter-régulations continues, de tous côtés.

De leur côté, les mécanismes critiques inhibent les mécanismes associatifs, en

même temps qu'ils commencent leur travail en montant à la veille.

Il y a aussi une inter-régulation automatique entre les sens. Lorsque la vue amplifie son seuil moyen, les seuils du toucher, de l'odorat et de l'ouïe diminuent, et la même chose se produit pour les autres sens (fermer les yeux pour mieux entendre, etc...).

Sur ce thème, nous pouvons considérer sommairement quelques sources de bruit ou quelques autres choses. Les bruits sont produits par des interférences dans le circuit de l'information ou dans le circuit de décision. En utilisant la même voie de communication, les bruits peuvent arriver à n'importe quel appareil ou aux centres, provoquant ce que nous appellerons par la suite des erreurs de conduite.

Lorsque les impulsions impropres à un circuit s'infiltrent dans ce circuit, elles altèrent les données de l'information, surtout dans le cas des sens externes. C'est ce que nous avons dit antérieurement lorsque nous disions que toute l'information arrivant par les sens externes était affectée par l'état dans lequel se trouvait la machine à ce moment-là, machine qui, de toute façon, fournit de l'information, même si on ne l'enregistre pas.

Si le circuit se trouve à ce moment-là dans un état de climat fixé, tout ce qui arrive du monde extérieur est teinté par ce climat, et, bien entendu, il en résulte une information assez bruyante.

Le bruit a l'habitude de produire une augmentation des tensions internes, qui débordent du seuil de tolérance en interférant avec les canaux informatifs. Cela s'enregistre finalement comme une douleur mentale, comme une perturbation mentale, et l'arrivée aux seuils de tolérance dans les opérations des appareils s'enregistrent aussi comme douleur mentale.

Lorsque les climats et les traînages arrivent au coordinateur avec les tensions, ils y provoquent une émission de réponses inadéquates. Cela est dû au manque de paramètres du coordinateur pour ordonner un tel mélange d'information.

Après cela, je pense que nous pourrions parler un peu des impulsions, maintenant que vous allez mettre plus en dynamique le fonctionnement du psychisme.

10ème jour

RELATION ENTRE LES NIVEAUX - ESPACE DE REPRESENTATION

Nous allons parler brièvement et considérer seulement quelques aspects de la relation entre les niveaux et quelques aspects sur la conformation de l'espace de représentation. En réalité, nous allons reconsidérer des choses dites.

Nous appelons inertie de niveau l'activité propre d'un niveau qui essaie de se maintenir, même lorsque les contenus glissent vers un autre niveau de travail. C'est-à-dire que tout niveau essaie de maintenir son travail caractéristique, même lorsque l'on est en train de changer de niveau, même lorsque le niveau change.

Par exemple, à mesure que l'on descend au demi-sommeil, les mécanismes propres au niveau de veille continuent d'agir avec les relations qui leur sont propres.

Mais, comme de toute façon une baisse de niveau se produit, lorsque des mécanismes propres au niveau de veille s'introduisent dans les niveaux de demi-sommeil et de sommeil, le cas du "rebond" se produit, quand cette inertie de défense des niveaux se rompt.

De sorte que chaque niveau essaie de maintenir cette inertie structurelle, mais, parfois, à partir d'un niveau, les mécanismes qui lui sont propres s'introduisent dans un autre niveau et l'autre niveau produit une réponse. Exemple : on place le sujet en attitude de demi-sommeil. Il essaie de maintenir sa posture mentale de réversibilité dans cette attitude de demi-sommeil. Il se laisse tomber du demi-sommeil au sommeil et maintient toujours la réversibilité. Comme ce sujet est fatigué (certains ont essayé toute cette forme de travail), il tombe de toute façon de niveau, mais il tombe en se rendant compte qu'il entre dans l'état de sommeil.

Normalement, les mécanismes de réversibilité se bloquent quand on tombe de niveau. Dans ce cas, le niveau chute et les mécanismes de réversibilité se maintiennent actifs. Par exemple, face à la présence de nouveaux contenus, des nouveaux niveaux, le sujet expérimente qu'il peut les observer, qu'il peut les enregistrer et qu'il peut les critiquer. Cette attitude, vous le savez, correspond à la veille. Dans des cas déjà plus extraordinaires, il se trouve à présent que le sujet dort, il sait qu'il dort, il observe les contenus propres au niveau de sommeil et les observe avec un sens critique et auto-critique. Il comprend qu'il dort et, de plus, il fait des efforts pour se réveiller, mouvoir les contenus, les expérimenter ou essayer de changer de nouveau de niveau.

Cette introduction des mécanismes de réversibilité d'un niveau de veille dans le niveau de sommeil est possible dans des situations exceptionnelles. Cela arrive parfois accidentellement à bien des gens, mais sans ce passage que nous avons décrit. Bien des gens, dormant, se rendent compte tout d'un coup qu'ils dorment. De toute façon, ce cas se réfère à ce phénomène d'introduction de mécanismes propres à un autre niveau.

Bien. Nous disions que chaque niveau essaie de maintenir son inertie. Ces cas sont très peu fréquents grâce à cette inertie propre à chaque niveau.

Mais on observe des choses curieuses. Si ce travail se réalise en forçant l'inertie des niveaux, nous trouvons un autre exemple très intéressant, l'exemple du rebondissement des contenus des niveaux inférieurs dans lesquels s'étaient introduits les mécanismes de réversibilité de la veille.

De sorte que, compensatoirement en veille, notre ami va rencontrer l'apparition de contenus hallucinatoires, après s'être exercé dans ces travaux pendant un certain temps. Et maintenant, il croit entendre des voix hors de lui, il croit voir des choses hors de lui, etc...

Ces phénomènes accompagnent compensatoirement des travaux tels que l'introduction de mécanismes de réversibilité dans les mécanismes infra-vigiliques.

C'est le cas le plus illustratif de rebondissement. Ce n'est pas parce qu'un contenu en tombant de niveau rebondit, non, ce n'est pas l'idée, car les contenus d'un niveau, qui sont des vécus d'un autre genre, transitent par les différents niveaux sans que des rebondissements significatifs se produisent. L'idée se réfère plutôt à l'introduction de mécanismes d'un niveau dans les mécanismes d'un autre niveau et à des rebondissements de contenus, avec toute la constellation qui y correspond sur le niveau qui l'a initié.

C'est donc l'idée, face à quelques questions sur le point des "rebonds". Et il y a des exemples très intéressants et aussi quelques questions expérimentales qui illustrent bien les rebondissements de niveaux.

Parfois aussi, par accident, par altération de l'état de veille, le sujet tombe de toute façon, par fatigue, dans les niveaux de demi-sommeil et de sommeil. Mais son état d'alerte reste actif, en raison des nombreuses perturbations que le sujet peut avoir, et non parce qu'il force un type de travail interne. Il se maintient actif et alors, c'est le moment où arrivent ces autres états que nous avons tous enregistrés : nous être trouvés en plein sommeil et nous être rendu compte que nous dormions, etc...

Quand ce genre de choses arrive, nous nous trouvons ensuite sûrement en veille avec quelques perturbations, peu graves, compensatoires.

De toute façon, ceci se réfère à cette question des "rebonds", en comprenant toujours cela comme une rupture, comme un forçage des niveaux qui sont protégés par leur champ d'inertie, et protégés d'une certaine façon, pour que ne se produisent pas de mélanges de mécanismes dans leur travail.

Quant au traînage, il se réfère aux contenus qui ont travaillé dans un niveau donné, des contenus de représentation, que certains climats ont accompagnés, et qui continuent d'agir bien que le sujet ait changé de niveau de conscience.

Ceci est le traînage simple, c'est-à-dire que le sujet se réveille, bien, mais le climat du rêve qu'il a eu continue. Comme maintenant il est en veille, il dit : "quel rêve stupide, cela n'a rien à voir avec la réalité". Mais il continue d'être envahi pendant un certain temps par le climat du rêve qu'il trouve stupide. Et cela dure un court moment jusqu'à ce qu'il établisse une connexion avec son nouveau niveau.

Il semble que c'étaient les deux points les plus significatifs qui préoccupaient certains.

Quand à l'espace mental, nous disons que d'une certaine façon l'espace mental, l'espace de représentation dans lequel se trouvent les images provenant de n'importe quel sens, cet espace mental est une sorte d'image. Nous disons que cet espace de représentation est en rapport avec le registre de type visuel interne, même lorsqu'apparaissent des représentations de type auditif, tactile, etc...

Bien. Des phénomènes très intéressants arrivent avec cet espace. A mesure que le niveau de conscience descend, l'espace de représentation augmente en dimension. A mesure que l'on monte de niveau de conscience, l'espace de

représentation diminue. Il devient pour ainsi dire plan et ceci permet, dans le niveau de veille, d'établir une distinction entre le monde objétal extérieur et le monde intérieur.

Ceci se produit de cette façon parce qu'en descendant de niveau de conscience, le registre des sens externes diminue et celui du cénesthésique interne augmente. Ainsi, à mesure que l'on descend de niveau et que le registre des signaux de toutes les parties de l'intra-corps augmente, la configuration de l'espace mental augmente également. Il prend dimension et amplitude.

Au fur et à mesure que l'on monte de niveau de conscience, les signaux provenant de la cénesthésie s'éteignent, diminuent, et les confrontations avec les données commencent, données que l'on enregistre des opérations mentales d'un côté, et d'un autre côté, données provenant des sens externes.

Donc, montée de niveau signifie, aplanissement de l'espace de représentation, absence de registre des autres configurations qui se font dans les niveaux plus profonds.

Evidemment, l'espace de représentation agit en pleine veille, mais cet espace, au lieu de prendre du "volume", marque les différences dans la représentation de phénomènes extérieurs et des phénomènes intérieurs. De toute façon, il a aussi sa profondeur et son volume.

Lorsqu'en pleine veille, je me représente un phénomène qui est derrière moi, je le représente avec une sorte d'espace mental, qui inclut dans ce cas la partie arrière, bien que les yeux ne soient pas là. Mais comme la disposition des yeux et des autres sens est d'un type, ce genre de représentation, ce genre de profondeur est celui qui à son tour me permet de marquer la différence entre les phénomènes extérieurs et intérieurs.

Ceci n'arrive pas quand on descend de niveau et on observe les phénomènes dans n'importe quelle direction. Alors je me vois moi-même, comme cela arrive dans les rêves, de l'extérieur, comme si je me percevais à partir des registres que j'ai dans les différentes parties de l'espace de configuration. Ce n'est pas difficile à observer et il n'y a pas de quoi se compliquer sur ce point.

Mais par contre, ce qui a de l'importance pour nous c'est d'observer le caractère hallucinatoire des propres contenus de représentation, dans un espace de représentation différent de celui de la veille, d'observer dans le niveau de sommeil ces contenus comme étant à l'extérieur de soi, soi-même placé dans les limites de l'espace de représentation qui sert en même temps de contenant des objets représentés.

Dans le cas du rêve, il arrive que les objets qui sont représentés soient la représentation de soi-même, par exemple. Et moi-même est placé à l'intérieur de cet espace de représentation et soi-même est observé à partir des limites du contenant. Alors que du niveau de veille, on observe le monde, comme à l'extérieur, comme non inclus dans l'espace de représentation, et on apparaît soi-même à l'autre extrémité de la représentation, comme si le moi était diamétralement opposé par rapport aux phénomènes.

Mais en veille, on ne se voit pas soi-même dans l'espace extérieur, mais à partir de soi on observe les phénomènes qui sont séparés par cet espace de représentation, sauf dans le cas d'hallucination en veille, qui est un autre cas où cet espace mental se modifie également.

C'est précisément l'espace de représentation qui se modifie dans les cas hallucinatoires, et l'on confond ce qui arrive à l'intérieur de l'espace de représentation, comme si cela arrivait de l'extérieur.

Et si cela arrive c'est parce que les mécanismes de réversibilité se sont bloqués et que le niveau de conscience e changé. Et, bien que le sujet soit mécaniquement en veille, il se situe dans d'autres niveaux.

Bien. Ainsi, il n'y e pas grand chose à rajouter sur ce sujet. Nous allons donc commencer à faire allusion e certains travaux entre nous.

11ème jour

SPÉCIALISATIONS DÉ REPONSES

Nous allons en terminer avec les appareils et nous reprendrons quelques points sur les impulsions dont nous avons un peu parlé.

Nous appelons centres les appareils qui contrôlent la sortie de la réponse vers le monde. Ces centres apparaissent comme spécialistes des réponses de relation.

Le simple mécanisme originel de stimulation-réponse est très complexe dans l'être humain. La réponse différée, comme nous l'appelons, est une caractéristique de ce mécanisme. Elle se différencie de la simple réponse réflexe par l'intervention de circuits de coordination et par la possibilité de canaliser la réponse précisément par différents centres. Bien.

Cette stimulation-réponse est bien différente du cas de la réponse différée, cette dernière faisant de nombreux parcours avant de se manifester vers le monde.

Nous faisons une distinction entre deux cas. Dans le premier cas, il y a une stimulation qui peut venir des sens ou de la mémoire vers cette conscience ; dans cette conscience, de nombreuses opérations se produisent et ensuite, en accord avec le niveau du signal élaboré par la conscience, la sortie est cherchée au travers d'un centre. Dans le deuxième cas, il y a un simple signal qui va directement d'un sens au centre, en évitant la conscience, nous appelons ce cas simple, le réflexe.

Lorsqu'un coup est donné sur une partie de la jambe, le genou, la jambe se mobilise, sans que cette stimulation ait besoin de passer par les mécanismes très compliqués de la conscience. Car, si c'était le cas, ces mécanismes enverraient finalement leur signal sous forme d'image, image qui chercherait le niveau correspondant dans le système de représentation et de là agirait sur le centre adéquat pour envoyer la réponse vers le monde. Rien de tout cela n'arrive avec ce type de réponse, qui a simplement surgi de stimulations et qui est directement allé à l'appareil de réponse, sans participation d'aucun type d'image. Bien sûr, presque simultanément, une image se configure, mais dans ce cas, cette stimulation qui est passée de l'appareil de réception au centre, cette stimulation s'est aussi dédoublée et est allée voir la mémoire où cette donnée a été mise en archive. Il est possible qu'ensuite, provenant de la mémoire et arrivant à la coordination, s'élabore une image et, même si la stimulation a déjà disparu et que la réponse réflexe s'est déjà produite, de l'information continue à être envoyée à partir de la mémoire, et qu'une image se maintienne qui renforce à son tour la réponse du centre de sortie.

L'idée n'est pas difficile à saisir et n'importe qui, recevant un coup sur le genou effectue la réponse, alors que l'image, postérieure de toute façon, se maintient non seulement par le signal d'entrée de la stimulation qui diminue, mais aussi par le renfort continu de la mémoire. Bien.

Les centres travaillent structurés entre eux et avec des registres propres. Ces registres existent en plus du registre général que possède le coordinateur, cela grâce à l'information qui arrive des sens internes au moment d'agir dans le milieu et aussi grâce aux connexions entre centres et coordinateur.

C'est-à-dire qu'on a aussi conscience de ce qui se passe avec l'activité des centres, puisque les centres, en effectuant les travaux de réponse, donnent aussi un signal interne à l'appareil de sensation. Ces centres peuvent continuer à donner un signal de réponse, peuvent retenir ce signal de réponse ; ce même

signal qui arrive aux centres peut se déplacer et chercher un autre canal, etc... Puisque, dans la sortie même, il y a un retour du signal vers un appareil interne qui enregistre ce qui arrive avec la réponse.

Si je lance ma main dans une direction, ma main pourrait continuer ce mouvement, ne pas arriver à l'objet, commettre de nombreuses erreurs, si, en dehors de la sensation que j'ai par les autres sens qui observent les diverses réponses, je n'avais pas aussi la sensation interne de ce mouvement.

Si je dois pousser délicatement une machine et si je le fais avec beaucoup de force, cette machine saute de son emplacement. De plus, la résistance que me donne cette machine m'indique la pression que je dois exercer. Je connais cette pression grâce à la réponse, c'est-à-dire à l'action motrice que je développe sur la machine. De toute façon je trouve une résistance déterminée dont j'ai la sensation interne. Grâce à cette sensation interne, je règle alors l'activité.

On a donc en plus la sensation de l'activité des centres de réponse.

Nous avons commenté ce qui suit dans un autre degré d'explication lorsqu'au début de nos conversations nous avons revu des choses très anciennes. Il s'agit de la même chose, mais à un autre niveau d'organisation des idées.

En parlant des centres, que nous avons vu détachés du reste, nous disons maintenant que **le centre végétatif** est la base du psychisme. C'est le centre où s'activent les instincts de conservation individuelle et de l'espèce et ceux-ci excités par des signaux correspondant à douleur et plaisir, se mobilisent en défense et expansion de la structure totale.

De sorte que je n'ai de registre de ces instincts de conservation individuelle et de l'espèce que par des signaux déterminés. Les instincts n'existent pas en eux-mêmes, mais se manifestent au moment où certains signaux me donnent le registre qu'une partie ou que la totalité de la structure se compromet.

Les instincts ne sont pas des appareils, ils n'ont pas de fonctionnement dont on puisse avoir le registre, mais le comportement particulier du psychisme face aux stimulations de douleur ou de plaisir met en marche des activités que nous appelons instinctives. C'est une chose bien différente.

Le centre végétatif se mobilise aussi par des images, mais des images de registre cénesthésique. Et ces images viennent promues par l'état de fatigue ou de sommeil par exemple. On possède un registre cénesthésique de cet état, on a le registre cénesthésique de ce qui se convertit ensuite en sensation de faim, on a le registre cénesthésique du réflexe du sexe. Le registre cénesthésique augmente en cas de maladie, de manque de sens externe aussi. Ceci exige que les centres donnent des réponses compensatoires équilibrantes à ces impulsions cénesthésiques qui arrivent de différentes parties de la structure.

Nous disons que ce centre végétatif est le producteur énergétique. Il est producteur énergétique dans un certain sens : ce n'est pas lui qui produit l'énergie de tout le psychisme, mais c'est lui qui effectue les réponses adéquates pour que certains niveaux d'énergie se libèrent, compensant ainsi les signaux qui ont été détectés par voie cénesthésique.

Ainsi, d'une certaine façon, en renversant ses activités vers l'intérieur, sur la propre machine, il agit pour que certaines barrières s'ouvrent et se ferment, pour permettre le travail de certains niveaux d'énergie.

Il prend donc ses registres cénesthésiques et donne à son tour la réponse pour que se mette en marche un point ou un autre de l'intracorps par exemple.

Ce centre évite presque totalement les mécanismes de conscience, mais son travail est capté par les sens internes qui envoient sur la conscience leur signal. Ce signal se transforme en image qui peut mobiliser les parties involontaires

des autres centres.

C'est-à-dire que même lorsqu'il donne une réponse, même lorsque le signal sensoriel va au centre végétatif et qu'une réponse est donnée, de toute façon ce signal peut aussi agir sur la mémoire et de là, arriver à la coordination. De toute façon le coordinateur a conscience des signaux, mais ce n'est pas la conscience de ces signaux qui mobilise la réponse du centre végétatif.

Le centre sexuel est le collecteur et le distributeur énergétique principal. Il opère par concentration et diffusion alternées, avec une aptitude pour mobiliser l'énergie d'une façon localisée ou diffuse. Son travail est volontaire et aussi parfois involontaire. Et il s'y passe un peu la même chose que dans le centre végétatif dont il est une spécialisation, la spécialisation la plus immédiate. La tension dans ce centre donne de forts registres cénesthésiques, de même que la distribution d'énergie à partir de ce centre vers les autres centres donne aussi des forts registres cénesthésiques.

La diminution des tensions dans le centre sexuel se produit par des décharges propres à ce centre, par des décharges au travers des autres centres et par la transformation d'un signal à la conscience qui convertit cette charge en image. Il peut aussi collecter des tensions du corps et des autres centres, étant donné qu'il est fortement lié à l'appareil végétatif, qui prend les signaux de toutes les impulsions cénesthésiques. Par conséquent ces signaux des autres impulsions cénesthésiques arrivent aussi à mobiliser le centre sexuel dans ses réponses mêmes.

Ce collecteur, est collecteur de diverses impulsions, et pas seulement des impulsions qu'on pourrait considérer strictement sexuelles.

La structure végétative-sexuelle est la base à partir de laquelle s'organisent tous les centres, et par conséquent tout le système de réponse. Et il en est ainsi parce que ces centres sont directement liés aux instincts de conservation individuels et de l'espèce. Cette base instinctive nourrit alors le fonctionnement de tous les autres systèmes de réponses.

Si cette base, sur laquelle reposent divers appareils de réponse, fait défaut, nous trouvons nécessairement des perturbations dans toute la chaîne de réponse.

Lorsque l'énergie monte par les centres et active les niveaux de veille, le centre végétatif continue d'opérer à la base.

Le centre moteur agit comme régulateur des réflexes extérieurs et des habitudes de mouvement. Il permet le déplacement du corps, qui travaille dans l'espace par tensions et relaxations. Beaucoup de tensions sont d'origine motrice et ces tensions se trouvent dirigées aux objets comme s'il s'agissait d'une surcharge de centre.

En réalité, tous les centres travaillent par surcharge pour donner une réponse.

Le centre émotif dans son travail est en premier lieu régulateur et synthétiseur de réponses situationnelles, ceci s'effectuant au moyen d'un mécanisme d'adhésion ou de rejet. De ce travail caractéristique du centre émotif, on enregistre l'aptitude particulière du psychisme à expérimenter des sensations d'approche de ce qui est plaisant ou d'éloignement de ce qui est douloureux. Ces sensations sont comme produites à l'intérieur du psychisme même, sans que pour cela le corps n'intervienne dans les situations rencontrées.

En réalité, il semble que la machine soit équipée ainsi pour avoir également le registre interne de ce qui est dangereux, douloureux ou plaisant, et pour que l'on puisse expérimenter, face à ces objets, des espèces de déplacements psychiques.

Mais bien sûr, quand le danger est objéтал, extérieur, nous ne pouvons pas faire grand chose avec ce déplacement psychique.

De plus, il peut arriver qu'il n'y ait pas de danger objéтал extérieur, et cependant que cet état de rejet ou d'adhésion face aux objets soit expérimenté comme émotion. De plus, il est possible qu'il n'y ait aucun objet extérieur mais que dans ce cas, ce soit l'objet de sa propre représentation, qui provoque, par l'apparition d'images, des déclenchements du centre émotif. Les choses deviennent alors assez compliquées, car il n'y a pas de quoi fuir objétalement et cependant on fuit le registre de sa propre conscience.

Lorsque le centre émotif donne des réponses débordantes, des altérations se produisent dans la synchronisation des autres centres, par blocages partiels. Ce cas de réponse peut donner lieu à des phénomènes, tels ceux de la conscience émotionnée, base d'une conduite que nous étudierons également.

Le centre intellectuel répond à partir des images des mécanismes de conscience appelés, abstraction, classification, association, etc...

Le centre intellectuel va travailler comme un système de réponse à partir d'impulsions converties en images, qui proviennent de mécanismes déterminés de conscience.

Il travaille par sélection ou confusion d'images dans une gamme qui va des idées aux différentes formes d'imagination. Même si ces idées semblent très abstraites, très éthérées, nous disons cependant que nous en avons un registre sensoriel interne, car sans cela, nous ne pourrions pas nous souvenir ensuite de ces idées, et de plus nous ne pourrions pas suivre une séquence d'idées. De ce fait, on a un registre physique interne, c'est-à-dire cénesthésique, de ces idées, aussi abstraites et éthérées qu'elles paraissent.

Ce centre intellectuel travaille donc par sélection ou confusion dans une gamme qui va des idées aux différentes formes d'imagination, dirigée ou divagatrice, en pouvant élaborer des réponses, différentes formes de réponses, comme les images symboliques, sémiologiques, allégoriques, etc...

Lorsque les réponses incorrectes de ce centre débordent de leur enceinte, elles produisent une confusion dans le reste de la structure, et pour cela dans le comportement.

Il y a des différences de vélocité dans la dictée de réponses au milieu. Cette vélocité est proportionnelle à la complexité du centre. L'intellect élabore une réponse lente, l'émotion et la motricité le font avec plus de rapidité, la vitesse interne du fonctionnement végétatif et du sexe étant considérablement plus grande que celle des autres centres.

Nous avons dit que le fonctionnement des centres était structurel, ce qui s'enregistre par des concomitances dans les autres centres, lorsqu'il y a un centre qui agit comme primaire. Le travail intellectuel, par exemple, est accompagné par un tonus émotif. Nous supposons qu'il est accompagné par un certain goût ou dégoût pour l'étude qui s'effectue. Ce tonus aide à se maintenir dans le travail, aide de toute façon à continuer à travailler, pendant que dans ce cas la motricité se réduit au minimum.

Le centre de réponse intellectuel travaille donc, l'émotivité maintient la charge, mais au détriment du centre contigu, moteur, qui tend à s'immobiliser à mesure que s'accroît l'intérêt intellectuel.

Si, par contre, il s'agit de la recombinaison végétative, par exemple à un moment où le sujet expérimente faiblesse ou maladie, toute l'énergie est alors occupée à ce travail de recombinaison végétative. Le centre végétatif travaille pleinement pour donner des réponses internes équilibrantes, et l'activité des autres centres se réduit au minimum.

Les centres peuvent travailler avec des disfonctions, ce qui provoque également des erreurs de réponse.

Les contradictions entre les centres surgissent quand les réponses ne s'organisent pas structurellement et que les centres déclenchent des activités dans des directions opposées entre elles.

On peut utiliser la formule : en contradiction, on pense, on sent et on agit dans des directions opposées.

IMPULSIONS

Les impulsions qui arrivent à la conscience, provenant des sens et de la mémoire, sont transformées en représentations, disons simplement en images. La conscience mène le processus de ces structures de perception et de réminiscence afin d'élaborer des réponses efficaces dans son travail d'équilibre des milieux extérieur et intérieur.

Une rêverie, par exemple, est une image-réponse au milieu interne de la conscience et un déplacement moteur est un mouvement-réponse au milieu extérieur du psychisme, également mu par des images.

Dans le cas des idéations purement intellectuelles, menées à des niveaux sémiologiques, par exemple, à des niveaux purement conceptuels, nous avons un autre type de réponse au milieu externe ; et ce signe va accomplir des fonctions de communication comme dans le cas du langage, bien que nous sachions qu'il y a des signes et des idées pures, abstraites, qui reviennent vers l'intérieur de la machine.

D'autre part, n'importe quelle représentation surgissant dans le champ de présence du coordinateur, suscite des chaînes associatives entre l'objet présent et sa coprésence.

Ainsi, alors que l'objet est appréhendé avec précision et détail dans le champ de présence, dans le champ de coprésence apparaissent des relations d'autres objets qui ne sont pas dans le champ de présence, mais qui y sont liés.

On se rend compte de l'importance des champs de présence et de coprésence dans la traduction d'impulsions, comme dans le cas de la traduction allégorique, dont une grande partie de la matière première provient des données arrivées dans la coprésence de veille.

Dans ce cas de travail de coprésence, la mémoire joue aussi un rôle fondamental. Elle fournit les signaux de données qui ne sont pas présentes, mais qui sont coprésentes.

La conscience effectue des relations entre les données présentes et d'autres qui ne sont pas présentes mais qui, d'une certaine façon, sont liées à l'objet. Elles sont liées par similitude ou différence, ou par ce que vous voulez, mais elles sont liées à cet objet. Le lien qui s'établit est un lien de mémoire, mais comme il agit dans le système de relation de la conscience, nous le plaçons dans le champ de coprésence, bien que les données soient fournies par la mémoire. Est-ce clair ?

Dans ce contexte, le problème des impulsions a un sens en raison de la

forme particulière qu'a le coordinateur de travailler les représentations. En général, le coordinateur travaille ces représentations par deux voies possibles.

La voie **abstractive** qui opère en réduisant la multiplicité des phénomènes à leurs caractères essentiels, qu'il s'agisse de phénomènes du monde dit extérieur ou du monde intérieur. De toute façon, il existe une activité abstractive d'une part, et cette autre activité : **l'associative**, qui structure les représentations sur la base de similitude, contiguïté, contraste, qui sont les formes principales bien que d'autres formes mineures existent sûrement. Ces voies, selon le niveau où elles opèrent, établissent différentes mises en ordre.

La conscience structure des images à l'intérieur d'un espace de représentation, à partir de ces deux voies d'abstraction et d'association.

Ces images sont des liens, des connexions entre la conscience qui les forme et les phénomènes du monde objétal auxquels elles se réfèrent. Il n'y aurait pas de communication entre le monde objétal et la conscience si ces connexions n'existaient pas. Ces connexions, qui sont parties de certaines voies comme impulsions, produisent ces images, se mettent en place dans l'espace de représentation au niveau qui leur correspond, et effectuent leur déclenchement de signal sur le centre qui convient pour que ce signal se manifeste vraiment au monde extérieur ou intérieur.

Aussi bien dans la veille que dans les autres niveaux, ces images sont des liens entre le psychisme et ces réalités que l'on veut signaler et qui apparaissent nettement traduites.

Nous étudierons seulement les impulsions mises en relation de façon directe avec les mécanismes abstractifs et associatifs, et non celles qui sont mises en relation avec d'autres mécanismes.

Bien sûr, ces impulsions se verront fortement traduites et transformées, même avant d'arriver à la conscience. Avant d'arriver à ces appareils abstractifs et associatifs, certaines impulsions se trouvent déjà fortement modifiées par les systèmes de traduction et de transformation, selon les conditions sensorielles antérieures et, par la suite, selon le travail des niveaux de conscience.

Que disons-nous ? Nous disons que les impulsions qui partent de l'appareil sensoriel arrivent à la conscience et, dans la conscience, ouvrent le passage, soit à la voie associative, soit à la voie abstractive. Déjà avant d'arriver à la conscience, ces impulsions peuvent être transformées ou traduites. C'est transformées ou traduites qu'elles vont ouvrir dans la conscience ces différentes voies, donc avec une information qui n'est pas celle qui correspond exactement à la donnée qui arriva aux sens.

La même chose arrive avec les données provenant de la mémoire. Elles ouvrent des voies associatives ou abstractives dans la conscience, mais elles sont déjà traduites ou transformées avant d'arriver à la conscience.

Mettons en évidence une fois de plus que ces impulsions jaillissent de chaque sens, qu'elles se traduisent ensuite comme images correspondantes, bien que ces images ne soient pas visuelles, sauf, évidemment, celles de la vue. Mais tous les sens font

Leur déclenchement sensoriel, qui va se traduire en images correspondantes au sens qui les a produites : images auditives, tactiles, cénesthésiques, etc...

De cette façon, les impulsions cénesthésiques produiront des images, mais les phénomènes de traduction et de transformation compliqueront énormément les choses, à tel point que des images correspondant à un sens apparaîtront, alors qu'en réalité elles proviennent des impulsions d'un autre sens.

Ainsi, par exemple, une donnée cénesthésique interne arrive à la conscience

et ouvre une voie associative ou abstractive, et cette donnée, en arrivant à la conscience, apparaît ou se configure comme une image visuelle, alors qu'en réalité sa source première a été cénesthésique. La cénesthésie n'informe pas avec des données visuelles, mais, cependant, une traduction de l'impulsion se produit, et la donnée, d'abord cénesthésique, arrive à présent à la conscience comme image visuelle, dirions-nous, ou auditive, ou d'un autre type.

Ces transformations et traductions d'impulsions créent d'énormes complications pour suivre le cheminement de ces impulsions en général. Autrement dit, il est très difficile de suivre l'impulsion en question, précisément à cause de ces transformations qui s'effectuent en chemin. Et c'est justement ce qui a empêché des gens préoccupés par ces thèmes de voir comment fonctionne précisément l'appareil psychique. Il n'y a pas de moyen de se rendre compte du fait qu'une donnée part et qu'elle se termine en une autre donnée, c'est-à-dire de cette mobilité qu'a l'impulsion, de cette transformation, de cette traduction que subit l'impulsion.

En comprenant ce point, la souffrance acquiert une autre valorisation, une valorisation très différente, puisque ce qui produit la douleur en un point, peut dans l'évocation, être illusoirement transformé, traduit, et peut bien sûr subir de nouvelles déformations. Et quant à la souffrance, cette espèce de registre psychologique, (et là nous ne parlons déjà plus de la douleur), les mêmes considérations sont valables, puisque les impulsions, en se transformant dans des images qui ne correspondent pas, mobiliseront des réponses qui ne correspondront pas non plus aux impulsions initiales de douleur et de souffrance.

Le problème initial de la douleur et de la souffrance, considéré simplement comme sensation, est intéressant. Mais, comme nous savons que ces sensations sont à la fois transformées et déformées dans la représentation, la sensation ne nous suffit pas pour expliquer le phénomène de la souffrance, il est nécessaire de faire en plus appel au travail de l'imagination.

D'autre part, les impulsions en partant des sens, s'enregistrent dans ce que nous avons appelé jusqu'à présent appareil de mémoire. Cette sensation initiale de douleur, qui a surgi d'un sens, en s'enregistrant dans la mémoire, en se réordonnant dans la mémoire, va subir des transformations et des traductions. C'est donc une donnée transformée puis fournie par la mémoire qui va ouvrir différents canaux dans la conscience nous, mais derrière. Cela nous crée des problèmes, mais de toute façon nous continuons d'être placés dans le tréfond de l'espace de représentation.

Cet espace de représentation crée certains problèmes topographiques. Je vois maintenant, je m'imagine des phénomènes qui sont loin de cette salle, hors de cette salle. Je ne peux prétendre que ma conscience soit loin de cette salle. Cependant, j'inclus dans mon espace de représentation ces objets. Et alors qu'est-ce qui se passe ? Ces objets sont placés à l'intérieur de mon espace de représentation et où se trouve alors l'espace de représentation, s'il se réfère à des objets qui sont à l'extérieur ?

Ce phénomène illusoire est extrêmement intéressant puisque la représentation des objets peut s'étendre à l'extérieur de l'espace immédiat à la perception de mes sens, mais jamais en dehors de mon espace de représentation. Il se trouve que mon espace de représentation est curieusement interne et qu'il n'est pas externe.

Si l'on remarque mal cela, on croit que l'espace de représentation va du corps vers l'extérieur. En réalité l'espace de représentation va du corps vers l'intérieur et avec ceci se produisent de curieux phénomènes illusoires. En réalité cet écran est le corps vers l'intérieur. Comment se configure cet écran ? Grâce à la somme des impulsions cénesthésiques qui donnent des références continues.

Cet écran est interne et ce n'est pas que des phénomènes que j'imagine à

l'extérieur éclatent dans cet écran, dans tous les cas je les imagine à l'intérieur, mais dans différents niveaux de profondeur de cet écran interne.

Lorsque nous disons que les images qui surgissent dans différents points de l'espace de représentation agissent sur les centres, elles ne pourraient pas agir sur les centres si l'écran était à l'extérieur. Elles agissent sur les centres parce que ces impulsions vont à l'intérieur même.

C'est ainsi que ce haut et ce bas, ce devant et ce derrière, cet intérieur et cet extérieur, se produisent dans cet espace de représentation de toute façon interne. Cet espace de représentation varie à mesure que le niveau de conscience descend. La structuration de l'espace de représentation se modifie considérablement et ces phénomènes, qui avant étaient vus de l'intérieur en les croyant à l'extérieur, maintenant dans la chute de niveau de conscience, sont vus comme extérieurs en se croyant à l'intérieur, ou bien vus à l'intérieur en se croyant à l'extérieur. Cela se modifie considérablement, possède beaucoup de dynamique.

Dans la chute de conscience d'où est-ce que je vois, du fond de l'écran ? Non. Ce fond d'écran où j'étais situé quand je me référais à des phénomènes extérieurs imaginés, maintenant ce fond d'écran où se trouve-t-il, si moi-même dans les rêves, je me vois mis à l'extérieur de ce que je vois ? Et je me vois d'en haut, d'en bas, à distance, plus près, etc... Il se trouve que maintenant l'espace de représentation prend véritablement dans ses limites des caractéristiques internes et cela devient intéressant parce que cela nous donne une certaine fixité.

L'espace de représentation devient interne dans la chute de niveau de conscience, devient interne parce que l'activité des sens externes et les stimulations ont disparu et que le travail des sens internes s'est renforcé. Et, lorsque les impulsions cénesthésiques se renforcent, l'espace de représentation devient plus plein et alors maintenant, effectivement, nous avons ces phénomènes arrivant à l'intérieur de l'espace de représentation en tant que tel. Des images apparaissent où l'espace de représentation prend de véritables caractéristiques en accord avec le balayage que font les impulsions de la cénesthésie. Alors, parfois, des murs apparaissent, parfois, des contenants de tout type apparaissent et parfois dans les rêves, vous le savez, apparaît jusqu'à sa propre tête à l'intérieur de laquelle se trouvent ces phénomènes.

Par conséquent, il ne suffit pas d'expliquer la douleur uniquement comme sensation. Il est nécessaire de comprendre que cette sensation douloureuse se transforme et se traduit par l'imagination, et qu'elle se transforme et qu'elle se traduit également par les données qui proviennent de la mémoire et qui ensuite apparaissent comme imagination.

La douleur et particulièrement la souffrance finissent en général fortement déformées par l'imagination. C'est ainsi que de nombreuses souffrances n'existent nulle part, sauf dans les images traduites et transformées par le mental.

En résumant ce qui a été dit ces derniers jours, nous pouvons parler rapidement du thème des niveaux de conscience que nous avons traité. Nous en avons donné les différentes caractéristiques, nous avons parlé de la relation entre les niveaux, nous avons parlé de phénomènes que l'on trouve en relation avec les niveaux, phénomènes que nous avons appelés inertie, perturbation en général, rebond, traînage. Nous avons caractérisé certains phénomènes, qui se déplacent par les niveaux par un tonus, une tension et un climat caractéristique. Nous avons fait une distinction entre ces tensions et climats et entre les images qui adhèrent, même lorsque l'on a le registre et l'image cénesthésique de ces climats et de ces tensions.

Par conséquent, il peut exister des tensions et des climats qui n'adhèrent pas à une image type visuelle, mais par contre, nous avons des

images cénesthésiques de ces tonus, tensions et climats.

Nous avons parlé ensuite, en essayant de regrouper le tout, d'un circuit intégré entre sens, mémoire et conscience. Nous avons vu certaines erreurs de ce circuit et nous avons parlé ensuite de l'espace de représentation, de la fonction mobilisatrice de l'image, du système d'action de l'image au moyen de son emplacement dans l'espace de représentation.

Nous avons parlé enfin des images qui, après s'être formées dans la conscience, mobilisaient les centres de réponse et d'un autre cas concernant certaines impulsions provenant directement de la cénesthésie et qui allaient au centre végétatif, par exemple.

C'est à peu près tout ce dont nous avons parlé ces derniers jours. Mais bien sûr, nous parlerons sans doute demain, de ces deux voies qui s'ouvrent face aux impulsions qui viennent des sens ou de la mémoire : voies abstractives et voies associatives, donnant lieu à tout un monde de phénomènes.

Nous parlerons seulement de ces deux voies qui, en s'ouvrant, donnent lieu à un monde de phénomènes. Nous essaierons de pénétrer ces phénomènes et d'en établir des lois plus générales, ce qui nous servira postérieurement pour comprendre la mécanique essentielle de la douleur et de la souffrance et certain type de mécanique, que nous essaierons d'organiser pour déplacer ou faire déplacer cette douleur ou cette souffrance.

12ème jour

VOIES ABSTRACTIVES ET VOIES ASSOCIATIVES

Aujourd'hui nous allons parler des impulsions produites déjà d'une façon caractéristique dans la conscience, lorsqu'elles ont pris un des canaux particuliers. Ces voies ou ces canaux particuliers que vont prendre les impulsions dans la conscience, sont les canaux abstractifs et associatifs en général, que nous avons mentionnés hier.

Les impulsions pourraient ouvrir d'autres canaux dans la conscience, mais pour nous ce sont seulement ces deux canaux qui importent.

Il est important de faire des distinctions préliminaires. Toute impulsion qui arrive à la conscience peut y arriver déjà traduite, déformée, ou transformée. Et la conscience après avoir pris l'impulsion peut ouvrir différents canaux ce par quoi elle opère une nouvelle transformation sur cette impulsion.

Cette nouvelle transformation effectuée, convertit en image l'impulsion sortie par une de ces voies. Cette image va réaliser un système d'opérations compliqué, mais en arrivant à la conscience ces impulsions, en dehors du fait qu'elles ouvrent l'un ou l'autre des canaux, se structurent d'une façon caractéristique, cette structuration dépendant, entre autres choses, du niveau de travail où se trouve la conscience à ce moment-là.

Les mêmes images qui sont produites ensuite, ont été structurées d'une façon caractéristique. Ces structurations faites avec les impulsions en général nous les appelons formes. Avec le mot "forme", de notre point de vue, il ne faut pas se créer de grands problèmes. Si on pense aux formes comme à des entités séparées du processus psychologique, on peut arriver à considérer les formes comme si elles avaient une existence en elles-mêmes, et considérer qu'en réalité les représentations, par exemple, viennent remplir cette forme. Il y a eu certains anciens qui pensaient que ces formes existaient et que les processus internes venaient alors remplir ces formes. Mais c'est très différent, les formes en réalité sont des enceintes mentales de registre interne, qui permettent de structurer différents phénomènes. De sorte que, lorsque nous parlons de la forme d'un phénomène interne de la conscience, nous parlons de la structure particulière qu'a ce phénomène avec les autres, de comment est structuré ce phénomène intérieurement. Mais nous ne parlons pas de formes indépendantes, nous disons que ces phénomènes se structurent selon une forme ou une autre, le langage commun mentionne ceci d'une façon simple, les gens disent que les choses sont organisées selon une forme spéciale, déterminée, d'une manière déterminée. C'est à cela que nous nous référons lorsque nous parlons de formes et non pas à autre chose.

Bien. Nous pouvons identifier presque exactement, maintenant que nous allons parler des impulsions au niveau de la conscience, les formes avec les images, une fois que ces images sont parties des voies associatives ou abstractives.

Mais avant de le faire, nous pouvons par exemple parler des formes des structures de perception. La perception se structure selon une forme qui lui est caractéristique. Chaque sens a sa forme de structuration des données. La conscience ensuite va structurer ces données selon une forme caractéristique correspondant aux différentes voies. Ce n'est pas pour compliquer les choses, c'est pour faire comprendre ce que nous avons commencé à expliquer sur la structuration qui est faite avec les données et non sur les données libres comme nous le disions dans nos premières conversations.

Cette structure est une forme qui se place et, à l'intérieur de ce champ, les données ont une présentation spéciale. On peut avoir différentes formes d'un même objet selon les canaux de sensation utilisés, selon la perspective par rapport à cet objet et selon le type de structuration que la conscience effectue.

Toutes les formes que l'on a du même objet peuvent nous faire apparaître l'objet comme étant différent de lui-même, comme s'il s'agissait de différents objets selon le type de perception, soit par l'ouïe, soit par l'oeil par exemple. Apparemment ce sont des objets différents parce que la structuration qui est faite avec les données provenant de cet objet est différente.

Les formes de perception de ces objets ne sont pas les mêmes et dans l'apprentissage en général il y a un certain problème parce qu'il faut faire correspondre des formes perceptives différentes au fur et à mesure que l'on obtient une image totale de l'objet.

C'est ainsi que je suis surpris très souvent, en écoutant le son d'un objet dont je crois avoir tous les registres. Cet objet je l'ai tenu dans mes mains, je me suis rendu compte de son poids, je l'ai observé avec la vue, mais quand cet objet tombe par terre, par exemple, il a un son caractéristique auquel je n'aurais jamais pensé. De plus si cet objet était tombé et que je n'ai pas vu la correspondance existant entre l'objet visuellement perçu et son propre son, le son m'aurait semblé étrange ou je l'aurais attribué à un autre objet.

Il y a alors, en matière d'apprentissage, tout un problème de corrélation entre les formes dans lesquelles s'organise chacune des perceptions, selon le canal utilisé, et la forme générale de structuration des données qui proviennent des différents sens pour configurer l'objet dans ses différents aspects.

Remarquez comme la chose suivante est curieuse : car comment fais-je avec des données structurées de façons si différentes ? Avec des données sensorielles auditives, tactiles, olfactives, etc... Comment fais-je pour faire correspondre des choses si dissemblables avec ma structure de conscience ? Comment, avec des sons et des perceptions visuelles, et aussi d'autres types de perception, puis-je structurer cet objet ? Un objet qui est un mélange de sons, de visions et d'autres choses ? C'est possible parce que tout ce système de perceptions diverses se structure à l'intérieur d'une forme de perception qui est logiquement liée au registre intérieur. Et dans ce sens, quand je reconnais les objets, je dis que cet objet peut utiliser différents signaux, différents signes qui sont des codifications de registres.

Lorsque j'ai un registre codifié d'un objet et que cet objet apparaît dans ma perception, je peux considérer cet objet comme un signe. Le signe réveille en moi un registre codifié. Les signes alors peuvent être nombreux. Les signes du langage ne sont pas les uniques signes, ce sont dans le fond, des registres codifiés que j'ai face à certaines formes que j'ai structurées, les formes auditives en sont un exemple. J'écoute un mot, que se passe-t-il avec ce mot que j'écoute ? Vue de l'extérieur je peux dire que c'est une expression qui a une signification. Très bien, cela vu de l'extérieur, mais vu de l'intérieur de la structure de la conscience, ce mot est pour moi une impulsion, mais une impulsion dont le registre est pour moi codifié.

C'est ainsi qu'un mot met en mouvement diverses activités de mon mental car il libère le registre qui lui correspond. Une autre parole libérera un autre type de registre lui correspondant et ainsi de suite.

Mais il se trouve que ces expressions qui m'arrivent sont structurées d'une certaine façon, beaucoup de paroles articulent des phrases, des prières, des ensembles, et ces ensembles fonctionnent parfois aussi comme des signes codifiés.

Il ne s'agira plus de considérer le mot maison comme un signe parce qu'il sera codifié comme un registre en moi, il s'agira à présent de tout un ensemble de mots codifiés de façon structurée. De sorte que ces structures, ces formes d'organisation des choses, d'organisation du langage par exemple, apparaissent également codifiées en moi.

Les différents niveaux de conscience mettent chacun leur propre enceinte formelle. C'est-à-dire que les différents niveaux de conscience structurent d'une façon différente les différentes données qui arrivent à la conscience, d'une façon différente, selon une forme distincte.

Chaque niveau procède comme étant la structure d'enceinte plus générale et ce niveau est lié à des formes caractéristiques. Les formes qui émergent dans la conscience vont dépendre dans une large mesure de ce niveau qui met son enceinte structuratrice.

La stimulation va se convertir en forme, c'est-à-dire que la stimulation va se convertir en image, quand la conscience la structure à partir de son niveau de travail. Ainsi une même stimulation se traduit dans des formes différentes, des images différentes. Et ces images peuvent à leur tour se déplacer dans la conscience.

Comme le signe codifié apparaît de nouveau et que je le reconnais (bien qu'il provienne du sens auditif) et que ce signe apparaît avec une forme caractéristique, situé dans mon espace de représentation, ma conscience peut parfaitement transporter l'image provenant d'un sens jusqu'à des images provenant d'un autre sens parce qu'elle fonctionne de la même façon en ce qui concerne les effets de la reconnaissance.

C'est-à-dire qu'il pourrait se produire en conscience qu'une donnée provenant de l'oeil soit transportée intérieurement à une donnée provenant de l'ouïe. C'est-à-dire que dans la conscience une traduction d'une donnée de perception pourrait s'opérer comme si cette donnée provenait d'un autre sens. Car dans ce cas, bien que ce soient des données différentes qui éveillent le signe, elles ont une correspondance entre elles quant à leur situation dans l'espace de représentation et quant à la fonction qu'elles accompliront comme image lorsqu'elles donneront leurs signaux de départ au centre correspondant.

Dans ce cas donc : que j'écoute le crépitement du feu très près de moi, ou que je voie le feu très près de moi, ou que je sente le feu très près de moi ; dans tous les cas les perceptions qui m'arrivent par des canaux différents étant celles-là, elles se structurent toute selon une forme qui leur est caractéristique et elles sont toutes remplaçables les unes par les autres. Elles sont remplaçables et pour cela traduisibles dans ma conscience les unes par les autres, et elles sont situées, mises en place, dans le même niveau de représentation. De plus elles sont préparées pour donner lieu au même type de déclenchement de danger.

J'écoute, je sens, je vois donc le feu, dans ce cas toutes les formes qui arrivent à ma conscience peuvent être traduites.

Il existe des actes de conscience qui ne sont pas complétés par des images, par des formes, qui ne sont pas structurés comme elles. Ce sont des sortes d'actes de conscience qui cherchent "un objet qui les complète, une image qui les complète".

Ce sont des actes qui apparaissent dans la conscience et qui ne possèdent pas une forme déterminée. Ces actes particuliers auront une grande importance. Dans ce sens on peut parler d'une sorte de forme pure, d'une image pure, bien sûr, mais c'est une image que je ne vois pas, que je ne vois pas visuellement, que je n'écoute pas, qui pour moi n'est pas représentable du point de vue de l'oeil. Mais si c'est une image, j'en aurai de toute façon une perception interne de type cénesthésique.

Pour cela on peut parler d'une forme pure dont je ne sais pas bien ce que c'est, une forme que j'essaie d'atteindre, une image que je ne vois pas, que je ne peux pas bien définir, une image qui en plus peut polariser mon psychisme dans cette direction, une image qui (selon ce que moi je peux croire) peut donner un sens à ma vie.

Et tout cela si général, si diffus, si extraordinaire, qui arrive par rapport à cette image, dans ma conscience, que je ne voie pas mais que je sais exister (cette image qui aspire, pour ainsi dire, puissamment la mentation de ma conscience), tout cela arrive de cette façon parce que j'ai le registre de cette image.

Il peut y avoir quelqu'un alors qui ait le registre de ce curieux phénomène, qui puisse dire que ce phénomène existe et cependant ne pas pouvoir le décrire.

Je peux lui demander le nom de cet objet et cette personne peut me répondre qu'il n'a pas de nom ou alors qu'il a mille noms. Je lui demande quelles sont les caractéristiques de cet objet et lui me répond : pour certains il a de la barbe, pour d'autres il n'en a pas. Je lui demande alors : mais où se trouve ce phénomène ? Et il me dit : il est partout Et je lui demande encore : est-il en haut ? Oui il y est en bas aussi ? Aussi et dehors et où encore ? Il est à l'intérieur de moi-même.

Ce phénomène si curieux, si extraordinaire, peut ne pas avoir de représentation visuelle, mais c'est une structure de registre interne totale, qui correspond au système de représentation cénesthésique total, qui n'a pas de localisation précise, qui correspond à tout l'espace de représentation à l'intérieur duquel je peux représenter tous les objets du monde. Je peux aussi m'y représenter et en plus il peut être représenté à l'intérieur de moi. Cela arrive avec la cénesthésie.

Bien, ce ne sont pas des idées difficiles. Il peut y avoir des actes de conscience, de nombreux actes de conscience qui ne soient pas complétés par des formes. Par formes nous entendons images visuelles par exemple. Bien.

Ces petites distinctions faites, nous pouvons revoir rapidement ce qui a été vu il y a pas mal de temps sur ces canaux qui s'ouvrent et à partir desquels des signaux sont émis, signaux qui se convertissent en image.

L'image interne dans la conscience peut coïncider ou non avec les données de la perception externe. Mais si les données de la perception externe sont codifiées en moi en tant que registre, le mouvement de la donnée extérieure met en mouvement mon registre interne.

Dans ce cas, si j'observe un phénomène se produisant devant mes yeux et si j'ai un registre déterminé de ce phénomène, ce qui arrive avec la variation de ce phénomène extérieur modifiera aussi le registre interne.

Si j'observe par exemple, une ligne dans l'espace et que je suive avec mes yeux cette ligne dans une direction, je vais également noter ce déplacement dans mon registre interne, dans mon espace interne de représentation.

Si quelqu'un m'indique quelque chose par un geste, je dois avoir le même type de registre interne de geste que lui, sinon je ne peux pas comprendre le sens qu'a pour lui cette opération.

C'est donc grâce aux registres codifiés que des relations entre les personnes peuvent s'établir. Qu'il s'agisse de mots, de gestes, de moutras, de regards, de postures corporelles générales, nous parlons dans tous les cas de signes qui établissant une communication parce que l'on a de ces signes une même codification de registre.

Ainsi, il suffit parfois d'un geste pour lâcher tout un système de registres codifiés.

Il suffit d'un geste pour faire très peur à une autre personne par exemple.

De même que le geste est lancé vers l'extérieur en tant que signe que l'autre interprète et avec lequel il fait son travail, de nombreux signes, de nombreux symboles et de nombreuses allégories peuvent, comme ces systèmes de registre, être placés dans l'espace de représentation extérieur ou plutôt dans le monde extérieur.

Maintenant, il se trouve qu'un Monsieur construit un objet dehors, et, avec mon oeil, je perçois cet objet dehors. Indépendamment des idées que je peux avoir sur cet objet, mon oeil se meut face à cet objet d'une façon caractéristique et cela suscite une quantité de mouvements dans mon espace de représentation intérieur. Nous allons en parler maintenant en considérant les lois visuelles du symbole en général.

LOIS VISUELLES DU SYMBOLE

Le symbole dans l'espace et en tant que perception visuelle nous fait réfléchir sur le mouvement de l'oeil. Et c'est par le mouvement de l'oeil que nous allons déterminer la mobilité intérieure des registres.

La vision d'un point par exemple, un point sans références, un point qui n'a pas d'autres paramètres. Imaginez maintenant ce point non pas dehors mais à l'intérieur. Dans cet espace de représentation qui n'a pas de références, n' imaginez pas ce point avec autre chose, imaginez le point. Bien. Ce point à présent dans l'espace extérieur fonctionnera de la même façon que le point dans l'espace de représentation intérieur.

Nous disons que la vision d'un point sans références fait se mouvoir les yeux dans toutes les directions, c'est pour cela que l'oeil va rechercher des paramètres perceptuels pour encadrer ce point. La même chose se produira avec le point de représentation interne que vous pourrez avoir. Imaginez un point et immédiatement face à ce point, imaginé à l'intérieur de l'espace mental, vous allez chercher des paramètres, des références, même si ce n'est qu'avec le bord de l'espace de représentation. Le point va monter, va descendre, va se mettre d'un côté ou d'un autre, vous pourrez même faire l'effort de maintenir ce point, mais vous allez noter quelque chose comme si votre oeil interne cherchait des références dans l'espace mental.

Un point sans référence fait se mouvoir les yeux dans toutes les directions.

La ligne horizontale mène l'oeil dans cette direction, la direction horizontale, sans effort. Si vous voyez une ligne horizontale et que vous fermez les yeux, que voyez-vous ? C'est très facile, vous voyez une ligne horizontale. De sorte que ce qui se passe avec l'oeil, se passe aussi avec l'espace interne de représentation. Si mon oeil voit ou suit une ligne qui forme un cercle, cette mobilité du cercle apparaît dans mon espace de représentation interne. Ainsi, le type d'image qui apparaît à l'extérieur ne sera pas sans importance puisque l'image qui correspond intérieurement suivra des mouvements déterminés dans mon intérieur, se mettra en place dans différentes profondeurs de mon intérieur, dans différents points de mon espace intérieur.

Ainsi, il suffirait d'étudier ce que fait l'oeil en suivant certains phénomènes de perception, pour comprendre ce qui arrive intérieurement dans mon système de registre.

Il existe ce qui s'appelle conventionnellement **symbole**, ce qui s'appelle conventionnellement **allégorie**, bien qu'il y ait peu de précisions sur ce sujet et

que la différence entre un symbole et une allégorie ne soit pas définie convenablement.

Pour nous, un symbole est une image qui surgit du canal abstraktif. Et une allégorie est une image qui surgit du canal associatif. Tous deux sont des images, ils ont des différences dans la structuration, dans la forme.

Les images qui sont parties de la voie abstractive sont des images réductrices, dépossédées des caractères secondaires, des images qui synthétisent une quantité de caractéristiques présentes. Alors que les images qui correspondent à la voie associative sont des images extrêmement compliquées auxquelles adhèrent d'autres images. Ce sont des sortes d'aimants mentaux, elles recueillent des choses partout où elles passent, elles sont additives et multiplicatives. Ces images associatives, additives, multiplicatives, sont appelées allégories. Elles partent précisément de ce caractéristique canal associatif.

Les images abstraites par contre passent par une espèce de filtre avant de surgir, elles purifient les données et restent avec le plus essentiel.

Bien. Les symboles correspondent au canal abstraktif et les allégories correspondent au canal associatif.

Il existe des symboles qui accomplissent la fonction de codifier des registres, nous les appelons **signes**. Dans ce cas, ces symboles enregistrés, codifiés, appelés signes, fonctionnent dans le même niveau que le symbolique.

Dans ce sens, le mot par exemple, est un signe qui est codifié, qui suscite en moi un type de registre qui de plus, comme tout registre, réveille en moi une quantité de phénomènes et de processus.

Si l'on dit à une personne : "incendie", elle ne percevra probablement que le mot incendie, mais comme ce registre est codifié, un système complexe de réactions se réveillera certainement en son intérieur. Cette codification et les codifications immédiates sont évoquées à chaque signe, à chaque mot qui se lance.

Comme vous le savez, ces signes ne sont pas seulement ceux du langage, ils viennent par diverses voies. Je peux par exemple établir un système de relation sémiologique avec une autre personne en bougeant les bras, en gesticulant d'une certaine façon. Si je gesticule d'une certaine façon devant une personne, celle-ci reçoit cette donnée qui est codifiée intérieurement. Et que se passe-t-il avec la codification intérieure de cette donnée ? Celle-ci suscite à l'intérieur de la personne un processus identique à celui qui a donné lieu à l'image chez la personne qui a lancé le signe. De sorte qu'un phénomène de dédoublement se produit donnant finalement lieu à un même registre. Si l'on n'arrivait pas au même registre, il n'y aurait pas de possibilité d'une ligne horizontale, vous la voyez placée dans l'espace de représentation et vous suivez intérieurement le mouvement de cette ligne horizontale. C'est ainsi que les choses sont construites.

La ligne verticale provoque un certain type de tension. Pourquoi la ligne verticale provoque-t-elle plus de tension que la ligne horizontale ? Parce que la construction intérieure de l'espace de représentation coïncide avec celle de l'oeil. Elle présente plus de difficulté pour le déplacement de l'image dans des niveaux différents que dans un même niveau de l'espace de représentation. Cela est dû à une quantité de phénomènes internes, de charges internes qui correspondent aux niveaux de l'espace de représentation. Nous allons donc rencontrer des difficultés avec le déplacement de la verticale, plus de difficultés qu'avec le déplacement horizontal. C'est ainsi que l'oeil peut se déplacer facilement, mais avec beaucoup de limitations, au fur et à mesure que la verticale monte.

Lorsque deux lignes se croisent, l'oeil se dirige vers le centre et reste encadré. (J'espère que vous suivez par la représentation interne ces descriptions qui correspondent à l'oeil. Nous parlons de l'oeil, mais nous suivons les registres internes).

La courbe invite l'oeil à inclure l'espace. Elle provoque la sensation de limite entre l'intérieur et l'extérieur, faisant glisser l'oeil vers ce qui est inclus dans l'arc.

Voyons. Enregistrez maintenant, si vous le pouvez, l'espace de représentation intérieur. Vous pouvez même faire coïncider cet espace de représentation avec un cercle, si vous forcez un peu vous pouvez le faire coïncider avec une sphère qui est aux limites de la représentation. Si vous faites cela, vous allez vous voir inclus dans cette sphère. Mais si maintenant vous déformez cette sphère en lui donnant une forme de mandorle, vous allez noter des tensions qui se déplacent vers l'une et l'autre pointe comme dans le cas de la représentation qui correspond à la ligne verticale. Si maintenant vous prenez cet espace mental et, au lieu de la fermer en cercle, vous l'ouvrez vers l'extérieur de l'espace de représentation, vous allez avoir des problèmes, c'est comme si vous perdiez l'intériorité. Bien.

L'intersection de courbes fixe l'oeil en faisant surgir un nouveau point.

L'intersection de courbes et de droites fixe le point central et rompt l'isolement entre les espaces inclus et exclus de l'arc.

Les droites brisées rompent l'inertie du déplacement de l'oeil et exigent une augmentation de la tension dans le regard. La même chose arrive avec les arcs discontinus. Si dans l'espace de représentation j'observe une ligne horizontale et que je brise cette ligne horizontale et que je la lance en descendant dans mon espace de représentation, l'inertie que mène le phénomène se rompt et une tension se produit en descendant dans une autre niveau de l'espace de représentation. Saisissez-vous l'idée ?

Evidemment si je fais cela avec l'horizontale, mais en la brisant vers le haut au lieu du bas, il se produira un autre type de phénomène. Mais dans tous les cas la difficulté se présentera. Observez ce qui se passe avec cette horizontale, si vous la brisez et que vous la lancez vers le bas, ou vers le haut. Vous aurez différents types de registres internes, et selon vos goûts personnels vous serez plus partisans d'une ligne qui se brise et qui monte ou d'une ligne qui se brise et qui descend, car cela va vous donner un système de registre différent. Vous aurez une affinité avec l'une ou l'autre, n'est-ce-pas ? Bien.

La répétition de segments égaux, de droites ou de courbes discontinues, place de nouveau l'oeil dans un système d'inertie. Pour cela la tension de l'acte de regarder diminue et une détente se produit. C'est-à-dire que c'est le plaisir du rythme qui s'enregistre dans les courbes qui se répètent ou dans les droites qui se répètent et qui ont été si importantes dans leur emploi aux effets du rythme dans le cas de la musique.

Observez ce qui se passe avec ces représentations dans l'espace interne et vous verrez comment cette représentation dans l'espace intérieur vous produit une sensation particulière de compensation entre les points hauts et les points bas de cet espace. De sorte que cette compensation particulière entre les niveaux de l'espace de représentation vous produit une sensation extrêmement équilibrante. (Nous espérons que dans cette révision que nous faisons de choses dites il y a longtemps, s'ajoute à ces phénomènes le registre interne de ces phénomènes. Alors c'est une révision et quelque chose de plus).

Lorsque les droites et les courbes finissent par se connecter dans un circuit, le symbole surgit de l'encadrement et du champ. Cela dans l'oeil, certainement

aussi à l'intérieur. L'encadrement majeur est l'espace, ce sont les limites de représentation de l'espace intérieur. N'est-ce-pas ? C'est l'encadrement majeur. Ce qui arrive à l'intérieur de cet encadrement majeur, c'est le champ de représentation.

Lorsque le symbole surgit, n'importe lequel, un carré par exemple, ce carré se trouve dans l'espace de représentation, maintenant les murs du carré sont des limites, à l'intérieur de ces limites se forme un champ. Et si nous plaçons un autre objet à l'intérieur du carré, nous allons noter à l'intérieur de ce carré un système de tensions, s'il se trouve proche d'une droite discontinue, c'est-à-dire d'un angle du carré. S'il se trouve à équidistance de tous les angles, vous noterez une espèce d'équilibre qui se déséquilibrera selon le déplacement de l'objet vers l'un ou l'autre des angles du carré. Vous pouvez aussi sortir ce point du carré et le placer en dehors de celui-ci, et vous allez voir comment il est exclu de ce système fermé. C'est comme si ce point faisait une sorte d'effort, une sorte de tension dans l'espace de représentation, pour être inclus à l'intérieur du symbole.

Des choses bizarres arrivent avec ces systèmes de tension. Parfois il arrive que des personnes qui doivent se trouver à l'extérieur d'une enceinte, notent cette sorte de tension et fassent un effort pour se trouver à l'intérieur de l'enceinte. Bon en réalité tout cela correspond aux registres internes, à l'intérieur de ces espaces.

Lorsque des droites ou des courbes se séparent du circuit, surgit le symbole du centre en expansion ou du mouvement vers le centre. Il n'est pas nécessaire d'abonder en exemples à présent, car vous connaissez ceci par des exemples donnés antérieurement.

Une figure géométrique élémentaire agit comme référence de centres manifestes. Il existe aussi des différences entre les centres manifestes, où se croisent des lignes, et des centres tacites où l'oeil se dirige sans la direction de lignes. Cela arrive dans l'espace de représentation interne par l'équilibre des tensions qui se mettent en place, en plaçant une figure géométrique déterminée.

Là où il a équilibre de tensions dans l'espace de représentation interne, là surgit le **centre tacite**. Si je prends maintenant un carré dans ma représentation interne, et que je ne place rien à l'intérieur du carré mais que je déplace ma vision intérieure, d'abord vers un angle puis vers un autre, je la fais glisser de différents côtés, il arrive un moment où ma vision intérieure coïncide avec le centre du carré parce qu'il est équidistant des quatre angles en question.

Bien, c'est comme si maintenant dans la représentation extérieure, on prenait le carré, on traçait deux diagonales qui se coupent en un point. Bon, là où se coupent les diagonales, se trouve le centre tacite. Mais il devient manifeste lorsque j'y place un point.

Les **centres manifestes**, par contre, surgissent lorsque ces courbes ou ces droites se coupent et que ma vision s'étend. Mais les centres tacites sont ceux qui apparaissent comme s'ils étaient placés, qui opèrent comme si le phénomène existait. Ce phénomène n'existe pas, mais par contre le registre de l'arrêt dans la représentation interne existe. Ce point tacite existe bien que l'on ne mette pas le point dans le carré.

Dans le cercle il n'y a pas de centres manifestes, il y a seulement un centre tacite, ce qui provoque un mouvement général vers le centre. C'est facile si vous étudiez ce qui se passe avec la représentation du cercle.

Dans le point il y a un centre manifeste. Le point c'est pratiquement le centre manifeste par excellence. Mais comme il n'a pas d'encadrement, ni de centre tacite, il se trouve que ce centre manifeste se déplace dans n'importe quelle direction.

Lorsqu'un symbole en inclut un autre dans son champ, c'est le second qui est le centre manifeste. Les centres manifestes attirent l'oeil sur eux. Un centre manifeste, placé dans l'espace de représentation intérieur, attire toutes les tensions du psychisme sur lui.

Le vide, comme représentation, a un centre tacite, c'est clair. Saisissez-vous cela ?

Deux centres de tensions provoquent le vide dans le centre tacite, en déplaçant la vision vers les deux pôles et ensuite vers le centre tacite, ou alors vers le centre du vide et de là vers les centres manifestes par la coupure de ces pôles de tension, et alors se produit une grande tension.

Dans le champ d'un symbole d'encadrement, tous les symboles sont en relation. Je place le carré et je le rempli de petits cercles, triangles, enfin, de nombreux petits symboles à l'intérieur de ce carré dans mon espace de représentation. Tous ces symboles sont en relation, sont structurés entre eux dans ce carré et pour cela gardent tous une relation entre eux. Lorsque j'en sors un hors du carré, il s'établit une tension étrange entre ce symbole exclu et l'ensemble. Ce symbole n'est plus dans l'ensemble et quelque chose lui manque. C'est comme s'il cherchait à s'inclure de nouveau et alors la tension disparaît, on le voit de nouveau inclus dans ce système majeur.

Bien, avec l'espace de représentation maintenant, il arrive la même chose, en tant qu'encadrement majeur. Et tous les contenus de conscience logiquement, toutes les images, tendent à être incluses dans cet espace de représentation. Et ces images qui ne sont pas incluses dans l'espace de représentation, d'abord je ne peux en parler parce que je ne les perçois pas. Mais si c'étaient des sensations subliminales, pour leur donner un nom, elles chercheraient toutes à remplir l'espace de représentation, ce par quoi on enregistrerait un relâchement des tensions internes des autres niveaux, par exemple.

Il peut y avoir dans mon espace de représentation, une certaine image qui empêche l'approche d'autres représentations. Ou bien il peut y avoir dans mon intérieur un grand vide qui permettra avec facilité que d'autres contenus arrivent dans son champ.

Les symboles extérieurs à l'encadrement, ont une relation entre eux uniquement en raison de leur référence à l'encadrement. Lorsqu'il existe un encadrement et qu'apparaissent des symboles extérieurs à cet encadrement, ils existent en fonction de l'encadrement. Ils s'enregistrent, en supposant que ce soient des personnes, comme existantes en elles-mêmes, alors qu'en réalité ils ont une existence en fonction de l'encadrement, qui leur donne de toute façon un certain immobilisme. S'il n'en était pas ainsi ils existeraient seulement entre eux et se déplaceraient. Mais même en étant exclus de l'encadrement, ils ont des références.

Cette référence peut être dialectique, par exemple, ou peut être de recherche. Mais dans tous les cas cet "en soi" est en relation avec l'encadrement. Il n'y a pas cet "en soi" quand apparaît un symbole inclus ou exclu.

Les signes, les allégories et les symboles, peuvent se servir mutuellement d'encadrement ou servir de liaison entre les encadrements. Vous connaissez cette loi que nous avons étudiée convenablement en son moment avec des exemples de cas.

Parfois un rythme peut servir, dans le cas de l'oeil, à tous les effets de l'ornementation. Les ouvertures des symboles fermés sont des liaisons du champ avec le milieu extérieur et aussi des ruptures dans la continuité de l'encadrement.

De sorte que si dans mon espace de représentation interne j'imagine un carré, et que je brise un segment de ce carré quelque part, mon espace de représentation pénètre dans le carré et l'espace du carré communique avec l'espace général de la représentation.

C'est pour cette raison qu'une rupture est en réalité une liaison. Lorsque l'encadrement se rompt, les centres manifestes tendent à devenir internes, par l'effort de l'oeil pour intégrer la figure en structure, ce par quoi le symbole central se renforce.

Cela veut dire que dans l'espace de représentation, si une image déterminée, un carré par exemple, se rompt à différents endroits de ses segments, en réalité cela renforce l'intérieur du carré. C'est comme si psychologiquement quelqu'un disait qu'il craint de perdre son identité, qu'il se produit une rupture dans son image interne. C'est comme si en se reliant au milieu extérieur qui entoure ce carré dans la représentation, le centre de ce carré, le centre tacite qui donne cohésion à la figure se renforçait, parce que sinon cette figure se renverse, s'évanouit, se désintègre.

Il est clair que cela exige une plus grande tension, parce que comme j'ai rompu des parties de segment, maintenant, pour lui donner une unité comment pourrais-je faire

? Si je ne vois pas que les espaces du carré sont continus ? Je dois réaliser une opération structurelle. Parce que si les segments sont coupés, ils ne sont pas unis entre eux, ils sont uniquement unis par la représentation. Si je le fais sur du papier c'est facile, ils sont unis parce que de toute façon cela n'a pas de dynamique, mon oeil alors saute sur le segment qui manque et cela s'intègre, mais intérieurement, dans cette représentation du carré, obligatoirement, comme les espaces intérieurs et extérieurs communiquent, ma conscience structurante tend à augmenter la tension entre les divers éléments cassés pour leur donner une unité.

Je peux expérimenter cela plus douloureusement que si j'enregistre simplement le carré statique et permanent. Mais lorsque je casse les segments se produit une plus grande augmentation de la tension et alors le centre interne se renforce. C'est curieux, mais en transportant cela un peu allégoriquement, on pourrait dire que : à une plus grande désintégration du moi par exemple, correspond une plus grande notion du moi, un plus grand renforcement du moi. Et ce renforcement s'expérimente comme douleur et comme tension interne pour ne pas perdre l'unité. Bien, c'est une considération excessive dans le thème que nous examinons maintenant.

Quand l'encadrement se brise, les centres manifestes tendent à devenir internes par suite de l'effort de l'oeil pour intégrer la figure en structure. Avec cela le symbole central se renforce.

Des courbes concentrent la vision vers le centre, et les pointes dispersent l'attention hors du champ. Si dans mon espace de représentation je mets un point central, et que je place des pointes qui en partent, mon registre interne est centrifuge. De sorte qu'en allégorie, quand nous voyons des défenseurs, par exemple, avec des pointes ou que nous voyons des phénomènes avec des pointes, nous voyons que cette même vision interne produit un rejet de l'image, produit un enveloppement de l'activité de la conscience. La même chose se produit avec l'oeil.

Provisoirement nous ne donnerons pas d'importance à la couleur dans ces considérations sur le symbole, sur la représentation visuelle. Mais il est évident que même si la couleur ne modifie pas l'essence du symbole (un carré rouge, jaune vert, etc... dans notre étude il s'agit toujours d'un carré), elle le pondère en tant que phénomène. Observez ce qui arrive quand vous changez les couleurs de ce carré dans l'espace interne. Il prend d'autres nuances, il prend d'autres résonances à l'intérieur de vous-mêmes. Mais bien sûr le carré, de toute façon, ne varie pas.

Nous avons parlé auparavant du symbole en tant que résultat de la transformation de ce qui est perçu en accord avec les nécessités de la conscience. Nous savons de quoi il s'agit, donc nous pouvons continuer.

Nous avons aussi parlé en son moment du symbole en tant que traduction des impulsions internes. Nous avons également parlé des nombreuses applications que le symbole peut avoir à l'extérieur. Nous avons aussi parlé d'une espèce d'action de forme du symbole.

Cette action de forme du symbole existe dans la mesure où l'on enregistre le symbole. Si je suis à l'intérieur d'une pièce, et que je ne sais pas que je suis à l'intérieur de cette pièce, que cette pièce soit sphérique ou pyramidale, cela n'a alors aucune signification pour moi. Mais si je sais que je suis inclus dans une pièce pyramidale, même si j'ai les yeux bandés, j'aurai alors le registre de tensions internes très différentes de celles que j'aurais si je savais être dans un espace sphérique.

Mais, est-ce par suite de la forme qui m'entoure ou est-ce par suite du registre interne qui correspond à toute représentation ? C'est certainement pour la seconde raison. Si je pensais que c'est pour la première raison, je croirais alors, comme les anciens primitifs, que la forme en elle-même exerce un type d'activité indépendamment du phénomène psychologique. Il peut en être ainsi dans d'autres domaines, mais pas dans le domaine psychologique.

Ce n'est bien sûr pas la même chose dans le cas de l'électricité. Ce n'est pas la même chose de travailler avec une forme ou une autre dans le cas de certains appareils qui concentrent de l'électricité statique et qui lâchent cette électricité statique selon la forme qu'ils ont.

Ceci est valable dans d'autres domaines, mais dans le domaine psychologique l'action de forme dépend du symbole de la représentation interne. Bien. Tout cela va nous servir plus tard (c'est pour cette raison qu'il est intéressant d'en tenir compte) pour comprendre de nombreux phénomènes internes qui se modifient considérablement par l'action de forme de ces symboles. Nous étudions évidemment le symbole à l'extérieur, mais comme référence pour voir ce qui se passe à l'intérieur du mental.

Ces symboles ou ces formes à l'intérieur de l'espace de représentation seront importants car ils vont produire de nombreuses tensions parmi d'autres contenus. Ils vont donner de la dynamique à certains contenus, ils vont exclure certains contenus, ils vont en inclure d'autres. tout un système va s'établir en accord avec ces représentations qui seront faites à l'intérieur de soi.

Quant aux signes, nous pouvons parler d'une sémiologie, de même que nous pouvions parler auparavant de symbolique. Et nous pouvons étudier cette sémiologie dans le monde de la communication entre les personnes.

Mais comme cette question de la communication entre les personnes n'est pas du tout claire, nous allons simplement mentionner qu'il existe une sémiologie, qu'il existe des langages, qu'il existe des gestes et autres choses.

Mais en réalité notre intérêt est dirigé vers les signes internes ou vers ceux qui déclenchent des registres codifiés à l'intérieur de nous-mêmes.

Nous ne nous préoccuperons donc pas beaucoup, dans cette rapide révision, de faire en sémiologie la distinction entre expressions, signifiants, niveaux de langage, méta- et autres. Ceci ne nous importe pas, du point de vue du registre psychologique intérieur que l'on a lorsqu'un signe se déclenche et qu'apparaît un système codifié.

En matière de sémiologie, ce que nous avons dit suffit.

Vous pouvez dire aussi qu'il y a une relation entre ces signes, ces symboles et ces allégories. Vous pouvez aussi étudier des cas particuliers. Vous pouvez voir comment ces images gardent des relations entre elles dans l'espace de représentation, bien que partant de canaux différents qui sont les canaux abstractifs et associatifs. Vous pouvez voir comment quelque chose qui part d'un canal et qui est une image abstractive peut cependant accomplir des fonctions allégoriques dans l'espace de représentation, ou comment une allégorie peut devenir fortement sémiologique. Je peux reconnaître le signal qu'une allégorie déterminée donne à mon intérieur et voir comment cette allégorie est un signe pour moi chaque fois qu'elle surgit, comment elle est le symptôme d'un phénomène et comment elle réveille en mon intérieur une quantité d'élaborations.

Donc, bien que sortant de divers canaux, les images s'entremêlent, communiquent entre elles, se servent mutuellement, prennent aussi la place des autres. Ceci n'est pas difficile à comprendre si on travaille un peu intérieurement.

Mais, en revenant à notre thème de sémiologie, ce qui est appelé aujourd'hui informatique ou théorie de la communication ou système de relation entre les signes qu'établissent les personnes nous importent peu. C'est sans doute très intéressant, mais cela n'a pas de rapport avec le niveau de compréhension des phénomènes psychiques où nous en sommes.

ALLEGORIQUE

Bien. Passons maintenant à l'autre canal, au canal de l'allégorique, au canal de l'associatif. Les allégories sont maintenant sorties du canal associatif et se manifestent comme images. Ce qui se manifeste comme image aura en réalité un caractère assez dynamique à l'intérieur de ma conscience. Les allégories seront des sortes de contes, des sortes de narrations, il n'y aura pas simplement une allégorie placée dans mon espace de représentation.

Dans l'espace de représentation cette allégorie a une curieuse aptitude pour se mouvoir, pour se modifier, pour se transformer. Lorsque cette allégorie n'a pas d'aptitude pour se mobiliser ou pour se transformer, nous allons soupçonner un problème dans la structuration que fait le psychisme.

Une fois que cette allégorie est sortie du canal qui lui correspond, habituellement elle a une curieuse mobilité, un curieux système de transformisme. Cette curieuse mobilité finit alors par être une espèce de narration de n'importe quel processus. Cette allégorie se transforme, a son histoire.

Les symboles sont des espèces d'images fixes alors que les allégories sont des espèces d'images vivantes. Elles se meuvent, se transforment, font des opérations en mon intérieur.

Il suffit que je lâche une image de cette nature dans mon espace de représentation, pour qu'elle prenne une vie propre et se mette d'elle-même à faire des opérations. Alors que si je place un symbole dans mon espace de représentation, là je fais des efforts, j'ai des problèmes car il va contre le courant dynamique de ma conscience.

La dynamique de la conscience transforme les contenus, ouvre continuellement le passage et moi je place un symbole. Alors je suis comme arrêté dans le temps, comme immortalisé par ce symbole. Mais lorsque je place une allégorie, cette allégorie commence à danser, à se déplacer, à se transformer dans l'espace de représentation interne en suivant le courant de ma conscience, le courant du processus psychique.

Il est clair que l'on peut sortir une allégorie de son intérieur, la placer hors

de soi, la mettre comme une statue sur une place. On peut faire beaucoup de choses avec ces phénomènes internes. Il y en a qui croient que ces allégories existent dehors. Il y a beaucoup de personnes qui croient que les représentations d'anges, de démons et de toutes ces choses ont une vie propre. Bien sûr elles ont une telle mobilité, dansent d'une telle façon, surgissent avec une telle spontanéité qu'il n'est pas question que je les dirige, mais ce sont plutôt elles qui peuvent me diriger.

Ces phénomènes illusoire se produisent très fréquemment, ils se produisent par une insuffisance d'information. Cette confusion des phénomènes internes avec des choses qui existent hors de la représentation est parfois un problème d'information sur les processus psychiques.

Les allégories sont des récits transformés dans lesquels on fixe ce qui est divers ou dans lesquels on multiplie par allusion, mais dans lesquels se concrétise aussi l'abstrait.

Si on me dit : "le bien", ce bien pourrait être un signe dont j'ai ou non des registres, ce pourrait être un signe sans signification, sans registre pour moi, c'est quelque chose que l'on me dit et qui ne me dit rien, par exemple, ou alors cela pourrait avoir un sens et réveiller une série de chaînes associatives. Mais

si je me replie sur mon espace intérieur, ce "bien" peut se transformer en une dame aux caractéristiques particulières, ou se convertir en des personnes réalisant une activité particulière. Tout de suite cela s'allégorise et ce récit sur le bien, cette petite histoire, commence à prendre vie.

Pour expliquer le bien à quelqu'un d'autre, je devrai souvent faire appel à une petite histoire et lui dire ce qui est bien et ce qui est mal, et des choses de ce genre.

Le caractère multiplicatif de l'allégorique est en rapport avec le processus associatif du mental.

Révisant rapidement tout cela, nous pouvons parler des lois associatives de l'allégorique et dire que : le similitude guide le mental lorsque l'on cherche ce qui ressemble à un objet donné, la **contiguïté** lorsque l'on cherche ce qui est propre à un objet donné ou ce qui est, fut ou sera en contact avec un objet donné, le **contraste** lorsqu'on cherche ce qui s'oppose ou se trouve en relation dialectique avec un objet donné.

Nous disons que l'allégorique est fortement situationnel. L'allégorique est dynamique et relate des situations qui se réfèrent au mental individuel, par exemple, comme cela arrive avec les histoires, dans les rêves, dans l'art, dans la pathologie, dans la mystique. Il en est de même avec le mental collectif, avec le psychisme collectif, en ce qui concerne les histoires, l'art, le folklore, les mythes, les religions, etc...

Ces allégories accomplissent divers types de fonctions. Elles relatent des situations en compensant des difficultés d'embrassement total. C'est un point important, difficulté de compréhension, par exemple.

Lorsqu'un problème surgit et qu'on ne le comprend pas convenablement, on l'allégorise, on raconte une histoire au lieu de faire une description précise. Si on ne sait pas bien ce qui se passe avec le tonnerre, il est possible que l'on raconte l'histoire de quelqu'un qui court dans le ciel. Et si la même chose se produit à l'intérieur du psychisme, alors viennent les contes pour expliquer ce qui se passe à l'intérieur de nous-mêmes.

Je me raconte des histoires, je me dis que ceci est dû à cela, qu'untel m'a regardé de telle façon, que bien sûr lorsque j'étais petit il m'est arrivé telle chose, que je suis certainement lié à ma Maman, et qu'ensuite il m'est arrivé quelque chose et que j'ai des problèmes avec mon Papa. Bon, je raconte des

histoires quand je ne comprends pas le fonctionnement du psychisme ou les phénomènes de la nature.

Il existe une maladie infantile en psychologie, c'est la maladie du conte. En psychologie, c'est l'étape infantile. Ensuite, avec le temps, elle grandit et donne des raisons et des explications à ces phénomènes.

En saisissant des situations allégoriques, il est possible d'opérer d'une façon indirecte sur les situations réelles ; c'est du moins ce que croit la personne qui allégorise. Bien.

Il y a beaucoup de choses dans les allégories. Une des plus importantes est ce que nous pourrions intituler : le climat de l'allégorique et le système d'idéation.

Nous disons que dans l'allégorique le facteur émotif ne dépend pas de la représentation. Rendez-vous compte comme c'est curieux ?

Vous pouvez le reconnaître en vous mêmes dans les rêves, par exemple (où cela se voit plus nettement), lorsqu surgit une allégorie : cette allégorie correspondait à des situations de la vie quotidienne extérieure, elle provoquerait un déclenchement caractéristique d'émotion. Mais, dans le rêve, cette allégorie provoque le déclenchement d'émotions qui n'ont aucun rapport avec cette représentation.

Vous connaissez ce cas et vous en connaissez certainement beaucoup d'autres. Par exemple, vous êtes attaché, un phénomène vient vers vous et cela devrait provoquer du désespoir, le désir de se détacher ; et bien non ! Rien de tout cela. Cela vous provoque un grand rire ou un grand plaisir. Cela ne correspond pas, n'est-ce pas ? Donc, selon le niveau de conscience, l'image, la représentation interne, se sépare chaque fois davantage du climat qui, dans d'autres niveaux, devrait l'accompagner. Il faudrait encore voir s'il doit vraiment en être ainsi car, du point de vue des autres niveaux, c'est ce qui arrive dans ces autres niveaux qui est déplacé. Enfin, c'est un problème de relativité de points de vue.

Dans l'allégorique, le facteur émotif ne dépend pas de la représentation. Le climat fait partie du système d'idéation, c'est lui qui dévoile le sens pour la conscience. Un climat peut même susciter immédiatement l'apparition d'images. C'est-à-dire qu'un climat de désespoir peut finalement configurer une image dans laquelle le désespoir prend des caractéristiques formelles visualisables dans mon intérieur. Comprenez-vous ce cas ?

Je peux allégoriser un état interne et dire par exemple : "c'est comme si je sentais que je tombe dans un tube" ; et rien de plus, la sensation interne que j'expérimente et que j'enregistre est celle-là, c'est un certain désespoir, un certain vide, etc... Mais je peux ensuite l'allégoriser comme "la chute dans un tuyau". S'il existait des tuyaux internes et si je tombais dans ces tuyaux, cela pourrait certainement susciter la sensation de désespoir interne. Mais enfin, c'est également une question de relativité de point de vue.

Le climat fait partie du système d'idéation et c'est lui qui dévoile le sens pour la conscience. Dans l'allégorie, nous verrons qu'en général lorsqu'il n'y a pas accord entre image et climat, nous tendons à nous orienter à partir du climat et non à partir de l'image pour comprendre les significations profondes. Quand le climat est parfaitement lié à l'image correspondante, il n'y a alors pas de problème, nous suivons l'image qui est plus facile à suivre. Mais s'il y avait discordance, nous irions toujours en faveur du climat.

L'allégorique, comme toute image, tend à mobiliser les centres. L'allégorique tend à transporter les charges de conscience vers les centres pour effectuer des réponses. Et naturellement, il existe un système de décharge de ces tensions. Et l'allégorique fait comme ces connectives de globules rouges qui

mènent des charges d'un côté à l'autre, accomplissant des déplacements.

Lorsqu'il y a un déplacement de ces charges de l'allégorie agissant sur un centre, une manifestation énergétique se produit. Ces manifestations énergétiques se traduisent dans les cas les plus exagérés par le rire, les pleurs, l'acte amoureux, la confrontation agressive, etc... Ce sont les moyens les plus adéquats pour alléger la tension interne, et quand ces allégories surgissent, elles tendent normalement à accomplir cette fonction de décharge.

Ces allégories (parce que ce sont des contes très jolis et très significatifs pour soi) provoquent des larmes ou provoquent de l'indignation. L'acte amoureux accomplit aussi cette fonction de l'allégorie. La confrontation belliqueuse accomplit cette fonction de l'allégorie, des images se mobilisent menant des charges aux centres et les centres provoquent ces décharges.

Ainsi les systèmes de tensions et les décharges de ces mêmes systèmes de tensions apparaissent dans différentes voies. La voie de l'allégorique est une de ces voies, comme les larmes peuvent en être une, comme l'acte amoureux peut également en être une. Ce sont toutes des voies de décharge de tensions du psychisme et elles accomplissent cette fonction de mener un potentiel vers le centre de réponse et de le mobiliser vers l'extérieur. Evidemment, pour que cela arrive correctement, il doit y avoir des images. C'est pour cette raison que les images allégoriques, les représentations allégoriques sont pour nous les plus significatives, parce qu'elles sont reliées à ces voies de décharge.

On allégorise alors sur l'acte amoureux, on allégorise sur la confrontation belliqueuse, on allégorise de telle sorte que le rire survient, etc... Ce sont bien sûr des voies de décharge. Bien.

Parlant de la composition de l'allégorique, on peut faire une sorte d'inventaire rapide (on en a parlé totalement en son moment et le thème est assez long).

En faisant un inventaire, nous pouvons parler des **contenants**, par exemple. Les contenants gardent, protègent ou enferment ce qui est en leur intérieur. Tout ce qui est enfermé, protège, garde et autre, est un contenant.

Par contre, les **contenus** sont tout ce qui est inclus dans une enceinte.

Les **connectives** sont des entités qui facilitent ou empêchent la connexion entre contenus et enceintes ou entre enceintes et contenus.

En ce qui concerne les **attributs**, nous faisons une distinction entre les attributs manifestes qui se détachent et les attributs tacites qui sont recouverts.

Nous détachons aussi **les niveaux, les textures, les éléments et les moments de processus**. Ces moments de processus s'allégorisent comme des âges, par exemple. Les niveaux aussi allégorisent ; tout ceci s'allégorise et accomplit des fonctions différentes dans l'économie du psychisme.

Il existe aussi des transformations, des inversions dans les allégories. Enfin, nous pouvons mentionner **les règles d'interprétation de l'allégorique**.

En nous intéressant à une allégorie, en essayant de comprendre une allégorie, nous essayons d'établir certaines règles d'interprétation. Qu'est-ce qu'une allégorie et quelle fonction accomplit-elle dans l'économie du psychisme ? Nous avons besoin de ces espèces de règles d'interprétation pour comprendre la fonction qu'accomplit cette allégorie dans l'économie du psychisme. Ces règles sont simples.

Nous disons que chaque fois que nous faisons une interprétation allégorique, **nous réduisons l'allégorique au symbole**, avant tout pour comprendre le

système de tensions de celui qui met en place l'allégorie.

Dans ce sens, le contenant d'une allégorie est le symbole. Si dans une allégorie, il y a un certain nombre de personnes discutant précisément sur une place, nous réduisons à symbole ce qui inclut ces personnes qui discutent. **La première chose** que nous faisons est de découvrir le système de tensions et cela nous donne le symbole qui inclut en son intérieur les allégories.

De sorte que tout ce qui a été dit sur la symbolique ne sert pas à autre chose qu'à étudier ensuite les systèmes de tensions qui opèrent sur les allégories. Pour nous, l'étude de la symbolique a pour fonction de comprendre les contenants à l'intérieur desquels se trouvent les jeux allégoriques. Le symbole, l'étude du symbole nous servent à cela.

Donc, en premier lieu, nous réduisons au symbole.

En second lieu, nous essayons de comprendre le matière première de l'allégorie, c'est-à-dire de quels sens elle provient, de mémoire, d'un mélange de sens et de mémoire, d'un état caractéristique du mental, qui tend à faire ces articulations particulières. D'où provient le matériel qui compose les allégories ? Ceci est extrêmement important pour nous. Avançons encore dans la compréhension de la fonction qu'accomplit l'allégorie car nous cherchons à voir quelle est sa fonction. Nous voulons donc comprendre d'où part la matière première, pour savoir ce qui se fait et à quoi cela sert.

Nous essayons, en troisième lieu, d'interpréter en accord avec les lois associatives selon des patrons communément acceptés. Si nous interprétons ces associations, nous devons nous demander ce que signifie cette allégorie, ce que cela veut dire pour nous.

Et si nous voulons interpréter une allégorie qui est située dans le monde extérieur, comme par exemple un tableau, nous devrions demander au créateur ce que signifie pour lui cette allégorie.

Mais il y a peut-être des centaines d'années de distance entre nous et la personne qui a fait cette allégorie et nous arrivons difficilement, avec nos propres significations, à interpréter la signification que cela a eu pour l'économie du psychisme du créateur du tableau. Mais nous pouvons en avoir l'intuition ou alors, par d'autres voies, nous pouvons arriver à comprendre les significations qui existaient à cette époque.

Mais nous disons qu'il est toujours bon d'interpréter en accord avec les lois associatives et selon les patrons communément acceptés. Et si je parle d'une allégorie sociale, par exemple, j'interroge différentes personnes sur la signification de cette allégorie et les personnes me disent quelle est la signification. C'est clair ; voyez comme c'est simple.

Lorsqu'une personne me parle de la représentation d'un ancien plein de bonté, avec certaines caractéristiques et que je lui demande ce qu'il signifie pour elle, elle me répond : "la Bonté". Bien, alors je sais que pour elle cette allégorie signifie la bonté. C'est tout. Je ne dis pas que cela signifie autre chose. Je ne mets pas les contenus de mon psychisme et de mes tensions pour expliquer ce qui arrive à un autre.

Si je vis dans une société réprimée par rapport au sexe, par exemple, et que je le dise à quelqu'un qui me parle des allégories, et que l'autre me parle d'un vieillard qui signifie pour lui la bonté, pourquoi dois-je dire que ce vieillard est en rapport avec des contenus sexuels, si c'est ce qui m'arrive à moi, avec mes propres tensions internes ? Ce déplacement de charges, de climats qui ne coïncident pas avec le système de représentation, est un phénomène très extraordinaire et très propre au monde allégorique.

Essayons aussi, comme **quatrième règle**, de comprendre les arguments. Nous

faisons une distinction entre argument et thèmes des arguments. Un argument est le petit conte, tout conte a son argument, mais à l'intérieur du conte il y a des thèmes, comme des photographies, comme des images, ou certaines maisons ou certains lieux. Ce sont les thèmes des arguments.

Parfois le thème demeure et l'argument varie, ou bien (ce n'est pas difficile à saisir) les thèmes changent toujours de rêve en rêve, mais l'argument est toujours le même, je cherche toujours une chose dans les différents rêves. Bien sûr, aujourd'hui c'est une chose, demain une autre, les thèmes varient, mais je suis toujours dans l'argument de recherche. Comprenez-vous ces situations ?

Il **est** donc intéressant de comprendre les arguments et il est intéressant de les distinguer des thèmes.

Bon. **Nous considérons le climat** comme celui qui correspond à la situation mentale. Lorsque le climat et l'image coïncident, on suit l'image. Nous avons déjà mentionné plusieurs règles. Nous allons continuer avec la **septième** : dans le cas des rêves, par exemple : parfois, les rêves que je fais plusieurs jours de suite sont différents, mais certaines personnes, ou certaines images, ou certains visages, ou certains lieux apparaissent toujours. Ce sont les thèmes des arguments.

Lorsque le climat et l'image ne correspondent pas, le fil conducteur est le climat.

Huitième règle : Nous considérons le noyau de rêverie qui apparaît soit en s'allégorisant comme une image, soit comme un climat continu, fixé, à travers diverses allégorisations et tout le temps.

Neuvième règle : Nous disons que tout ce qui accomplit une fonction est la fonction même, c'est tout. Si dans un rêve on tue avec un mot, ce mot est alors une arme. C'est facile. Si avec un mot on ressuscite ou on guérit quelqu'un, ce mot est un instrument pour ressusciter ou pour guérir. C'est tout.

Dixième règle : il s'agit d'interpréter la couleur en reconnaissant que dans les représentations allégoriques, l'espace de représentation va du sombre au clair. Ainsi, à mesure que les représentations descendent dans cet espace, l'espace même s'assombrit et à mesure qu'elles montent dans cet espace, celui-ci s'éclaircit. Et tous les types de graduation de couleur apparaissent dans le milieu.

Par conséquent, l'espace moyen est toujours quelque peu gris, n'est-ce pas ? L'espace quotidien de la représentation semble gris. Mais, à mesure que l'on monte, il devient lumineux, et plus on descend, plus il devient obscur.

Onzième règle : il existe des degrés différents d'interprétation complète, mais de toute façon, qu'elles soient étendues ou réduites, les interprétations peuvent être complètes si les choses sont bien faites. Je peux interpréter un système allégorique en essayant de comprendre sa composition, la relation entre les composants et quand je peux faire une synthèse et donner une raison à tout cela.

Ce peut être court, ce peut être un premier niveau d'approfondissement, mais sur ce même système allégorique, je peux faire toute une étude compositive de relation et établir une autre synthèse beaucoup plus ample. L'important est que je puisse établir cette synthèse étant donné les éléments compositifs et les relations entre ces éléments, en comprenant la fonction qu'accomplissent ces allégories, en comprenant la matière première dont se nourrissent ces allégories.

Si je fais tout cela, je peux faire des interprétations allégoriques très courtes, extrêmement courtes. Si elles accomplissent ces formalités, je n'ai

pas à remplir des centaines de pages. Cependant, je peux aussi m'étendre sur cette interprétation, mais en recherchant toujours le même objectif : compléter l'interprétation.

Mais bien sûr, interpréter un système allégorique à un moment donné est une chose et interpréter un processus allégorique dans le temps est une autre chose car il arrive que ces contenus répondent à des processus internes et ces processus changent. Je peux donc interpréter, faire une synthèse allégorique à un moment donné, mais à un autre moment, je vais me trouver avec autre chose. Il est nécessaire qu'à cet autre moment, je fasse une autre réduction pour avoir une idée du déplacement en comparant les réductions. Cette idée n'est pas difficile.

Si à un autre moment, je fais une autre synthèse, je vais alors comprendre un processus de déplacement dans le psychisme. Mais avec une simple synthèse allégorique, je ne vais pas comprendre le processus, je vais comprendre le moment, et encore, c'est relatif. Donc je travaille avec diverses synthèses allégoriques et ceci me donne le processus de ce qui se passe avec le système d'allégorisation.

Bien. C'est long, vous le savez bien. Pour nous, dans cette révision, c'est court. Nous nous dirigeons avec des concepts très généraux sur les symboles, sur les allégories et sur les signes.

Ce sont des choses très générales mais qui nous permettent d'opérer. Opérer dans quel sens ? Simplement dans le sens de l'interprétation des phénomènes internes ? Non, pas uniquement dans les sens de l'interprétation. L'interprétation nous intéresse beaucoup mais notre préoccupation n'est pas "le savoir".

Nous ne voulons pas simplement interpréter des phénomènes symboliques, allégoriques ou sémiologiques. Nous voulons agir avec ces phénomènes et bien sûr nous les interprétons pour mieux agir. Nous interprétons ces phénomènes, mais pour pouvoir faire quelque chose. Mais que faire ? C'est en rapport avec l'allègement des tensions, en rapport avec l'élimination de la souffrance. C'est en rapport avec des surcharges internes du psychisme que nous voulons libérer. Ces choses ont donc à voir avec les angoisses les plus profondes, avec les peurs les plus profondes, avec tout ce qui entrave le libre jeu du psychisme. Elles sont en rapport avec l'interprétation de l'illusion dans la mesure où, en l'interprétant, nous pouvons agir sur elle.

Toute cette étude des canaux associatifs et abstractifs de la conscience et des productions qui émergent de ces canaux nous intéresse. Tout ceci nous intéresse parce qu'en le comprenant et en le travaillant, nous pouvons avancer dans la compréhension du surpassement de la souffrance.

13ème jour

VOIES ABSTRACTIVES ET ASSOCIATIVES - IMAGE - COMPORTEMENT

Après avoir étudié ce système intégré de ce que nous pourrions appeler appareils et conscience, après avoir étudié que ce système intégré se trouve en relation avec un milieu intérieur et un milieu que nous pouvons provisoirement appeler extérieur et ayant fait des distinctions entre ce milieu intérieur et ce milieu extérieur, nous avons vu plus spécifiquement ce qui arrive dans la conscience et dans les mécanismes qui lui sont propres.

Cette conscience travaille dans différents niveaux, elle peut le faire en pondérant en elle-même différents canaux, différentes voies qui, selon celle qui agit, produiront des phénomènes de type abstraktif ou de type associatif.

Nous avons dit qu'en étudiant les impulsions en général, nous allions nous occuper seulement des impulsions qui, provenant des appareils et allant à la conscience, mettraient en marche les voies abstractives ou associatives. De sorte que nous ne nous occuperons pas d'autres mécanismes, ni d'autres impulsions qui ne soient pas étroitement liés à l'ouverture de ces deux voies internes. Mais, bien sûr, les choses sont extrêmement complexes. Pour cette raison, bien que nous nous préoccupions des impulsions liées directement au canal associatif ou abstraktif, nous savons que de toute façon, comme tout se trouve en étroite relation, bien qu'il y ait des impulsions très éloignées de ces deux voies, elle compromettent aussi le travail de ces deux voies, bien que ce soit par différence de potentiel.

Donc, pourquoi devrions-nous nous préoccuper, par exemple, des impulsions qui vont de l'appareil de sens à la mémoire, si ceci n'est pas directement lié à ce qui arrive dans ces deux voies qui nous intéressent ? En principe, nous ne devrions pas tenir compte de ces impulsions ; en principe. Mais évidemment, tout ce qui arrive avec une impulsion, dans n'importe quelle position interne du psychisme, compromet aussi le travail de ces deux voies et le travail des niveaux, qui permettent que se prenne l'un ou l'autre des canaux. Bien. La possibilité que les phénomènes qui se produisent par l'ouverture de l'une ou de l'autre voie deviennent effectifs dans le monde, est donnée par la production d'images correspondantes.

C'est ainsi que le système d'image et l'emplacement de l'image dans l'espace mental nous permettent de comprendre comment ces phénomènes qui ont surgi des voies associatives ou abstractives, peuvent mobiliser des centres déterminés.

L'espace mental et les images qui s'y mettent en place sont, bien sûr, des points d'intérêt. Je peux enregistrer cet espace mental qui correspond exactement au corps physique comme addition de sensations cénesthésiques.

Dans ce sens, cette espèce de second corps, cette espèce de représentation interne du corps, qui n'est pas celle du corps exactement mais de l'espace mental, cette représentation interne permet la connexion entre les productions de la conscience et le corps lui-même.

De sorte que cet intermédiaire entre les productions de conscience et le corps est nécessaire pour que le corps lui-même commence à fonctionner dans l'une ou l'autre direction.

Car nous avons déjà vu que suivant l'élaboration par la conscience d'un type d'image dans un niveau de l'espace de représentation et dans un

niveau de profondeur dudit espace, les signaux correspondants se déclenchaient à partir de cet écran vers l'un ou l'autre des centres.

Donc, ce second corps de la représentation, motivé par les sensations, parce que lui-même somme des sensations cénesthésiques, donnera des départs selon les sensations qui s'y convertiront en image. Dans ce sens, tout signal qui se convertit en image répond à des sensations qui sont venues de sens externes ou de sens internes. Mais, de plus, cet espace de représentation convertit aussi en images les signaux qui proviennent de la mémoire et ceux qui proviennent du travail même des mécanismes de conscience, c'est-à-dire de l'imagination.

Ainsi, si une image se concentre dans un niveau de l'espace de représentation, plus interne ou externe, à une hauteur ou une autre, les centres correspondants se mettent en marche. Ce n'est pas difficile à comprendre.

Mais bien sûr, lorsqu'un signal apparaît, dans le cas de l'ouverture d'un canal associatif, et que ce signal est en rapport avec une conformation allégorique, nous tendons à chercher, à partir de cette conformation allégorique, le signal qui a été la matière première et qui a été traduit en image dans l'espace de représentation.

Par conséquent, nous disons : ces images surgissent, surgissent par exemple par une tension corporelle déterminée, et alors il est certain que nous allons chercher la tension dans le corps physique, dans le point qui correspond.

Mais qu'arrive-t-il lorsqu'il n'y a pas cette tension dans le corps physique et qu'apparaît cependant un phénomène d'allégorisation dans l'écran de représentation

? Bon, il se peut que cette tension ne soit pas présente dans le corps physique, mais il se peut qu'un signal, partant de la mémoire, agisse sur la conscience et qu'il éclate comme image dans la conscience. Le surgissement de l'allégorisation correspondante révèle de toute façon que l'impulsion provenant de la mémoire a eu une influence sur une partie du corps. A ce moment là, cette contraction s'est produite et a lancé son impulsion enregistrée par la conscience. Elle apparaît ensuite comme allégorisation et nous fait comprendre que le phénomène est alors en train de lancer sa pulsion à partir de ce point du corps. Mais il se trouve que ces phénomènes appartiennent au passé, ils ne sont pas présents, il n'y a pas de tension agissant en permanence. Cependant cette tension (qui n'est pas une tension en soi mais une impulsion enregistrée en mémoire), dans la mesure où elle devient effective, met en marche une tension, le registre correspondant se fait et cette tension ensuite finit par apparaître comme image.

Là, nous devons être relativement prudents, puisque parfois dans une image, surtout dans les phénomènes de type transférentiel, nous allons chercher dans le corps une tension déterminée et nous n'allons pas la trouver dans le corps. Car cette tension deviendra effective uniquement lorsque nous arriverons à faire partir une impulsion de la mémoire, qui mettra provisoirement en marche cette tension et qui ensuite disparaîtra.

De sorte que, lors de l'évocation d'un certain bip, d'un certain signal dans le système de registres, lorsque ce signal est délivré au mécanisme de conscience, là, des phénomènes de contraction du corps ou des phénomènes d'irritation du corps pourront apparaître de façon concomitante.

Mais qu'est-ce que je cherche en réalité ? Je cherche des phénomènes qui n'existent pas actuellement, des phénomènes que je peux enregistrer dans mon propre corps, dans la mesure où ils sont évoqués, qui n'existent pas constamment dans le corps mais qui existent dans la mémoire et qui lorsqu'ils sont évoqués, s'expriment dans le corps. L'idée se comprend-elle ?

Ainsi cet espace de représentation est des plus singuliers pour les

raisons suivantes : il y a un caractère d'intermédiaire entre certains mécanismes et d'autres. Il est basiquement conformé par l'addition des sensations cénesthésiques. En lui, se manifestent des phénomènes transformés de sensations internes ou externes. En lui se manifestent des phénomènes transformés produits il y a déjà longtemps, qui sont en réalité mis en place dans la mémoire. En lui se manifestent aussi des phénomènes qui n'existent pas en ce moment dans le corps, mais qui sont le produit du travail imaginaire du coordinateur lui-même et qui agissent sur le corps.

Cet espace de représentation, avec ses curieuses caractéristiques, est donc pour nous d'une importance spéciale.

Bien, tout ceci étant vu et ayant prêté attention au travail de ces deux voies, ayant vu leur composition, leurs caractéristiques, leurs relations et ayant vu ce que nous appelons en général symbolique et allégorique dans l'étude particulière des productions de ces deux voies, nous pouvons très sommairement prêter attention à ce que nous avons appelé comportement.

Nous allons faire une révision rapide de choses que vous connaissez très bien. Nous allons donc essayer d'être brefs sur ce sujet.

Nous observons diverses conformations physiques chez les gens, de multiples tendances, différentes manières de répondre au monde. Cependant, il existe une possibilité de les classer en gros dans des types, selon des traits communs. Nous en avons parlé en son temps.

Mais bien sûr cette étude devrait tenir compte du fait que la situation des individus dans le milieu est dynamique et variable, qu'au cours de la biographie on acquiert de l'expérience, qu'on peut subir de nombreux accidents et que peuvent se produire de nombreuses transformations de conduite. Alors, cette typologie et ensuite cette caractériologie, sont bien sûr une matière très volatile.

Ce qui nous importe sont des choses plus enregistrables que le caractère ou le tempérament, des choses plus définies comme le travail du comportement de toute cette machine, le travail cyclique qui s'effectue (ceci, par contre, est un facteur de déterminisme beaucoup plus important qu'un biotype déterminé ou qu'une forme de caractériologie), le cycle propre de la machine, ces cycles majeurs et mineurs que nous distinguons.

Nous disons aussi qu'il y a des nombreux facteurs qui font varier les cycles. Bien sûr, la machine est très sensible aux variations de température, de luminosité, de climats, etc... Mais, de toute façon, nous reconnaissons les grands cycles qui se trouvent dans les changements d'âge, par exemple, et nous reconnaissons les cycles mineurs dans les changements jour/nuit et les micro-cycles propres au corps.

Mais de même qu'il y a des grands cycles, des cycles mineurs, des micro-cycles dans le corps, il y a également dans le travail de production onirique, dans le travail de production de demi-sommeil, dans le travail de production de la veille, un cycle, un système de compensations. Il y a également un cycle dans les images et pour cette raison, dans les déclenchements que font ces images vers les centres. C'est un mouvement continu.

En revenant à notre thème antérieur, cet espace de représentation est également soumis à un cycle et la mise en place des images elles-mêmes dans cet espace de représentation, subit les cycles du cas correspondant.

Nous savons bien, par exemple, que dans les niveaux bas de conscience, bien que les images surgissent avec force, ces images n'effectuent pas de départs vers les centres en raison de l'emplacement qui se produit dans l'espace mental.

C'est ainsi que, dans les rêves, nous nous voyons séparés et qu'en veille,

nous voyons les phénomènes à partir de l'intérieur de nous-mêmes. Et le fait de nous voir séparés dans le rêve est, de toute façon, une certaine mise en place de l'image dans l'espace mental. Si nous voyions dans les rêves les choses comme en veille, nous mettrions alors l'image en place dans le point de déclenchement qui correspond aux centres. Ce n'est pas ce qui arrive parce que nous situons l'image dans un niveau de profondeur différent, alors les centres n'enregistrent pas le départ correspondant à l'image ; ceci a naturellement son explication physiologique élémentaire, mais qui n'entre pas dans nos considérations.

Bien, cet espace de représentation, cette sorte de second corps, fait de sensations, imaginaire non mémorisé, travaille également avec le cycle de la lumière jour/nuit, avec le cycle des niveaux. Cet espace de représentation est également soumis à toutes sortes de cycles. L'idée est simple.

Bien, les cycles ont alors pour nous assez d'importance.

Nous disons que dans les mécanismes de conscience il y a un travail rythmique dont l'altération enlève l'efficacité, cela pouvant être un facteur de perturbation.

Les centres ont leur biorythme particulier donnant un rythme général à toute la structure. En observant le biorythme durant une longue période, on se rend compte comment les centres se compensent entre eux. Les uns descendent dans leur travail pendant que d'autres montent. Et nous trouvons aussi des cycles complets au bout d'un long moment où les variations du psychisme se compensent.

Ce système de compensations cyclique est un indicateur de l'équilibre que maintient la structure dans son déplacement dans le temps. La décompensation de cette cyclicité nous met immédiatement en présence des phénomènes de déséquilibre, l'altération de cette cyclicité nous met en présence de phénomènes de déséquilibre.

Les niveaux de conscience ont aussi leur cycle de travail. Lorsque la veille accomplit son temps, la conscience change ce niveau de travail par le niveau de sommeil. De cette façon, la période de sommeil compense la période de travail de veille.

A la base des niveaux opèrent les cycles de métabolisme et les cycles végétatifs en général. Le cycle majeur de l'homme est donné par le temps vital qui se complète en passant les différentes étapes vitales : naissance, enfance, adolescence, jeunesse, seconde maturité, vieillesse, ancienneté, mort, etc...

Dans chaque étape vitale il y a une transformation du psychisme selon les nécessités organiques, selon les intérêts, selon les possibilités qu'offre le milieu, etc...

Finalement, les cycles et les rythmes du psychisme et du corps déterminent des modifications importantes dans le comportement, par les changements de direction qui apparaissent dans les moments de détérioration et de surgissement de chaque étape vitale.

La conscience face au monde tend à compenser le monde, qu'il s'agisse du monde appelé extérieur ou du monde intérieur. Cette conscience essaie de le compenser structurellement. Pour produire cette compensation, elle organise un système de réponses. Certaines réponses arrivent au monde objétal, directement, c'est-à-dire exprimées au travers des centres. Mais d'autres restent dans la conscience et arrivent au monde indirectement par certaines manifestations de conduite.

Il peut être surprenant pour nous qu'une conduite que nous espérons réactive soit cependant sans réaction face à l'action. Quelque chose est arrivé avec ce phénomène qui stimule, qui de toute façon travaille, et avec cette réponse qui

ne devient pourtant pas effective. Evidemment, d'une certaine façon, si l'impulsion entre, il y a variation de potentiel, un certain type de réponse devient effectif.

Il se peut qu'il ne devienne pas effectif immédiatement et que la réponse soit différée, c'est un cas. Mais il peut arriver aussi que la réponse ne sorte en aucun cas vers le monde, mais agisse sur le corps lui-même. Si elle agit sur le corps lui-même, nous pouvons observer au mieux, qu'au lieu de se mouvoir le sujet s'immobilise, nous pouvons observer qu'au lieu de se mouvoir typiquement, le sujet le fait atypiquement, ou bien que ce genre de stimulations provoque chez le sujet des somatisations à plus ou moins long terme. Ce sont de toute façon des formes de conduite.

Ces compensations de la conscience tendent à équilibrer le milieu interne par rapport au milieu externe. Ce lien s'établit par des exigences, l'individu se trouve obligé de répondre à un monde complexe, naturel, humain, social, culturel, technique, etc...

Nous avons étudié en son temps ce qui se passait avec le **noyau de rêverie**, qui compensait les difficultés de structuration totale et qui orientait les conduites. Ce n'était pas le noyau de rêverie, qui ne peut pas être visualisé comme image, qui le faisait, mais c'était plutôt la compensation d'image du noyau de rêverie qui orientait les conduites vers le monde.

Par conséquent, ce qui va se voir dans la conduite, en réalité, ne sera pas le noyau de rêverie mais la compensation d'image de ce noyau de rêverie, parce que c'est l'image qui peut agir sur les centres et se manifester dans le monde.

Et comme ce noyau de rêverie en lui-même n'a pas d'image, mais que c'est son image compensatoire qui agit, nous voyons dans la conduite du sujet les compensations et non le noyau qui motive ces images. L'idée est simple.

Ainsi, prenez un exemple et dites d'une personne que son noyau de rêverie est enregistré par elle comme un climat d'insécurité totale. Il est très probable que vous ne verrez pas cela dans sa conduite mais que vous verrez plutôt une exagération de comportement possessif dans le monde qui répond, précisément, à l'équilibre de ce noyau de rêverie d'insécurité.

Ce que vous allez voir dans le monde ne sera probablement pas l'insécurité propre au climat du noyau de rêverie, mais plutôt la compensation d'image qui correspond à cette insécurité. Vous allez voir un sujet extrêmement sûr, possessif et dominant, par exemple. Pourquoi ? Précisément par le caractère de l'image qui va en fin de compte déclencher les conduites.

Nous avons dit il y a longtemps que la rêverie régit les aspirations, les idéaux et les illusions qui changent dans chaque étape vitale. Derrière ces changements ou variations dans le noyau, l'existence s'oriente dans d'autres directions et des changements dans le système de rôles se produisent de façon concomitante ; ce noyau se détériore.

Pendant que, d'une part, le noyau donne une réponse générale aux exigences du milieu et que d'autre part, il compense les déficiences et carences de base du système de rôles, tout cela imprime une espèce de direction à la conduite.

Cette direction peut se pondérer, d'un autre point de vue, selon l'acheminement ou non dans la ligne que nous appellerions évolutive et qui, d'un point de vue plus extérieur, peut s'appeler adaptation croissante. D'un point de vue plus intérieur, cette ligne évolutive peut s'enregistrer comme intégration croissante ou, dans d'autres cas, comme désintégration croissante.

Le registre intérieur de cette sorte d'évolution correspond plutôt au registre de l'intégration, de l'équilibre intérieur, de la non contradiction, alors que

le registre de la contradiction croissante, du déséquilibre, est pour nous un important registre intérieur de ce qui arrive dans la ligne non évolutive de ce psychisme.

C'est ainsi que cela vu de l'extérieur devient très relatif en raison des valeurs de l'époque, et on peut considérer comme évolutive une conduite qui s'adapte au milieu. Il pourrait arriver que ce milieu se disloque et alors cette adaptation croissante à un milieu qui se disloque pourrait ne pas être aussi évolutive qu'une première proposition pouvait le laisser supposer.

Mais voyons les choses davantage de l'intérieur, le registre de l'accord intérieur avec soi-même, le registre de la concordance du travail des centres, est pour nous un bon indicateur de ce qui peut se passer avec cette évolution en nous-mêmes. Bon, mais retournons à l'extérieur et voyons les choses en tant que conduite dans le monde.

Les systèmes de réponse organisent un système de rôles. Ce système de rôles est le médiateur avec le milieu ambiant, celui-ci s'articulant, pour sa meilleure dynamique, comme en différentes couches. Alors on parle d'un cercle d'activité dans le monde, d'un autre cercle et d'un autre cercle, selon la confrontation avec un milieu ou un autre.

Les rôles s'organisent avec une fonction précise, celle de chercher des formes afin d'obtenir le moins de résistance possible dans le monde. Cette organisation de rôles offrant la plus petite difficulté dans la relation avec le milieu ambiant se codifie en accord avec l'apprentissage par un système de réussite ou d'erreur.

L'accumulation de conduites ordonne un système de rôles liés à des situations où les uns apparaissent pendant que d'autres se dissimulent. Le rôle du travail se manifeste et le rôle de la famille disparaît. Dans la famille le rôle du travail disparaît et le rôle propre à la famille se manifeste. Ces conduites sont sûrement en rapport avec un niveau de représentation d'image de soi-même, par exemple, ou d'image de la situation donnée, et en accord avec l'ajustement du système de rôles, la machine humaine se confronte alors avec le milieu qui l'entoure.

Avec le temps, ces cercles de rôles s'organisent en différentes couches de profondeur. Ce n'est pas une simple forme allégorique de dire différentes "couches de profondeur", mais cela correspond à différentes couches de profondeur dans le système de représentation de l'espace intérieur.

Il est très probable alors que ces conduites s'organisent avec des postures corporelles déterminées selon le milieu dans lequel l'individu agit, logiquement en accord avec le système d'images qui agit. Alors, on prendra une position corporelle différente selon le milieu où l'on se trouve.

Bien, dans le jeu de rôles qui essaient d'offrir le moins de résistance au milieu, ces rôles peuvent s'ajuster ou non à un consensus général conventionnellement accepté, en donnant des réponses que nous appelons respectivement typiques ou atypiques.

Les réponses typiques ne sont pas seulement codifiées par l'individu mais aussi par de grands groupes sociaux. De sorte que lorsqu'une réponse différente de la réponse habituelle surgit dans ces groupes, elle peut sembler déconcertante, atypique, car différente des réponses qui se donnent habituellement. Cela peut arriver surtout dans des situations nouvelles, dans des situations où il n'y a pas de réponses codifiées. La réponse donnée dans ces cas là peut être opportune ou inopportune. C'est ainsi qu'apparaissent des réponses atypiques, sans coïncidence avec la situation, le degré d'inadéquation qui se manifeste pouvant se pondérer. Si les réponses typiques peuvent être adéquates dans les milieux sans grands changements, elles ne le sont pas dans un milieu changeant qui, dans sa dynamique, modifie les coutumes, les valeurs, etc... Parfois la

"typicité" des réponses est un blocage pour l'adaptation au changement.

Il y a d'autres manifestations atypiques qui agissent d'une façon très curieuse, qui ont peu de rapports avec le milieu en soi, mais qui ont plus de rapports avec le système de tensions internes. Il y a des conduites qui agissent comme catharsis de tensions ou en manifestant des émotions négatives comme catharsis de climats.

Ces deux réponses atypiques surgissent par pression des impulsions internes qui se libèrent dans des situations qui ne coïncident pas nécessairement. Dans ce cas, les tensions et les climats opèrent comme perturbation situationnelle, faisant irruption dans le milieu avec brusquerie. Ces manifestations vers le monde sont plus en rapport avec des contenus purement internes et n'ont rien à voir avec le milieu en question.

Du point de vue de l'adaptation croissante, les types de conduite intéressants sont ceux qui comptent avec de nombreuses options de réponses, situation qui permet une économie d'énergie utilisable pour de nouveaux pas d'adaptation. Pour cette raison, il y aura des réponses d'adaptation croissante et des réponses d'adaptation décroissante, et ceci arrivera aussi bien dans les réponses atypiques que dans les réponses typiques, avec leurs différents degrés d'opportunité. Ainsi la conduite peut accomplir ou non une fonction d'adaptation.

Nous pouvons pondérer les changements de conduite comme significatifs ou circonstantiels. Un changement sera significatif si la nouvelle orientation est dans la ligne d'intégration, dans la ligne évolutive. Il sera circonstantiel lorsqu'il y aura seulement remplacement de rôles, remplacement d'idéologie, amplification des rôles, apogée ou décadence des rêveries, etc... Rien de tout cela n'est significatif pour nous, ce sont des changements situationnels. Pour nous, du point de vue de l'adaptation croissante et du problème de l'intégration des contenus, un changement d'idéologie, par exemple, est égal à 0,01. Rien de tout ceci n'est l'indicateur d'un changement intérieur d'importance. Si on change d'idéologie, par exemple, on conserve la même structure de tensions morales ; ceci s'observe fréquemment.

Il y a des changements de conduite significatifs, d'un point de vue plus général, lorsqu'une instance psychique s'épuise. Les contenus en vigueur dans une instance, avec leur thématique et leur argumentation caractéristique, se détériorent jusqu'à ce qu'ils s'épuisent. Le psychisme s'oriente alors vers une nouvelle instance, comme réponse articulée dans sa relation avec le monde.

La conduite est un indicateur des changements qui sont intéressants. Beaucoup de décisions ou de plans de changements restent enfermés dans le psychisme et, pour cette raison, n'indiquent pas de modifications, mais lorsque ces plans ou projets s'expriment en des changements de conduite c'est qu'il y a eu des modifications dans la structure conscience-monde, dans la relation même de la conscience avec les phénomènes.

Revoyons brièvement quelque chose que nous connaissons aussi depuis longtemps : **les erreurs dans la relation avec le monde.**

Un cas d'erreur est le vide de rôle qui surgit face à une situation déconcertante. Dans cette situation on répond à partir de codifications antérieures ou en improvisant une conduite quelconque. L'erreur de ce cas est liée au désajustement de la réponse avec la circonstance.

Une autre erreur est la fixation de rôles qui sous une forme stéréotypée s'appliquent dans des situations qui n'y correspondent pas: par exemple le rôle de l'amitié appliqué dans le travail bureaucratique. Là les rôles enferment le psychisme, au lieu de l'ouvrir au monde, ces mêmes systèmes étant expérimentés comme des sortes de prisons internes, d'une façon allégorique. Le sujet se sent emprisonné dans ses rôles.

Il y a également des désajustements plus amples du psychisme, soit par choc ou

par ce que l'on nomme inadaptation. Les événements brusques peuvent amener des groupes sociaux ou des individus à des erreurs d'adaptation. Ces chocs peuvent être psychiques, physiques ou psychophysiques, mais dans tous les cas des déviations dans l'adaptation croissante se produisent. Continuons de réviser.

Les limites du comportement sont données par les possibilités du psychisme et par celles du corps lui-même. Le psychisme ne peut remplacer le corps dans la relation objétale, erreur fréquente, car le psychisme se connecte avec les objets au travers du corps. Si le psychisme transgresse ces limites, nous nous trouvons avec un comportement atypique. De même le corps ne peut se passer du psychisme dans la relation avec le monde sans s'exposer à la désintégration. La fixité ou le changement dans la structure limitera ou amplifiera ses possibilités. Le corps effectuera ses opérations objétales avec une réussite plus ou moins grande. Dans le premier cas il aura adaptation et dans le second, inadaptation.

Le psychisme peut nier l'objétal, il peut nier le monde dont il a notion au travers des sens, s'il veut il peut le nier, en plus il peut se nier lui-même, ou bien il peut créer des perturbations dans le comportement face à l'objet. Le psychisme peut faire tout cela.

Lorsqu'il nie l'objétal nous parlons de **comportement enfermé en soi-même**. Ce comportement surgit comme réaction face au monde perçu comme stimulation irritante. Les sens externes tendent à se déconnecter, le travail des circuits cénesthésiques se renforçant alors. Les mécanismes et contenus propres à ce niveau de travail de la conscience sont projetés ensuite sur le monde lorsque l'individu, pressonné par ses systèmes de douleur et de plaisir, reprend contact avec ce milieu.

Lorsque le psychisme interne est nié par contre, nous parlons de **comportement altéré**.

De sorte que ces deux comportements, enfermé en soi ou altéré, se trouvent parfois avec fixité dans un même personne, ou se trouvent alternativement dans cette même personne répondant également à une sorte de cycle. On peut reconnaître des étapes de la vie enfermées en soi-même ou altérées selon le cas. Là l'ensemble des dispositions dans le comportement altéré, l'ensemble des dispositions, des dépendances, des intérêts de l'individu, sont situés dans le monde non pas d'une façon choisie mais d'une façon imposée. La relation avec le monde se trouve maniée de l'extérieur et non de l'intérieur.

Lorsque se créent des perturbations entre psychisme et monde, nous parlons de **comportement rituel**, dans lequel on nie la capacité objétale de l'objet et où on la convertit en qualité psychique, remplaçant le corps dans la relation avec le monde par des opérations exclusivement psychiques. Vous connaissez suffisamment ce qui se passe avec la magie et les rites, comme système, mais en plus comme comportement rituel des citoyens contemporains.

Dans une situation oppressive on nie la réalité objétale de cette situation et on tente d'opérer au moyen du rite. Vous connaissez le cas et nous n'allons pas revenir dessus.

Cette attitude qui est inefficace dans le monde des objets, peut devenir efficace lorsqu'elle agit sur les autres psychismes, dans ce cas c'est une conduite adéquate, si elle agit sur le psychisme qui est influencé par cette conduite rituelle. Mais bien sûr, si cette conduite rituelle s'exprime face à un phénomène objétal, le phénomène objétal n'a rien à voir avec ces dispositions rituelles. De sorte que cette conduite dans ce cas, n'est pas adéquate ; nous disons qu'elle est adéquate si elle arrive à modifier favorablement une situation. De sorte que, ici, on doit avoir une certaine qualité de distinction et de pondération.

Lorsque nous parlons de conscience magique, ou de conscience émotionnée,

nous parlons de cette attitude rituelle. Et nous pouvons parler d'une conscience émotionnée, d'un état de conscience émotionnée, uniquement et en raison de l'apparition dans la conduite de ces conformations rituelles. Car d'une autre façon nous ferions des inférences un peu aventureuses sur ce qui arrive dans la conscience. Nous pouvons le faire au moyen des conduites qui se manifestent à notre perception, à la nôtre, observateurs.

On trouve un autre cas de disfonction entre le psychisme et le milieu lorsqu'on utilise un intermédiaire qui remplace le propre corps dans la relation objétale, des contenus internes étant projetés sur l'intermédiaire. Cela donne origine à une dépendance psychique par rapport à l'intermédiaire. Le phénomène de l'intermédiaire est un cas particulier de conscience émotionnée et qui configure également des activités de rôles rituels. Nous disions que cela donnait origine à une dépendance psychique, par rapport à l'intermédiaire, dépendance expérimentée comme manque de décision ou ambivalence affective envers l'intermédiaire. Parfois il est aimé, parfois détesté... et il y a une étrange cyclicité de cette conscience qui communique avec le monde à travers un autre. Cette ambivalence, cette contradiction s'accumule sous forme de climats et tensions générant de puissants courants de violence interne. La violence interne s'exprime de façon situationnelle comme réponse disproportionnée face à la stimulation. Une petite stimulation et une réponse qui fait irruption sans aucune équivalence.

Nous résumons tout cela comme **perturbation** dans la réponse. La perturbation dans la réponse donne la mesure du centre ou équilibre qu'a toute la structure. Une structure équilibrée ou déséquilibrée, centrée ou décentrée, va nous donner la mesure. Ce centre s'obtient par apprentissage et par élimination de la perturbation, lorsqu'il n'apparaît pas d'erreurs de comportement. Nous parlons alors de conduite centrée. C'est à partir de ce centre qu'il est possible de se déplacer dans les différentes directions. De même que dans les arts martiaux, il n'est pas possible de se déplacer lorsqu'on est coincé dans un point de l'espace où s'effectuent les opérations. Ce n'est pas possible lorsque l'on s'est avancé vers un autre point qui empêche de nouvelles avances. La situation d'un centre est nécessaire, à partir de ce centre on avance, on recule, il y a liberté opérative.

Il y a un passage suave entre le milieu interne du psychisme et le milieu externe ambiant. Ce doux passage d'information d'un côté et d'actions d'un autre côté, possède un maniement central dont le registre existe. La formation et le développement de ce centre intégré est un pas nécessaire dans le travail évolutif en général.

Avec ceci nous terminons de revoir tout ce qui avait été dit depuis longtemps. De sorte que pour commencer immédiatement avec nos travaux théorico-pratiques sur les opératives et autres, nous suggérons de mettre en marche ces formes de travail que nous connaissons, ces équipes qui résument, synthétisent et lancent des hypothèses diverses sur les schémas généraux que nous avons revus.

Si vous le désirez, demain nous aborderons les thèmes qui nous intéressent et nous discuterons sur les différentes hypothèses que les équipes auront pu produire en si peu de temps.

14ème jour**SUR LE TRAVAIL EN EQUIPE**

En principe aujourd'hui nous allons parler d'opérative, mais ayant trouvé quelques problèmes avec les travaux d'équipe, il est bon que nous parlions un peu de cette forme de travail en général et qu'ensuite nous passions aux hypothèses que quelques-uns ont esquissées, repoussant à un peu plus tard cette question d'opérative.

Nous employons cette forme de travail intérieur qu'est le travail en équipe, c'est une forme différente de celle du travail individuel, évidemment.

A ce niveau de travail nous sommes intéressés par le travail en équipe. Celui-ci ne peut se réaliser que si l'on considère certaines conditions.

Les conditions pour un bon travail de ce genre sont, entre autres, de le réaliser en recherchant toujours l'affinité, affinité entre les personnes qui participent à cela. Par quoi est donnée l'affinité ? On ne sait pas ce qui donne l'affinité mais le fait est que l'on a plus de facilités pour travailler avec certaines personnes qu'avec d'autres.

Il y a ici un autre point important et il est en rapport avec une certaine éducation interne dans la relation avec l'autre, dans le but d'une production fluide. Il s'agit de l'aptitude qu'ont les membres de cette micro-structure pour détendre la relation.

C'est très intéressant car lorsqu'on travaille sur une hypothèse par exemple, de nombreux points de vue surgissent. En plus de l'apparition de nombreux points de vue (ce qui par ailleurs est très utile) une certaine passion surgit dans la défense du point de vue personnel. Et alors bien sûr, il se crée une certaine tension entre les composants de la relation.

Vous savez que le travail intellectuel ou l'attention intellectuelle sont habituellement enregistrés avec certains tons corporels. Nous avons parlé de cela en son moment, il y a longtemps, lorsque nous nous référions au problème des tensions.

Vous savez bien qu'il y a une attention tendue : si vous mettez beaucoup d'attention à ce que nous disons en ce moment, ce que vous enregistrez chez vous en premier, c'est une certaine activité. Au début vous pensez que c'est une activité due à la pensée même, mais si vous faites bien attention vous verrez que cette activité est liée à une certaine tension corporelle, nous dirions à une tension musculaire.

C'est même plus que cela, vous qui êtes attentifs, si maintenant vous essayez de relâcher les tensions physiques, les tensions musculaires, vous allez voir qu'en réalité vous allez commencer à le faire à partir des yeux, à partir du visage. Si vous relâchez cette tension musculaire pendant que vous êtes attentifs, il se produit un phénomène un peu étrange. En effet vous vous détendez pendant que vous êtes attentifs, vous commencez à expérimenter la sensation que vous vous désintéressez du thème. Vous sentez la même chose que si le thème perdait de l'intérêt pour vous, comme si vous vous éloigniez du thème, comme si vous vous éloigniez de l'objet en question.

Vous pouvez dire alors que si vous relâchez la tension musculaire liée à l'attention, vous vous éloignez du thème parce que vous perdez de

l'intérêt ou parce que votre mental devient un peu plus calme et que c'est comme si, en réalité, il baissait de niveau. Et bien, non ! Il ne baisse pas de niveau et vous ne vous éloignez pas du thème. Ce qui arrive, c'est que vous n'avez pas le registre de la tension, tension qui a été fortement gravée par la forme éducative du milieu x d'où vous sortez.

C'est ainsi que l'attention et le travail intellectuel en général sont fortement liés à ce registre tendu. Et il se produit une chose très différente lorsque l'on fait baisser cette tension musculaire, dans le cas par exemple d'un travail en équipe.

Si la tension musculaire baisse parmi toutes les personnes qui sont en affinité, et si on commence à travailler, alors les idées commencent à aller et venir à grande vitesse, le travail intellectuel s'accélère et les relations prennent un caractère dénué de passion. Ainsi tout peut être accepté sans opposition de barrières (sans parler de barrières mentales), des barrières physiques que les tensions musculaires mettent à l'attention ou à la productivité du mental.

En général, ceci est valable pour tout acte d'attention. C'est valable pour le travail intellectuel et c'est valable pour ce point que nous traitons maintenant et qui est notre forme de travail en équipe. C'est une forme de travail qui n'a pas de relation avec la partie extérieure du travail, mais qui est en relation avec sa partie intérieure et avec le système de relations internes. Et ce système de relation intérieure devient fluide ou non dans la mesure où le corps se détend. Observez que comme hier, en élaborant ces hypothèses, à certains moments cette passion ou cette forme de recherche d'une idée s'enregistrait et que vous l'enregistriez comme une tension corporelle liée par d'autres voies à ce que nous appelons possession. Parfois il s'agissait de posséder des idées, parfois de posséder la situation, mais un cas est étroitement lié à l'autre.

Comment travaillons-nous en équipe ? Nous travaillons par affinité et sur la base de ces registres de détente. Cette forme de travail en équipe n'est pas alors uniquement une question extérieure, formelle, elle devient tout un travail intérieur. Quand on travaille en équipe, on a bien en vue, bien présent le point suivant : ce que l'on devient dans le système de relation.

Lorsque l'on travaille en équipe dans le système, je ne sais pas ce qui peut se passer, beaucoup de choses peuvent se passer. Mais lorsqu'on travaille en équipe entre nous, ce relâchement des tensions dans la relation est un des points du plus grand intérêt et être attentif à ces détentes intérieures d'une façon coprésente (bien sûr pas d'une façon présente) pendant que se réalisent les opérations.

Lorsqu'on sort dans le système, on trouve des choses si divergentes, si étranges, que là les choses sont très différentes et se présentent sous d'autres termes. Mais dans notre travail, cette façon de faire les choses est importante.

Bien, dans un travail en équipe nous différencions plusieurs niveaux de ce travail. Nous parlons en général de trois formes de base. Les formes d'hypothèses, d'apports et de monographie.

Les hypothèses se structurent sur un thème donné, non pas sur n'importe quel thème, mais en comptant sur une racine commune sur laquelle s'appuient les divers composants du groupe, non pas sur des thèmes qui n'ont aucun rapport, c'est clair.

Les hypothèses se développent toujours soit à partir de la fixation d'un point de vue, soit dans d'autres cas à partir de la fixation d'un point d'intérêt. Mais une élaboration claire du point d'intérêt est toujours nécessaire pour le lancement de n'importe quelle hypothèse. Si ce point n'est pas encadré, alors il se meut, il bouge, ce point danse. Alors il passe d'un plan à un autre, il se dénivelle, et les composants de cette équipe n'ont pas de références.

On fixe l'intérêt, on fixe le point de vue et on encadre par ailleurs le problème.

Une fois l'intérêt fixé sur un thème à partir duquel on lancera une hypothèse, alors seulement on commence à résumer et à synthétiser tout le matériel en rapport avec cela. Par des travaux antérieurs vous connaissez les résumés et les synthèses et vous savez qu'il y a des différences entre résumé et synthèse. Mais ici nous parlons d'autre chose, nous parlons du lancement d'hypothèses, et nous disons que le lancement d'hypothèses dans une équipe part de la fixation d'un intérêt et immédiatement après on prend la matière première, on la résume et on en fait une synthèse.

Les hypothèses n'ont besoin d'aucune démonstration. C'est un point très important pour nous. Nous ne savons pas comment travaille la science du système avec ses hypothèses, cela ne nous intéresse pas beaucoup par rapport à notre sujet. Entre nous le lancement d'hypothèses est un lancement d'idées sans fondement. Nous ne nous préoccupons pas de donner des fondements à ce lancement d'idées. De sorte que les idées peuvent être totalement étranges, nous pouvons modifier les schémas, nous pouvons réorganiser la matière première, nous pouvons expérimenter beaucoup de liberté dans le maniement des idées. De plus ce point est pour nous éducatif. Cela se convertit en un système d'exercices où tout peut être demandé et de n'importe quel point de vue. Cela donne ainsi au mental beaucoup d'opérativité.

On peut présenter une idée, on peut la retourner, on peut l'inverser, on peut faire des dérivations, on peut faire de nombreux exercices. Observez que nous parlons d'hypothèses et que néanmoins il semble que l'intérêt ne soit pas mis sur l'hypothèse elle-même, mais sur ce qui se passe avec les membres de cette équipe qui travaillent au lancement d'une hypothèse déterminée. Autrement nous travaillerions comme on travaille dans le système, avec le mental à l'extérieur et non pas à l'intérieur. Si nous considérons ces travaux d'équipe comme des travaux d'Ecole intérieurs, alors c'est bien différent.

Nous ne prétendons pas non plus porter cette forme de pensée à l'extérieur lorsque nous travaillons dans des équipes du système. Non en aucune façon ! nous parlons de ce qui se passe intérieurement.

Bien, ces hypothèses n'ont besoin d'aucun fondement, d'aucune démonstration. Mais nous allons observer une chose intéressante : n'importe qui peut avoir l'impression que dans ce cas il pourrait y avoir des choses hors du thème. Eh bien non. Cela n'arrive pas en raison de la ligne mentale, de la direction de ce genre de travail.

Observez comme ce phénomène est curieux et prêtez-y bien attention : Si dans n'importe laquelle de nos équipes nous introduisons quelqu'un du système pour préparer avec lui le lancement d'une hypothèse, qu'enregistrerions-nous ? Nous enregistrerions tout de suite que sa ligne mentale est divergente. Nous ne voulons pas dire qu'il discute ou qu'il ne discute pas, nous disons que sa ligne ne va pas vers "l'esprit de corps", le corps de l'ensemble. Sa ligne mentale n'inclura pas d'éléments comme apport à l'enrichissement commun. Sa ligne mentale, qui n'est pas du tout complémentaire, sa ligne mentale aura tout de suite le goût différenciateur de la divergence. C'est une belle expérience, malheureusement nous n'avons pas de gens du système qui pourraient travailler avec nous. Le registre, lorsque dans un système nous introduisons un élément tendu est un registre "sympathique". Lorsque nous introduisons un élément tendu, il crée un petit champ de perturbation. Pourquoi se différencie-t-il ? Parce qu'il ne peut pas marcher en rythme, en mesure avec l'ensemble. Alors les idées se bloquent nécessairement, cette tension se formalise et elle est nécessairement différentielle, divergente. De sorte que l'on a immédiatement le registre de la divergence en tant que ligne, non en tant qu'idée.

Comme je vous le disais il y a un instant, les idées peuvent être des plus étranges, les hypothèses les plus curieuses peuvent surgir, et,

néanmoins, nous enregistrons la convergence des lignes mentales. Ce n'est pas difficile à saisir et c'est très intéressant. Bien sûr, ici, nous ne pouvons pas travailler avec d'autres personnes, mais quand vous retournerez dans le monde, essayez un jour de travailler en équipe avec d'autres gens et vous observerez immédiatement la divergence. Sur un de nos thèmes, ils vont vous dire, par exemple, qu'un certain Monsieur a telle opinion sur telle chose... divergence, que dans le système on a découvert un certain appareil qui peut faire... divergence, hors du thème.

Notre travail interne, les hypothèses de travail, les élaborations internes et le reste, n'ont rien à voir avec les opinions ou les progrès que peut avoir ladite science, aucun rapport.

C'est le cas des hypothèses en général.

Lorsque nous parlons **d'apports**, nous parlons alors de quelque chose de différent, nous parlons de la contribution faite à un ensemble lorsqu'on apporte de la matière première sur un point d'intérêt commun.

Supposons que parmi les thèmes sur lesquels nous travaillons à ce niveau, nous parlions des mécanismes de la mémoire. Très bien, nous allons faire des apports sur les mécanismes de la mémoire. Ce qui se passera, c'est que plusieurs d'entre nous vont ramasser du matériel, de nombreux essais seront faits, de nombreux travaux, la matière première sera collectée et jetée sur le lieu des élaborations. On travaillera avec cette matière première, et on obtiendra, pour ainsi dire, diverses substances.

C'est l'apport en général. Nous jetons de la matière première sur ce point d'intérêt commun. Le lancement d'hypothèses sans fondement est bien différent de l'apport de matière première sur une donnée. L'apport demande plus de travail que l'hypothèse, mais il n'a pas la liberté imaginative que peut avoir le lancement d'une hypothèse.

Lorsque nous parlons de productions, comme dans le cas des **productions** monographiques que vous connaissez, nous disons qu'elles ont aussi un intérêt si elles sont produites en équipe, mais nous ne faisons pas ces productions monographiques ici. Ces équipes se structurent par télécommande, pour ainsi dire. C'est-à-dire que ce sont des gens qui peuvent être à des milliers de kilomètres de distance, qui peuvent être dans des continents différents, mais qui travaillent sur un thème donné. Ils ont fixé l'intérêt, ils se sont répartis diverses franges de ce thème, et ils font leurs élaborations particulières.

Cela présente ensuite des problèmes d'agencement des divers angles de ces travaux sur le même thème, et cela a besoin par la suite d'un lissage des différences.

Lorsqu'une monographie est produite avec le sens d'équipe, c'est donc plus complexe et cette difficulté s'accroît en raison de la distance physique. Cette question des monographies est donc intéressante.

Dans les monographies on fixe naturellement l'intérêt, il y a déjà une structure d'hypothèses et toute une démonstration de ce qui prétend être lancé.

Dans les trois cas cités : hypothèses, apports et monographies, la direction de la pensée est toujours convergente. C'est ce qui a été mentionné plus d'une fois en parlant de l'agrandissement de l'oeuvre commune; c'est à présent dans la coprésence. On pense toujours à additionner, à apporter, à contribuer, la direction est celle-là. Et ce qui est divergeant par rapport à cette ligne se remarque très facilement.

Parlons maintenant de formes très élaborées et très postérieures que nous pourrions considérer comme des espèces de thèses doctrinaires.

Les thèses doctrinaires nous mettent de nouveau en présence de l'individu. Elles sont individuelles. Elles exigent un lancement d'hypothèses, un ensemble de démonstrations, etc... Et cette thèse doit tenir le coup face à toutes les oppositions qui lui sont faites, comme si c'était un matériau soumis à l'épreuve du feu, au tir croisé de toutes les différentes oppositions.

Si cette thèse supporte toutes les oppositions qui lui sont faites, elle sert alors comme **apport doctrinaire**. Car vous savez bien que les productions et les apports doctrinaires ne dépendent pas, ne doivent pas dépendre, ne dépendront pas d'une personne déterminée ou d'un ensemble limité de personnes ; un développement doctrinaire, au contraire, exigera que des ensembles plus importants de personnes incorporent de nouveaux éléments et structurent les choses d'une autre façon. Cela vit au travers du temps, les autres choses ne vivent pas au travers du temps.

Tout ce dont nous parlons sur les formes de travail est également important, ainsi que la direction vers laquelle cela tend du point de vue du travail intérieur, car l'apport doctrinaire que font les ensembles délivre en même temps mentalement de ce que nous considérons comme dépendance psychologique en général.

De sorte que nous ne voyons pas la dépendance psychologique seulement comme un cas particulier de l'intermédiaire dans la conduite avec le monde. Nous savons que le cas de la conduite enfermée en elle-même place un intermédiaire qui, lui, communique avec le monde. Bien, cela arrive avec les leaders et autres... Mais maintenant nous ne parlons plus d'une sorte de dépendance psychologique dans la relation avec le monde. Nous ne parlons pas non plus d'une dépendance psychologique dans le domaine structurel ou dans celui de notre relation interne. Non ! Maintenant nous parlons de la dépendance psychologique en ce qui concerne la conception doctrinaire elle-même, dans laquelle petit à petit la référence existant envers une certaine doctrine doit se détacher d'individus précis. L'idée n'est pas difficile à comprendre.

Et tous les travaux que nous faisons nous feront croître intérieurement et tendent également vers ce point de l'indépendance.

Certes nous remplaçons un point par un cercle, n'est-ce-pas ? Et ce cercle donne son encadrement, bien sûr il le donne, mais le cercle croît progressivement.

Et nous sommes déjà très près d'une sorte de **corps doctrinaire interne**, qui se formera avec les contributions de ces thèses qui supporteront tout type d'épreuve.

Et ce corps doctrinaire interne décidera dans le futur, lorsqu'il y aura certains doutes en matière de doctrine. Même dans le système, nous connaissons ces sortes de corps doctrinaires, préoccupés par différentes choses. Il y a même des académies de langues où un ensemble de personnes émet son opinion sur le maniement du langage, et tout ce secteur de langage s'en remet à ce corps. Et ce corps a, non pas une force légale, ce corps a une sorte de force morale et son opinion a de l'importance, cette opinion est importante par la connaissance de ces personnes dans cette académie et le fait qu'elles s'y dédient. Et cela arrive avec beaucoup d'académies de sciences et autres.

Certes, ils le voient à leur façon, mais remarquez combien cette fonction est curieuse, la fonction de ces corps dont la force est pratiquement interne, c'est une force morale, ce n'est pas une force administrative ni une force bureaucratique. C'est une force morale et non d'un autre genre.

Parfois avec les écoles de psychologie, déjà déchues par le passage du temps et transformées par exemple en religions, il est arrivé que les différents entre le corps administratif et le corps doctrinaire de ces Ecoles soient réglés en faveur de ce corps doctrinaire en raison de sa force morale et de ses connaissances intérieures. Cela s'est produit avec quelques religions, comme nous pourrions les appeler aujourd'hui, et dont les racines sont dans ces

écoles de Psychologie.

Bien, vous voyez la direction dans laquelle nous lançons ces travaux qui paraissent d'abord si naïfs, comme les résumés et les synthèses. Le travail est un peu mécanique, résumer du matériel donné et faire une synthèse d'après ce résumé. C'est un peu pour mieux apprendre ce qui se présente, mais vous voyez la mécanicité que comporte tout ceci dans cet état, état intéressant de toute façon. Il entraîne et prépare.

Mais ensuite, nous commençons à donner de la dynamique à tout cela et cette dynamique coïncide avec la dynamique de la présentation des exposés eux-mêmes. Alors nous commençons à parler du lancement d'hypothèses, nous commençons à tout remuer. Nous commençons à parler de l'apport de matière première, nous commençons à parler déjà de questions différentes. Mais cela vise une forme de travail de relations entre nous très différente, et cela vise également la constitution d'un corps, avec certaines caractéristiques, qui consolide et structure les éléments doctrinaires, avec une indépendance totale de certains centres manifestes.

C'est le point que je voulais faire ressentir, étant donné que nous sommes sur le sujet des travaux d'équipe, pour que l'on voit non seulement la forme que nous utilisons, mais aussi la ligne, la tendance, la direction vers laquelle nous allons avec ces travaux.

Si on ne perd pas de vue certains éléments cités, les choses commencent alors à fonctionner plus fluidement.

15ème jour

THEORIE GENERALE D'OPERATIVE

Jusqu'à présent nous avons fait une révision de schémas que vous connaissiez très bien, des schémas théoriques évidemment. Maintenant nous allons faire une révision de schémas également théoriques ne se référant pas à la description du comportement, des phénomènes internes, des phénomènes psychiques, mais se référant à des opérations permettant de modifier des aspects déterminés de ce comportement interne.

C'est-à-dire que nous venons de faire une révision théorique générale de l'appareil du psychisme, et que maintenant nous allons faire une révision théorique générale de ce qui concerne les activités afin de modifier ce comportement psychique.

Nous disons que nous allons revoir ce que nous appelons opérative, c'est-à-dire cet ensemble de techniques qui nous permettent d'opérer sur les phénomènes. L'objet de description change donc mais les esquisses sont toujours théoriques.

Le thème est un peu long, mais je pense qu'entre aujourd'hui et demain, nous pouvons le revoir complètement.

Le thème même a ses propres complications que nous allons démêler avec en plus des pratiques adéquates. Ces complications diminuent dans la mesure où l'on travaille sur ce thème et où l'on a le registre de ce qui se passe. Evidemment ceci, à son tour, crée de nouvelles complications car de nouvelles questions apparaissent, mais, de toute façon, le schéma théorique initial se trouve éclairci. Par la suite, d'autres aspects s'obscurciront avec les systèmes mêmes de pratique. Bien.

Nous englobons diverses pratiques dans cette idée d'opérative : des techniques que nous appelons catharsis, des techniques que nous appelons transfert et diverses formes d'auto-transferts.

Autrefois, nos amis travaillaient aussi cela. Et comment s'appelaient ces techniques ? Ils les appelaient techniques de catharsis, techniques de transfert. Vous ne croyez pas que le mot catharsis a été inventé il y a 50 ans, n'est-ce pas ? Et que les techniques de transfert sont de facture récente, évidemment non.

Recherchez un peu dans l'histoire et demandez-vous ce qui se faisait dans les Ecoles de Psychologie lorsqu'une personne avait des problèmes (des problèmes internes bien sûr, pas des problèmes économiques, peut-être des problèmes internes produits par les problèmes économiques, mais de toute façon des problèmes internes). Que faisait-on dans ces Ecoles de Psychologie quand certaines personnes s'approchaient ? Certains connaisseurs de ces techniques leur suggéraient de raconter leurs problèmes, d'expliquer leurs problèmes, de délier leur langue. Ils leur expliquaient qu'en déliant leur langue, se produirait une sorte de "vomissement", de lancement vers l'extérieur de leurs problèmes internes et qu'ils enregistreraient cela comme une sorte de lavage intérieur.

Bien sûr on allégorisa pas mal ce vomissement et ce lavage et par la suite il eut de nombreux ignorants de ces procédés, qui confondirent ce lavage interne avec des lavages externes, ablutions, baptêmes et phénomènes de ce genre.

Les catharsis étaient donc connues depuis très longtemps et opéraient ces lavages internes avec des techniques plus ou moins précises. Et bien, ces techniques sont très similaires à celles que nous utilisons actuellement.

Par contre, il y eut beaucoup de perturbations. Comme dans l'exemple du lavage, bien des gens introduisirent de nombreuses variantes n'ayant pas de rapport avec le thème en soi. Il s'agissait de produire des catharsis et non, comme cela arriva ensuite, de placer des intermédiaires entre la personne et d'autres entités. Cette technique de simple décharge de contenus oppressifs s'affaiblissait nettement dans le cas des intermédiaires. Cela se convertissait en un déplacement de charges d'une personne à une autre et de cette autre à on ne sait quelle entité. Tout alors y perdait un peu.

Dans des époques plus récentes, lorsque l'intermédiaire perdit de l'efficacité psychologique, on recommença à parler du mot catharsis. Il se trouve que de nouveau un Monsieur apparut, se mettant en présence de celui qui avait des problèmes et lui disant comme il y a des milliers d'années : "Mon ami, déliez votre langue, expliquez vos problèmes". Et alors, les gens déliaient leur langue, expliquaient leurs problèmes et une sorte de lavage se produisait. Et comment s'appelait cette technique ? Catharsis.

Evidemment cela créa également un mécanisme d'intermédiaire et ainsi de suite. C'est comme s'il s'agissait des mêmes personnages à divers moments historiques, reprenant le même type d'activités puisque le registre de ces problèmes et le registre de la disparition de ces problèmes correspondent à des phénomènes qui sont collés au temps, dans le sens où ce sont les mêmes phénomènes qui se produisent dans la structure générale du psychisme.

Vous comprenez bien que si une personne appuie sur ses globes oculaires, elle voit de la lumière. Quelle que soit sa latitude, qu'elle soit contemporaine ou d'une autre époque, si on lui appuie sur les globes oculaires, elle voit de la lumière. Ce n'est pas extraordinaire, cela répond à la façon dont cela est armé, à la façon dont sont armés les sens.

Ces techniques ont toujours répondu à l'équipement interne de la machine humaine et il n'y a pas ici de grandes complications.

L'autre technique d'opérative, cette technique de transfert, fut aussi appelée transfert par nos amis. Certes, ils utilisaient certains recours pour travailler de cette façon. Par exemple, on prenait une personne ayant produit sa catharsis, connaissant déjà les techniques mineures de travail interne, ayant allégé ses tensions mineures et on travaillait avec elle en la faisant se déplacer par différents états internes. De sorte qu'en se déplaçant par ces états internes, cet autre phénomène psychologique qui n'était déjà plus une tension (la tension pouvant se décharger et se recharger, se décharger et se recharger), cet autre phénomène déplaçait, transférait les problèmes.

Ainsi, les catharsis et les transferts sont d'une facture technique assez éloignée dans le temps.

De quelle façon procédaient ces amis en leur moment ? Comme je vous l'ai dit, ils utilisaient des recours apparemment extérieurs. Cette personne se déplaçait à travers des lieux, des enceintes et, en se déplaçant, sa représentation interne accompagnait ce qu'elle voyait à l'extérieur. Soyons un peu plus explicites.

Vous vous souvenez des lois visuelles. Vous vous souvenez bien sûr que l'on peut voir le symbole de l'extérieur, mais si vous remarquez bien, l'oeil suit le symbole parce qu'à l'intérieur de soi existe un registre de l'image visuelle qui accompagne la tonicité de l'oeil. De sorte que si l'on place un symbole extérieur, l'oeil face à ce symbole fait une sorte de séquence intérieure. A présent si l'on ferme les yeux, on peut suivre le symbole et observer, par

réversibilité du phénomène, que l'oeil aussi se meut bien qu'il n'y ait pas de symbole à l'extérieur.

Nous parlons d'une grande équivalence, d'une relation étroite existant entre l'oeil, soit observant le phénomène à l'extérieur, soit observant le phénomène à l'intérieur.

Donc, lorsque l'on faisait des constructions symboliques, cela pouvait être vu comme l'intérêt placé à l'extérieur mais aussi comme l'intérêt placé dans l'oeil intérieur, c'est-à-dire dans la représentation interne.

Bien sûr, ceux qui ne connaissent pas ce type de fonctionnement, vont seulement considérer l'aspect externe du symbole et rien de plus. Ils pourraient allégoriser en accord avec leurs tendances et leurs croyances, et supposer que ceux qui ont construit un symbole déterminé, expliquaient telle ou telle chose. Le fait de croire que le symbole accomplissait seulement cette fonction externe ou le fait d'allégoriser et d'interpréter cela de la façon qui correspond au système de tensions de l'interprète, sont dans ce cas similaires, c'est-à-dire hors de thème.

Nous disons alors que, lorsque l'on faisait déplacer une personne par un type déterminé d'espace externe, avec un type de décoration externe, on essayait qu'intérieurement la représentation se déplace, accompagnant tout ce qui comme décoration, comme construction, se trouvait autour du sujet.

On avait coutume d'appeler ces travaux **travaux majeurs**, c'étaient les travaux les plus avancés. On appelait, en général, les travaux cathartiques et autres, **travaux mineurs**, parce que c'est effectivement ainsi qu'on les expérimente.

Dans les travaux transférentiels, vous vérifierez que si on travaille basiquement avec les canaux associatifs et que les associations sont guidées d'une façon déterminée, ces images qui s'associent alors ne vont pas fonctionner comme des associations libres comme le croient des personnes récentes en la matière. Il ne s'agit pas d'associations libres, mais d'associations guidées, d'associations dirigées. La question est la suivante : comment peut-on diriger ces séquences si le canal associatif se bloque lorsque l'activité de veille prétend diriger ces associations. Il y a ici un paradoxe psychique. Dans l'activité de veille, le canal associatif se bloque et ce sont surtout les mécanismes abstraits qui fonctionnent. Par conséquent, si je voulais diriger des images moi-même, la seule chose que je pourrais faire c'est diriger une sorte d'imagination répétant les phénomènes que j'observe quotidiennement, et pas grand chose de plus.

Maintenant je peux imaginer que je sors de cette salle et que je monte un certain escalier. Du fond de cette salle, où je suis, je monte par l'escalier et j'arrive au plan haut. Là, je traverse la rue et je me dirige vers les maisons. Là je suis ces images qui correspondent à ce qui arrive en veille. Mais je ne peux pas faire beaucoup plus. Je ne peux pas imaginer simplement que de ces profondeurs, je monte au plan moyen et que là je me trouve en face de personnages fantastiques faisant une chose ou une autre. Si je dirige mon imagination à partir de la veille, je ne peux pas le faire. C'est incompatible avec le maniement imaginatif de cet autre type de phénomène qui se libère.

Si d'autre part, je crois qu'il s'agit simplement de libérer des images pour qu'elles s'enchaînent les unes aux autres, il n'y a pas non plus de direction. De sorte que : comment vais-je résoudre le problème suivant : que d'un côté les images se libèrent selon leur tendance, se mettent en relation selon leur tendance et qu'en même temps elles soient dirigées ? Problème.

Ces anciens ont précisément résolu ce problème de la direction des images grâce à un guide, et ils l'ont justement appelé guide. Le guide était celui qui accompagnait, celui qui se plaçait dans ces enceintes, indiquant au sujet où il devait aller, quel genre d'opérations il devait réaliser. Des dialogues

intéressants s'établissaient entre le sujet en question et le guide. Les images apparaissaient et étaient commentées et traitées d'une façon différente au moyen de ces dialogues et de ce guidage. On ne laissait pas simplement le sujet dans un labyrinthe dont il ne connaissait pas la sortie, dont il perdait toute piste de sortie, non, cela avait un objectif très différent dont nous sommes en train de tenir compte.

Dans les labyrinthes on ne travaillait pas avec cette idée. Ici on travaille toujours avec l'idée du guide, de la même façon que l'on travaille pour résoudre ce paradoxe du psychisme : dans un bas niveau de conscience, il ne peut y avoir de conduite de la veille mais les images se libèrent effectivement, et, si on travaille en veille, les images ne se libèrent pas. En veille nous pouvons effectivement conduire des images mais des images propres à la vie quotidienne. Nous résolvons ce paradoxe en descendant de niveau de conscience et en plaçant un guide.

Où plaçons-nous le guide ? Dans aucune enceinte, à moins que nous ne nommions enceinte l'espace de représentation interne. Mais c'est une autre histoire. Bien.

Il reste aujourd'hui de nombreuses constructions de ces laboratoires de travail, de nombreuses constructions qui commencent par une enceinte dans les profondeurs de constructions majeures. On plaçait celui qui avait des problèmes dans ces enceintes qui étaient très peu éclairées. Il passait là un temps suffisant. Des dialogues s'établissaient entre ce Monsieur et le guide. Parfois ce Monsieur ne voyait pas le guide, mais de toute façon il y avait dialogue. Il restait là suffisamment longtemps. Parfois le lieu était froid, extrêmement obscur, et dans cet état d'élimination de données sensorielles externes, les registres internes devenaient présents. Alors surgissaient une quantité d'allégorisations, une quantité de phénomènes, qui se trouvaient réalisés dans la perception externe lorsqu'apparaissait un Monsieur muni d'une lumière, déguisé d'une façon caractéristique.

A ce moment-là des dialogues s'établissaient entre le sujet et ce Monsieur déguisé, dialogue sur la signification de ce personnage déguisé. Le guide alors lui disait des choses étranges, il lui disait par exemple : "ici il y a un seuil et je suis le gardien de ce seuil". "Ah, ici il y a un seuil et vous êtes le gardien du seuil, bien, très bien, et quoi de plus" ? "Alors vous allez avoir des difficultés pour aller dans cette direction". "Et pourquoi vais-je avoir des difficultés" ? Alors apparaissait un autre personnage déguisé qui lui posait une quantité de problèmes et, entre personnages déguisés, passages d'enceintes, monstres et toute une faune de choses bizarres, ce Monsieur, avec cet état allégorique mais avec un espace de représentation qui coïncidait avec les représentations extérieures, se déplaçait par différents niveaux, différents lieux, et produisait ses transformations internes.

Certains avaient plus de problèmes que d'autres dans certaines de ces enceintes. Certains avaient plus de problèmes que d'autres dans certains déplacements. Bien sûr les plus gros avaient des problèmes en passant dans les petites enceintes, et certains avaient le registre de difficultés majeures pour passer certaines enceintes qui coïncidaient avec le système de tensions internes. Alors ces gardiens, ces guides, dialoguaient sur les problèmes, sur les difficultés qu'ils avaient à passer certaines enceintes. Ils conduisaient sans difficultés majeures, naturellement ils passaient leur temps à faire cela. Ces guides connaissaient très bien le chemin, ils n'avaient donc pas de problèmes. Ils expliquaient qu'il fallait remarquer certaines marches, que dans une direction ça allait mieux que dans l'autre, et bien d'autres choses.

Ces personnages déguisés qui apparaissent pour conduire ces messieurs par ces enceintes ne sont plus nécessaires maintenant, ils sont très bien incorporés. Nous allons rencontrer ces personnages déguisés dans les différents niveaux, dans les différents points de l'espace de représentation, dans les techniques de transfert.

Et vous savez bien qu'à présent ce sont les mêmes personnages qui apparaissent, ils apparaissent avec un certain type de déguisement, avec une certaine attitude. Vous bien aussi que l'on suit à peu près le même plan que l'on suivait auparavant dans les constructions extérieures. Alors nous allons trouver là les gardiens du seuil, nous allons rencontrer des liens, des tromperies, des séductions, nous allons rencontrer des protecteurs, des défenseurs, nous allons rencontrer des vieillards qui donnent de la lumière ou qui donnent de la chaleur, qui augmentent les feux, qui diminuent les feux. Nous allons rencontrer des dames très attractives, mais ambivalentes, nous allons rencontrer différents types de problèmes. Nous allons voir comment, à mesure que l'on gravit ces différentes enceintes, logiquement on monte, de la lumière pénètre, cela s'éclaircit, on comprend mieux, et alors, à mesure que l'on passe par ces lieux, l'espace de représentation s'éclaircit, devient clair, devient plus lumineux. A mesure que l'on descend vers ces profondeurs, l'espace de représentation devient plus obscur, c'est aussi simple que cela. Si l'on monte plus, d'autres types d'allégorisations commencent à surgir, des allégorisations des plus curieuses.

Ainsi en montant, et en montant par ce plan de représentation interne, nous allons nous approcher d'enceintes chaque fois plus lumineuses. Et au-delà de ces enceintes et au-dessus de toutes les enceintes, nous rencontrons le soleil, ce soleil qu'auparavant nos amis plaçaient dans les parties les plus hautes des enceintes, dans les parties les plus lumineuses. Ce soleil n'avait pas d'importance en soi, mais c'était une représentation d'un autre type de soleil. Mais, bien sûr, nous avons tous associé le soleil avec la lumière. Certes, la lumière que j'imagine ou que je vois n'est pas la même que celle qui envahit l'espace de représentation lorsqu'on passe de niveau. Mais de toutes façons ces lumières ont quelque chose de familier.

Nous n'utilisons pas un langage allégorique, nous décrivons ce qui arrive avec les allégories, ce qui est très différent. Lorsque quelqu'un décrit un certain monstre interne, il ne fait pas une allégorie, il décrit rationnellement ce qui arrive avec une allégorie, ce qui est certes très différent.

Bien, c'est ainsi qu'il y a une différence depuis ceux qui utilisaient les techniques mineures, avec leurs systèmes de catharsis d'allègement de tensions, ou depuis ceux qui utilisaient les techniques majeures, avec leurs systèmes de passage par différentes enceintes, qui n'étaient déjà plus de simples décharges d'allègement de tensions. En réalité, tout cela faisait partie d'un même système.

Les noms sous lesquels on a englobé tout cela ne nous intéressent pas, pas plus que la façon dont on a historiquement appelé par la suite cet ensemble de procédés et les opinions que l'on en a eues. Ce que nous savons par contre, c'est que nous continuons effectivement à travailler avec les mêmes opérations, nous continuons le même type de travail. Ces travaux ne sont pas interrompus, ces travaux continuent, de même qu'ils continueront dans le futur, sans se préoccuper des interprétations que l'on pourra avoir dans le futur.

Bien, nous allons donc voir comment nous procédons, nous, contemporanément, ayant déjà considéré ces travaux du passé car il est intéressant d'incorporer ces contenus qui se trouvent dans le passé.

Hier, nous parlions des registres des tensions dans le simple fait de prêter attention. Vous le reconnaissez bien. Vous pouvez faire attention avec tension ou sans, il y a une différence. Parfois vous pouvez libérer cette tension et prêter attention. Normalement vous croyez que, lorsqu'on libère la tension pour faire attention, on se désintéresse du thème. Ce n'est pas ce qui arrive. Ce qui arrive est différent. Vous avez associé, il y a longtemps, cette tension avec l'attention, et vous croyez que vous faites attention lorsque vous êtes tendus. Mais l'attention n'a rien à voir avec cela.

Lorsque nous parlons de tensions, nous ne cherchons pas les causes des

tensions, mais leurs registres. Remarquez notre façon de travailler. Nous ne cherchons pas ce qui motive ces tensions, ce à quoi elles sont dues, non, cela ne nous intéresse pas. Nous essayons de spécifier le registre de ces tensions, c'est notre thème. En faisant cela, les interprétations disparaissent et ce que nous avons est l'expérience immédiate de ce qui arrive.

Bien, et que se passe-t-il avec les tensions en général (pas uniquement avec les tensions de l'attention) ? Bon, nous situons les tensions en général dans différentes parties du corps, dans les muscles particulièrement. Nous sommes en train de parler des tensions musculaires extérieures.

Je tends un muscle volontairement et j'ai un registre de cette tension. Parfaitement. Je tends volontairement les muscles faciaux, j'ai un registre de cette tension. Je tends différents muscles du corps et j'ai un registre de cette tension. Je me familiarise avec cette technique de la tension artificielle. Il m'intéresse beaucoup de pouvoir avoir la plus grande quantité possible de registres en tendant les différents muscles de mon corps. Cela constitue tout un système de techniques. Il m'intéresse beaucoup ensuite de différencier les tensions qui, normalement, lorsqu'elles se réalisent, génèrent autour de ces muscles tout un système. Alors, au lieu de tendre un point, j'en tends plus qu'il ne faut. Nous sommes très intéressés par ces techniques dont nous allons parler aujourd'hui, à la fin de cette conversation.

Alors, j'observe que je tends un point et qu'en plus, il y en a d'autres qui se tendent. Bien, j'ai le registre de ce curieux phénomène. Ensuite je détends ce muscle, mais, parfois, les autres muscles qui ont accompagné la tension ne se détendent pas. C'est un point intéressant. Si vous travaillez avec certaines parties du corps, vous vérifierez qu'en voulant tendre un point, ce point se tend avec d'autres points, et qu'ensuite, en détendant ce point, ce point se détend, mais pas les autres.

Cela arrive aussi dans la vie quotidienne, mais ce n'est pas dû à ces travaux volontaires. Ainsi, face à un problème de confrontation, un système de muscles se tend, la confrontation avec l'objet disparaît, les muscles en question se détendent, mais pas ceux qui les ont accompagnés au moment de la tension. Il faut un peu plus de temps pour que tout finisse par se détendre.

Il arrive parfois que beaucoup de temps passe et que ces points ne se détendent pas.

Qui, parmi vous, ne reconnaît pas de tensions musculaires plus ou moins permanentes

? Certaines personnes enregistrent ces tensions parfois dans le cou, parfois dans d'autres parties de leur corps. Tout de suite, si vous le remarquez, vous pouvez découvrir des tensions inutiles opérant dans diverses parties du corps. Vous pouvez en avoir un registre. Et, comme vous le voyez, ce qui s'enregistre dans différentes parties de votre corps n'accomplit aucune fonction en ce moment-ci où nous confrontons des idées et où nous les déplaçons d'un côté à l'autre, n'est-ce-pas ? Cela n'accomplit aucune fonction apparente.

Nous faisons une distinction entre les tensions musculaires externes de type situationnel et les tensions musculaires externes de type continu.

Tensions situationnelles : un phénomène se produit, le sujet tend certaines parties de son corps, la confrontation disparaît, la tension disparaît. Nous travaillons à tout moment avec ces tensions situationnelles, elles accomplissent certainement des fonctions très importantes. Personne ne prétend éliminer ces tensions.

Les autres, les **tensions continues**, ont de plus le facteur aggravant suivant : elles travaillent et donnent continuellement une impulsion, mais si, en plus, un phénomène de confrontation déterminé se produit, elles augmentent. Ensuite, elles baissent de nouveau. Jusqu'où baissent-elles ? Jusqu'à la détente totale

? Non, elles baissent jusqu'au niveau correspondant à la tension continue.

Ainsi, nous avons distingué ces deux types de tensions qui sont très intéressants. Cela s'aggrave un peu plus : je peux, avec certains procédés, détendre les tensions continues ; oui, bien sûr, je peux le faire avec certaines techniques. Cela ne garantit pas qu'en mon intérieur ne demeurent pas différents systèmes de tension. Je peux travailler avec toute la musculature extérieure, faire tous les exercices que je veux et, cependant, intérieurement, les tensions continuent d'agir. Et pourquoi dis-je cela ? Je le dis parce que je l'enregistre. Vous avez enregistré des états de relax intéressants, musculaires externes, et vous avez aussi enregistré que les tensions internes continuent d'opérer. Quelle est la nature de ces tensions internes ? Parfois, elles sont de type musculaire profond, parfois j'enregistre ces tensions comme, en réalité, irritations profondes, irritations viscérales, problèmes physiologiques, qui donnent des impulsions. Tout cela configure un système de tensions internes.

Lorsque nous parlons de ces tensions profondes, nous parlons de tensions qui ne sont pas, en principe, très différentes des tensions externes, mais qui ont, cela oui, une composante émotive importante. Nous pourrions considérer ces phénomènes comme des graduations d'un même type d'opération. Nous parlons maintenant de ces tensions internes teintées émotivement, nous les définissons comme climats, pas très différentes des tensions en général, mais avec une forte composante émotive. Ceci pour un début. Vous pouvez expliquer cela par certains déclenchements internes qui circulent dans le corps et qui mettent alors le corps dans une certaine situation, dont le registre se traduit ensuite comme émotion. Vous pouvez l'expliquer ainsi ou d'une autre façon, mais le fait est qu'il y a une différence entre le registre d'une tension musculaire externe et le registre interne, bien que leur nature au fond ne soit pas très distincte.

Qu'arrive-t-il avec des phénomènes intéressants comme ceux de la dépression ? Une personne est déprimée, sans aller si loin, allez à l'ennui, l'ennui parent de la dépression : tout lui est égal. Bien. Prenez quelqu'un qui s'ennuie, que lui arrive-t-il ? Naturellement, ses muscles sont relâchés, elle est relâchée, tout lui est indifférent, elle n'a pas de préférence spéciale, nous dirions qu'elle est sans tensions. Cette personne s'enregistre peut-être elle-même comme manquant de vitalité, mais qu'y a-t-il derrière cela ? Il y a de toute façon un fort composant émotif. S'il s'agissait simplement d'un manque de vitalité, il n'y aurait aucun problème. On pourrait être très vif ou se trouver sans aucune vitalité, il n'y aurait aucun problème s'il n'y avait pas une forte teinte émotive accompagnant le tout.

De sorte que, derrière ce manque de vitalité, derrière l'ennui et tout cela, nous découvrons un fort système émotif. Sinon, il n'y aurait aucun problème évident. Si nous notons qu'il y a de forts courants émotifs de type négatif à l'intérieur de cette personne et si nous observons alors que ces courants émotifs, ces systèmes, apparaissent, c'est parce que, même s'il n'existe pas de tensions musculaires extérieures, il y a des tensions internes pouvant parfois être des tensions musculaires internes ou, en d'autres occasions, des phénomènes d'irritation interne.

Il arrive parfois quelque chose d'encore plus extraordinaire. Il n'existe pas de système de tensions continues ou d'irritation continue, mais, par la confrontation avec une situation donnée, des phénomènes mnémoniques se libèrent, des phénomènes de mémoire effectuent leur déclenchement, et alors ce registre surgit, registre de manque de vitalité ou d'ennui interne, ou d'oppression interne, ou de sensation d'enfermement, etc...

Nous pouvons normalement manier les tensions musculaires externes volontairement ; par contre, nous ne pouvons pas manier volontairement les climats, ils ont une autre caractéristique, ils suivent le sujet même lorsqu'il est sorti de la situation qui a motivé le climat. Vous vous souvenez des phénomènes de

traînage qui suivent le sujet lorsque la situation est déjà passée. Ces climats suivent tellement le sujet, tellement, qu'il peut changer complètement le type de situation, bien sûr, passer au cours de sa vie par différentes situations, et pourtant continuer avec ce climat qui le poursuit.

Ces tensions internes sont traduites de façon diffuse et totalisatrice. Ce point est son importance et explique aussi les caractéristiques de l'émotion en général, qui travaille en totalisant et en synthétisant. Elle ne travaille pas en se référant à un point particulier d'une tension du corps, elle ne se réfère pas non plus à un point de douleur de l'intra-corps, qui peut être très bien localisé, elle se réfère plutôt à un état d'invasion de la conscience. Il s'agit donc bien sûr d'impulsions cénesthésiques non ponctuelles, c'est clair.

Néanmoins, le mécanisme de traduction opère parfois en apportant des images qui correspondent au climat. Quand le mécanisme de traduction d'impulsions apporte des images qui correspondent à ce climat diffus, nous disons qu'il y a correspondance entre climat et thème, il y a un thème qui correspond à ce climat. Il est donc très probable que cette personne, qui expérimente un certain climat, dise qu'elle se sent enfermée, par exemple. Cet enfermement est un type de représentation visuelle qui coïncide avec le registre émotif. Il y a certains cas plus exagérés qui non seulement parlent d'un enfermement en général, mais qui expliquent qu'ils se sentent enfermés dans une sorte de cage avec telle ou telle caractéristique. Ceci ne leur est pas très clair au niveau de veille, mais lorsque leur niveau de conscience baisse un peu, cette cage dans laquelle ils se trouvent apparaît effectivement.

Bien. Evidemment, quand les mécanismes de traduction, quand les registres cénesthésiques sont plus intenses, et quand la voie allégorique se met en marche, tout cela est plus facile à dépister.

Parfois apparaissent des images qui ne correspondent pas aux climats. Il existe enfin des cas où le climat est enregistré, mais sans image. En réalité, il y a dans tous les cas des images cénesthésiques et en général, l'emplacement dans l'espace de représentation de ces images diffuses, perturbe les activités de tous les centres, parce que c'est à partir de cet espace de représentation que surgiront les images qui déclencheront l'activité des centres.

On baisse le potentiel des climats par décharges cathartiques (sursaut moteur : manifestation de cette énergie vers l'extérieur), on baisse le potentiel, mais on ne le déplace pas grâce à ces techniques de décharge.

Les techniques qui correspondent à la transformation et au déplacement des climats sont les techniques de transfert. Leur objectif n'est pas mis dans la baisse du potentiel d'une tension interne, leur objectif est mis dans le déplacement d'un phénomène psychique à un autre, dans le transfert d'une charge d'un phénomène à un autre type de phénomène.

Il est incomplet de dire que les climats se génèrent seulement par la traduction de signaux de contractions involontaires profondes, et que ces contractions, captées par la cénesthésie, se transforment en images diffuses occupant l'espace de représentation. C'est incomplet parce qu'en premier lieu le registre peut être non ponctuel, mais général, comme dans le cas des émotions violentes, (ces états correspondant à des décharges qui circulent par tout l'organisme et qui ne se réfèrent pas à la ponctualité d'une tension).

Quant à l'origine de ces phénomènes, elle peut se trouver dans les sens internes ou agir à partir de la mémoire ou agir à partir de la conscience. Ceci se dit très facilement, mais la mécanique de ces phénomènes n'est pas aussi facile.

Quand l'impulsion correspond à un phénomène nettement corporel, la cénesthésie prend cette donnée et envoie le signal correspondant qui apparaît comme image diffuse, c'est-à-dire non visualisable, comme image cénesthésique, non comme image visuelle. La cénesthésie envoie le signal correspondant et l'image diffuse apparaît, et, bien que le phénomène ne soit

pas de localisation précise, cet emplacement de l'image non visualisable se trouve de toute façon dans l'espace de représentation.

Certains disent que lorsqu'ils se mettent en colère, ils voient tout rouge, par exemple. C'est une façon de dire. Ou bien ils disent que leur espace de représentation se modifie et qu'ils voient plus petit l'objet qui provoque leur colère. D'autres disent qu'ils le voient plus saillant ; enfin, ils font toutes sortes de jeux. Nous ne parlons pas d'impulsions localisées, mais de l'état diffus, émotif, qui, de toute façon, est parti du registre cénesthésique et s'est traduit en image cénesthésique non visualisable. Parfois ce registre a également des traductions, mais ici ce n'est pas le cas.

L'emplacement de l'image non visualisable se trouve de toute façon dans l'espace de représentation et mobilise principalement les centres instinctifs. Un enregistrement de ce système d'opérations dans un moment donné, de tout ce qui est arrivé, est fait dans la mémoire.

Si, par contre, la première impulsion provient des sens externes et qu'à la fin du circuit d'impulsion, les centres instinctifs se mobilisent également, cela s'enregistre aussi dans la mémoire, motivant un enregistrement de l'impulsion extérieure (impulsion provenant de l'extérieur qui reflète une situation), enregistrement qui, à présent, demeure lié à un état corporel interne.

Revenons au premier cas, départ de l'impulsion intérieure par dérèglement végétatif, par exemple. Le dérèglement végétatif se produit, bien, nous avons ici les impulsions internes déclenchées. Il y a dans ce cas aussi, si les sens externes travaillent de leur côté, un enregistrement situationnel associé. Mais, si cela se produisait lorsque les sens externes ne travaillent pas, cas de rêves ou cas de la chambre du silence, l'enregistrement situationnel ne pourrait se référer qu'à des données de mémoire, étant donné qu'à ce moment-là il s'actualiserait restant également dans la mémoire à la fin du circuit. C'est une étrange association de phénomènes d'un temps-2 (le registre cénesthésique) avec un temps 1 (la donnée de mémoire).

Nous avons vu des cas dans lesquels le départ de l'impulsion vient de l'intracorps et s'associe à des situations de perception extérieure. Et nous avons vu des cas où la même impulsion se trouve maintenant associée à la mémoire parce que les sens externes ne travaillent pas à ce moment-là.

Nous avons également vu le cas où l'impulsion part des sens externes et finit en mobilisant des registres cénesthésiques internes, rendant possible à partir de ce moment-là que la situation externe et le registre interne restent gravés dans la mémoire.

D'autre part, la mémoire peut mettre à disposition des impulsions et, lors de la mobilisation de registres, détacher des chaînes associatives d'images non seulement visuelles, mais aussi de n'importe quel autre sens, cénesthésie incluse. Elle va détacher des chaînes associatives d'images qui à leur tour vont réveiller dans la mémoire de nouvelles mises à disposition de données, ce qui configurera une situation climatique enregistrable dans un moment donné mais qui s'associe maintenant à une nouvelle situation qui est en train d'être perçue par les sens externes.

Enfin, la conscience elle-même, dans son élaboration d'image, peut mettre en marche tout ce qui a été dit antérieurement et en plus rajouter sa propre activité, enregistrant à la fin dans la mémoire des situations externes, par exemple, mais associées à des éléments imaginaires.

De toute façon, l'enchaînement sens, mémoire, conscience, est indissoluble, non linéaire et évidemment structurel.

Ainsi, si le premier déclenchement est une douleur physique, la configuration finale peut être une souffrance morale, de véritables registres cénesthésiques étant présents ici et en plus fortement gravés en mémoire,

par exemple, mais associés à des éléments imaginaires.

La douleur physique se termine très souvent en souffrance morale, de composants illusoire mais enregistrables. Et ce fait extraordinaire que l'illusoire n'existe pas comme phénomène réel, -ce fait étant plus ou moins détectable en raison de ses concomitances -, nous montre que, bien qu'il n'ait pas une existence réelle externe, il a une existence de grande puissance et une réalité psychique.

Nous n'expliquons pas grand chose en disant qu'un phénomène est illusoire, nous expliquons bien plus lorsque nous disons que les illusions s'enregistrent comme s'enregistrent les perceptions appelées non illusoire.

La souffrance illusoire possède un registre réel pour la conscience. C'est ici que le transfert possède son plus ample champ de travail : dans la souffrance illusoire.

C'est différent de ce qui arrive avec les registres des impulsions physiques douloureuses de base, registres traduits ou transformés qui, de toute façon, peuvent être démunis d'autres composants illusoire sans que pour cela la douleur physique disparaisse. C'est ainsi en principe, puisque le mental humain est aussi capable de modifier en grande partie la sensation de la douleur physique. Mais ce n'est pas un thème propre au transfert.

Nous pouvons dissocier un enchaînement automatique de la souffrance. C'est notre intérêt et nous pouvons le faire. C'est cela que le transfert vise principalement. Nous verrons que tout cela va au-delà de la souffrance, mais il est clair que nous allons commencer par ce point.

Ainsi nous voyons le transfert comme un outil parmi tous les outils d'opérative, mais destiné principalement à désarticuler la souffrance, à libérer la conscience de contenus oppressifs.

Comme la catharsis libère des charges et produit des soulagements provisoires, bien que parfois nécessaires, le transfert lui vise au déplacement de charges d'une façon permanente, au moins en ce qui concerne un problème spécifique donné.

Voyons un peu quelques aspects du fonctionnement compensatoire des appareils du psychisme.

Les seuils des différents sens varient en structure et les seuils des sens internes varient de façon compensatoire par rapport aux seuils des sens externes.

Les phénomènes de seuil cénesthésique, lorsque diminuent les impulsions des sens externes, entrent dans le seuil de perception et commencent à donner des signaux. Nous disons que lorsque l'impulsion externe diminue, ces autres phénomènes internes, qui travaillaient de toute façon, mais le faisaient en-deçà du seuil et que nous n'enregistrons pas, deviennent enregistrables lorsque les seuils des sens internes s'abaissent et que diminue la perception externe.

C'est pour cette raison que dans la chute de niveau de conscience on peut percevoir le surgissement de phénomènes de l'intracorporel qui n'apparaissent pas dans l'état de veille. Et tout le monde le sait. Le niveau de conscience baisse et on commence à expérimenter des bizarreries intérieures, des impulsions internes qui ne se seraient pas libérées à ce moment-là, bien qu'elles travaillaient silencieusement, mais qui sont devenues manifestes lorsque le bruit des sens externes a disparu.

Nous avons découvert que, lorsque ces impulsions internes apparaissent à l'intérieur des seuils, cela étant accompagné par la chute du niveau de conscience, ces impulsions internes donnent à ce moment-là des signaux à la conscience, par leur nature même, empruntent un type de canal qui s'éveille avec plus de facilité dans la chute de niveau. Ce canal est le canal **associatif**.

Quand cette voie associative s'éveille, les phénomènes de traduction qui sont fréquents, très fréquents, même en état de veille, opèrent avec une grande force.

Revenons un peu au problème de traduction et de transformation des impulsions.

Lorsqu'en état de veille, j'enregistre les caractéristiques d'un phénomène par la voie visuelle et que de plus je connais d'autres caractéristiques de ce phénomène, caractéristiques non visuelles, mais auditives par exemple, ces deux perceptions restent d'une certaine façon associées dans la mémoire. J'ai un registre articulé des perceptions de cet objet.

Nous parlons de la structuration que fait l'ensemble des sens en plus de celle que fait la perception d'un sens.

Ainsi dans l'exemple que nous avons donné en d'autres occasions : j'ai actuellement le registre visuel d'un briquet. Maintenant je suis ailleurs mais j'entends le bruit de ce briquet. Très bien : l'image du briquet apparaît. La perception d'un bruit est bien différente de la perception d'une image visuelle ou d'un objet que je capte visuellement ; néanmoins, dans l'articulation des objets du monde appelé externe, les caractéristiques visuelles, auditives, tactiles, etc... Demeurent associées et tout cela se structure si bien que, lorsqu'un des aspects se manifeste, les autres aspects qui lui sont associés se libèrent. C'est enregistrable.

C'est déjà le mécanisme de base de la traduction des impulsions. Qu'est-ce qui se traduit ? Dans ce cas, c'est une impulsion de type auditif qui est traduite de façon élémentaire, qui éveille des registres mnémoniques, registres où les impulsions visuelles de leur moment étaient associées à des impulsions auditives. Donc, évidemment, lorsque la stimulation auditive arrive, le registre visuel apparaît. C'est fréquent en état de veille et c'est grâce à ce mécanisme d'association des sens, à cette structuration des sens, que nous pouvons configurer des franges importantes du monde appelé externe. S'il en était autrement, nous aurions de sérieuses difficultés dans l'articulation des objets.

De la même manière que s'articule peu à peu l'espace de représentation à partir de la prime enfance, le monde objétal s'articule également à partir de la prime enfance.

Au début, les enfants semblent ne pas articuler de façon cohérente les différents registres qu'ils ont d'un même objet. Ainsi au début, ils ne distinguent pas bien leur propre corps du corps de leur mère. C'est au début. Ensuite, ils ne mettent pas bien en relation le type de stimulation qui arrive à un sens avec la fonction que l'objet peut remplir. Ils confondent de plus l'appareil de registre, de sorte que très souvent nous pouvons voir les enfants mettre à l'oreille un objet qu'ils veulent manger, et nous voyons qu'ils font différents types d'échanges. Ils n'articulent pas tout ce système de perception, comme ils le feront plus tard de façon plus ou moins cohérente.

Leur espace de représentation n'est pas non plus articulé de façon cohérente. Ils voient petit un édifice qui est loin, bien sûr en raison de la distance, et ils tendent leurs mains vers cette édifice lointain pour prendre une cheminée ou une fenêtre et la manger. Il est évident qu'ils ne capturent pas cette cheminée ou cette fenêtre. D'autres enfants essaient avec la lune et comme vous le savez elle est hors de portée de la main ou du moins elle l'était.

Mais, de la même façon que les objets ne s'articulent pas de façon structurelle au début, en mettant en relation tous les sens, l'espace de représentation au début ne s'articule pas non plus de façon cohérente. Ensuite, la vision stéréoscopique, celle qui nous donne la profondeur (les yeux se référant à un même objet et le situant, le plaçant à des distances différentes dans l'espace) se configurera chez cet enfant. L'espace de représentation prend aussi du volume.

Mais chez les enfants, au début, il ne semble pas avoir de volume et avant cela il semble que l'espace de représentation n'existe absolument pas. On ne naît pas avec l'espace de représentation, on ne naît pas avec l'articulation objétale, mais les données qu'apportent les sens permettent que cet appareil psychique fasse ensuite ces travaux en se basant toujours sur la mémoire.

Ainsi, revenant à notre thème, nous étudions ces premiers phénomènes de traduction d'impulsions. Et nous trouvons normal, qu'un phénomène arrivant à un sens, libère une chaîne où les images correspondant aux autres sens apparaissent mises de toute façon en relation avec le même objet.

Qu'arrive-t-il dans ces étranges cas d'association dans lesquels les caractéristiques d'un objet se placent sur un autre objet ? Il y a là une traduction beaucoup plus intéressante parce que notre ami écoute le son d'un briquet et il n'évoque déjà plus l'image d'un briquet, mais l'image d'un familier.

C'est un phénomène de traduction beaucoup plus intéressant parce que maintenant l'objet qu'il entend n'est pas en relation avec l'objet qu'il a senti en son moment, mais il associe maintenant cet objet avec d'autres phénomènes, avec d'autres images, qui ont à un moment accompagné un enregistrement, mais qui ne se réfèrent pas à l'objet en soi, mais à un autre type d'objet.

De quoi parlons-nous ? Nous disons en premier lieu que les différentes caractéristiques perceptuelles d'un objet donné s'associent, mais de plus, à présent, nous parlons d'un objet donné auquel on associe non seulement ses différentes caractéristiques, mais également tous les phénomènes qui ont été en relation avec lui. Ces phénomènes compromettent d'autres objets, d'autres personnes, compromettent des situations complètes. Alors nous disons que dans le phénomène de traduction d'impulsions, non seulement les caractères de l'objet lui-même se traduisent, mais aussi les caractéristiques d'autres objets et de structures de situation qui ont accompagné cet objet. Bien.

Il semblerait alors que la structuration se fasse en mettant en relation non seulement des perceptions différentes d'un même objet, mais aussi des structures situationnelles.

Et quoi de plus ? Il arrive ceci : comme il y a une impulsion interne et que cette impulsion interne possède un potentiel de signal suffisant pour arriver au seuil de registre, alors je sens le bruit du briquet et j'expérimente une curieuse émotion. Je ne suis déjà plus en train de traduire des impulsions ou d'associer des impulsions entre les différentes caractéristiques d'un objet et celles des autres objets qui l'accompagnent, ou entre des structures de perception complètes, je fais quelque chose de plus : je le fais entre ces structures de perception complètes et les structures du registre qui les accompagnèrent.

En réalité ce n'est pas très étonnant parce que si nous voyons que l'on peut traduire l'impulsion qui correspond à un sens et la déplacer à un autre, pourquoi ne pourrions-nous pas traduire aussi des impulsions qui sont enregistrables par les sens externes et qui évoquent de façon contigüe des impulsions qui ont été enregistrées à partir des sens internes ? Il n'y a pas là de grandes difficultés. Ce qui se passe c'est que le phénomène est un peu étonnant et qu'il a des caractéristiques un peu bizarres dans la mesure où l'on baisse de niveau de conscience. Mais sa mécanique n'est pas très étrange.

Cette mémoire que nous avons vue en son moment, un peu par couches : mémoire ancienne, mémoire médiante, mémoire récente, est en mouvement.

La matière est celle du jour, là nous avons les données les plus fraîches du jour. Mais il y a de nombreux phénomènes qui se réfèrent à la mémoire ancienne,

qui nous mettent en sérieuses difficultés puisque avec le registre d'un objet qui a été au mieux enregistré avec des phénomènes récents, se libèrent associativement, l'accompagnent de façon traduite par la voie d'un canal de perception, des phénomènes de la mémoire ancienne.

C'est très extraordinaire et arrive particulièrement avec certains types de sens.

L'odorat, le sens de l'odorat, est le plus riche dans ce type de productions par sa structuration. L'odorat habituellement réveille des chaînes associatives très grandes de type situationnel, et beaucoup d'entre elles sont très anciennes. Vous connaissez cet exemple : vous percevez la qualité d'une certaine odeur et des images complètes de votre enfance se libèrent. Et comment se libèrent ces images ? Vous souvenez-vous de la même odeur, il y a vingt ans ? Non, non. Vous vous souvenez de toute une situation que vous voyez, que maintenant vous enregistrez visuellement.

Nous aurons donc de sérieux problèmes de discrimination avec la traduction d'impulsions. Des franges de mémoire diverses, des structurations de perception apparemment incohérentes, des registres internes qui s'associent avec des phénomènes perçus extérieurement, des productions imaginaires qui interfèrent dans le registre externe et qui, à la fois, s'y associent, toutes les opérations du mental dans la mémoire, agissant et se traduisant, cette conscience prenant les voies associatives dans un niveau de conscience, la traduction de ces impulsions se compliquant énormément.

Impulsions **associées**. Ce sont celles-là qui nous préoccupent : les impulsions associées les unes aux autres, ces impulsions qui peuvent provenir de l'oeil ou de la mémoire ou de l'imagination, lorsqu'elles sont associées à la douleur. C'est ce point qui nous préoccupe.

Notre problème sera celui de la compréhension de l'association des impulsions, de leur structuration particulière, et ensuite le phénomène très singulier de la transformation de ces mêmes impulsions.

Jusqu'à présent nous avons vu les impulsions s'associant et se traduisant les unes par les autres. Mais il y a aussi de très curieux phénomènes : les phénomènes de transformation. Ce qui était articulé d'une façon, en peu de temps, dans l'image, commence à prendre d'autres configurations. Cette chose particulière de la voie associative où ces impulsions associées, surgissant soudain dans l'espace de représentation, prennent vie propre et commencent à se déformer, à se transformer, et alors nous avons une mobilité sur une autre mobilité, ce qui nous complique la situation, ce qui nous remue tout.

Bon, c'est malheureusement ainsi que fonctionne cette particulière substance du psychisme. Problème de traduction d'impulsions et problème de transformation, en plus de la traduction des impulsions.

La matière n'est pas facile. Et c'est avec ces problèmes que nous nous trouvons dans les techniques de transfert. Nous devons donner de la fixité à tout cela, certains types de lois générales qui nous permettent d'opérer dans ce chaos mobile. Nous avons besoin de certaines lois opératives, quelque chose qui nous réponde toujours, dans les mêmes conditions, donnant les mêmes résultats. Et cela bien sûr existe parce qu'heureusement le corps a une certaine fixité. C'est grâce à cette permanence du corps que nous allons pouvoir opérer. Mais si cela arrivait dans le monde exclusivement psychologique, il n'y aurait pas de manière possible d'opérer, non, il n'y aurait aucune référence.

La référence objétale corporelle va nous permettre de dire que : bien qu'une douleur dans une zone du corps se traduise de différentes façons, évoque différentes contiguités d'images, fasse des mélanges de mémoire et de temps, de toute façon ce phénomène se détectera dans un certain espace de représentation, par exemple dans un point de l'espace de représentation. Et

nous allons pouvoir comprendre d'autres phénomènes curieux et beaucoup de fonctions grâce à la fixité du corps. Ce corps est un vieil ami, un bon compagnon qui nous donne des références pour nous mouvoir dans le psychisme. nous n'avons pas d'autre manière.

Voyons ce qui arrive avec les espaces de représentation et les phénomènes qui se déclenchent à partir de cet espace de représentation.

J'imagine une ligne horizontale devant mes yeux. Je ferme les yeux, où est-ce que je l'imagine ? Bon je l'imagine devant et dehors. Bien. J'imagine maintenant mon estomac, où est-ce que je l'imagine ? En bas, à l'intérieur. J'imagine maintenant cette ligne à l'emplacement de l'estomac problème. Maintenant j'imagine l'estomac devant et dehors : problème.

Lorsque j'imagine l'estomac en bas et à l'intérieur, je n'imagine pas seulement l'estomac, mais j'en ai un registre cénesthésique, seconde composante. Mais bien sûr, maintenant, je peux imaginer l'estomac devant, en haut et dehors, mais je n'ai pas le même registre cénesthésique. De sorte que, lorsque l'image se met en place dans le lieu correspondant, ce n'est pas seulement une image libre, mais elle a le composant cénesthésique de registre qui nous donne un guide important.

Parce que si vous faites un petit effort, vous pourrez bien sûr imaginer l'estomac en haut et dehors, mais comment allez-vous l'imaginer ? Comme un dessin, comme vous l'avez vu dans les livres ou des choses semblables. Mais si, par contre, vous l'imaginez en bas et à l'intérieur, comment l'imaginerez-vous, comme un dessin ? Nullement. Avez-vous une image visuelle ? Nullement. Vous pourriez l'avoir associé par le phénomène de traduction, mais, basiquement, qu'est-ce que c'est qu'imaginer l'estomac dans l'espace de représentation, en bas et à l'intérieur ? C'est basiquement travailler avec un autre type d'image, avec une image cénesthésique.

Donc, selon la mise en place dans l'espace de représentation, dans un point ou dans un autre et avec un niveau de profondeur ou un autre, on a non seulement le registre de cette image, mais la perception cénesthésique qui correspond à cet espace et à cette profondeur. Saisissez-vous l'idée ?

Lorsque l'espace de représentation et les objets qui s'y mettent en place sont observés "à partir du fond de cet espace", nous disons que nous travaillons avec l'articulation de veille. C'est-à-dire que nous voyons les phénomènes extérieurs à nous -ou ceux que nous appelons extérieurs à nous-, nous les voyons comme hors de notre tête.

Je peux à présent imaginer des objets lointains qui sont hors de ma tête. D'où est-ce que j'enregistre ces images ? De l'intérieur de ma tête, c'est la sensation que j'ai. Cependant, je ne dis pas que ces objets sont à l'intérieur de ma tête.

Maintenant, si cet objet que j'imagine hors de moi, je le place de façon imaginaire à l'intérieur de ma tête, j'ai un registre cénesthésique, en dehors de cette image que j'ai placée, à l'intérieur de ma tête.

Que disons-nous ? Que selon le niveau de profondeur dans l'espace de représentation, nous avons un type de registre externe ou un type de registre cénesthésique. Cela a suffisamment d'importance pour comprendre le phénomène transférentiel postérieur.

Je peux imaginer, du fond de cette espèce d'écran, les phénomènes qui se trouvent hors de ma tête et aussi, bien que j'imagine des phénomènes qui se trouvent à l'intérieur de ma tête, j'ai un emplacement à l'intérieur de cet espace mental. Je peux faire un effort plus grand et imaginer cet objet à l'intérieur de ma tête comme vu en même temps de différentes parties. C'est possible, vous connaissez, certains exercices, bien que cela soit difficile,

il n'est pas normal dans l'activité de veille de voir l'objet de différents points comme si on le percevait en étant autour de l'objet. Normalement vous continuez à le voir à partir d'un certain fond.

Vous avez assez de difficultés avec l'espace mental à partir de la tête vers l'arrière, pas vers l'avant. De nombreux sens sont situés de la tête vers l'avant et c'est ainsi que l'on perçoit le monde et que s'articule l'espace mental qui correspond. Mais lorsque ceci dépasse les oreilles vers l'arrière, la chose se complique et il a des difficultés pour imaginer ce qui est derrière.

De toute façon derrière nous se trouvent les rideaux de cette salle. Pouvons-nous les imaginer ? Certes nous le pouvons. Mais quand dans l'espace de représentation nous observons les phénomènes qui se trouvent derrière nous, d'où voyons-nous les phénomènes ? Nous les voyons du même écran mais une inversion s'est produite dans l'écran. Nous ne nous mettons pas derrière les rideaux, nous nous mettons dans le même lieu d'emplacement interne et maintenant les rideaux nous semblent hors de Ces contenants ont de l'importance et le plus grand des contenants, dans la chute de niveau de conscience, est précisément la limite de l'espace de représentation. Bien

Dans la chute de niveau de conscience, qui se mobilisent fortement, bien émotif, surtout dans ces parties du centre instinctif. Il y a aussi presque aucune concomitance motrice.

ce sont uniquement les centres instinctifs qu'il existe quelques concomitances de type centre émotif qui sont fortement liées aux quelques concomitances intellectuelles et lorsque l'emplacement des phénomènes correspondant au niveau de conscience arrive dans l'espace de représentation bas, le déclenchement d'images le plus grand va au centre végétatif et au sexe qui sont, bien sûr, les centres les plus internes. Ce ne sont pas exactement des centres de relation avec le monde, ce sont des centres qui travaillent avec des registres de sensations a le particulièrement cénesthésiques. Alors ou autres centres sont habituellement sens plus liés aux impulsions qui viennent des externes.

C'est ainsi que les images influent fortement en se plaçant dans l'espace de représentation interne, dans le cas des rêves, elles influent fortement dans le travail du centre végétatif et du centre sexuel. Et des images, qui dans la vie quotidienne peuvent se montrer plus ou moins intéressantes pour ces deux centres, ne mobilisent pas de charges affectives, ni de décharges de ces deux centres comme celles qui se mobilisent par ces images dans la chute de niveau de conscience. Il y a alors une correspondance totale entre les images qui apparaissent mises en place dans cet espace de représentation dans le niveau de sommeil, une correspondance totale entre ces images et ces deux centres surtout, c'est-à-dire entre le propre corps et ce collecteur et distributeur d'énergie que nous appelons centre sexuel.

Ce sont particulièrement ces deux centres qui sont mis en action par ces images et de fortes images internes se configurent du fait du travail de ces deux centres. Ce phénomène est réversible, de même que l'espace de représentation se configure par les impulsions cénesthésiques, de même n'importe quelle image se mettant en place dans un niveau déterminé de l'espace de représentation interne, agit sur le niveau corporel qui lui correspond. C'est possible parce que l'espace de représentation est interne. Il ne serait pas possible d'agir sur les centres si cet espace de représentation était externe et agissait de façon centrifuge.

Bien, alors nous considérons ce qui s'est dit au sujet des associations objétales par différents sens, au sujet des traductions d'impulsions par rapport à un même objet, par rapport aux associations objétales entre objets et situations et les traductions des impulsions d'un objet par rapport aux autres objets qui l'entourent.

Si nous considérons ces associations objétales, d'un côté par rapport à des situations données, mais aussi par rapport à des situations internes, c'est-à-dire par rapport aux registres cénesthésiques, si nous considérons que tout

cela se trouve en mémoire et s'associe, apparemment follement, si nous comprenons ceci d'un côté et que nous comprenons ensuite les concomitances qui existent entre les phénomènes de représentation, c'est-à-dire l'image, et l'espace de représentation, nous avons déjà ouvert quelques voies pour comprendre ce qui arrive avec le déplacement des images dans l'espace de représentation, dans les niveaux de sommeil et de demi-sommeil.

Nous comprenons déjà les premiers pas de ce que nous allons appeler **technique de transfert**. Cette technique de transfert sera effective, pourra accomplir ses objectifs si, effectivement, ces phénomènes qui apparaissent dans l'écran de représentation, dans les bas niveaux de conscience, en se transformant et en se déplaçant, mobilisent de façon concomitante les différentes parties du corps, différentes tensions dans le corps ou les tensions qui surgissent lorsqu'il y a des impulsions en mémoire et qu'elles font apparaître ces images et agissent alors sur elles en modifiant le système d'associations, associations qui ont motivé ces tensions.

Notre problème, dans ces techniques de transfert, sera dans l'association ou la dissociation de climats d'images, c'est-à-dire de climats de thèmes donnés.

Parfois certaines techniques vont nous présenter la situation où nous devons associer une image à un climat parce que sans cette image nous ne trouvons rien de plus que des images cénesthésiques, mais non visualisables. Et comme elles ne sont pas visualisables, nous ne pouvons pas déplacer ces images dans différentes hauteurs et différents niveaux de l'espace de représentation. Alors nous nous verrons obligés, avec certains climats, de les associer à certaines images pour ensuite mobiliser ces images dans l'espace de représentation. Et si nous ne faisons pas cela, alors ce climat diffus, ce climat envahisseur, se distribuera de telle façon dans l'espace de représentation que nous ne pourrons pas opérer avec lui.

Et, parfois, en raison du fonctionnement particulier des phénomènes dans les niveaux de sommeil et de demi-sommeil, nous trouvons des images visuelles auxquelles des charges ont adhéré, mais qui n'y correspondent pas exactement. Nous essaierons alors aussi de dissocier ces charges et de leur transférer d'autres charges qui correspondent.

Nous aurons donc des problèmes de transfert de charges, de transfert d'images, de déplacement d'images et de transformation d'images. Nous aurons de nombreux problèmes à résoudre dans ces techniques de transfert si nous voulons les diriger et de plus les comprendre.

De sorte que demain nous continuerons avec ceci et il faut espérer que nous terminerons cette révision au sujet du problème des transferts.

16ème jour

THÉORIE GÉNÉRALE DE LA PRATIQUE TRANSFÉRENTIELLE

Bien, nous commençons la révision des aspects plus pratiques ayant trait aux questions d'opérative.

Il est évident que nous allons renforcer ces questions pratiques par des pratiques en tant que telles, de sorte que nous travaillerons un peu les questions de catharsis et les questions de transfert, et je pense que nous pourrons faire quelques catharsis pédagogiques, expositives, et que nous pourrons faire certains transferts pédagogiques.

Mais avant cela nous réviserons la façon d'opérer du transfert, comme nous allons l'expliquer.

Nous distinguons deux techniques totalement différentes dans le travail transférentiel. Une technique prête directement attention au problème du **climat** et c'est là que se dirige toute la ligne de travail, alors que l'autre technique prête particulièrement attention à **l'image** et c'est là que va toute la ligne de travail.

Dans le premier cas, celui où l'attention se dirige vers le climat, on prétend produire ou induire ou faire ressortir un climat fixé du sujet. De sorte que, par un certain type de procédé, ce climat devienne présent.

Ce climat, par sa nature, est diffus, envahisseur, couvre la conscience, bloque des mécanismes, etc... et bien sur, par sa fluidité même, est difficile à travailler. Cela demande de la part du guide quelque chose de plus que la technique. Cela requiert une sorte d'art, une sorte de tonicité interne, pour guider au travers des labyrinthes climatiques obscurs.

Ce fut la première technique, la première direction du travail exposée sur ce point. On travaillait alors en cherchant le climat. Lorsque le climat n'avait pas un potentiel suffisant, on le renforçait convenablement pour qu'il devienne présent. Lorsque le climat devenait présent (et nous disions qu'il devenait présent par les concomitances physiques que l'on pouvait en plus observer de l'extérieur), alors nous essayions de faire que ce climat adhère à une image y convenant, de façon que, à ce moment-là, le potentiel du climat ait adhéré à une image suggérée normalement par le guide. Cette image suggérée par le guide pouvait soit renforcer le climat même, soit en diminuer le potentiel. Si l'image diminuait le potentiel, l'image suggérée n'était pas adéquate. Si l'image augmentait ou renforçait le climat, l'image suggérée était adéquate. L'image suggérée qui nous importait était celle qui pouvait renforcer le climat donné.

Si l'image suggérée renforçait ce climat, alors nous prenions des images similaires ou contiguës, de sorte que le potentiel adhérent à la première image puisse se déplacer sur la seconde. Si, en prenant la seconde image, le potentiel correspondant ne passait pas, cette seconde image n'était pas adéquate. Si, en prenant la seconde image, le potentiel correspondant passait, cette seconde image était adéquate.

Et ainsi, de déplacement en déplacement, par similitudes et contiguïtés, diverses images se chargeaient convenablement. En revenant sur les opérations du début, nous devons détecter le fait que la première image avait perdu du potentiel et que le premier climat s'était, dès le début, dès le départ, défixé.

Ce type de technique présentait de nombreuses difficultés et de nombreux avantages. Par le fait d'aller au climat, nous trouvions que les potentiels pouvaient s'élever considérablement, que l'on pouvait très bien visualiser des concomitances physiques; nous pouvions effectivement mettre le sujet en présence de cette chose envahissante.

Les caractéristiques de ce type de transfert sont en général très voyantes. Cela offre cependant l'inconvénient suivant : en mettant le sujet en présence de ces potentiels, de ces contenus climatiques, il arrive très fréquemment que, lorsque la personne arrive à certaines limites de tolérance interne, le sursaut se produise et qu'il y ait décharge cathartique. Comme il y a décharge cathartique, le potentiel général baisse en raison de la redistribution des charges, car toute décharge est en réalité une redistribution de charges à l'intérieur du système lui-même, redistribution de potentiels internes, rien ne sortant du sujet. A la baisse de potentiel général nous ne pouvons pas continuer à travailler avec des déplacements de climats.

Bien, alors, si normalement avec ce type de transfert il arrive que de forts potentiels s'élèvent et que, lorsqu'on arrive aux limites de tolérance, la redistribution, c'est-à-dire la décharge, se produise, que faisons-nous dans ce cas ?

Ce type de technique est important surtout lorsque dans le sujet il y a des contenus de cette force, de cette pression interne, qui en plus perturbent la chute normale du niveau de veille au demi-sommeil. On peut dire que l'on peut, presque de façon vigilique, induire le sujet afin qu'il tienne compte d'un certain climat et renforce ce climat jusqu'à ce qu'il envahisse la conscience.

De sorte que l'on peut provoquer ces irruptions, presque à partir de la veille. Et par conséquent, si cela arrive, nous nous trouvons face à un cas de conscience émotionnée induite. Si nous sommes face à ce cas, bien qu'apparemment notre ami soit en veille, évidemment ses mécanismes de réversibilité se bloquent et tout ce que vous connaissez sur la conscience émotionnée arrive. D'une certaine façon, donc, artificiellement, nous attirons vers le bas son niveau de conscience. C'est possible. Et avec la technique de transfert de climat, on peut le faire.

Cette technique a donc l'avantage de placer rapidement le sujet en présence de climats envahissants, et, d'une certaine façon, de débloquent ce qui empêche beaucoup de transferts, c'est-à-dire que le sujet se défasse d'un niveau de conscience.

Cette technique possède en plus, bien sur, un grand avantage cathartique, mais en tant que catharsis c'est une technique d'allègement provisoire de tensions. Et elle a en même temps le désavantage de la catharsis, si nous désirons continuer, puisque avec la décharge de potentiels, nous n'avons pas de références pour vérifier les déplacements d'image à image.

C'est donc une technique très jolie, très intéressante, aux nombreuses conséquences. De plus on peut la travailler de différentes manières, mais en prêtant toujours attention à cette ligne particulière.

On peut la travailler de différentes manières mais elle a ses avantages et désavantages, et il me semble qu'on doit avoir beaucoup de sens pour savoir à quel moment cette technique est opportune et à quel moment elle ne l'est pas.

En réalité vous savez que cette technique peut être opportune pour certains sujets et inopportune pour d'autres. C'est donc la première technique expliquée.

Parfois on peut renforcer cette technique presque vigiliquement aussi, avec des appuis extérieurs. Dans le cas de conscience émotionnée, de conscience

magique disons-nous, n'importe quel objet fétiche, chargé avec de forts climats émotifs, peut servir d'appui matériel pour le déplacement des charges internes du sujet.

Ceci arrive presque dans la vie quotidienne. Un objet commence à avoir une charge affective pour moi et les opérations sur cet objet provoquent des transformations dans les charges internes. Pour cette raison nous connaissons les concomitances entre la perception externe et la représentation qui lui correspond. Ce déplacement d'un objet avec "charge" d'une personne à l'autre, ou le déplacement de la charge d'un objet à l'autre, est quelque chose d'observable dans toutes les formes magiques de relation.

Ce qui nous entraîne bien au-delà du problème du transfert. Mais considérons simplement ce point de la technique du transfert : appuyé sur le climat on peut résoudre des problèmes de chute de niveau. Nous considérons que ces climats peuvent être induits avec force de l'extérieur, surtout lorsque nous rencontrons un sujet avec de fortes prédispositions à ce genre de chose, un sujet qui pratiquement en veille, fait de fortes irruptions de conscience émotionnée. Nous n'aurons pas beaucoup de mal, face à ce sujet, pour réveiller ce genre de conscience presque habituelle chez lui. A partir de la même situation de veille (ce qui est relatif puisque la veille a beaucoup de caractéristiques d'autres niveaux, que c'est une veille avec des états particuliers, de forts contenus d'autres niveaux et qui est très facilement saisissable), à partir de cette situation donc, on peut induire, on peut renforcer ces climats et alors effectuer les déplacements correspondants.

Chuter de niveau de conscience n'est d'aucune science dans ce genre de situation mentale. Si vous vous trouviez par exemple, avec une personne perturbée mentalement, soyez sûr que ce serait la technique la plus adéquate.

Mais comme nous ne travaillons pas avec des gens perturbés, cette branche du travail, de type thérapeutique, ne nous importe pas beaucoup car l'objectif général non seulement des transferts, mais de toute l'opérative, ne prête attention à aucun type de thérapie, mais prête attention à la solution de petits problèmes qui empêchent le passage des charges dans une direction plus intéressante. D'autre part ces techniques nous intéressent parce qu'elles familiarisent nos amis dans ces plans internes du psychisme, et dans ces parcours internes, dans la connaissance du psychisme. Alors comme notre objectif n'a rien à voir avec un type de thérapie, ce dernier type de technique n'est pas très utilisé par nous.

Si c'était le cas de quelqu'un de se préoccuper de questions thérapeutiques, c'est-à-dire de questions extérieures, alors bien sûr, il trouverait un domaine très fertile dans le milieu extérieur parce que là, on vit assez en conscience émotionnée, on vit assez en conscience altérée ou en conscience fortement enfermée en soi, alors ces transferts magiques sont très possibles, les gens les font journallement à petite dose.

Nous allons parler maintenant de cette autre ligne transférentielle dans laquelle nous travaillons en nous appuyant basiquement sur des images plus que sur des climats. En réalité, dans les deux techniques, reconnaissons-le, nous nous appuyons sur des images. Ce qui se passe c'est qu'avec le mot image il y a toujours des problèmes : lorsque nous disons image, nous croyons qu'il s'agit seulement d'images visuelles. L'autre technique s'appuie sur les images cénesthésiques qui correspondent aux climats que le sujet enregistre et cette technique-ci s'appuie sur les images visuelles. Mais il n'y a pas dans le fond une grande différence quand on se réfère à des images.

Nous allons revoir rapidement cette technique en disant ceci

Les points les plus importants des **transferts d'images** sont les relations entre le sujet et le guide. Ces relations sont données en premier lieu par la confiance mutuelle entre sujet et guide. D'autre part ils doivent reposer sur

l'expérience technique de la part du guide.

Les relations doivent se baser, avons-nous dit, sur un système de confiance mutuelle entre le sujet et le guide. S'il existait un certain type de résistance entre le guide et le sujet, alors la relation serait mal établie. Ainsi il ne s'agit pas que seul le sujet ait confiance dans le guide, mais il s'agit d'une confiance mutuelle. Ce point est d'intérêt, l'expérience technique vient ensuite.

Il y a des questions élémentaires mais importantes, l'une d'elles est l'élimination des données sensorielles.

Il y a d'autres questions plus mécaniques qui peuvent aussi s'étudier attentivement. Le sujet ne va pas se détacher de son état de veille et ne va pas se placer en demi-sommeil actif sans avoir des garanties de ne pas rencontrer de problèmes majeurs. Donc, si le sujet croit qu'il peut y avoir préjudice pour sa situation, même en se rendant compte qu'il aura des difficultés dans le travail, il ne se défera en aucune manière de son niveau de conscience.

Voici un mécanisme du mental qui nous empêche parfois d'avancer beaucoup car le registre que le sujet possède sur ce qui est ou non convenable, et l'interprétation de ce registre, sont parfois fortement perturbés. Vous connaissez bien le cas de ces personnes qui vivent en situation de souffrance morale et de douleur interne, et le registre qu'elles ont de leur propre vie est un registre de douleur, de tension. Quand pour elles s'offrent l'opportunité de relâcher ces tensions (nous ne parlons pas de ces techniques mais de la vie même), elles mettent en relation ce relâchement des tensions avec le sentiment de mort par exemple.

Il y a beaucoup de cas, de très nombreux cas, où ces gens considèrent qu'ils se trouvent dans une situation où ils pourraient se défaire de leurs tensions (certaines formes de catharsis qui se trouvent habituellement dans la vie quotidienne), ils considèrent aussi qu'ils ne vont pas avoir de registre interne, parce que l'unique registre qu'ils connaissent est le registre douloureux, s'ils baissent cette tension interne, le registre diminue. Ne pas avoir de registre, c'est ne pas avoir de référence ; ne pas avoir de référence, c'est se sentir mourir ; et il y a des gens qui croient que lorsqu'ils déchargent de fortes tensions, ils vont mourir.

Observez un peu l'histoire de certaines idéologies, voyez le comportement de certaines personnes qui adhèrent à des idéologies déterminées, et vous comprendrez la relation qu'elles peuvent établir, par exemple, entre le sexe et la mort, et des choses semblables.

Donc pour que ces personnes se laissent aller, elles doivent avoir la sensation que dans ce processus elles vont améliorer leurs choses et qu'il n'y sera pas porté préjudice. Mais, comme c'est aussi une tromperie du mental, en bien des occasions elles considèrent que les choses vont sortir mal, ce par quoi elles bloquent le processus. Et "ces choses qui vont sortir mal" est déjà une résistance qui nous montre que le sujet a de sérieuses difficultés pour libérer les tensions douloureuses dont il a le registre, étant donné qu'il identifie ces registres avec sa propre unité. Cette projection de sa propre unité, précisément, complique les choses. Le sujet résiste pour se défaire de ses propres tensions douloureuses. Si le sujet se libère, il croit qu'il meurt. Cette mort s'allégorise de différentes manières selon les plans qui travaillent.

Nous avons dit en d'autres occasions, qu'il n'est pas bon de travailler en couple, dans ce domaine, c'est-à-dire entre personnes qui maintiennent une relation très intime entre elles, car bien qu'elles aient une confiance mutuelle, cela se prête coprésentement à des implications qui n'ont pas de rapport avec le cas.

Il est important que travaillent sur ceci uniquement le guide et le sujet, sauf dans les cas de transferts pédagogiques où il y a deux personnes en train d'opérer et de nombreuses personnes qui observent de quoi il s'agit pour étudier les techniques en question. Bon, ce ne sont pas des transferts, ces transferts pédagogiques, ce sont des expositions de schémas "en chair et en os".

En aucun cas lorsque l'on fait un transfert réel, on ne fait participer d'autres gens que les deux personnes qui sont compromises.

L'important est, bien sur, l'expérience technique. Dans ce sens nous pouvons affirmer qu'aucune personne ne peut travailler correctement dans un transfert comme guide, si elle n'a pas acquis des connaissances théoriques et si d'autre part elle n'a pas travaillé également comme sujet dans de nombreux transferts. Cela n'importe quel opérateur mineur de n'importe quelle religion le sait. S'il n'a pas été ordonné sacerdotalement, il n'est pas en condition de travailler avec des choses comme les confessions et autres. Mais pour qu'il soit ordonné sacerdotalement, il est nécessaire qu'il ait fait à son tour de nombreuses confessions, en dehors de l'acquisition d'un autre type de connaissance psychologique.

On acquiert de l'expérience technique non seulement théoriquement, mais aussi par le fait d'avoir travaillé comme sujet dans de nombreux transferts. Et, comme sujet, on doit avoir acquis de l'expérience dans les différentes formes de transferts.

Quant à l'enceinte d'application du transfert, un peu avant nous avons dit que les transferts ne s'appliquaient pas dans un sens thérapeutique, le thérapeutique nous limite, la thérapie n'est pas notre intérêt. Le critère le plus général est de ne pas appliquer cette technique hors de l'enceinte de nos travaux.

Nous ne l'appliquons pas hors de l'enceinte de nos travaux car, hors de cette enceinte, les personnes en question n'ont pas de bagage technique suffisant ni de compréhension doctrinaire suffisante. Au lieu d'opérer des transferts avec des personnes qui sont hors de notre enceinte, nous travaillons plutôt avec elles avec des choses suaves, que nous appelons en général système de catharsis. Cela ne demande pas une grande connaissance technique de leur part en qualité de sujet pour produire cette catharsis. Mais il est par contre nécessaire que le sujet ait un bagage technique et de connaissance important pour travailler en transfert parce que là, la discussion de veille peut être plus importante que le travail qui se trouve dans le demi-sommeil et ne peut être faite que par quelqu'un ayant les outils interprétatifs adéquats et quelques choses en plus.

Mais nous pouvons effectivement travailler hors de cette enceinte avec des catharsis de différents types, techniques que nous pourrions réviser plus tard.

C'est-à-dire que ces gens qui n'ont pas beaucoup de technique et de connaissance, vont sûrement vouloir raconter leurs problèmes biographiques, raconter les refuges où ils vivent, raconter des situations qui se trouvent sans solution. Ce que veulent beaucoup d'entre eux, c'est quelques conseils, ce que veulent beaucoup plus d'entre eux, c'est un peu d'affection. Et pourquoi ne leur donnerions-nous pas de l'affection, et pourquoi ne leur rendrait-on pas possible - avec certaines techniques- de faire leurs déplacements de charges cathartiques. Cela ne présente aucune difficulté et pour cette raison on ne leur demande pas beaucoup de technique.

C'est-à-dire que ces personnes allègent leurs tensions internes, c'est bien, mais de là à travailler dans de véritables transferts, avec une connaissance profonde du psychisme, avec ce qui s'y opère, cela requiert plus de connaissance. On peut donc faire participer des gens ayant peu de connaissance dans cette espèce de transfert, mais qui dans les résultats ne passera pas au-delà de la catharsis. Autre chose, ils ne pourront pas l'intégrer pour la

simple raison qu'ils ne connaissent pas le thème, et parce qu'ils sont nécessairement hors de thème. Nous savons qu'il y a une partie très importante dans le transfert : l'intégration des contenus en veille.

Voici un autre aspect de la relation entre guide et sujet : **le changement de guide dans les sessions postérieures** en raison du mécanisme de dépendance psychologique dont on a déjà parlé d'autres fois. On peut travailler en premier avec une personne dans une session. La première session est une session de contact, c'est une session de dépistage des résistances, de connaissance biographique du sujet et de la mécanique des images, par exemple, avec lesquelles le sujet opère. C'est une première session, une session de contact.

A partir de cette première session, dans les sessions postérieures on commence à approfondir, mais au fur et à mesure que l'on avance dans les sessions, que des problèmes se résolvent et que des modifications se produisent, des caractéristiques propres à l'autre type de transfert font ou commencent à faire irruption. On commence à charger le guide avec des contenus magiques de solutions-de-problèmes et on commence à le considérer comme un intermédiaire avec le monde. Nous nous trouvons dans un cas très fréquemment observable d'ambivalence affective envers le guide. Cette ambivalence s'enregistre comme cycle continuels affection-répulsion pour le guide. Cette ambivalence affective révèle toujours la dépendance psychique.

Lorsque, dans des sessions successives, nous commençons à enregistrer ce phénomène d'ambivalence, nous avons un indicateur de la nécessité de changer de guide.

Comment change-t-on de guide ? On enregistre l'indicateur de dépendance, alors on explique parfaitement cela au sujet. On amène un autre guide, on lui expose les antécédents du sujet, devant le sujet lui-même, on explique comment les transferts antérieurs se sont réalisés, dans quel état se trouve la question. Les trois étant bien informés, parce qu'ils connaissent tous ce qui se passe, on laisse le sujet avec le nouveau guide. Et là, ce simple déplacement s'est produit. Avec cela nous rompons les possibles mécanismes qui se génèrent. Et quand de nouveau ce mécanisme se génère avec le nouveau guide, le sujet compte déjà avec de plus grands registres internes de ce que nous connaissons comme ambivalence affective.

Sont donc importants pour nous dans la relation guide-sujet : la confiance, la solitude, l'expérience technique, l'exclusion du travail en couple, le changement de guide dans des sessions postérieures, et enfin une question plus mécanique ayant trait à la position dans laquelle se trouvent le guide et le sujet.

Une bonne position pour ces travaux, position physique bien sûr, est la position horizontale, en raison des enregistrements du sommeil quotidien que possède le sujet. Mais parfois il n'est pas souhaitable que le sujet se place dans cette position, qui entraîne normalement des situations embarrassantes dans certains cas. Donc, bien que la position horizontale soit bonne, nous préférons placer le sujet en position assise.

Le sujet se place en position assise et le guide à son côté. Le guide ne se place pas en face du sujet, placé en face il le bloque, le sujet se sent observé de la veille, problème. Le guide ne se place pas derrière parce que le sujet alors n'arrive pas à le percevoir, mais il se place dans les limites de la coprésence visuelle, aimablement bien sûr, ne montrant pas sa présence, n'est-ce pas ? Vous savez ce que c'est.

Il ne doit pas exister entre le guide et le sujet une différence appréciable. Certains en leur moment essayèrent de créer précisément de la dépendance psychique, ceux-là renforcèrent la différence. Si le sujet se plaçait horizontalement, alors l'opérateur se plaçait verticalement, c'était facile. Si le sujet apparaissait dans de très mauvaises conditions, l'autre apparaissait

dans des attitudes trop importantes. Il semble que nous n'essayons pas de faire cela, mais tout le contraire. Nous travaillons avec des gens qui sont "nos gens", et qui connaissent tous ces mécanismes. Par conséquent pas de différence, même dans la position physique.

Pour terminer le point des relations entre guide et sujet, il est bon d'examiner un peu le problème de l'élimination des données sensorielles. On sous-entend que l'on doit travailler dans une habitation, dans la pénombre si possible, afin que les stimulations visuelles ne soient pas intenses. Il doit exister, si possible aussi, une température régulière pour le toucher extérieur, bien sûr.

Sur ce point des données sensorielles, nous devons toujours constater l'état des sens du sujet, comme toute première condition. Parce que là où le sujet a des problèmes de sens ou des déformations sensorielles, là en raison de tout ce que nous savons des traductions et des transformations des impulsions, là certainement, nous verrons le reflet de ces conditions dans les systèmes d'allégorisations que le sujet produit. Et, si nous ne remarquons pas bien cela, nous allons commencer à attribuer ces phénomènes à des motivations strictement psychiques quand ils auront en réalité rapport avec les traductions de ces manques sensoriels. La première chose que nous examinons c'est l'état des sens.

Les défauts organiques internes sont un second point en rapport avec les sens. Si notre ami a un excès de tension artérielle, pour donner un exemple, il va nous donner un registre interne. Et quand il nous parlera de murs qui l'oppriment et de choses qui lui tombent dessus, nous allons supposer un conflit psychologique alors qu'en réalité ce sont des données que fournissent les sens internes, qui détectent cette tension artérielle ou le défaut organique. De sorte que la première chose que nous devons avoir, ce sont les données sur l'état des sens, et en disant cela nous englobons bien d'autres choses.

Cela nous pouvons, parfois, l'observer sur le sujet, c'est pourquoi nous préférons que le sujet nous conte ce point. Au lieu donc, de nous préoccuper de sa biographie et au lieu de nous préoccuper des problèmes de son enfance et des choses qui lui sont arrivées, aussi terribles et graves qu'ils soient, il nous intéresse bien plus de voir ce qui se passe avec ses yeux, son ouïe, son goût, son toucher, sa cénesthésie en général, son état organique général. Cela nous importe bien davantage que les conflits biographiques, dans la prise de contact.

Bien, pour commencer à travailler, nous avons besoin que le sujet manie convenablement les techniques de relax. Si le sujet ne manie pas convenablement les techniques de relax, nous ne commençons pas à travailler. Pourquoi ? Parce qu'il est musculairement tendu et que cela nous donnera un signal interne que nous allons ensuite traduire incorrectement comme conflit psychologique biographique déformé, par exemple. Et notre sujet n'a pas bien su se relâcher, et nous nous savons comment nous relâcher, nous devons en plus revenir sur ces questions et bien les manier. Nous parlons d'élimination de données sensorielles en général et de ces données sensorielles qui pressionnent telles que les tensions musculaires (s'il se trouve que notre ami est par exemple placé sur une chaise extrêmement inconfortable). Ce sont déjà des choses de bon sens.

Nous lui demandons alors de respirer profondément, durant quelques minutes. Nous lui demandons d'expérimenter la sensation de chute à l'intérieur d'un registre diffus général. Il doit pour cela relâcher les sensations de l'intracorporel. Il n'y a pas davantage de problème sur cela.

Donc le sujet s'est mis dans une certaine position, on lui demande de se relaxer, de s'amollir, qu'il chute, qu'il enregistre sa cénesthésie générale. Du seul fait que le niveau de conscience du sujet descend, le travail de transfert en tant que tel commence. Par conséquent nous sautons maintenant ce travail de transfert et nous passons à la fin.

Nous terminons le travail de transfert et la discussion entre le sujet et le guide commence. C'est-à-dire que le sujet revient à sa situation de veille, on le sort de son demi-sommeil actif, et on le ramène en veille. Si c'est nécessaire, ces deux personnes qui travaillent se lèvent, sortent de l'enceinte, éclairent l'habitation, font un tour, se déplacent dans l'espace ouvert. Et alors, lorsque la veille du sujet s'est régularisée, on commence la reconstruction.

Cela se fait par discussion. Celle-ci consiste basiquement dans la récupération par le sujet de tout ce qu'il a lancé dans l'état antérieur, dans l'état de demi-sommeil. Il raconte tout l'antérieur, tout ce qu'il a dit et en plus de ce récit, on demande au sujet -au sujet, ce n'est pas le guide qui le fait- on lui demande d'interpréter la signification des allégorisations. Le guide n'interprète pas, le guide fonctionne pratiquement de façon machinale, il crée les conditions, tous dans le fond est fait par le sujet et ensuite c'est le sujet lui-même qui fait les reconstructions et les interprétations. On ne procède pas d'une autre façon car autrement on risque que le guide lui-même lance ses propres contenus sur le sujet, et que celui-ci (le guide) interprète ses propres allégories et non celles du sujet. C'est un point de grand intérêt.

Ainsi de même que le guide a servi pour diriger le processus lorsque le sujet était en demi-sommeil, ce sera le sujet lui-même et non le guide qui mènera ce processus et fera les interprétations. Ce renversement de processus est très fréquent dans tout notre travail et pas seulement dans le cas des transferts. Nous sommes continuellement dans le changement des positions et dans la production de ces rétroalimentations, qu'il s'agisse de deux personnes ou qu'il s'agisse d'ensembles de personnes. Notre proposition est toujours la même : changement dans les positions. Un assume une attitude et l'autre une autre, ensuite on inverse et c'est là que nous en sommes. Ce n'est pas valable seulement dans les processus de transfert.

Alors pourquoi le guide est-il là, Il est là pour remplir les lacunes mnémoriques qui se produisent, pour ressortir certains oublis que le sujet a eus. Ces oublis deviennent présents -le sujet ne se souvient pas à présent de choses qu'il a dites au moment du transfert-, on fait ressortir les oublis, on demande au sujet ce que signifient ces oublis. Le guide peut aussi servir pour ordonner les séquences, parce qu'il y a des gens très désordonnés, et dans ce cas tout se trouve assez désordonné, le guide ordonne alors les séquences.

Et enfin le guide est là pour discuter avec le sujet de certains excès interprétatifs que le sujet pourrait faire, motivé par des pressions qui lui sont propres.

Dans la mécanique, lorsque le travail de transfert est réalisé, il est important que se produise postérieurement la discussion de veille avec interprétation de la part du sujet.

Comme le sujet va interpréter en accord avec des patrons que nous avons parce qu'il a la même technique que nous et la même connaissance, alors la relation n'est pas difficile.

Nous devons étudier certaines similitudes et certaines différences avec d'autres états, ceci par rapport à **l'état dans lequel on opère dans les transferts**. Dans le travail de transfert il est nécessaire que notre sujet s'introduise dans un état de demi-sommeil actif qui a des similitudes et des différences avec d'autres états.

Supposons le cas du sommeil profond, du sommeil profond avec des images. Dans le sommeil profond avec des images, de longues chaînes associatives se libèrent, ne se contrôlant pas et n'étant pas non plus guidées par un sujet extérieur.

Dans le cas du demi-sommeil actif, le sujet allégorise, mais il le fait en suivant les directions que lui propose le guide. Nous allons voir ce que sont ces directions que propose le guide, des directions, non pas des images, ni des contenus.

Donc dans un certain sens le demi-sommeil actif ressemble à l'état de sommeil profond, puisque les images se libèrent seules, mais il en diffère puisque le guide imprime une direction à ces processus ? Ce n'est pas que le guide fabrique des images, mais ils suggèrent au sujet qu'il les transforme, qu'il les étende, etc...

Il y a un autre état qui est intéressant et qui est proche, parent du demi-sommeil actif : l'état d'hypnose. L'état d'hypnose ressemble à ce demi-sommeil actif dirigé, aussi bien le sujet hypnotisé que le sujet qui travaille en transfert sont connectés avec l'extérieur, dans le cas de l'hypnose par l'opérateur et dans le cas du transfert par le guide. Alors le guide et l'opérateur ont une forte influence sur la direction du psychisme du sujet. Mais quant à la production d'images, dans l'état d'hypnose elles apparaissent fixes comme dans certaines photos. Ces images se transforment selon la suggestion de l'hypnotiseur et alors elles dépendent totalement de l'extérieur. Alors que, dans le cas du demi-sommeil actif, les images se libèrent normalement, indépendamment de ce que le guide suggère comme direction.

Ainsi cet état ressemble au sommeil profond parce que les images se libèrent et il en diffère parce qu'il y a connexion avec le guide qui suggère une direction. Il ressemble à l'état d'hypnose parce qu'il y a connexion avec un opérateur externe et il s'en différencie parce qu'il a une dynamique propre. C'est donc tout sur l'état en ce qui concerne le système de transfert.

Quant à la relation catharsis-transfert, nous observons que catharsis et transfert sont habituellement entremêlés dans les propres travaux de transfert. Nous reconnaissons qu'en nous introduisant en transfert, de nombreuses décharges se produisent. Nous avons déjà commenté qu'une fois qu'une catharsis plus ou moins voyante s'est produite, nous suspendons le travail de transfert parce que le potentiel psychique a baissé.

Mais de toute façon nous voyons que nous arrivons à un noyau climatique important, que nous produisons un relâchement dans ce noyau, que des phénomènes cathartiques se produisent et qu'ils sont importants parce qu'ils apportent un allègement des tensions internes. Mais les intentions qui meuvent l'essai de production de catharsis et l'essai de production de transfert sont différentes, les intentions dans la catharsis vont directement au relâchement, à l'allègement des tensions. Parfois des catharsis se produisent lorsque l'on rencontre des sujets excessivement bloqués, alors dans les premières sessions, déjà dans le contact, on propose le chemin de la décharge cathartique pour baisser les tensions, et dans les futurs travaux, les transferts en tant que tels seront repris.

Nous disons que ces phénomènes se trouvent entremêlés, mais pour leur meilleure étude nous dirions, si nous voulions les séparer et les isoler, que leurs intentions sont dirigées vers des points différents. L'un tend à la décharge des tensions et l'autre à la transformation des contenus internes.

Les techniques de transfert, bien qu'elles produisent parfois des catharsis, tendent strictement à la transformation de ces climats et pour cette raison à la détente profonde.

Nous pourrions ordonner les travaux de transfert en pas, bien qu'il s'agisse toujours, en réalité, d'un processus qui n'a pas de solution de continuité. Nous pourrions considérer moment, nous parlions des l'élimination des données mécanique, comme le relax chute, le relâchement, et préparation.

Le premier pas comme un pas préparatoire. Il y a un relations entre guide et

sujet, et de l'étude et de sensorielles. Nous avons aussi parlé de problèmes de musculaire, la respiration profonde, la sensation de C'est tout cela qui constitue le premier pas de

Un second pas est l'entrée dans le travail en tant que tel. Un troisième pas que nous pouvons considérer est celui du développement du transfert. Un quatrième pas celui de la sortie de cet état et de l'accès au niveau de veille. Et un cinquième pas celui de la discussion de veille, de la séquence et de l'interprétation de la part du sujet de ce qui est arrivé dans la session.

Nous pourrions donc en réalité distinguer différents pas : préparation, entrée, développement, sortie et discussion de la séquence. Ceci résume toute la question. Nous en avons assez dit sur la préparation.

Quant à **l'entrée**, nous pouvons dire que l'on entre en thème sur la proposition du sujet même et non du guide. Toujours la même chose : proposition du sujet, non du guide. Le guide ne propose pas une image déterminée, s'il le fait il propose ses propres contenus et le sujet dans ce cas travaille sur les contenus du guide. Il ne peut en être ainsi. Il est préférable de demander au sujet de proposer la première image qui va nous servir pour l'élaboration.

En d'autres termes, le sujet est suffisamment préparé et on lui demande de chercher un rêve significatif pour lui ou qui a produit chez lui une forte commotion, ou une donnée biographique significative pour lui et qui a produit chez lui une forte commotion, ou une rêverie quotidienne qui a produit chez lui une forte commotion, et on lui demande de nous la raconter.

Normalement, le sujet ressort ce rêve, cette donnée biographique, cette rêverie et il raconte. Et nous avons déjà l'image proposée par lui. Si le sujet nous répondait non pas avec une image mais avec un climat et que nous soyons en train de travailler la technique des images, nous lui demanderions de nous parler d'une image. De sorte que cela nous évite de lui en présenter une nous-mêmes. Et nous éviterons aussi de lancer des contenus qui en réalité nous compromettent et nous incluent dans un curieux état lorsque ces images sont en rapport avec nous.

Le sujet normalement nous raconte, par exemple, le rêve. Nous entrons en thème et nous travaillons avec les images qu'il propose de son rêve. Le rêve peut être récent, ou ancien, peu importe, ce sont des contenus. Dans le cas où le sujet ne rencontrerait pas d'images, ne pourrait pas ressortir des images en raison d'un quelconque blocage, alors nous devrions étudier ce qui arrive dans ce cas particulier. Il y a des gens qui n'ont pas une éducation visuelle suffisante. Il y a des gens qui ne connaissent pas le registre de la production d'images visuelles. Evidemment dans leur sommeil, dans leurs rêves apparaissent des images visuelles, mais il se trouve qu'en se proposant de produire ces représentations visuelles, celles-ci ne se déclenchent pas.

Nous ne pouvons pas avancer d'un pas dans la technique de transfert d'images si le sujet ne produit pas d'images. Pour cela nous devons lui apprendre, nous devons le guider par le chemin du mental, là où se trouve un registre tel que lorsqu'on met le mental dans certaine position, l'image visuelle se libère. Cela nous semble un peu étrange, nous ne reconnaissons pas cela, mais il y a des sujets auxquels cela arrive. Et cet entraînement est simple. Cet entraînement se fait en se proposant des objets visuelles observables : le sujet ferme les yeux, il ne voit pas, il rouvre les yeux, il ne voit pas, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il connecte vaguement l'objet extérieur. Une fois rencontré ce registre, le canal se trouve déjà ouvert.

Les images initiales ne doivent pas nécessairement être oppressives, dangereuses ou des choses de ce genre, parce que nous rappelons que, tous les gens qui travaillent avec nous ne doivent pas avoir de problèmes sérieux. De sorte que si on a des problèmes sérieux, c'est déjà un cas de thérapie, une

question mineure et lointaine.

Donc raison de plus pour que les images qui apparaissent ne soient pas des images terribles et dangereuses. Elles peuvent être très placides, parfaitement, alors nous sommes très bien en thème.

Tout le monde a des problèmes mais tout le monde n'est pas déséquilibré. Et si ce sont des problèmes, ce sont des problèmes de situation, des petites choses, des registres de tensions internes, etc...

Ceci nous fait réfléchir sur la nécessité même du transfert. Tout le monde n'a pas besoin de travaux transférentiels, en aucune manière. Mais effectivement il nous convient de travailler en cela afin de connaître ces mécanismes et de comprendre les travaux du mental. Et parce que cela nous met en présence de certains phénomènes qui ne sont pas des phénomènes en rapport avec ces petits problèmes, mais en présence de phénomènes vers lesquels s'oriente notre travail.

Ces phénomènes sont en rapport avec le problème de l'énergie libre, et le problème des hauts niveaux de conscience. De sorte que nous ne proposons pas le transfert comme une question thérapeutique, mais comme une question de libération de charges mal fixées, rendant possible des déplacements et des intégrations psychiques importantes. C'est le sens qu'a pour nous le transfert.

Vous imaginez-vous comme il serait petit de confronter seulement des problèmes biographiques à tout le travail du psychisme, à l'interprétation du psychisme et à la connaissance de tout cela ? Il ne semble pas que cela soit notre direction et s'il y avait quelques petits problèmes, alors nous devrions provoquer des déplacements, si ces problèmes existaient.

Une fois l'image prise, nous commençons son développement sur la base de techniques. Nous nous appuyons sur trois techniques, sur trois instruments fondamentaux qui sont les techniques de : **niveaux, transformisme et expansions.**

Dans les études d'allégories nous avons vu d'autres cas que les images peuvent présenter. Mais pour réduire, nous prenons ces trois cas de base. Vous en connaissez d'autres, le cas des inversions, etc... Nous prenons ces trois là.

Un exemple de **niveaux** que nous rencontrons hors de transferts, dans le Regard Intérieur, sont les travaux que nous connaissons comme parcours suggérés dans "le guide du chemin intérieur". Là, le sujet descend imaginativement vers ces niveaux, ensuite il monte, ensuite il effectue des parcours, il rencontre chaque fois des zones plus hautes. Vous connaissez bien et depuis longtemps ces travaux de niveaux que nous avons proposés.

Ce jeu de niveaux se présente lorsque le sujet a déjà placé devant lui son image et que nous lui demandons en plus, s'il n'est pas présent dans cette scène, de s'y placer. Si notre sujet n'était pas situé dans la scène, il serait situé dans l'écran de représentation en ce point de l'espace qui correspond à la vision de veille. Il est important que le sujet soit inclus dans ce contenant. Il devra donc pour cela, ou bien se voir, ou bien s'écouter lui-même, ou bien se sentir inclus dans l'espace de représentation.

Il ne suffit pas qu'il nous décrive un objet, une pomme par exemple. Il est nécessaire qu'il ait aussi un rapport avec la pomme, qu'il se compromette avec elle, qu'il soit en relation avec elle.

Alors, peu après, nous lui suggérons de rencontrer d'autres éléments contigus ou similaires ou divers, autour de la pomme et de se déplacer par rapport à ces objets.

Nous lui suggérons postérieurement qu'il descende. Pour cela il peut

utiliser n'importe quel recours à portée de la main. En descendant il commente toujours les images qui arrivent, sans rationaliser ni bloquer. Il doit raconter ce qui apparaît, autrement le guide n'a aucune référence et la discussion de veille ne pourra pas se produire.

Normalement notre sujet commence à raconter qu'il descend dans les profondeurs. Les choses deviennent plus obscures, plus diffuses. Les textures commencent à devenir collantes, tièdes, etc.. Parfois, dans tant de profondeur, des lumières vives apparaissent, des volcans, tout ce qui assume des caractéristiques très obscures et très diffuses au fur et à mesure que l'on descend.

Lorsque nous initions le chemin du retour, c'est-à-dire lorsque nous faisons remonter le sujet, il le fait par le lieu par où il est descendu. Il arrive au plan moyen, de là nous lui suggérons de faire des parcours par le plan moyen et ensuite de commencer à monter, cela avec les recours imaginaires que le sujet aura pour le faire. A mesure qu'il monte, les images deviennent plus claires, plus lumineuses, plus précises et commencent à prendre en général une certaine saveur mystique.

On revient avec le sujet au plan moyen, défaisant le chemin utilisé dans la montée. Dans ce plan moyen le sujet doit enregistrer la sensation de calme intérieur, de paix intérieure. De cette position et de cette situation mentale, nous le faisons surgir au niveau de veille et de là ensuite nous commençons la discussion.

Dans le cas des niveaux que nous voyons, nous ne devons pas confondre les montées et les descentes avec les niveaux de conscience. Dans tous les cas, qu'il soit en "haut" ou en "bas", il se trouve dans le niveau de demi-sommeil actif. Nous ne devons pas croire que parce qu'il voit des anges au lieu de démons, son niveau de conscience a monté. Le niveau de conscience est le même, de plus il peut approfondir son demi-sommeil à mesure qu'il monte vers les anges. Et il peut au contraire commencer à sortir du demi-sommeil à mesure qu'il descend vers les profondeurs parce que certains contenus peuvent le compromettre dans ses résistances et un rebond de niveau commence à se faire dans la montée lorsqu'on arrive à certains états.

Par conséquent comme vous le savez bien, nous parlons d'états internes et non de niveaux de conscience. Vous connaissez ce "guide du chemin intérieur" et vous connaissez les parcours par les états intérieurs, nous ne parlons pas alors de niveaux, et nous ne confondons pas ceci avec autre chose.

L'autre cas est celui de la technique des **transformismes**. Nous demandons au sujet de convertir l'image qu'il a proposée en une autre, puis en une autre et ainsi de suite, -et qu'il se convertisse lui-même dans ces images- c'est une des nombreuses formes qu'admet le transformisme dans sa richesse. Et après avoir fait faire cela aussi longtemps qu'il nous semble convenable, nous revenons, c'est-à-dire que nous faisons le chemin inverse et nous recentrons le sujet dans la même conformation avec laquelle il est parti vers le transformisme.

Le troisième cas est le cas des **expansions**. Le meilleur exemple est présenté aussi dans les pratiques que nous connaissons par les registres des sensations cénesthésiques qui s'étendent.

Parfois une technique conviendra, parfois une autre. Nous ne pouvons pas dire dans quel cas on utilise l'une, dans quel cas on utilise l'autre. En réalité nous le dirons lorsque nous étudierons plus tard le problème des résistances. Mais en principe nous disons qu'on peut utiliser une technique ou une autre. C'est la pratique même et l'expérience qui nous indiqueront rapidement quelle technique il nous faudra utiliser.

Par exemple si nous trouvons toujours chez un sujet des situations d'oppression, soit parce qu'il se trouve dans des tubes ou entre des murs qui pressent ou des choses de ce genre, il est clair que si nous voulons vaincre ces

résistances nous devons travailler expansivement avec le sujet.

Si par contre ce sont des rebonds qui se produisent, il est clair que nous devons aller dans la direction où le rebond s'est produit. Il est clair que s'il y a des problèmes dans la dynamique de l'image, nous devons provoquer le transformisme de l'image.

Cela nous amène à un problème intéressant : celui des indicateurs. Sur quoi nous basons-nous pour suggérer une technique ou une autre ? Les indicateurs seront nos guides à leur tour, pour nous orienter dans une technique ou une autre. Les indicateurs du sujet sont les guides du guide.

En général nous disons que nous appelons ces trois techniques : niveaux, transformisme, expansions. Là évidemment, dans les trois cas nous allons trouver des problèmes de connectives, des gardiens, avec tous les problèmes que nous connaissons en allégorie et que nous avons plus ou moins bien signalé.

En ce qui concerne les techniques de travail, le développement, le travail, nous utilisons ces techniques possibles.

Ensuite nous orientons la sortie du sujet, soit du plan bas vers le moyen, soit du haut vers le moyen, soit par un transformisme qui revient en arrière, soit par une expansion qui de nouveau se contracte. Nous plaçons le sujet dans un bon état interne, en conciliation avec lui-même, et dans ces conditions nous initiions la sortie de ce niveau de conscience pour commencer la discussion de veille avec lui.

Nous allons voir quelques problèmes et nous nous commencerons par reprendre celui qui ne pouvait pas représenter les images visuelles. Le premier problème qui se présente en travaillant avec ce sujet est qu'il nous dit qu'il ne peut rien imaginer parce qu'il n'a pas d'images visuelles. Si c'est donc le cas, nous aurons besoin de faire avec lui le travail déjà mentionné, nous aurons besoin de lui présenter un objet pour qu'il le visualise. Qu'il ferme les yeux. Lorsqu'il rencontre le canal adéquat nous lui suggérons divers transformismes avec l'image qu'il a réussi à visualiser et nous approfondissons dans le transformisme. Si en notre présence le sujet ne pouvait pas y arriver, alors il devrait s'entraîner convenablement et pour son propre compte sur ce point particulier.

Beaucoup d'entre vous pendant des années, se sont exercés dans ces travaux de correctes représentations visuelles, beaucoup d'entre vous ont fait de très nombreux exercices avec des images visuelles, différents types de formes, de représentations, de genre de travaux et de maniement de l'image visuelle et des transformations des images visuelles. Si à ce niveau de travail il y a des problèmes..., cependant il pourrait en exister un, alors que ce monsieur fasse ce travail que vous avez fait pendant des années. Qu'il se préoccupe donc un peu de diriger ses images visuelles.

Et comment va-t-il s'arranger ensuite dans la compréhension de phénomènes tels que les espaces de représentation ? Comment va-t-il s'arranger avec des problèmes de topologie de l'esprit ?

Bien, d'autres problèmes peuvent se produire : les rationalisations de veille bien que l'on suppose que l'on travaille en demi-sommeil. Exemple : nous demandons à notre ami de laisser aller les images et il nous dit qu'il sort dans la rue, qu'il est à quinze mètres, là à droite d'un certain lieu, de là il tourne d'un côté, qu'il rencontre un arbre avec certaines caractéristiques, qu'il traverse une nouvelle rue. Il nous décrit simplement un paysage que nous connaissons tous, le paysage de la rue avec des arbres et tout cela. Qu'est-ce qu'il fait ? Est-ce qu'il prend la voie associative du penser ? Non, il guide son imagination comme il le fait en veille, de la même manière. Raconte-moi comment est ta maison ! Et l'autre raconte comment elle est. C'est de la rationalisation dans le processus de l'image, ce n'est pas du demi-sommeil

actif.

Cela coûte à bien des gens de libérer le processus associatif et ils se meuvent avec le canal intermédiaire de l'image de veille guidée. Ce n'est pas associatif, il faudra faire comprendre au sujet quel est le registre interne qu'il a pour libérer l'associatif. Evidemment il passe son temps à associer, mais il ne reconnaît pas le registre adéquat. Alors il décrit simplement les choses dont il se souvient, mais les images n'ont pas de liberté, n'ont pas de mobilité. Et c'est pour nous un indicateur intéressant.

Normalement les sujets très adhérents aux croyances propres du rationalisme, ont des difficultés pour se libérer dans les allégorisations. Bien sur ils racontent des plaisanteries, ils rêvent des choses, mais dans cette matière des allégorisations ils ont des difficultés pour se libérer : tension, problème. Dans ce cas on ne travaille pas en demi-sommeil, on ne fait pas de traductions cénesthésiques en des images qui accompagnent, on travaille sous l'influence d'un niveau haut de conscience, les images sont dirigées, et on ne les laisse pas prendre leur propre vol, c'est une série de difficultés.

Tant que notre ami ne comprend pas qu'il doit libérer le mécanisme de l'allégorisation, nous n'allons pas pouvoir travailler avec lui dans un transfert adéquat. Il y a certains guides qui insistent excessivement dans la tonique cathartique et il y a quelques sujets qui ne perdent pas une opportunité de se mettre dans la tonique cathartique. Nous nous mettons à travailler avec eux en transfert et à chaque fois ils insistent pour nous raconter leur vie, leurs problèmes, ce qu'il leur est arrivé quand ils étaient petits, et tout cela.

Bien sûr, s'ils le font c'est pour accomplir une certaine fonction dans l'économie de leur psychisme, sinon ils ne le feraient pas. Ils doivent sans doute enregistrer un petit goût spécial pour cela. Mais finalement notre ami devra comprendre qu'une décharge cathartique est une chose qui ne le fait pas avancer mais qui allège des tensions provisoires et provoque un certain déblocage pour des travaux postérieurs. Il devra comprendre cela.

Nous pouvons rencontrer quelqu'un qui ne comprend pas cela parce qu'il n'a pas beaucoup de connaissance et c'est déjà un autre problème. C'est un problème de manque d'information et de manque de travail. Il est peut-être peu qualifié pour ces travaux internes et c'est pour cette raison qu'il insiste tant dans ce qui est cathartique car il ne sait pas bien de quoi il s'agit. De toute façon il y a des gens qui ont des fortes tendances au confessionnal, aussi pour des raisons biographiques.

Il y a un autre genre de problème plus intéressant. Les problèmes de déplacement excessivement rapide d'images. Les images arrivent avec une telle rapidité que le sujet ne peut arrêter cette course, alors il ne peut pas non plus assimiler les climats qui les accompagnent. En réalité il fait peut-être précisément cette course pour les éviter et il est clair qu'il ne peut aucunement manier ces images. Il faut donc freiner la vélocité de ces processus si rapides afin qu'ils puissent être bien visualisés, qu'ils puissent s'assimiler et qu'ensuite une discussion de veille intéressante puisse s'établir. Cet excès dans la rapidité des images est normalement accompagné par un désordre caractéristique dans la composition des images.

Les continuels rebonds entre contenus et états sont une autre difficulté. Notre sujet commence à monter et, dans la montée, il se trouve que des rochers lui tombent dessus, par exemple, si c'est un versant de montagne qu'il escalade. Il redescend. En somme il expérimente une grande terreur pour les hauteurs, sensation de vertige, sensation qu'il ne peut monter. Ce sujet aura certainement peur de se pencher à un balcon, par exemple, dans la vie quotidienne. Il y en a qui à l'inverse ont une terreur des profondeurs. Ces sujets auront sûrement des difficultés pour nager, par exemple, pour plonger un peu, ils vont sentir la vie informe de poissons, ils vont sentir qu'ils se

noient. Dans ces états il y a bien sûr des contenus internes et des problèmes de rebonds. Il y en a qui ont une terreur des hauteurs, terreur pour le mystique, pour lui donner un nom, problème. D'autres qui ont une terreur pour la terre et pour ses profondeurs, problème.

D'autres sujets ont plutôt des images fixes, des images obsessives. Ces sujets produisent peu de déplacements d'images. Prenons un exemple. Un Monsieur imagine maintenant son père dans un lit d'hôpital (cet exemple a été souvent pris). Il est à son côté, il y a aussi des familiers qui sont à son côté, etc... Il peut y avoir des transformismes d'image à l'intérieur du cadre. Mais nous lui demandons qu'il sorte de l'habitation, il arrive à la porte et ne peut sortir. Nous lui demandons qu'il fasse un trou dans le sol pour descendre, il fait un trou mais il ne peut descendre. Nous lui demandons de sortir en volant par la fenêtre ou bien de grimper sur le toit, il ne peut ni sortir en volant ni grimper sur le toit. Nous avons là un cas typique de fixation d'image. Cas obsessif. Enfin nous l'aidons en lui envoyant une corde, une chaîne, enfin en lui rendant facile le chemin, en lui mettant un chariot sous le pied pour qu'il sorte, et lui ne pourra toujours pas sortir.

Bien, nous nous arrangeons pour finalement déplacer ses images fixes d'une enceinte à l'autre car là se trouve sa plus grande résistance. Il nous donne une résistance et c'est là que nous allons, c'est notre point.

Il y a des cas où le sujet peut effectuer des transformismes dans un niveau. Il y a des cas où s'effectuent des transformismes dans différents niveaux de la représentation (de la représentation non des niveaux de conscience), mais pas dans le plan. Alors nous ne nous préoccupons pas des montées et des descentes, mais nous nous préoccupons de ce plan.

Les montées et les descentes ont de l'intérêt parce qu'elles permettent une grande intégration de contenus par la variation des perspectives du sujet. Ceci est aussi valable pour les variations de perspective dans l'espace de représentation bien qu'il s'agisse d'une image dans le même plan. De sorte que les approches et les éloignements de l'image proposée sont d'une grande importance et d'une grande intégration car ils permettent au sujet de les mettre en relation avec d'autres images et de faire des déplacements à l'intérieur de l'espace.

Lorsqu'on travaille avec ces variations de perspective, soit par des changements de niveaux dans l'espace de représentation, soit par des changements de perspective dans le même niveau de la représentation, nous comptons en plus sur la possibilité du sujet de rencontrer, vu la distance qu'il prend par rapport à l'objet en question, de rencontrer des relations directes entre cette image et la source productrice de cette image. Normalement lorsque nous dépistons des sources productrices, c'est-à-dire l'impulsion qui finalement motive l'image, si cette image est très proche du sujet nous avons des difficultés pour en comprendre l'origine, alors qu'en jouant avec les perspectives nous trouvons que le sujet peut mettre en relation une certaine cage oppressive, par exemple, avec une certaine douleur dans une zone du corps.

En variant les perspectives dans les passages par les niveaux de son espace de représentation, la même image apparaît palpitant dans les différents points mais dans la même zone de l'espace de représentation.

En d'autres termes, le sujet conforme une situation dans l'espace bas de représentation. Dans cet espace bas, apparaît dans son écran, toujours à gauche et au milieu, un pouls circulaire, par exemple, qui dans ce cas est une pierre qui change de couleur. Nous changeons le niveau dans l'espace de représentation, les objets ont changé et nous nous trouvons maintenant dans le même endroit au milieu à gauche, avec un objet qui bat. Nous montons de niveau, là où apparaissent les anges avec leurs affaires, là à gauche et dans le milieu nous rencontrons un archange particulier par exemple, jouant avec un appareil qui bat de la même façon que cela battait dans les autres niveaux. C'est

important ce déplacement qui nous fait comprendre une impulsion qui apparaît dans l'écran de représentation, bien que nous ayons varié dans les niveaux de l'espace de représentation. Cela même permet au sujet d'identifier rapidement ce pouls comme quelque phénomène provenant de son intracorps, par exemple, ou parfois de son propre toucher extérieur dans lequel le sujet identifie avec une certaine posture mauvaise de ses bras une certaine image phénoménale.

Il y a des gens qui se trouvent dans un niveau, avec une image ou avec un type de transformisme et ils restent là très conformes. Et ils ne veulent pas sortir de là. Ils veulent continuer ce qu'ils ont à faire dans ce point. Chez certains guides cela provoque alors une certaine alarme. Il n'y a pas de quoi s'alarmer. Le sujet termine de faire quelques élaborations, il a besoin de son temps, on lui donne le temps, alors il sort avec tranquillité. Si le guide n'a pas été pris par les allégorisations du sujet, si celui-ci désire rester dans un certain stade de son mental, le guide ne doit pas craindre que le sujet reste dans un certaine enceinte de son mental.

Certains guides s'alarment parfois aussi quand les sujets commencent à provoquer des catharsis des plus voyantes, quand ils se mettent à pleurer, à crier, à rire, quand ils commencent à lancer les démons par la bouche, etc... Cela n'a aucune gravité, à moins que le guide ne soit pris par cette conscience émotionnée et pense que ces démons peuvent s'attaquer à lui. Alors ce guide devra travailler pas mal en transfert, comme sujet. Ce sont des décharges cathartiques avec de fortes implications allégoriques, rituelles.

Bien, nous allons rencontrer beaucoup de problèmes. Dans le manque d'image, dans les rationalisations de veille excessives, dans l'insistance cathartique de certains, dans les rebonds, nous allons rencontrer des problèmes de fixation d'images, des problèmes de déplacement excessivement rapides d'images, des problèmes de rejet pour sortir d'un certain stade ou des problèmes lorsque des catharsis voyantes se produisent.

Nous rencontrons donc divers problèmes et il est normal que ces problèmes surgissent, car grâce à ces problèmes nous avons les indicateurs nécessaires pour nous en qualité de guide, indicateurs qui vont nous imprimer la juste direction. Alors que surgissent des problèmes, très bien, ce sont eux les indicateurs. S'il ne surgissait aucun problème, nous n'aurions aucun indicateur. Nous ne pourrions pas alors nous orienter de l'extérieur, c'est facile.

Les résistances sont les meilleurs indicateurs pour nous. Il est important que nous entendions ces résistances comme des indicateurs. Opérer dans un sens qui s'oppose aux résistances ne veut pas dire que nous devons exercer une violence psychologique. Nullement. La résistance est un indicateur, nous allons contre la résistance, oui, mais sans violence psychologique.

La résistance nous indique, par exemple, les blocages, et elle fait sa traduction de climat et d'image en plus. Très bien, blocage. Nous faisons attention en utilisant l'indicateur et en nous lançant dans cette direction. Nous faisons attention parce que nous ne devons pas laisser le sujet désarmé face à des dangers internes qu'il ne peut surmonter ou résoudre.

Je veux dire que parfois le sujet est placé dans une bonne situation de demi-sommeil. Pour cette raison il est fortement pris par ses climats et ses images ont un fort pouvoir suggestif. Il est très impressionnable à l'apparition de ces images et alors si nous le plaçons dans une confrontation à une image difficile ou face à un climat difficile et que lui est vaincu par cela, l'unique chose que nous obtenons, si lui ne peut pas vaincre la résistance, c'est qu'il ressorte avec un très mauvais climat lorsque nous le ramenons en veille, avec une sorte de sensation d'échec et avec très peu de sympathie pour de futurs travaux de transferts. Ce par quoi nous portons préjudice à son processus. Il a mal enregistré, il a renforcé la situation. Jamais, en allant contre les résistances, nous ne provoquons de confrontation. Là où il y a une

grande force nous ne nous opposons pas, nous reculons, ceci comme loi générale.

Le travail tend à orienter le sujet vers la persuasion des contenus, vers la transformation de ces contenus au lieu de la confrontation directe. Persuader ses contenus (qu'il s'agisse de dragons, de gardiens, de ce que l'on veut, des ennemis) et obtenir la réconciliation interne avec ses ennemis. De sorte que là ces ennemis, ces fantômes internes, s'amollissent. Et de cette façon on a le contrôle de la situation. De sorte que l'amitié est bonne conseillère dans le contrôle des situations et en plus les phénomènes peuvent se voir en perspective.

Comme indicateur : la résistance, mais que nous allons contre les résistances ne veut pas dire que nous allons à la confrontation directe. Cela veut dire que nous allons plutôt à la persuasion de ces contenus et à l'intégration de ces contenus dans un système maniable qui donne à notre sujet une force interne suffisante, la certitude qu'il peut diriger ces contenus et que de tels fantômes obsessifs perdent force au moment même où il peut les manier.

Alors notre ami ne craindra plus qu'ils fassent subitement irruption d'un coup dans la nuit, mais il les connaîtra, il les connaîtra de près, il en aura la perspective et il saura comment les diriger. Le meilleur indicateur est la résistance.

Considérations en marge. Lorsque quelqu'un peu connaisseur dans le sens des travaux internes, par exemple dans le travail avec les disciplines, avec certaines disciplines qui sont fortement allégoriques et fortement climatiques, lorsque cette personne-là s'introduit dans ce type de discipline sans connaissance des processus, normalement elle rencontre des indicateurs de résistances. Et au lieu de contrôler et de diriger les processus, ce sont les processus qui contrôlent et s'imposent à elle. Ce par quoi nous aggravons la situation. Lorsqu'on a parlé des disciplines on a toujours dit qu'il fallait compter avec une somme d'information suffisante en la matière mais ne pas se mettre à travailler avec elle, étant donné que cela se verra en son moment. Et ce moment est postérieur à la compréhension des processus, et cela au moyen des travaux transférentiels par exemple.

Alors effectivement on sait ce qui se fait avec une discipline fortement allégorique et fortement climatique, et lorsqu'on y travaille on sait quelles transformations elle opère. Et elle n'opère pas avec des résistances ou avec des phénomènes qui, puisque ce sont de forts contenus, prennent la conscience du sujet et en plus envahissent sa veille.

Vous connaissez l'histoire de l'apprenti sorcier, il réveilla des forces et il ne put les contrôler. Les choses ne sont pas si dramatiques bien sûr, mais en parlant des disciplines, celles qui sont fortement allégoriques, elles se dirigent en raison de leur nature avec de fortes charges qui ne sont pas faciles à contrôler parce que les lois de ces phénomènes ne se connaissent pas.

Prenez le cas de l'alchimiste, comme on l'appelait autrefois, cet alchimiste travaille dans une attitude de demi-sommeil. S'il se laisse prendre par l'allégorique, s'il travaille pendant beaucoup d'heures, s'il passe une nuit blanche dans son laboratoire, qu'est-ce qu'il va rencontrer ? Il va trouver qu'il est pris par le contenu. Au lieu d'intégrer tout cela, de le mettre en processus, nous allons trouver que son déséquilibre augmente. De sorte que, information intéressante : mettre en processus cette information, d'abord et toujours par la voie transférentielle.

Nous n'allons donc pas lancer notre ami dans un tel état vers une confrontation telle de contenus, qu'il ne puisse diriger parce que nous allons produire en lui cette sensation d'échec, et que nous allons empêcher qu'il fasse de nombreux transferts, et nous allons empêcher quelque chose qui peut être très intéressant : qu'il soit utile au processus que d'autres mènent.

Ne pas faire subitement irruption dans des contenus profonds sans savoir de quoi il s'agit, parce que ces contenus dans leur surgissement ne donnent pas de temps de réacomodation.

Sortir le sujet de ce niveau de demi-sommeil actif au niveau de veille, mais toujours à partir d'un bon climat, à partir d'un certain type de solution interne. Le sortir toujours d'un système moyen, non pas des hauteurs par exemple, ni davantage le sortir subitement des profondeurs.

Quant aux questions de durée, il est bon de suivre le même cycle attentionnel. Si la durée du cycle attentionnel est proche de 45 mn, le tranfert n'a pas à durer davantage, à moins que le sujet ne soit fortement intéressé à demeurer dans ces espaces internes. Mais si nous parlons de la mécanique naturelle, nous nous fixons dans ce que fait l'attention.

Par contre, le travail postérieur de critique et d'interprétation peut durer tout le temps que nous voulons, étant donné que nous travaillons déjà dans d'autres conditions. Ainsi la discussion et la critique, après avoir concentré cette masse d'information, peuvent durer tout le temps que nous voulons. Il n'y a pas de limites de temps dans cela et cela peut en plus continuer pendant des jours.

Alors, ne pas faire irruption subitement dans des contenus dangereux, essayer d'obtenir la réconciliation, sortir le sujet dans un bon climat, le mener à partir d'un bon climat moyen, le sortir au niveau de veille et ne pas donner une durée excessive à ces travaux.

Ce sont là, il nous semble, les points les plus importants quant à la théorie générale de la pratique transférentielle.

17ème jour

FORMES DE TRAVAIL : RELAX - CATHARSIS - TRANSFERTS

Très bien. Ayant terminé avec des apports qui ont été intéressants et qui nous ont illustré les choses convenablement, nous pouvons continuer avec nos travaux.

Evidemment, il conviendra de revoir quelques questions pratiques sur lesquelles nous avons travaillé ces jours-ci, de jeter un coup d'oeil rapide sur elles, très synthétiquement, afin de continuer encore ces développements un peu théoriques. Vous comprenez qu'en réalité les développements théoriques tendent à éclaircir le travail interne.

Il existe dans certaines langues une expression qui dit plus ou moins ceci : "ne pas mettre la charrue avant les boeufs", ce qui veut à peu près dire, ne pas mettre le primaire à la place du secondaire, ou le secondaire à la place du primaire. Dans ce sens le primaire est pour nous le travail intérieur, le travail sur les questions que nous étudions en ce moment, et non la théorie. Mais il est évident que la théorie sert aussi à un plus grand éclaircissement.

Ces travaux nous importent donc et si nous avons un temps court pour nous décider, supposons quelques heures, entre un travail à faire et une hypothèse à développer, si nous avons un temps plus court, évidemment nous ne mettrions pas la charrue avant les boeufs, nous nous mettrions au travail, n'est-ce pas ? Bien, donc, comme primaire de nos activités : ces travaux. Révisons-les alors.

Nous avons parlé de trois formes de travail très simples qui sont les formes que nous appelons en général : relax, catharsis, transferts. Ce sont là trois formes de travail qui nous intéressent.

Quelle utilité peut avoir le **relax** ? Le relax sert à diminuer les tensions, il sert aussi pour se reposer, il sert pour normaliser en général l'état de veille. Et, d'un point de vue plus intéressant, le relax nous permet d'entrer dans les travaux de catharsis et de transfert. Là est l'utilité qu'a pour nous ce système de procédure.

Bon, vous avez vu ces derniers jours que quelques travaux ont été faits au sujet des systèmes de tensions internes. Nous avons vu ces systèmes de tension et nous avons compris que le problème n'était pas dans les tensions ponctuelles extérieures, mais dans les systèmes qui accompagnaient le déchaînement d'un processus de tension qui commençait en un point donné ; la chose ne s'arrêtait pas en un point, mais elle devenait un système de tension. Etant donné ces systèmes de tensions externes, nous avons aussi travaillé en dissociant les systèmes de tension. Vous vous rappelez de cela. Cela nous aidait à comprendre précisément les difficultés qui existaient dans les questions de relax.

Après avoir travaillé ce point des systèmes de tension, nous nous sommes mis d'emblée à travailler sur le relax musculaire. Et à quoi faisons-nous attention avant de nous mettre à travailler sur le relax musculaire ? Nous prêtons attention à la situation dans laquelle nous étions. Il n'était pas pareil de travailler le relax dans un véhicule que dans une maison ou dans un endroit ouvert ; la situation même nous obligeait à adopter une posture déterminée. Ainsi dans une situation donnée, nous essayions de nous adapter à ce que la situation nous présentait. Le sol était différent d'un fauteuil, d'une banquette ou d'une chaise, etc... N'est-ce pas ? Ainsi nous faisons attention avant tout à la situation pour nous y adapter, et nous ne forçons pas une posture extravagante quand en réalité les objets eux-mêmes nous

indiquaient les postures que nous devions adopter.

La première chose que nous faisons en nous adaptant à ces objets était d'observer que nous avons tout de même adopté de mauvaises positions. Ces mauvaises positions déclenchaient certainement des systèmes de tension et, par conséquent, nous devons corriger par la suite les positions que nous avons adoptées au début.

Et quoi de plus ? Après nous avons des problèmes pratiques qui allaient se présenter dans un relax plus ou moins profond, des problèmes plus graves que d'avoir un système de tension, plus graves que d'être dans une mauvaise position, des problèmes de ce genre s'endormir. Alors nous tenions compte de cette question de ne pas s'endormir.

Et comment faisons-nous ? Lorsque nous nous mettons parfois dans des positions relativement instables, d'équilibre mais d'équilibre instable, lorsque quelqu'un en équilibre instable s'endort, et bien il sort de cet équilibre instable et il se réveille. Bien, c'étaient là quelques recommandations faites avant de commencer à travailler correctement sur ces questions de relax ; nous faisons attention à la situation, aux postures et à ce problème : que le sujet en question pouvait glisser brusquement de niveau.

Nous travaillions le système de relax par des symétries des systèmes de tension, et non par le relax d'un point ; on commençait par le visage et la tête et on continuait en relâchant symétriquement les membres. Nous disions que les membres étaient la partie la moins intéressante du corps humain, du point de vue du relax ; le relax d'un bras, d'une jambe ou le relax des quatre membres, comme vous le savez, n'est pas une grande science. Alors pourquoi s'en préoccuper autant ? On met rapidement en relax ces bras et ces jambes et on va vers ce qui est intéressant.

Nous retournions de nouveau au visage, à la tête et recommandions par symétrie toujours à détendre ce qui arrivait dans la poitrine, dos, etc... Vous connaissez bien puisque vous l'avez suffisamment pratiqué ces jours-ci.

Les plus grandes difficultés ne se trouvent pas dans les membres mais dans le front, la mâchoire, le cou, les muscles trapèzes, abdominaux, dans la zone lombaire. Là se trouvent les plus grandes difficultés et c'est sur ces points que nous mettons notre attention.

Comme d'habitude, nous allons dans nos travaux à la recherche de la résistance et la résistance du relax est présentée par certains muscles et non par d'autres. Ainsi, pourquoi irions-nous vers ce qui ne présente pas de résistance ? Nous allons vers ces zones difficiles afin qu'elles se détendent. Très bien.

Nous parlions de ces passages, c'est-à-dire de ces répétitions mentales par les mêmes points de manière qu'en revenant par le même chemin nous puissions vérifier s'il continuait à y avoir des tensions. Alors nous détendions de nouveau et ainsi de suite. Nous disions que trois ou quatre passages étaient suffisants et qu'en général cinq à sept minutes au maximum suffisaient pour obtenir un bon état de relax externe. Il y a des gens qui se baignent en cinq minutes, d'autres qui s'attardent une heure, il y a ceux qui aiment rester sous l'eau, très bien c'est un autre problème. En matière de relax il y a ceux à qui cela peut plaire beaucoup de rester dans une sorte d'assoupissement, mais en ce qui concerne le relax, un relax complet doit se produire en cinq ou sept minutes ; intéressant.

De sorte que le temps nécessaire pour entrer dans un bon relax n'est pas grand.

Selon ce que proposaient certains primitifs, pour obtenir un bon relax, on avait besoin de quelque chose comme toute la vie. Evidemment, il y eut en leur moment des gens qui s'entraînaient pendant des années pour obtenir un bon relax. Bien.

Nous avons dit alors qu'une fois obtenue cette relaxation musculaire externe, qui est simple et qui ne demande pas beaucoup de science, si on voulait l'approfondir, nous commençons à faire attention aux yeux en tant que registre cénesthésique, dans leur partie interne. Allégorisant cela, nous dirions que nous tendions à regarder les yeux de l'intérieur. Voir les yeux de l'intérieur signifie sentir les yeux musculairement et faire un registre plus interne de l'oeil.

Une fois obtenue cette connexion avec ce sens, niais dans sa partie musculaire, dans sa partie interne, nous commençons alors à enregistrer la cénesthésie interne en général, mais en descendant des yeux à tout le tronc, par l'intérieur.

Et, de cette manière, du fait de notre concentration progressive dans notre propre cénesthésie, du fait de l'intériorisation de nos registres, nous commençons à expérimenter le relâchement des tensions internes. Il ne s'agit pas de penser que nous devons nous relâcher dedans, non. Nous allons déjà dans une ligne qui reste coprésente, nous savons ce que nous faisons, nous nous relaxons. Si nous nous sommes préoccupés de mettre en relax les muscles externes et si nous nous préoccuons maintenant de mettre en relax les muscles internes par l'intérieur, presque automatiquement cette attitude de relax se poursuit bien que l'on ne se dise plus : " je dois me détendre de l'intérieur " ; ceci ne fonctionne guère. Tout simplement, on enregistre ce tonus cénesthésique, on descend et on expérimente progressivement ces détentes.

Evidemment, les tensions profondes ne sont pas aussi faciles à relâcher, mais de toute façon, grâce à ces procédés, nous aidons à ce que ceci se produise ; nous ne voulons pas beaucoup plus, sinon obtenir une bonne préparation dans ces états-là.

Un des plus intéressants indicateurs de la maîtrise d'un bon système de relax est, par exemple , confronter des situations plus ou moins angoissantes ou tendues dans lesquelles on vit et qui empêchent de dormir (ces situations d'insomnie comme certains l'appellent) avec cette forme de travail de relax ; ces insomnies disparaissent vite.

Ceci est la partie la plus extérieure de nos travaux. Une partie plus intéressante est celle qui se réfère aux **systèmes cathartiques**.

A quoi sert une catharsis ? La catharsis sert lorsqu'il y a de fortes tensions chez n'importe quelle personne normale du système. La catharsis est donc intéressante. A quelle autre chose sert la catharsis ? Elle sert pour des gens qui sont dans le travail et qui ne peuvent se détendre suffisamment dans les transferts. Comme ils ne peuvent pas se détendre dans les transferts, nous essayons de travailler avec eux des catharsis libératrices de tensions. Pourquoi certains ne peuvent-ils pas se détendre dans les transferts ? Bon, vous connaissez les cas de rationalisations, de résistance à descendre au demi-sommeil, etc...

Mais il y a aussi trouvons face à un faire référence à biographiques alors lui-même nous indique transfert.

d'autres cas : nous sommes dans un transfert et nous nous sujet qui expérimente de vifs désirs, une forte tendance à des questions biographiques, à faire des catharsis que nous sommes dans un transfert. Bien, c'est clair, je alors que nous devons travailler en catharsis et non en Supposez que vous commencez à travailler avec une personne dans un transfert et que cette personne au lieu de suivre les pas techniques ou de produire ses travaux, commence à vous raconter sa vie, très bien qu'elle raconte sa vie. Alors nous sommes en train de travailler avec cette personne en catharsis et non en transfert.

La catharsis est également utile lorsqu'il y a non-tranquillité générale, angoisse. Elle est presque toujours utile quand il y a des problèmes de

relation, des problèmes de communication avec les gens. Ce travail qui libère les tensions et permet les relations entre les personnes est presque toujours intéressant ; c'est l'utilité qu'a pour nous la catharsis. Bien.

Vous vous souvenez que la catharsis prêtait attention à trois points importants. Ces points se référaient à des problèmes d'argent, à des problèmes de sexe et à des problèmes d'image de soi-même. Ceci forme le noeud central des tensions de n'importe quelle personne. Il y a quelques personnes qui font des variations sur ces thèmes, mais en réalité nous faisons toujours attention à ce noeud dans la catharsis. Mais allons-y par partie.

Tout ce qui libère des charges émotives et produit un état postérieur de libération interne peut être considéré comme élément cathartique. Vous comprendrez alors qu'il y a de nombreuses formes de catharsis puisqu'il y a de nombreuses formes d'activités qui produisent le relâchement et qui libèrent des charges. Mais, bien que ces formes soient nombreuses, nous nous intéressons à une forme spécifique, une en particulier, celle que nous sommes en train de travailler.

Pour qu'il y ait une excellente catharsis, il faut que le sujet fasse un examen interne avant de commencer la catharsis. Cet examen prépare l'intéressé et consiste à prendre quelques minutes pour considérer tout ce qu'il ne pourrait pas dire au guide ; c'est-à-dire que nous cherchons la résistance. Quand le sujet fait son examen interne, que fait-il ? Il considère avant tout ces questions qui lui créent beaucoup des problèmes pour les raconter à un autre. Ce point est le meilleur indicateur de résistance et c'est lui qui nous indique où se trouvent effectivement les tensions.

Dans certaines religions, on appelle cela examen de conscience. Ils examinent leur conscience, ensuite, ils racontent au prêtre, par exemple, leurs péchés et des choses de ce genre. Bien.

Dans cet examen interne, on fait attention à ce qui coûte beaucoup de divulguer ; c'est ce qui nous importe. Ceci évidemment ne demande pas beaucoup d'heures, ni de nombreux jours de jeûne, non, cet examen requiert parfois quelques minutes. N'importe quelle personne se rend compte des problèmes qu'elle pourrait raconter à d'autres (pensez-y en ce moment et vous verrez qu'il y a quelques choses qui vous créeraient de la difficulté si vous les contiez à d'autres). Bien, ce sont celles-là que nous cherchons dans ce court examen de quelques minutes -quatre ou cinq minutes- n'est-ce pas ?

Notre ami a examiné sa question, le guide alors s'assied à son côté et lui suggère un relax interne. Pourquoi le relax interne ? Parce que si en plus des tensions qu'il a par rapport à son problème, s'ajoutent ces tensions musculaires (de plus, les unes génèrent les autres), il est probable alors que sa mâchoire se noue et qu'il ne puisse expliquer ses problèmes. De sorte qu'on lui suggère alors un bon relax externe. Bien sûr, si le sujet ne connaît pas cette technique, il faudra la lui expliquer rapidement et il faudra vérifier s'il peut effectuer ce relax ou non. Si le sujet ne peut effectuer le relax et qu'il est tendu, nous ne commençons pas la catharsis parce que les conditions ne sont pas encore en place.

A mesure que le sujet s'exprime davantage, le guide intervient moins. Vous observerez, si vous voyez cette catharsis comme un processus, que dans toute la première partie c'est le guide qui est actif mais que ce que l'on cherche à la fin c'est que le sujet s'exprime et que le guide participe moins à chaque fois afin que le sujet réalise sa catharsis. Cette idée n'est pas difficile à comprendre.

Et vous savez que lorsqu'il y a une véritable décharge cathartique, cette décharge est accompagnée de concomitances physiques d'agitation, de rire, de pleurs, etc... Il ne s'agit pas de chercher à tout prix ces manifestations chez le sujet, car si le sujet, par le simple fait d'exprimer ces choses qu'il

croyait impossibles à communiquer, expérimente de toute façon un allègement interne de tensions, c'est très bien. C'est sa forme, il a fait sa catharsis à sa façon. Et il y en a d'autres, plus voyants, qui s'expriment avec ces concomitances physiques, n'est-ce pas ? Très bien.

La catharsis se conclut lorsque le sujet le désire ou lorsque ces décharges évidentes et voyantes se sont produites. Vous comprendrez aussi qu'il y a parfois des personnes avec de fortes tensions qui ne peuvent pas se libérer, même avec ces procédés d'aide si persuasifs. Très bien, alors au lieu d'une réunion, nous en faisons deux ou trois, le nombre de réunions qu'il sera convenable de faire avec cet ami pour qu'il puisse se libérer.

Avec ceci nous terminons ce qui se réfère au sujet de la catharsis. Comme vous le savez, il y a de nombreuses formes en plus de celle-là, mais c'est celle-ci que nous avons intensément travaillé ces deux jours.

Nous devons ajouter -cela ne se réfère déjà plus à la catharsis en soi mais est en rapport avec elle- qu'il y a une sorte de **sondage cathartique**, procédé très simple.

C'est un système simple à appliquer dans n'importe quelle circonstance quotidienne. Cela ne demande pas d'examen interne, ne requiert pas de relax, ni de choses semblables. Il s'agit en réalité d'un sondage, d'un aller pour détecter les problèmes. Il consiste en ceci : le sujet répond rapidement aux mots que lance le guide, mots parmi lesquels le guide a inclus des mots-clés; mais ceci s'effectue en pleine rue, pendant que l'on marche, assis à une table, face à face. Dans n'importe quelle circonstance quotidienne, le guide commence à lancer des paroles et l'autre associe (ce que les anciens psychologues appelaient des associations libres). Dans ce dialogue un peu étrange, le guide introduit les mots-clés qui provoquent des troubles chez le sujet, retardant des réponses et provoquant des altérations de tout type. Ainsi, très simplement, les problèmes en question se détectent et on demande au sujet qu'il fasse une extension sur ces mots ou ces phrases qui l'ont troublé. Et le guide alors maraude au sujet des trois problèmes fondamentaux que nous avons notés au début.

Là nous réalisons une relation de type cathartique très simple qui se termine également en décharge du sujet. Cela se produit dans la vie quotidienne lorsque deux amis se réunissent pour se raconter mutuellement leurs problèmes. Ils ne savent pas très bien ce qu'ils font, mais ils le font. Donc, cela fonctionne dans la vie quotidienne. Nous faisons de même, mais avec un peu plus de technique.

Nous appelons cela **sondage cathartique** parce que cela ne requiert pas de conditions spéciales et fonctionne rapidement et immédiatement. Très bien.

Passons à présent au problème des **transferts**.

A quoi servent les transferts ? **La fonction de base des transferts** est de désarticuler des climats fixés qui sont des facteurs de contradiction et de ce fait de souffrance.

Qui travaille sur ces questions de transferts ? Ceux qui connaissent le thème travaillent sur les transferts. De sorte que celui qui ne connaît pas profondément ce thème ne peut travailler de façon adéquate ni comme guide, ni comme sujet.

De ce fait, il serait très étrange que nous travaillions en transfert avec des gens qui ne seraient pas dans ces travaux intérieurs.

Bien, avant de commencer un transfert, que faisons-nous ? D'abord, nous parlons

avec le sujet et nous lui demandons pourquoi il veut faire ce transfert. Vous savez très bien, surtout parmi les gens qui travaillent avec nous, qu'il y a de nombreuses personnes, probablement une majorité écrasante de personnes qui n'ont pas de grands problèmes, qui ont des problèmes mineurs. Alors, il est intéressant que le guide n'essaie pas d'induire ses propres contenus chez le sujet. Lorsque vous travaillez avec ces personnes, vous trouvez qu'elles n'ont pas de problèmes importants, alors pourquoi aller chercher des problèmes qui n'existent pas.

Bien, lorsque nous apprenons les techniques de transfert, c'est une chose, nous savons que nous voulons participer à ces transferts pour apprendre les techniques, pour savoir de quoi il s'agit. N'est-ce pas ? Mais lorsque nous parlons de quelqu'un qui désire faire un transfert, nous devons lui demander pourquoi il veut faire ce transfert. Car il peut très bien arriver qu'il n'ait pas de problèmes sérieux, mais simplement des petits problèmes de voisinage, de communauté, de relations sociales, de questions familiales et choses de ce genre. Et ces problèmes, vous le savez, ne sont pas de sérieuses perturbations psychologiques.

Alors, nous dialoguons aimablement avec notre ami, nous lui demandons pourquoi il veut faire un transfert et lui, alors, peut-être pour la première fois il se demande pourquoi il veut faire ce transfert. Il vérifie peut-être en s'interrogeant qu'il n'y a pas besoin de faire de transfert et alors nous ne faisons pas de transfert.

Dans le cas où il donne des raisons plus ou moins valables, nous avons alors besoin qu'il nous fournisse quelques données très générales sur sa propre biographie. Cela sera d'une grande aide d'avoir une certaine masse d'information rapide sur la biographie du sujet, de connaître ainsi les grands blocs de ce qui lui est arrivé dans sa biographie, en cherchant ces aspects qui peuvent le gêner, car nous voulons désarticuler ces climats qui lui amènent des problèmes.

Habituellement lorsque nous parlons avec les personnes, nous ne cherchons pas leurs aspects négatifs. Il est clair que cela ne nous intéresse pas. Imaginer ces tendances à chercher les aspects négatifs chez les personnes ne coïncide pas avec la ligne du travail. Nous essayons plutôt de chercher les aspects positifs des personnes et les possibilités qu'elles ont dans leur développement pour les exploiter mieux.

Mais nous parlons ici d'une technique qui va justement désarticuler les aspects négatifs. Nous parlons d'une technique qui tend à désarmer ces climats fixés, ces climats d'oppression. C'est pour cette raison que là nous allons chercher ces aspects négatifs de la personne. Mais nous comprenons bien que ce n'est pas notre tendance normale dans le travail. En réalité cela ne nous plaît pas tellement de nous mettre dans les problèmes des personnes, n'est-ce pas ? Il nous intéresse plutôt de voir les possibilités qui existent en germe, qui peuvent se développer. C'est plutôt cette relation là que nous établissons toujours.

Il est très clair, donc, que malgré la forte charge climatique qu'ont les transferts, on ne doit pas adhérer à la tendance naturelle de chercher les aspects négatifs d'une personne, non.

Nous savons ce que nous faisons. Lorsque nous travaillons en transfert, nous allons droit aux problèmes négatifs parce qu'ils entravent le développement de cette personne. Mais dans notre relation quotidienne, et particulièrement avec les gens du travail, nous ne cherchons jamais les aspects négatifs de ces personnes, mais les germes qui peuvent se développer d'une façon intéressante. C'est clair, c'est une attitude suffisamment saine et cela fait comprendre l'esprit des relations entre nous, n'est-ce pas ?

S'il n'en était pas ainsi, vous comprendriez que nous serions tous pris par

de fortes charges climatiques et nous tendrions à chercher chez les autres nos problèmes, mais ce n'est pas le cas, sauf dans ce cas particulier des transferts où nous allons à ces aspects négatifs pour les désarticuler.

Il ne me semble pas inutile de converser sur ces thèmes puisque l'attitude montre quelle est la tendance, dans quel sens nous allons et quel est l'objectif de ces transferts.

Nous avons donc demandé à notre ami de nous donner ainsi les grands blocs de sa biographie dans lesquels il croit qu'il y a problème. Nous lui avons demandé auparavant quelle utilité il croit que ce travail a pour lui.

Que faisons-nous ensuite ? Notre ami s'assiera et nous à son côté aimablement, il appliquera les techniques de relax qu'il connaît parfaitement bien. Ces techniques doivent lui servir à une relaxation périphérique et profonde d'un degré. Nous avons besoin qu'il se mette dans un état de relaxation totale, le plus profond qu'il puisse. Nous ne parlons pas de gens étrangers pour participer à ces travaux, mais de gens qui les connaissent. Ainsi, nous ne pouvons pas entrer en transfert si notre ami ne se place pas dans une relaxation totale et la plus profonde possible.

Nous lui donnons donc le temps, nous ne sommes pas pressés.

Que se passe-t-il si malgré la connaissance de ces procédés, notre ami ne peut se placer dans cette situation, c'est-à-dire s'il fait résistance au processus de transfert ? Très facile, s'il ne peut se libérer parce qu'il a de fortes résistances, nous cherchons à travailler avec lui ces ouvertures cathartiques.

Il n'y a donc pas de transfert, il y a catharsis. S'il ne peut pas se libérer convenablement, nous ne forçons pas ce transfert parce qu'il n'est pas en condition pour le faire. Et si nous forçons ce transfert, il sortira très mal.

Donc, si nous observons chez notre ami de fortes résistances envers ce travail, où bien nous essayons d'ouvrir le passage au travers d'une catharsis qui puisse être plus libératrice pour lui à ce moment-là. Ses climats sont si forts, si prenants qu'ils génèrent en lui tout un système de tension. Nous devons attendre que cette inflammation baisse un peu pour pouvoir intervenir, n'est-ce pas ? Et nous le faisons alors en provoquant cette catharsis.

Le premier transfert que nous allons faire avec notre ami sera simplement un transfert de contact. Ainsi, ni lui, ni le guide ne doivent en attendre des résultats extraordinaires. L'objectif de ce premier transfert, qui est de contact, est d'abord que la relation entre les deux s'assouplisse et que ce climat de confiance entre les deux augmente ; en second lieu, que le guide puisse avoir des références sur où se trouvent les problèmes ; et en troisième lieu, que le sujet lui-même ait des références sur quels sont ses problèmes. Ainsi, si nous plongeons dans les profondeurs, c'est uniquement pour détecter les problèmes et pour ensuite aller à la superficie chercher l'équipement convenable. Mais cela se fait très rapidement, pour voir où sont les problèmes. Donc, ce premier transfert de contact ne donnera pas de résultats très extraordinaires, ce n'est pas non plus son objectif.

Et comment allons-nous savoir quels sont les problèmes de notre ami dans cette espèce de plongeon dans les profondeurs ? Nous utilisons une méthode très facile, nous utilisons la méthode de la recherche des résistances, pas d'autres. C'est tout simple. Comme nous avons convenablement étudié auparavant les différentes formes cathartiques, l'existence de catharsis de climats, de catharsis d'images, comme nous avons tout étudié convenablement, nous savons déjà comment nous orienter avec notre sujet, si nous allons travailler avec des climats déterminés, ou si nous allons travailler avec des images.

Si nous allons travailler avec des climats, il y a toute une technique uniforme, si par contre nous allons travailler avec des images, nous pouvons

produire des montées, des descentes, des expansions, des réductions, des variations de taille dans la perspective de l'écran de représentation, nous pouvons provoquer des transformismes dans les images, etc... Et tout cela va nous montrer qu'il y a des résistances dans le sujet, à tel ou tel type de mobilisation d'images.

Il y en a certains qui peuvent très bien monter, descendre, courir et danser, mais qui ont de sérieux problèmes lorsqu'il s'agit de changer d'aspect, par exemple, de se vêtir d'une autre façon dans leurs images, de changer les aspects des choses, de se déplacer librement dans une direction droite, reculer, etc... Il y en a qui ont des problèmes avec cette image et qui peuvent, par contre, la faire monter et descendre, en répétant un peu les registres corporels de leur cénesthésie interne ; ils peuvent très bien faire cela.

Parfois ils ne peuvent pas déplacer les images dans un sens horizontal, ils restent enfermés dans une habitation, ne peuvent sortir ni par devant, ni par derrière, etc

... Ils nous indiquent la résistance. Parfois, ils offrent des résistances à s'étendre -cette chose qui répéterait le registre cénesthésique d'expansion pulmonaire- ils nous répètent, avec cette difficulté dans l'image, ce qui leur arrive avec leur registre. Parfois, ils ne peuvent se contracter convenablement, etc...

Comme vous le savez, les transferts d'image admettent dans leur intérieur de nombreuses variantes, et évidemment nous ne cherchons pas une de ces variantes.

En réalité, chacun de nous va chercher en étant guide chacune de ces variantes, répondant à ses propres mécanismes desquels personne ne peut sortir. Je vais avoir une plus grande tendance à faire des expansions avec mes sujets si, effectivement, je considère que les expansions sont très libératrices, bien sûr, parce qu'en tant que guide, je détecte ce type de problèmes. Je vais avoir tendance à chercher les montées et les descentes chez mes sujets parce qu'évidemment j'enregistre avec cela une quantité de sensations et une quantité de déplacements qui sont probablement intéressants pour moi.

Donc, il n'y a pas lieu de se préoccuper beaucoup de cela parce que chacun de vous aura une tendance particulière à se mouvoir avec une technique ou une autre, c'est la loi. Mais, bien que vous ayez une tendance spéciale à vous mouvoir avec une technique ou une autre, raisonnablement convenez avec nous qu'il est bon de se promener par toutes ces techniques pour savoir où notre sujet a des problèmes, où se présente la résistance,, pour pouvoir en tenir compte, pour pouvoir se rendre compte où se trouvent ses résistances, pour pouvoir dans le futur, dans de prochains transferts, travailler en allant avec précision au problème. L'idée est simple. Ceci est pour le cas où nous ferions un transfert de contact en nous référant aux images.

Mais imaginez le cas de cette personne qui veut faire un transfert, qui nous explique les motifs et qui nous dit par exemple qu'elle a un sérieux problème parce qu'elle expérimente toujours la sensation qu'elle ne peut rien faire, ou la sensation que quoi qu'elle fasse, tout va mal lui sortir, ou qu'elle expérimente la sensation d'un futur tragique, ou expérimente que sa vie n'a pas de sens, ou qu'elle se trouve enfermée et sans issue. Enfin, toutes ces variations que l'on trouve au cinéma, à la télévision, etc ...

Ce climat diffus, généralisé, qui ne se réfère pas à un cas particulier, est différent du cas de ce sujet qui nous dit : mon conflit est celui-ci et ma situation est celle-là, et là il y a un sérieux problème que je ne peux vaincre. Ceci est différent, le sujet expose presque une situation avec images et tout. Le sujet croit avoir localisé son problème. Là, effectivement, nous entrons dans ce transfert de contact et nous allons rapidement aux images. Mais cet autre cas -le cas des climats- est différent, c'est le cas du sujet qui ne sait pas à quoi on doit telle chose et il est totalement pris par ses climats, il nous indique que nous devons utiliser en général la technique que

nous appelons de climats.

Ainsi vous voyez que le contact même avec le sujet nous indique déjà dans quelle direction nous allons lancer la recherche. Si le sujet nous parle de ces climats généraux et diffus, nous lui demandons, lorsqu'il est déjà entré dans ces premiers transferts, qu'il nous décrive comment est cette sensation diffuse qu'il expérimente. Alors il nous raconte une chose, une autre, il nous parle des registres qu'il expérimente, toujours d'une façon diffuse, et nous lui disons de renforcer cette sensation le plus possible, pour mieux la voir. Il essaye de le faire, parfois cela réussira, parfois non, parce qu'on ne peut pas beaucoup agir sur cela de la veille, et il se trouve encore dans une situation de veille. Alors, nous lui demandons ensuite qu'il prenne cette sensation et qu'il aille quelque part dans sa vie, dans sa biographie, et qu'il nous dise à quel moment il l'a ressentie, il a expérimenté ce climat avec plus de force que dans d'autres situations.

De sorte que nous cherchons dans différents moments de sa biographie ce fameux climat, jusqu'à ce que l'on rencontre une situation suffisamment intéressante pour que ce climat prenne de la force, et que notre sujet, en contant ces choses, montre des altérations. Le sujet va nous donner l'indicateur qu'un moment biographique intéressant a été situé avec ce climat. Le sujet se trouve ébranlé. Il ne nous raconte pas simplement qu'il a un climat de désespoir et tout cela, il nous raconte maintenant qu'il y a cinq ans il a eu une situation X où cette chose s'est présentée à lui très fortement ; nous regardons et nous voyons que là il y a un problème parce que là le sujet est ébranlé.

Vous qui n'êtes pas "causalités", évidemment, vous ne vous poserez pas des questions du genre : qu'est-ce qui aurait pu causer la production d'un tel climat ? Nous devrions aller chercher dans sa biographie, peut-être au moment de la naissance ? Au mieux, a-t-il eu des problèmes avant de naître et là... ? Vous savez que ce n'est pas la façon de voir les choses, vous ne faites pas cela mais vous obtenez plutôt des registres.

Ce que vous faites est très différent, vous ne cherchez pas des causes, vous ne sortez pas du thème ; le sujet vous présente un problème, vous n'allez pas à autre chose, vous ne faites pas de la prestidigitation et vous ne changez pas les intentions du sujet, non. Le sujet vient et vous dit : j'ai ce problème, et vous dites : bien, allons à ce problème. Comment est ce problème ? Il raconte qu'il a un climat de ce genre. Et vous ne comprenez pas bien comment est ce climat. Et quoi de plus ? Alors vous essayez de mieux voir ce climat, et pour ce faire, que faites-vous ? Vous essayez de chercher des images dans lesquelles ce climat ressort mieux, et s'il y a des images à un moment donné de sa biographie dans lesquelles il ressort davantage, que se passe-t-il ? Vous comprenez mieux le climat, vous le voyez mieux, vous cherchez où il se manifeste avec le plus de force.

Parce que, quel est votre objectif, comprendre les causes du climat ? Ou débloquer les blocages émotifs et les fixations qu'il y a ? Votre objectif est de débloquer, et non de lancer une hypothèse sur les causes de ce climat fixé ; ceci est une antiquité. Ce qui nous importe c'est d'aller à l'objectif et l'objectif est ce climat. Où est-il ? En ce lieu ? Est-ce que je le vois fortement ? Oui je le vois fortement. Là, il y a une situation, oui bien sûr ! Commençons à la désarmer. Ceci est l'objectif, l'autre est hors de thème, comme vous le comprenez.

Maintenant notre ami est arrivé à une situation où le climat devient évident, climat fort ; on renforce le climat ; nous, de l'extérieur, nous pouvons voir les concomitances physiques. Là le sujet est pris par le climat.

Alors nous lui demandons qu'il nous raconte ce qui se passe avec ces images. S'il nous parle de telles personnes, ou de telles situations ou autres, nous allons suggérer à notre ami qu'il modifie ces personnes, ces situations. Nous

allons lui demander qu'il fasse venir une autre personne, une autre en plus, qu'il modifie la structure de la chambre où cela se produit, par exemple, et qu'il la convertisse en un autre type de chambre. Nous allons lui demander qu'il sorte un des composants de la situation, et là nous faisons des transformismes de situation parmi les composants de cette situation et du climat qui l'accompagne.

Nous allons noter ici une énorme résistance. Si nous sortons un sujet déterminé de ce tableau, le climat baisse. Si nous en sortons un autre, le climat demeure. Alors nous pouvons laisser de côté, nous pouvons réellement laisser ce qui motive cela. Nous sommes avec ce climat, cette situation remplie de composants que nous mettons, sortons, et dont nous observons les résistances. Là nous sommes toujours dans ce thème et alors ensuite nous allons commencer à essayer de transférer ce climat en utilisant des images.

Maintenant nous allons mettre dans cette situation une autre personne et nous allons demander au sujet qu'il expérimente pour cette nouvelle personne le même climat que celui qu'il expérimentait avant pour la personne antérieure. Cela va lui coûter, va lui sonner artificiel, va lui sembler que c'est un travail qu'il fait mais qu'il ne sent pas réellement, alors nous allons en chercher une autre jusqu'à ce qu'il enregistre qu'il peut effectivement déplacer. Nous allons changer la situation et nous allons en mettre une semblable, parce que nous allons toujours travailler avec des systèmes d'analogie et de contiguïté. Nous n'allons pas mettre une chose complètement discordante, qui n'ait aucun rapport, qui désoriente le sujet, qui le fasse rebondir et sortir à la veille, non. Nous allons chercher des choses semblables, des choses analogues, des choses contiguës et nous allons les placer à côté et déplacer, défixer le climat, qui a une forte relation avec une image déterminée. Ce climat qui apparaît ensuite dans la vie quotidienne, envahit la conscience, et le sujet n'arrive pas à voir que ses images travaillent avec ce climat, ou que des images déterminées, qu'il ne voit pas, font que se réveillent en lui des contiguïtés ou des analogies de mémoire et amènent de nouveau ce climat oppressif gênant son processus normal.

Alors nous, avec ces analogies et contiguïtés, nous travaillons là dans ce climat, avec des images. Nous essayons de passer les charges, de les transférer d'une image à une autre image. C'est dans ce travail que nous sommes et nous appelons ce travail transfert de climat.

Différent du système de travail où nous parlons de transformismes, d'expansions, etc... On travaille basiquement avec des images, n'est-ce-pas ? Les transferts avec des images sont très différents des transferts de climat, que nous venons d'expliquer, parce que là la référence est le climat et non l'image, l'image vient ensuite. Là nous allons au climat. Par contre, dans l'autre cas, vous cherchez l'image et on peut l'étendre, la réduire, la tirer en avant, en arrière, etc...

Ainsi, lorsque nous parlons de transfert d'image, nous allons à l'image et nous la bougeons, et nous voyons les difficultés qu'elle a pour se mouvoir. Lorsque nous parlons de transfert de climat, nous allons au climat, qui est indéfini, et nous essayons de chercher les images qui accompagnent ce climat, mais initialement nous allons toujours au climat. L'idée n'est pas difficile, n'est-ce-pas ?

Et maintenant alors, en parlant de transferts, nous connaissons leur objectif, nous savons avec qui nous travaillons dans ces transferts, nous savons que nous avons besoin de converser au préalable avec le sujet et de lui demander pourquoi il croit que ce travail peut lui être utile ; il nous donnera en plus quelques données biographiques générales pour pouvoir nous orienter ; il nous expliquera que son problème est de type diffus, général, climatique, ou bien il nous expliquera que son problème est précis, dans une direction donnée, et bon, en nous expliquant ces choses, il orientera déjà le système de techniques que nous devons utiliser.

Ensuite nous préparerons les choses avec un bon relax profond que le sujet domine. Nous avons dit aussi que si, malgré tout, il n'y a pas ce relax, ce laisser-aller, alors nous chercherons avec lui une catharsis, qui allégerait les tensions et qui nous permettrait dans le futur de tenter de nouveau ce transfert.

Bon, nous commencerons alors avec le transfert de contact par faire ces sondages internes. Le critère sera toujours de s'orienter par les résistances du sujet à la mobilité des climats ou des images qu'il nous intéresse d'induire.

Il nous intéresse que le sujet puisse libérer ses images, que ces images soient libres, mais il se trouve que nous insinuons certain procédé, et ces images rencontrent une résistance, et nous prenons note. Nous savons qu'il y a des problèmes avec les déplacements ou avec les transformismes, etc ... Alors nous notons tout cela, et nous nous dirigeons vers les résistances du sujet, et lui aussi va s'orienter.

Et en ceci nous sommes assez prudents, car il y a une sérieuse difficulté, celle du mélange des contenus du guide avec ceux du sujet. Les guides sont presque toujours pris par les contenus climatiques des sujets, et les guides introduisent presque toujours chez leurs sujets leurs propres climats.

Etant donné la nature de ce travail, quoique le guide croie se trouver dans une attitude de veille correcte le sujet évidemment n'est pas en veille, il est en demi-sommeil actif, cette partie est facile ; comme d'autre part, pour pouvoir bien suivre les déplacements du sujet, on doit se représenter d'une certaine façon ces déplacements, alors forcément, si le guide le remarque bien, apparaissent des registres de quelques images, de certains contenus qui l'émeuvent. Ils arrivent, le guide n'a pas de bouclier, de bouclier suffisamment adéquat pour se défendre de ces contenus qui, de toute façon, lui arrivent. Il rationalise, bien sûr, mais bien qu'il rationalise, ces contenus arrivent à lui et l'affectent. Si ces contenus l'affectent, le guide affecte aussi le guidage et affecte le sujet avec ses propres contenus. C'est un système de rétro-alimentation où il se passe quelque chose incluant le guide.

Nous avons suggéré que, lorsque l'on travaille beaucoup avec ces choses, même comme guide, les activités se suspendent, car lorsque ces guides ont travaillé longtemps (nous ne parlons pas de cinq, six ou une douzaine de transferts, nous parlons de guides qui ont travaillé pendant des mois avec des personnes), ils expérimentent effectivement que leur climat mental devient un peu bizarre.

Il devient un peu bizarre, différents indicateurs de cela existent : lorsque ce guide, dans ses relations avec les autres, commence à attribuer aux autres des intentions, lorsqu'il commence à se voir vu par les autres - et bon, déjà dans des cas exagérés - lorsqu'il commence à attribuer des intentions aux objets, mais enfin, ceci serait déjà beaucoup. Mais il y a des indicateurs, que nous avons commenté en leur moment, dans lesquels le guide peut détecter que son climat interne devient bizarre. Si le climat du guide devient bizarre par la répétition des travaux, c'est le signal que dans tout travail il y a action de climats sur lui. Sinon comment expliquerait-on qu'en raison de beaucoup de travail il devienne bizarre ? Même dans un seul travail il y a action des climats du sujet sur le guide, aussi rationnelle que le guide croit être son activité, c'est inévitable.

Vous faites en plus la différence entre niveaux et états. Par exemple, une personne dans un état altéré, dans un état de veille altérée, peut faire des mathématiques, peut le faire de façon mécanique cohérente à l'intérieur de cette mécanicité mathématique ; elle peut effectuer des opérations et être en même temps en état d'altération de sa conscience.

Ainsi ne croyez pas qu'il suffise de croire que l'on est en veille, car effectivement comme niveau de conscience on est en veille, mais comme climat

interne on peut être altéré et on peut recevoir l'action de ces climats, de ces contenus. Il n'est pas suffisant pour nous qu'une personne soit en veille, il est nécessaire, en plus de ce niveau, que son état intérieur soit adéquat.

Supposez un cas commun, fréquent, qui se donne entre les personnes dans leurs relations, supposez le cas d'une idéologie. Le sujet est en veille, il explique cette idéologie rationnellement, cependant son état de veille, son travail rationnel, est fortement altéré il a des connotations climatiques, d'autres contenus qui ont trait à son idéologie excessivement emphatique, par exemple. Comprenez-vous cela ?

De sorte que dans les niveaux de conscience, lorsqu'on travaille en transfert, le fait que le guide reste en veille ne garantit pas que sa veille soit régulière, équilibrée. Il peut être en veille parce qu'il guide l'autre qui est en demi-sommeil, mais bien qu'il soit en veille, il peut être altéré dans sa veille ; alors son état de veille est un état altéré, c'est facile.

Vous allez voir de nombreuses personnes qui, face à certains thèmes, répondent machinalement, elles ne se trompent pas dans le raisonnement et cependant elles sautent immédiatement de plan, s'émeuvent rapidement lorsqu'elles ont une confrontation dans un plan déterminé. Observez-vous ce phénomène ? C'est la veille, mais l'état où elles sont dans cette veille est altéré. Facile.

C'est extrêmement intéressant et nous essayons avec notre travail, entre autres choses, non seulement d'obtenir des niveaux de veille intéressants, non seulement d'obtenir quelque chose de plus que les niveaux de veille, nous essayons en plus que les états qui existent dans ce niveau de veille se régularisent, se normalisent, s'équilibrent. Il ne suffit pas que nous soyons en veille, nous avons suffisamment étudié cela en son moment. Nous ne devrions pas oublier ces choses qui furent répétées tant de fois.

214

Et bien sûr, si nous voulons obtenir certain niveau plus intéressant, nous pouvons aussi le faire en nous lançant par des états altérés de conscience ou bien nous pouvons nous larguer en le faisant à partir d'états normaux de veille, n'est-ce-pas

? Le niveau de veille nous intéresse effectivement ; de plus, il nous intéresse que ses états soient suaves, cohérents intérieurement, non altérés ; quelque chose de plus que le niveau de veille nous intéresse.

Revenant à notre thème, le guide peut être en veille, le guide reçoit certainement l'influence des climats du sujet. Le guide est pourtant en niveau de veille, mais dans un état altéré. Il est fortement remué par les contenus que le sujet lance. C'est ainsi, c'est inévitable dans ces travaux. Il n'y a pas de quoi se préoccuper, mais cela nous rend prudents par rapport à certaines erreurs de procédé qui pourraient surgir chez le guide, précisément parce que son état est un peu bizarre.

Par exemple, si nous commentons ceci : que le guide s'oriente par les résistances qu'offre le sujet ; d'où peut surgir chez le guide l'idée qu'il faut faire aller le sujet par des lieux déterminés ? Cela ne surgit pas du sujet, cela surgit du propre guide.

Mettons-nous d'accord : si l'on se base sur les données que le sujet fournit, les données que le sujet fournit sont des résistances ou des facilités, c'est tout. Mais d'où vient, chez le guide, cette tendance à mener le sujet par certains lieux internes, à faire que le sujet voit certains objets ? Cela ne sort pas des résistances que le sujet offre, certes non, cela sort du guide. C'est comme si vous disiez par exemple : nous avons un plan du psychisme et nous allons faire que notre guidé, notre sujet, fasse des parcours à travers ce plan du psychisme. Vous imaginez qu'il y a un plan exact du psychisme. Les choses ne sont pas ainsi. Observez, elles sont plutôt à l'envers.

Savez-vous d'où sont sortis les plans du psychisme, ce que nous appelons des machines ? Les machines, qui sont des sortes de plans de déplacement du psychisme, ne proviennent pas de la stratosphère, comme vous le savez bien, ces machines proviennent des registres cénesthésiques des sujets qui, en les examinant d'une façon particulière, se formalisèrent ensuite extérieurement.

Comme ces registres cénesthésiques internes sont plus ou moins irréguliers, ils correspondent plus ou moins à l'écran de représentation, écran qui reflète le propre corps.

(où se dramatisent peut-être les bras, où l'on voit ici un plus grand grossissement de la zone haute du corps, un élargissement ici vers les pieds, où la taille arrive pratiquement à s'insinuer, etc...). Ce plan, ce parcours interne qu'a fait le sujet sans induction du guide, il lui a simplement dit qu'il descende, en cherchant des résistances, qu'il s'oriente en cherchant des facilités, et ensuite il est monté et a fait cette espèce de plan ; ce plan, d'où croyez-vous donc qu'il sorte ? Il sort du propre registre interne, il sort de l'intra-corps.

Si vous comprenez ce qui sort dans un parcours interne, vous n'aurez pas beaucoup de travail ensuite pour comprendre comment certains studieux de ces thèmes, pour faciliter les choses et mieux les comprendre, ont ensuite étiré certaines parties, l'ont rendu symétrique, lui ont donné géométrie pour mieux l'étudier, et il en est sorti ce type de machine que nous appelons, par exemple, l'arbre. D'où croyez-vous que l'arbre est sorti ? Des propres registres cénesthésiques des gens qui ensuite, en l'étudiant, ont essayé de le comprendre mieux et ont mis là, en haut, une couronne et l'ont appelée Kether ; et où peut aller une couronne, sinon en haut d'une tête ?... Et des choses de ce genre. Et s'ils ont placé là une planète que nous appelons soleil, ils l'ont située bien sûr presque au niveau du plexus solaire ; où l'auraient-ils mise sinon ? Et si nous parlons de vitalité, ou du sexe et de tout cela, où les ont-ils placés ? Au niveau qui correspond.

Remarquez ce qu'ont fait certains anciens -certes pour ces époques, c'était assez bien. Certains anciens, par exemple, sont arrivés à prendre le corps humain, ont placé dans la partie haute du corps humain un taureau, dans la partie basse du corps humain, ils ont placé un poisson. C'est ce que faisaient ces espèces d'astrologues, psychologues du moment. Et alors, bien sûr, ils plaçaient le taureau avec sa force dans le cou, ils plaçaient le cancer vers le bas avec ses pinces, en suivant pratiquement l'œsophage, et les poumons, où les plaçaient-ils ? Dans ce niveau bien sûr. Et ainsi de suite jusqu'au scorpion. Et beaucoup plus bas, ils détectaient leurs registres cénesthésiques et trouvaient une équivalence intéressante. Les choses ont été interprétées très incorrectement dans cette matière.

Nous connaissons ces registres cénesthésiques de l'intra-corps, l'image qui correspond à l'intra-corps dans l'écran de représentation ; dans cette sorte d'écran nous voyons les tracés que fait le sujet, et nous comprenons alors que ce tracé a une forme déterminée, qu'ensuite nous pouvons étirer cette forme, nous pouvons faire de nombreux travaux avec elle, faire de la géométrie ou des mathématiques. Parfait, mais cela n'est pas le tracé interne, c'est une abstraction, c'est un schéma que nous avons sorti des registres du sujet et que nous avons mis à l'extérieur.

Alors racontez-moi, si vous comprenez ce processus, avec quelle légitimité essaieriez-vous de mettre cet appareil géométrique à l'intérieur du sujet. Si les choses sont à l'envers, les choses sortiraient de ces registres cénesthésiques, et ensuite quelqu'un fit ces travaux, et maintenant vous voudriez avec cette chose transformée mettre ce squelette mort à l'intérieur du sujet. Ce n'est pas possible. C'est mal comprendre les choses.

Donc, de quoi parlons-nous ? Nous parlons d'abord de l'invasion que le guide subit par rapport aux contenus du sujet. Quoi de plus ? Nous parlons de

l'invasion que prétend faire le guide dans les contenus du sujet.

Dans ce second cas, c'est à ce problème de plan que nous nous sommes référés. Ne pas introduire chez le sujet ses contenus propres, ne pas introduire chez le sujet ses images propres, mais plutôt le contraire. Etre respectueux du sujet, 216

et dans le sens où le sujet se met dans une situation, commence ses déplacements, et nous notons ses résistances, et là où il y a des résistances, il y a des problèmes chez le sujet. Alors, nous qui travaillons avec le sujet et qui de plus voulons l'aider, nous qui avons détecté les résistances, nous savons maintenant ce que nous devons faire : vaincre les résistances. Ne pas mettre des schémas chez le sujet.

Enfin il y a une dernière chose d'importance, la synthèse à laquelle on doit arriver après avoir réalisé les transferts (ici nous avons sauté de nombreux pas, car vous connaissez bien cela, vous l'avez travaillé, nous voyons quelques aspects qui peuvent être d'intérêt). Nous demandons toujours au sujet qu'après avoir fait le transfert, après avoir fait la discussion en veille, il décrive en très peu de mots, peut-être même en cinq minutes, quelles ont été les difficultés rencontrées dans son travail et comment lui interprète ces difficultés, et qu'il le fasse d'une façon cohérente et brève. Nous appelons cela synthèse. Si notre ami peut accompagner cela de quelques registres physiques correspondants, c'est encore mieux car ce sont les indicateurs les plus intéressants.

Notre ami donc, après avoir effectué le transfert et fait la discussion de veille, fait une synthèse, très rapidement, avec les difficultés, les résistances qu'il a rencontrées dans son travail, les climats qui accompagnaient ces difficultés, les registres physiques qu'il avait et une brève interprétation du pourquoi cela est arrivé. C'est pour nous une synthèse intéressante. Si cette synthèse ne se fait pas, le sujet expérimente la sensation de quelque chose de non conclu, de quelque chose qui n'est pas terminé. Si cette synthèse se fait, le sujet expérimente la sensation de fermeture d'un moment de processus.

Si nous allons travailler avec lui un processus de plusieurs transferts et que nous n'avons pas fait les synthèses, nous n'allons pas pouvoir comparer les choses et voir si elles se sont transformées ou non. De sorte qu'il est d'une extrême importance, une fois que le transfert ainsi que la discussion de veille sont réalisés, que le sujet réalise sa synthèse.

Et il nous semble qu'effectivement une suggestion technique, cette même technique du plan de parcours, est une des nombreuses techniques qui peuvent être utilisées et qui sont très bonnes. Notre sujet pourrait par exemple arriver à faire sa synthèse avec ce type de représentation que je vous montre à présent. Le sujet très facilement fait le dessin interne de ce qui s'est passé, il fait son plan et accompagne différents lieux du dessin des scènes, des registres de tensions, problèmes de climats, etc... Et alors maintenant le guide, ou n'importe quel guide si c'était le cas, lit cela et très rapidement interprète ce qui arrive.

On peut faire ceci plus ou moins joliment, plus ou moins complètement, c'est un autre problème. Mais c'est une présentation excellente, une très bonne référence, cette présentation du plan réel du sujet, non du plan théorique, de ce qui s'est passé dans son processus transférentiel. C'est une excellente forme de synthèse qui aidera beaucoup. Vous en élaborerez et en découvrirez certainement d'autres en plus, mais celle-là est très bonne.

Bien, nous avons dit qu'il y a un transfert de contact, on n'avance pas beaucoup avec cela, mais on détecte déjà les plus grandes résistances. Ce transfert, comme tous les autres, finit par une synthèse. Ces synthèses peuvent être confrontées entre elles et permettent de comprendre un processus.

Voici un point d'importance : l'élaboration post-transférentielle. Qu'est-ce que cela veut dire ? Vous le savez parce que vous en avez rencontré des cas. Cette élaboration est un certain travail interne que le sujet enregistre et qui se libère en lui presque automatiquement. Le sujet s'est placé dans un transfert, il a fait un bon travail. Il a peut-être justement rencontré un noyau fixé, de fortes charges émotives, il s'est peut-être produit un déplacement interne, il a eu une forte commotion. Le sujet sort du transfert, il discute en veille, interprète le transfert et fait sa synthèse. C'est parfait.

Mais il se trouve que maintenant il va se reposer, il va dormir, les images commencent alors à passer à grande vitesse, des morceaux entiers de sa vie commencent à apparaître sur l'écran, parfois en désordre. Même dans le niveau de veille, de fortes images apparaissent et le sujet commence à reconsidérer les choses qu'auparavant il avait vues d'une autre façon. Il commence à les reconsidérer d'une autre façon, même en veille. Dans le demi-sommeil, les divagations s'activent fortement. Dans le sommeil des images très suggestives apparaissent et le sujet enregistre effectivement que quelque chose continue à travailler en lui avec force après être sorti du transfert il a ses indicateurs, il a ses registres.

Ce n'est pas un hasard, cela répond à un processus de réélaboration qui de fait avec ses images, ses climats, en fin de compte avec la réacommodation de ses charges internes. Il y a un laps de temps que le sujet enregistre comme réélaboration de ses contenus. Parfaitement, c'est très bien. Cela varie dans le temps selon les sujets.

Il y a des sujets qui résolvent cela en peu de temps, ils intègrent les contenus d'une autre façon. Il y a des sujets qui demandent plus de temps pour intégrer les contenus. Bien.

Lorsque nous sommes dans ce processus de réélaboration post-transférentielle nous ne conseillons pas de nouveaux travaux de transfert. Nous n'interrompons pas l'élaboration que fait le sujet. Nous laissons alors le sujet faire son élaboration, ordonner ses contenus internes, les structurer d'une autre façon, gagner en perspective, en définitive intégrer tout cela intérioritément. Et lorsque le sujet a intégré tout cela nous pouvons réaliser de nouveaux travaux.

Ici, vous le savez, nous faisons des pratiques, nous sommes davantage préoccupés par la maîtrise de ces techniques ; notre objectif est surtout de dominer les techniques et de plus de les expliquer à d'autres qui s'y intéressent. Ici donc les problèmes de réélaboration post-transférentielle ne se présentent pas, nous allons rapidement dominer ces techniques. Mais nous savons que, dans les lieux où nous vivons et avec les gens avec lesquels nous travaillons, lorsqu'un véritable transfert se produit il y a postérieurement un processus de réélaboration.

Je vous dis plus encore, si en travaillant avec des transferts il n'y a pas de processus de réélaboration postérieur, alors il n'y a pas eu de transfert. Nous n'essayons pas d'exagérer : le sujet parce qu'il a fait je ne sais quel travail a maintenant semble-t-il tout sens-dessus-dessous, rien de cela n'arrive. Nous prenons ces choses avec bon sens.

Mais effectivement lorsqu'il y a eu transfert, il y a un processus de réélaboration, et le sujet l'enregistre en rêve, en demi-sommeil et dans la veille.

Il intègre ses contenus, et pour cela nous donnons du temps au sujet, et nous ne travaillons de nouveau en transfert que lorsqu'il a équilibré ses charges.

Bien, ces aspects mineurs considérés au sujet du problème du transfert, nous voyons qu'il existe comme en catharsis un type de sondage transférentiel, rapide, bref, en marchant, dans la vie quotidienne. Vous avez fait des expériences et travaillé sur cela. Il y a des sondages transférentiels, qui consistent à demander au sujet, dans n'importe quelle circonstance de veille qu'il raconte une plaisanterie ou un rêve, et qu'il prenne un personnage de cette plaisanterie

ou de ce rêve en faisant avec ce personnage des opérations de transformisme, déplacement, adhérant à un climat, désadhérant de ce climat, le montant de niveau, le baissant, etc...

Et ainsi de cette façon simple et dans la veille, mais dans un état spécial de conscience en veille par ce que vous observez que lorsque vous racontez des plaisanteries et autres, vous êtes en veille, non ? Mais dans un état spécial. Dans cet état alors, avec ces contenus allégoriques, nous travaillons (nous sommes tous les deux en veille, dans cet état spécial), nous travaillons ces contenus, nous produisons des transformismes, nous nous déplaçons, et nous notons rapidement les résistances qu'a le sujet.

De sorte que ces sondages transférentiels peuvent être de quelque utilité et surtout sont très pratiques et brefs, et nous mettent très rapidement en présence des résistances internes qui pourraient exister dans le sujet. Les sondages cathartiques étaient recommandables dans le cas antérieur, les sondages transférentiels dans ce cas-ci. Bien.

Ainsi nous avons fait une rapide révision sur ces travaux que nous effectuons ces travaux préparatoires qui commencent pour nous avec les systèmes de relaxation musculaire, et ensuite ces travaux de catharsis et de transferts. Ce sont les thèmes pratiques qui nous occupent en ce moment.

Comme nous sommes préoccupés par l'acquisition de ces techniques et leur bon maniement, nous suggérons de nous occuper avec force, de nouveau aujourd'hui et demain, d'acquérir ces techniques en variant toujours les positions pour chacun de nous : sujet-guide, et guide-sujet jusqu'à leur maniement, afin que l'on sache bien de quoi il s'agit, destructive, évidemment opposée au développement du mental ou si l'on veut, de la vie même.

Nous parlons alors de certains aspects importants, révélés dans les travaux d'opérative, qui peuvent servir pour illustrer le thème.

Il y a certaines constantes de registres valables pour tous les êtres humains.

Les caractéristiques de l'espace de représentation en demi-sommeil et en sommeil sont valables pour tous les êtres humains. Les chemins ou les états internes dans les niveaux de demi-sommeil et sommeil sont également valables. Des lieux déterminés sont aussi valables, et sont aussi valables des êtres déterminés qui se rencontrent dans ces niveaux de sommeil et de demi-sommeil.

Les caractéristiques de l'espace de représentation en demi-sommeil et en sommeil sont basiquement en rapport avec ce phénomène d'obscurité et de clarté selon le niveau de l'espace de représentation.

La base de cette représentation, logiquement, est le corps. C'est ainsi que dans ces niveaux de demi-sommeil et sommeil, à mesure que les phénomènes se mettent en place dans les parties basses de l'espace de représentation, l'espace en général s'obscurcit, se confond, devient diffus. Dans les parties hautes de cet espace de représentation, dans ces niveaux, nous nous trouvons avec des phénomènes de luminosité et de clarté.

Il est clair que dans la mesure où la représentation monte, bien que cette représentation soit interne, elle monte par l'intérieur du sujet, à mesure qu'elle approche de la zone des yeux, la clarté augmente, à mesure que notre sujet s'éloigne de la zone des yeux, l'obscurité augmente.

Si dans le même moment nous avons un registre interne de notre espace de représentation et que nous commençons à descendre par cet espace, nous trouvons qu'à mesure que nous le faisons, c'est comme si nous approchions de zones plus viscérales, plus basses, l'écran s'obscurcit. Au contraire, à mesure que nous montons vers l'oeil, l'écran s'éclaire.

De sorte que non seulement par les associations qui existent entre les zones hautes et les phénomènes naturels -le soleil se trouve dans les hauteurs, d'en haut vient la lumière, vers le bas sont les obscurités, dans les souterrains on ne voit rien- non seulement par les associations se référant aux registres externes du monde naturel arrivent ces variations de luminosité dans l'espace de représentation, non, mais simplement par la conformation physique même où aux plus grandes hauteurs correspondent des visions proches de ce qui arrive avec l'appareil de perception de la lumière.

Ce qui arrive c'est que ces choses coïncident habituellement, et comment pourrait ne pas coïncider le fait que l'oeil est préparé pour voir la lumière et le fait que cette lumière se situerait plutôt dans les zones hautes. Évidemment la structure corporelle elle-même s'est articulée en accord avec les conditions naturelles objectives. Ce n'est pas par hasard, mais cela correspond à la logique inflexible des événements mêmes. C'est valable pour toutes les consciences humaines. Et cela a des implications extraordinaires.

Le fait que dans les hauteurs de cet espace de représentation se mettent en place des phénomènes lumineux, n'implique pas que les êtres qui apparaissent dans cet espace soient lumineux ou que les êtres qui apparaissent dans les espaces obscurs soient des êtres obscurs, non, si cela arrivait, dans les obscurités, avec des êtres obscurs, nous ne verrions rien.

Vous aurez donc observé, dans les nombreux travaux faits, que vous avez rencontré dans les profondeurs, dans les obscurités, des personnes au teint blanc mais vêtues de noir. Et il ne vous a pas semblé étrange de rencontrer dans les hauteurs, bien que vous ne l'ayez sûrement pas "vu", des personnes noires vêtues de blanc. Cela a son importance et ses conséquences.

Dans des conditions déterminées de tension et dans des conditions climatiques déterminées -toutes celles mues par le registre des phénomènes de monde extérieur-, dans certaines conditions où les registres deviennent plus intenses, pourrions-nous dire, dans des moments dans lesquels s'accroissent les crises économiques, politiques, sociales, etc..., la conscience aussi bien individuelle que collective, enregistre des types déterminés de tensions internes et de climats internes. Et alors, dans ces moments, elle est très inclinée à altérer des phénomènes déterminés de représentation, et à placer par exemple dans les niveaux bas et obscurs des phénomènes de tension interne qui, comme phénomènes douloureux (ce qu'ils sont), peuvent être lancés projectivement sur le monde. Et nous rencontrons alors, dans des époques de déséquilibre, par exemple, le noir associé aux noirs, et le blanc associé à la salvation et aux personnes blanches.

De sorte que ces phénomènes étranges qui se projettent sur le monde sont non seulement en rapport avec des situations économiques, politiques ou sociales, mais ces situations génèrent des tensions et génèrent des registres cénesthésiques d'un type déterminé, à partir duquel se projettent de nombreux phénomènes dans le monde.

Nous devons être prudents dans l'appréciation de ces phénomènes, parce que cela a d'énormes conséquences. Et nous devons comprendre que ces obscurités sont effectivement valables pour tous les êtres humains, à mesure que l'on descend dans l'espace de représentation, et ces clartés dans la mesure où l'on monte (c'est valable pour l'espace). Mais il n'est pas valable que dans les zones hautes et lumineuses, les personnes qui apparaissent soient de caractéristiques raciales ou morphologiques déterminées. Cela a beaucoup d'importance et vous avez pu vous informer de ce qui est arrivé dans l'histoire : que l'on associe l'obscur, l'informe, le diffus, le douteux, le démoniaque, etc... À certains aspects que l'on suppose correspondre aux zones basses.

Pour nous, cela n'a pas une importance immédiate considérable, mais cela sert effectivement pour expliquer certains phénomènes d'intérêt.

En dehors du problème de l'espace de représentation, les chemins ou les états internes dans les niveaux de demi-sommeil et de sommeil sont, comme tous les phénomènes qui se produisent dans le niveau de demi-sommeil et de sommeil, situés dans l'espace interne, tréfonds à partir duquel on croit voir les phénomènes. Ce tréfonds étant contenant de ces phénomènes.

En d'autres termes, et dit d'une façon plus simple, l'espace de représentation en veille admet un tréfonds où se situe l'observateur. Les phénomènes semblent au sujet comme d'espace extérieur. Si le sujet ferme les yeux, il fait de toute façon une distinction entre : en allant des yeux vers l'extérieur, l'espace externe, et en allant des yeux vers l'intérieur, l'espace intérieur. Il fait cette distinction entre ces espaces en raison de sa structure même. Et tout cela, espace interne ou espace externe, est vu en veille d'un emplacement encore postérieur à cette distinction des espaces.

Cela n'arrive pas dans le demi-sommeil et le sommeil, il arrive quelque chose de très différent. Les phénomènes ne sont pas situés dans un espace où l'on distingue entre l'extérieur et l'intérieur, mais dans un espace tel qu'il est vu à la fois, non d'un tréfonds ponctuel, mais de différents points. C'est également valable pour toutes les consciences humaines.

Et les lieux, les paysages, qui s'y mettent en place ont ces caractéristiques : ils sont vus dans ces espaces de représentation à partir de points embrassants, non localisants. C'est valable, vu la structure de la conscience humaine.

Il y a certains lieux et certains êtres qui sont importants pour nous parce qu'ils se trouvent comme catégories générales dans tous les êtres humains. Lorsque nous parlons des espaces de représentation qui se modifient selon les niveaux de conscience, lorsque nous parlons de la luminosité haute de cet espace, de l'obscurité basse de cet espace, lorsque nous parlons de ces chemins, de ces paysages et de ces êtres, vous comprendrez que nous ne parlons pas d'inconscient collectif, mais que nous parlons précisément de phénomènes qui sont en rapport avec l'oeil ou avec les viscères, et avec les traductions, comme nous le verrons, de ces phénomènes viscéraux ou de mémoire qui meuvent certains registres internes, etc..., qui sont en rapport avec le corps, et non avec une entéléchie qui flotte dans les espaces et que l'on pourrait appeler inconscient collectif.

Voyons un peu ces points d'intérêt : les lieux et les correspondances de ces lieux. Il y a des lieux de la vie chaotique et diffuse, des lieux de feux souterrains, des lieux aquatiques, il y a des superficies ouvertes, il y a de grandes hauteurs, des enceintes supérieures où prennent place certains phénomènes, des phénomènes à image dépendante, correspondant à ces lieux. Dans les hauteurs lumineuses apparaissent des êtres déterminés ou des phénomènes déterminés qui sont en rapport avec la luminosité et avec la force ou des choses semblables. Et dans les règnes bas, on trouve des phénomènes correspondant à ce qui est chaotique, diffus, informe et indéfini.

En montant dans cet espace de représentation dans les niveaux de demi-sommeil et de sommeil, nous trouvons une zone haute et lumineuse où la lumière apparaît effectivement, parfois dépendante d'un objet déterminé. Il s'agit ici d'un objet qui donne la lumière, d'une personne qui donne la lumière, il s'agit de quelque chose qui proportionne la lumière, qui est lié à la lumière.

Dans ces hauts espaces de la représentation, bien que toujours dans le niveau de demi-sommeil ou de sommeil, dans ces hauts lieux, ces phénomènes lumineux dépendent de certaines images, ils ne sont pas indépendants, ils dépendent d'images déterminées.

Mais plus loin, et dans les limites de l'espace de représentation, surgissent des phénomènes de lumière, parfois des phénomènes de force, dont l'image ne dépend pas d'objets déterminés. Cette image de la lumière pure, indépendante, n'est pas associée à des représentations déterminées, mais

apparaît comme ce fort éclatement, cette forte lumière qui, précisément, envahit tout l'espace haut de la représentation. De plus, cette lumière a la curieuse propriété d'étendre son influence dans tout l'espace de représentation, même lorsque l'on commence à descendre dans cet espace. Et cette lumière a en plus la curieuse propriété d'illuminer l'espace même de la représentation, comme si maintenant cet espace était vu de l'extérieur. Évidemment, c'est l'espace même de représentation qui s'est amplifié et qui travaille avec des registres antérieurs où l'espace de représentation se voit comme inclus dans autre chose. Mais évidemment, cela est toujours observé dans les limites de l'espace de représentation.

N'allons pas si loin, voyons-le ici même. Vous pouvez dans votre écran, maintenant, mettre en place un objet. En voyant cet objet, vous le voyez à une certaine hauteur de l'espace de représentation. Si vous voyez les limites de l'espace de représentation, vous pouvez déjà ne plus vous préoccuper de l'objet, mais vous préoccuper de votre corps. Les limites de l'espace de représentation coïncident plus ou moins avec votre propre corps. Mais maintenant vous pouvez aussi si vous le voulez, amplifier l'espace de représentation et voir, ou sentir, ou expérimenter le corps comme inclus dans cet espace. Alors cela vous donne la curieuse sensation que même l'espace de représentation est vu de l'extérieur. Ce n'est pas possible. Vous voyez l'espace de représentation avec une limite que vous avez placée qui peut être votre propre figure, mais cet espace de représentation n'est pas ce que vous voyez : vous voyez une image de cet espace. Vous avez amplifié l'espace de représentation et il est illusoire de croire que l'espace de représentation est une chose, que la vision de cet espace est autre chose qui à présent a dépassé ces limites. Non. Nous avons amplifié les limites de l'espace de représentation et nous sommes avec une image de mémoire que nous conservons et que nous voyons de l'extérieur. Nous continuons avec la même chose, il ne s'est rien passé de spécial.

Maintenant revenons sur nos pas, et observons ceci : cette lumière qui avait la curieuse propriété d'illuminer les régions hautes de cet espace, en descendant maintenant et éclairant aussi tout sur son passage, elle a en plus maintenant la curieuse propriété d'illuminer les limites de l'espace de représentation puisqu'il est vu par un nouvel espace et de l'extérieur.

Cette lumière donc, pour un observateur naïf, se trouverait à l'intérieur et à l'extérieur en même temps. Il n'en est pas ainsi. Elle est toujours interne à l'espace de représentation mais l'espace de représentation s'est amplifié.

Il arrive cependant qu'en travaillant avec cette lumière non seulement dans l'illumination des différents stades, mais autour de ce que l'on considère comme espace de représentation, le niveau de conscience se modifie. Et normalement, le sujet qui travaillait avec cette lumière, dans un niveau de sommeil ou dans un niveau de demi-sommeil, est fortement propulsé vers la veille et même au-delà, avec certaines conséquences d'organisation perceptuelle postérieure qui sont pour nous d'intérêt.

Cette lumière dont nous parlons et dont nous disons qu'elle ne dépend pas de certains objets de représentation, mais qui est "indépendante", ne coïncide pas avec la lumière que nous imaginons à certains moments.

Imaginez maintenant une lumière, ce sera une lumière plus faible, plus jaune, plus forte, qui correspondra ou non avec quelque phare lumineux que vous avez vu, qui correspondra ou non avec une lanterne terne, mais ce sera une lumière totalement dépendante. Elle dépendra des objets que vous représentez en ce moment, ou d'images d'empreintes de mémoire amenées du fond de la mémoire. Cette image lumineuse -c'est de cela qu'il s'agit, d'une image lumineuse-, que nous représentons en ce moment est totalement dépendante, elle dépend de nos opérations, et il faut faire un effort pour la soutenir. Cette image va et vient, subit les fluctuations de l'attention -on se fatigue-, un moment elle apparaît avec plus de force, etc... C'est une lumière très dépendante des

opérations du penser, de la capacité de concentration, etc... Nous la soutenons.

Cette lumière dont nous parlions est une lumière différente, propre aux hauts espaces et qui correspond à des états très spéciaux, elle s'expérimente comme indépendante des opérations du psychisme, il n'est pas nécessaire de faire des efforts pour qu'elle se maintienne. Elle est, elle se détache dans cette représentation, elle ne coïncide pas avec cette lanterne faible, ni avec ce phare, mais elle a des qualités autres. Elle est extrêmement obéissante, parfois, aux directions qu'on veut lui imprimer.

Si, par contre, vous imaginez cette autre lumière dépendante, bien sûr vous pouvez l'amener d'un point à un autre, mais avec toutes les difficultés du cas. Et si elle illumine quelque chose, elle l'illumine à force de fausseté interne, de fiction interne, d'imagination.

L'autre lumière a des caractéristiques différentes, dans ce sens son indépendance est très notable.

Vous comprendrez dans tous les cas qu'il s'agit de phénomènes psychiques internes, où cette lumière dont nous parlons, répond à des mécanismes psychologiques. Ne croyez pas que cette lumière, par l'indépendance de ces mécanismes, soit une lumière en soi et séparée de la conscience. Non, il s'agit d'un niveau de représentation assez curieux où effectivement ces images surgissent et deviennent indépendantes d'une certaine mécanicité habituelle de la représentation.

Mais dans certaines conditions de travail, comme on l'a vu en opérative, -je ne sais pas si vous l'aurez tous vue, mais certains l'ont vue dans certaines conditions de travail, en opérative, surgit cette curieuse lumière, avec ses curieuses caractéristiques. Et là, pour le sujet, elle agit avec indépendance de ces images, se mobilisant volontairement vers un point ou un autre de l'espace de représentation et propageant sa lumière, agissant hors -apparemment hors- de l'espace de représentation de soi-même, illuminant ce qu'il y a autour et s'enregistrant comme hors du propre corps alors qu'en réalité nous avons amplifié l'espace. Et il arrive avec ce travail, avec cette lumière, que le niveau de conscience se modifie et que parfois on soit envoyé hors du niveau de sommeil et de demi-sommeil. C'est enregistrable.

L'étude de ce sujet doit être prudente car il incite fortement à faire des considérations sur l'indépendance de la lumière, sur l'indépendance réelle de cette lumière alors qu'il s'agit d'une sorte d'indépendance psychologique, ce qui n'est pas la même chose. Evidemment l'unique réel dont nous puissions parler est le réel psychologique. Mais bien sûr nous ne confondons pas cela avec le réel objétal externe bien que provisoirement nous parlions d'un monde extérieur et d'un monde intérieur.

De sorte qu'il est intéressant pour nous de fixer certaines caractéristiques universelles propres à la conscience humaine en général, en ce qui concerne la conformation et la luminosité de l'espace de représentation. Pour nous cela a aussi de l'importance de détacher ces caractéristiques universelles des chemins, des états internes et de détacher la présence de végétaux déterminés, animaux et objets correspondants à ces lieux. Cela apparaît aussi commun à toute l'espèce bien que les cultures aient modifié en partie les décors, les vêtements ou certaines caractéristiques de ces objets.

Qu'il ne vous étonne pas qu'un sujet halluciné par action continuelle d'alcool, ou qu'un sujet souffrant de "delirium trémens", fasse surgir dans son espace de représentation des traductions cénesthésiques de certains niveaux viscéraux fortement affectés par l'alcool. Le sujet fera toujours ces traductions en araignées, serpents et êtres semblables avec une telle force qu'ils apparaîtront comme extérieurs au sujet, c'est-à-dire avec des

caractéristiques hallucinatoires.

Et les personnes qui par l'action de cet alcool souffrent de cette maladie, coïncident habituellement dans le type de représentations hallucinatoires. Ce ne sont pas non plus des phénomènes d'inconscient collectif, mais précisément des zones corporelles fortement affectées par ce type de toxiques, de même que d'autres types de toxiques affectent d'autres points du corps, et la traduction qui y correspond est celle de certains êtres déterminés se projetant dans le monde de façon hallucinatoire. Ainsi à chaque toxique, on pourrait associer une échelle des animaux et des êtres qui se projettent dans le monde de façon hallucinatoire.

C'est aussi connu de tous les peuples qui ont travaillé avec certains toxiques dans leurs cérémonies, dans leurs rituels, dans leurs moments importants. Tous ces peuples, à leur mesure, ont tenu compte de ces substances parce qu'elles ont la vertu, la propriété, de faire prendre contact (extérieur apparemment) aux sujets avec des êtres curieux. Ainsi certains peuples s'adonnèrent avec goût à l'ingestion de certains produits toxiques pour rencontrer alors à l'extérieur certains personnages qui leur donnaient des indications, par exemple. Parfois ils rencontraient des phénomènes horribles et il y avait là une lutte entre les traductions de certains viscères et d'autres, projetées extérieurement, et, bien sûr le phénomène était assez curieux. Et pour manier cette relation avec ces êtres hallucinatoires, on préparait en plus convenablement, on initiait dans un long processus, ceux qui allaient ingérer ces toxiques. Et on les préparait longuement pour qu'ils sachent à qui s'attendre quand les êtres feraient irruption de "l'extérieur" d'eux-mêmes.

Ces êtres qui apparaissent à "l'extérieur" de soi-même, sont d'une conformation très ancienne, ce sont de vieux amis anciens qui accompagnent l'hallucination de la conscience humaine depuis que la conscience humaine s'est structurée sur la base du corps qui la porte. C'est ainsi que dans l'antiquité, nous rencontrons la vieille image féminine, image qui s'est projetée extérieurement dans des cérémonies déterminées par l'ingestion de toxiques et qui a correspondu à la traduction d'impulsions internes de viscères similaires aux viscères actuelles.

Cette vieille amie avec sa charge de séduction et en même temps avec sa charge terrible, cette vieille amie ambivalente dont nous rencontrons l'image gravée dans des autels anciens, dont nous rencontrons les représentations sculptées dans des cultures éloignées, cette image décorée avec des vêtements et attributs d'une époque, c'est la même image qui fait irruption aujourd'hui, décorée avec les attributs de l'époque contemporaine.

Ainsi donc, l'antiquité Astarté, ou l'antique Arthémise, apparaît aujourd'hui dans la configuration hallucinatoire déguisée d'astronaute. Mais cette image, image de l'antique Lilith qui suit l'homme depuis son origine jusqu'à aujourd'hui, répond à sa conformation physique, et se manifeste dans des moments déterminés comme traduction de certaines tensions et de plus accomplit aimablement et humblement la fonction de mener ces tensions, qui se convertissent en images, d'accomplir la décharge de ces tensions.

De sorte que ces phénomènes qui apparaissent comme anciens ennemis de l'homme, sont toujours d'humbles serviteurs de la représentation interne et accomplissent une fonction précise, comme si en réalité on les avait chargés, eux, d'accomplir cette fonction de service de l'être humain, de mener et de transporter des tensions vers une décharge déterminée.

Et, étant donné que nous touchons ce cas, pourquoi est-ce cette femme suggestive qui apparaît chez l'homme dans des conditions de tension déterminées ? En raison de la conformation même de son appareil sexuel.

Notre sujet, dans les niveaux de sommeil et de demi-sommeil, enregistre une plus grande vascularisation, il enregistre une plus grande circulation sanguine, il enregistre un fourmillement déterminé, un chatouillement dans la

zone du sexe. Il enregistre chaleur, il enregistre irritation. Et que croyez-vous que ce sujet va associer face à ces impulsions internes ? Que va-t-il associer sinon des feux, que va-t-il associer sinon des figures dansantes, parfois entourées d'éléments piquants ? Et pourquoi va-t-il choisir une femme et non pas une porte par exemple ? Parfois il choisit une porte, mais le normal est qu'il choisisse une femme parce qu'elle est fortement associée à la décharge des tensions, c'est le niveau d'association d'images qui lui correspond.

Et nous le savons bien, dans les travaux transférentiels on a vu que précisément, lorsque ces zones du sexe se tendent fortement, presque réflexivement, c'est que ces images surgissent. Et on n'a pas l'habitude alors de tendre la mâchoire, bien qu'ensuite ces systèmes de tension l'accompagnent.

Et il arrive, bien sûr, que ces décharges tendent à se produire involontairement lorsque le sujet dort, et si ces décharges se produisent lorsque le sujet dort, c'est parce que cette image accomplit sa fonction de mener les tensions vers l'extérieur. Mais quand chez le sujet il y a une forte opposition interne envers l'accomplissement de cette décharge, alors surgit une autre image, cette image est poursuivie, et cette image évite la persécution ; ou bien, au moment où la décharge pourrait se produire, surgissent des défenseurs déterminés qui empêchent cette décharge de se concrétiser.

Ce caractère érudif, ce caractère d'échappement continu que possède cette image, évidemment impressionne fortement la conscience du rêveur, et le contenu devient fortement suggestif et pressionne en plus postérieurement dans les niveaux de demi-sommeil et dans le niveau de veille. Dans des conditions déterminées d'altération de la conscience en général, cette image qui pressionne à partir des obscurités viscérales, se manifeste à la conscience en veille comme une rêverie fugace, comme une rêverie passagère. Parfois elle se manifeste en se configurant en une perception différente, c'est-à-dire en articulant une illusion, mais avec une certaine base perceptuelle. Et déjà, dans certains cas, elle prend des caractéristiques propres et on peut la voir, bien que fugacement, à l'extérieur, comme si elle provenait d'une perception extérieure. Cela arrive dans certains cas d'altération.

Et pourquoi n'est-ce pas cette Lilith primaire qui apparaît dans le cas de la femme

? Elle peut apparaître accompagnant une autre comparse, mais pourquoi, dans le cas de la femme, cette femme n'apparaît-elle pas, mais plutôt son pendant, c'est-à-dire Abraxas comme on pouvait l'appeler anciennement ? Ce sera en rapport avec son corps, ce ne sera pas en rapport avec l'inconscient collectif, ou avec le fait qu'il existe une âme masculine et une âme féminine, ça ce serait très étrange. Car, ou cette âme a des caractéristiques physiques, et alors dans ce cas ce n'est pas une âme, ou cette âme n'a pas de caractéristiques physiques, est spirituelle, et alors elle n'a pas de sexe. Ce sera question de se mettre d'accord et de savoir alors de quoi nous parlons. Si c'est de l'âme, de l'inconscient collectif -qui n'a rien à voir avec le corps- ou du corps qui alors est en rapport avec le sexe ; dans ce dernier cas, la conformation de cette image masculine pour la femme est évidente.

Mais bien sûr cet Abraxas n'apparaît pas comme un sujet précis mais plutôt, généralement, comme une ombre. Et il a des caractéristiques un peu diffuses et généralisées, et reflète dans une grande mesure ce qui arrive avec le sexe féminin dans son système d'impulsions internes. Parfois cette ombre peut arriver à se visualiser et à visualiser certaines de ses caractéristiques, et dans ce cas des décharges de tensions se produisent et aussi des modifications dans le processus interne, lorsque cette ombre acquiert des caractéristiques précises.

Mais là aussi se trouve cette antique ombre qui accompagne l'humanité depuis son origine. Bien sûr cette ombre accompagne le corps, mais parfois elle devient indépendante du corps, apparemment dans la représentation, et elle opère de façon curieuse. Alors il n'est pas anormal que parfois les femmes

expérimentent la présence de cette ombre autour d'elles et qu'elles reçoivent sa forte impression, dans des conditions déterminées d'altération de la conscience.

Ces êtres sont habituellement situés dans les proximités de paysages de feux ternes, ou parfois de feux très intenses, dans les profondeurs de volcans, dans des enceintes asphyxiantes, parfois dans des lieux extrêmement chauds et bien des fois ils sont associés au démoniaque en général, à ce qui s'insinue, au séducteur, et toujours en relation avec des pièges, avec des liens, avec des tromperies. Certainement ces images motivent également des choix déterminés d'images extérieures que font aussi bien l'homme que la femme, cela dans la mesure où elles coïncident avec ce registre interne de leur propre Lilith ou de leur propre Abraxas. Cela opère dans la conscience de veille, comme opèrent tous les contenus dans ce qu'on appelle choix de veille. Lorsque le sujet choisit une chose déterminée dans le monde extérieur, il sent plus de goût pour une chose que pour une autre, il choisit en fonction des registres et des accords internes de ces traductions, de ces traductions de tensions internes.

De sorte que les choix que le sujet fait dans le monde sont aussi dignes d'être considérés à la lumière de la psychologie profonde. Et si les tensions sont similaires pour un ensemble humain, les choix du monde extérieur étant habituellement communs, il y a accord dans le choix. Un grand ensemble humain peut être d'accord avec une valeur déterminée parce que cet ensemble humain vit des tensions similaires, et que ce sont les caractéristiques qui valent non seulement pour l'individu, mais pour tout être humain.

Il y a parfois des gardiens du feu, de ces feux, il y a parfois des démons. Dans tous les peuples nous rencontrons des démons. Certes certains décorent des démons d'une façon, d'autres d'une autre façon, mais ces antiques démons de même que ces anges antiques, existent dans presque tous les peuples ou dans tous les peuples. Il arrive que certains ne soient pas arrivés à les imprimer en images externes, alors nous n'avons pas de nouvelles d'eux et nous ne pouvons pas en parler beaucoup.

Mais ces gardiens du feu et ces démons sont là, certains avec des cornes, certains vêtus d'une façon, d'autres vêtus autrement, mais ils sont là présents dansant dans les feux, bien sûr que oui.

Le sujet même, se représente dans son espace, et il se représente aussi le guide, s'il est inclus dans ce type d'opérations. Donc dans le cas de l'opérative, le sujet se déplace et se voit lui-même dans cet espace et parfois le guide lui-même l'accompagne. Cela en opérative. Et s'il n'y a pas d'opérative, parfois le sujet dans ses rêves ou dans son demi-sommeil est accompagné par un certain type de guide. Ce sera son ancien professeur, son père, quelqu'un de savant qui peut le conduire, quelqu'un qui le protège, cela aussi se trouve à la base de la représentation et est de type universel.

Et nous prenons la place, dans ce mécanisme, qui est déjà préparée dans la représentation interne, nous prenons place et nous occupons le lieu de ce guide qui se trouve naturellement là et alors nous faisons apparaître le guide -nous qui sommes seulement les opérateurs qui sommes à l'extérieur- nous le faisons apparaître conduisant les processus, le psychisme même y étant préparé. Le psychisme même à des traductions d'impulsions où apparaissent des guides et nous sommes ceux qui occupent la place du guide, parce que cela est préparé de cette façon.

Vous avez sans doute lu des légendes de différents peuples et vous avez entendu ou vous êtes informés sur les guides qui apparaissent dans les rêves, qui apparaissent dans les religions, etc... Et bien c'est là que nous nous plaçons, nous, dans l'opérative. Et c'est de là que nous pouvons conduire les directions du processus transférentiel. Mais cet accord entre guide et sujet

est possible, peut devenir suave, sans problème, parce que précisément ce système de représentation est ainsi préparé.

Dans des régions plus hautes apparaissent ces gardiens, ceux que l'on a traditionnellement appelés les gardiens du seuil. Ces gardiens accomplissent la fonction d'intermédiaires et de conseillers.

Vous avez lu, ces derniers jours, deux cas différents, deux cas qui ne s'étaient pas influencés entre eux parce que c'étaient des opérations bien différentes, avec des personnes différentes qui n'étaient pas dans le même micro-climat.

Dans l'un des cas un Monsieur apparaissait dans les hauteurs, vêtu d'une certaine façon, empêchant le passage du sujet et lui faisant voir qu'il y avait en haut un ancien qui maniait, lui, la situation, c'était l'homme important du lieu. Et on ne pouvait arriver jusqu'à l'ancien et ce gardien du seuil donnait des explications au sujet. Il lui faisait entendre qu'il n'était pas encore en condition (ou quelque chose comme ça) pour arriver jusqu'à l'ancien. De plus, il lui donnait une monnaie, si vous vous souvenez bien d'un des exemples.

Notre sujet prenait la monnaie, savait que dans cette monnaie était son secret et en regardant à l'intérieur de la monnaie il voyait l'image de Lilith. Et ce gardien du seuil lui donnait dans ce sens beaucoup de compréhension et lui révélait son problème, précisément avec ce type de représentation, lui révélait la dimension qu'avait ce problème dans son système de représentation.

Le fait que soit apparue toute cette situation avec le gardien du seuil et que soit apparue cette espèce d'écran de télévision primitif dans la monnaie, nous fait penser à la source de mémoire ou à la source de tension servant la configuration de l'image de la monnaie. Et notre ami nous raconte qu'au moment où il effectuait le transfert, il avait un micro très près de son visage, étant donné que l'on enregistrerait ce transfert. Ce micro était poli, était plus ou moins brillant et c'est lui qui donna sans doute la matière première pour qu'apparaisse ensuite cette monnaie, à l'intérieur de laquelle ces représentations ont surgi ensuite.

Cela est bien et on peut suivre la piste de cet élément extérieur producteur d'au moins un type d'image, l'image de la monnaie. Mais dans l'autre cas nous nous trouvons avec une jeune fille qui, comme je vous l'ai dit, a travaillé hors de cette situation et n'était pas influencée par un micro-climat. Nous nous trouvons avec une jeune fille qui se déplace dans son processus et qui rencontre un cordonnier. Et ce cordonnier accomplit les fonctions de gardien du seuil. Et ce cordonnier lui conseille de ne pas arriver à certains lieux, il lui explique qu'elle n'est pas en condition de le faire, lui explique une quantité de choses et lui donne aussi une monnaie. Et en regardant cette monnaie elle trouve l'image du cordonnier, jeux bizarres que font les rêveries... Mais l'intéressant du cas c'est que, dans cette occasion, cette jeune fille n'avait pas devant elle un micro, de sorte qu'elle n'a pu configurer cette image par cette stimulation extérieure. Et nous ne croyons pas non plus que les gardiens qui sont en rapport parfois avec les monnaies, soient en rapport avec les micros.

Lorsque nous lisons beaucoup d'histoires anciennes où il s'agit d'entrer dans un lieu, on ne peut pas, à moins de donner des monnaies déterminées au gardien. Nous le dépistons dans la Mythologie collective. Et c'est en rapport avec une première forme de paiement ou quelque forme d'échange. Bien que dans ce cas, dans le premier cas, cette image puisse réellement s'être renforcée par la perception externe du micro en question, dans le cas présent cela a nettement contribué (et coïncidé) à renforcer cette image.

Mais nous ne trouvons pas seulement le gardien du seuil, nous trouvons aussi ce point sur ces monnaies qui circulent, et le fait qu'il empêche l'entrée, mais en même temps conseille, et en même temps il éclaire le sujet sur certains

aspects de son processus interne.

Ces êtres existent et existent depuis longtemps comme représentations des impulsions internes communes à tous les êtres humains.

Plus haut que cet empêchement qui est aussi un conseiller -celui qui empêche le passage-, plus haut que lui nous trouvons d'autres fonctions formalisées sous forme d'êtres, comme l'ancien ou les anciens gardiens chargés de la lumière. Ce ne sont pas maintenant les gardiens chargés du feu interne, souterrain, mais les veilleurs de la lumière.

Lorsque certains seuils sont dépassés et lorsque l'on passe vers certaines enceintes intérieures, on trouve cette lumière que veillent les anciens ou que veille cet ancien. Mais cette lumière est encore une lumière de moindre qualité. Cette lumière est celle qui parfois se prend, cette lumière se propage, cette lumière irradie, etc... Mais c'est une lumière dépendante de situations, dépendante d'objets. La lumière dont nous parlions au début de notre exposé est différente de cette lumière dépendante, elle est indépendante des objets de base.

La nature de cette lumière et la fonction qu'elle accomplit dans le psychisme sont d'intérêt et l'étude de cette lumière est également d'intérêt dans la mesure où elle doit correspondre à certains registres cénesthésiques internes du propre corps et d'une certaine zone du système nerveux, sûrement, qui en se mobilisant donne le registre interne et se formalise en lumière. Cette zone du système nerveux n'est pas claire mais il existe, avec certitude, un point donneur de lumière qui se traduit dans ces productions oniriques.

En tous cas ce sujet est de quelque intérêt en raison des modifications qu'il produit dans l'illumination de l'espace de représentation et aussi par la curieuse propriété de cette lumière d'être mobilisée vers un point ou un autre et aussi de faire faire irruption à de hauts niveaux de conscience lorsqu'on se trouve avec ce phénomène. Ces hauts niveaux de conscience ne peuvent pas s'expérimenter dans le sommeil ou le demi-sommeil, c'est contradictoire, et ne peut pas être.

Ce qui arrive effectivement c'est qu'en prenant contact avec cette lumière aux caractéristiques que nous avons mentionnées et non pas avec les autres caractéristiques, il est observable, il est souvent observable, et beaucoup d'entre vous ont observé le phénomène de montée de niveau de conscience, arrivant postérieurement à la veille. Ainsi on nous a parlé depuis très longtemps de ce phénomène : certains ont parlé de perle lumineuse, d'autres ont parlé de la cristallisation de la lumière, d'autres ont parlé de la lumière froide qui fait telle ou telle chose, d'autres ont essayé d'expliquer en plus le monde intérieur comme une descente de cette lumière et comment cette lumière a formé les mondes internes, etc... Tout ce descriptif un peu primitif qui de toute façon nous parle d'un registre, est pour nous d'un certain intérêt dans la mesure où se produit cette montée de niveau de conscience en arrivant ensuite à la veille.

Les premiers registres que nous avons de cette montée de niveau de conscience, sont des registres d'une organisation perceptuelle différente des objets que le sujet perçoit à présent.

Nous voulons dire que notre ami a fait ce travail avec cette lumière interne, cette lumière est apparue, il a fait ses déplacements, ses mouvements et maintenant il sort à la veille, on le sort de l'état de transfert et il sort à la veille. Et maintenant rapidement et pendant quelques minutes, il observe que l'espace se configure d'une autre façon, il observe que les objets sont plus brillants, il observe que les objets ont plus de relief et plus de différences et plus de précision entre eux. Il observe que différentes structurations perceptuelles peuvent se manier, comment en regardant d'une façon cela s'organise d'une façon et en regardant d'une autre façon cela

s'organise d'une autre façon.

C'est intéressant et cela se produit normalement après que cette fameuse lumière soit devenue présente. Et il se trouve que cette restructuration perceptuelle dure peu de minutes lorsqu'on sort à la veille, cet état ne se maintient pas.

Ceci pour nous n'est pas un symptôme d'un haut niveau de conscience. C'est pour nous un symptôme que c'est l'oeil précisément, plus que n'importe quel point du corps qui en fin de compte a été affecté par les opérations internes. Et c'est avec l'oeil que nous regardons le monde externe et c'est cet oeil qui a été modifié par ce travail interne. Son accommodation a subi des variations et cet oeil commence alors à structurer les choses d'une façon très particulière.

Une organisation perceptuelle différente ne nous donne pas une indication de la présence d'un autre niveau de conscience ; c'est clair. Dans les hallucinations il y a aussi une organisation perceptuelle différente et aussi dans certaines maladies mentales on voit la lumière à l'extérieur et on voit qu'un objet irradie cette lumière. Il y a des sujets qui se mettent à observer des ampoules électriques et ont le registre de se charger de cette lumière et de cette force en les observant. Cela arrive dans des affections déterminées qui sont parfois longues, parfois momentanées, face à des affections mentales déterminées. Ce n'est pas un registre d'un haut niveau de conscience. Cela nous indique qu'il y a une organisation perceptuelle différente de la vision et cela arrive aussi à la sortie et avec les effets postérieurs à l'ingestion de toxiques déterminés.

Et ceci même a fait croire à certains psychologues primitifs que par l'ingestion de toxiques déterminés, les portes de la perception se sont levées et que l'entrée d'un monde plus réel s'est ouverte et cela parce que, bien sûr, on perçoit les objets d'une autre façon, d'une façon plus brillante, d'une façon plus nette, d'une façon plus "véritable".

Et bien cela n'est pas pour nous révélateur d'un haut niveau de conscience. C'est pour nous révélateur d'une nouvelle forme de structuration perceptuelle et pas beaucoup plus, pour aussi suggestif que cela soit.

Et alors qu'est-ce qui est pour nous révélateur d'un haut niveau de conscience ? Étant donné les caractéristiques que nous avons données au sujet des niveaux de conscience, la présence d'un haut niveau de conscience sera en rapport avec un meilleur et plus grand fonctionnement des mécanismes de réversibilité, que les objets soient plus brillants ou non, qu'ils soient plus détachés ou non, il s'agit dans tous les cas d'une attitude de la conscience plus réversible. On enregistre avec plus d'effectivité le fonctionnement de son propre mental et le fonctionnement des objets et les références que ces objets ont avec le propre penser.

Il est effectivement observable qu'en sortant de certains moments, de certains phénomènes du transfert, en sortant de ces travaux avec la lumière interne, il est effectivement observable qu'il y a une structuration différente de réversibilité et qu'il s'établit des relations d'une autre nature. Le mental s'enregistre comme plus ample et comme plus compréhensif, et avec une plus grande capacité. Certes ceci est accompagné de cette curieuse organisation perceptuelle où les objets sont plus brillants et sont plus détachés et plus nets, mais ce n'est pas cela qui définit le haut niveau. Ce qui définit le haut niveau c'est la structuration de la réversibilité et l'aptitude pour la liaison et les relations plus complexes de la conscience. C'est cela qui définit le haut niveau de conscience et non ce fait voyant où les objets acquièrent des caractéristiques plus relevées.

De plus, ces objets qui acquièrent des caractéristiques plus relevées, de toute façon n'ont pas cette charge irrationnelle et cette charge climatique qu'ils possèdent en effet lorsque les objets, au moyen de la pression des altérations internes ou au moyen de la pression de toxiques, s'organisent ainsi, ces différentes pressions ayant pu désorganiser le psychisme

à ce moment-là. Il est bon de faire ressortir ce point parce qu'on peut comme d'habitude, mettre la charrue avant les boeufs et mettre comme primaire ce qui est absolument secondaire.

Alors ce qui est définit le haut niveau est le fonctionnement différent du mental plus que la restructuration perceptuelle qui coïncide aussi, mais que nous trouvons dans des phénomènes très différents, ceux de l'altération.

Il est curieux alors que, certainement par activation d'un certain point de ce système nerveux ou de plusieurs points, système nerveux dont vous avez une certaine connaissance, dans ce niveau de représentation, se produit un travail différent des niveaux de conscience, après un travail de transfert bien fait où l'on a rendu présent un phénomène de lumière qui a commencé à se mobiliser.

Et certainement de nombreux mystiques dans l'histoire rendent compte de cette même situation interne, ils rendent compte de ces hauts niveaux de conscience et accompagnent aussi leurs descriptions du phénomène de lumière, et parfois, du phénomène de restructuration perceptuelle. Ce point est d'intérêt pour nous.

Ce frôlement des hauts niveaux de conscience **est** un frôlement provisoire, il ne dure pas longtemps.

Il n'est cependant pas inimaginable que ce haut niveau de conscience puisse travailler normalement, il y a quelque chose qui empêche que ce fonctionnement soit constant.

Troisièmement.

Si vous vous souvenez, nous parlons des conséquences des études **et** travaux d'opérative où en premier lieu, nous avons considéré les conséquences pratiques immédiates de ces travaux. En second lieu, nous avons considéré les conséquences quant à la meilleure compréhension du propre processus, et, en troisième lieu, nous allons considérer les questions qui ont trait à la compréhension des processus d'individus et d'ensembles, c'est-à-dire à des phénomènes de psychologie individuelle et collective.

Les caractéristiques de l'espace de représentation propres au sommeil et au demi-sommeil, font parfois irruption en altérant la veille de façon évidente pour le sujet, ou parfois altèrent la veille sans registre évident pour le sujet.

Nous disons à présent que ce qui fait irruption dans la veille, ce sont les caractéristiques propres à l'espace de représentation qui correspond à d'autres niveaux. De sorte que l'on voit le monde ou que l'on expérimente le monde, déjà, non avec des objets curieux qui surgissent en pressonnant à partir des autres niveaux, non avec des objets, nous disons que l'on voit le monde ou que l'on perçoit le monde à l'intérieur de l'espace de représentation qui en réalité correspond au demi-sommeil.

Et c'est tout un problème d'espace dans la configuration de ce monde qui maintenant se voit en veille. C'est alors assez curieux la façon dont s'articule ce monde que l'on perçoit ou que l'on voit en veille. Les lieux et les êtres dont nous avons parlé auparavant font aussi irruption dans la veille, dans la configuration illusoire (ou d'une façon plus violente : délirium tremens), font pression sur la veille lorsqu'à partir de la veille on a le registre d'une situation. Et cela donne la sensation de plaisir ou de déplaisir, pousse à sa possession ou rejette ou oriente vers ces objets internes, dans la mesure où ils se mettent en relation avec ces êtres, avec ces entités, avec ces paysages internes, que nous appelons rêveries, et particulièrement avec le noyau de rêverie.

Lorsque les objets perçus extérieurement coïncident avec ces registres propres des niveaux de sommeil ou de demi-sommeil, il faut expérimenter cette sensation

interne de détente ou de tension, d'agrément ou de rejet en correspondance avec le système d'impulsions et leurs traductions qui opèrent à ce moment-là.

Et tout le situationnel, individuel ou collectif, obtient un registre de veille en accord avec les configurations des lieux ou des êtres internes.

Extérieurement on voit alors que les modes sociales se déplacent, ces systèmes allégoriques du vêtement. Les modes se déplacent d'époques en époques. On s'habille d'une autre façon. C'est clair, cela répond à des pressions du marché, à des exigences économiques et à beaucoup de propagande, mais s'il n'y a pas ce registre cela ne fonctionne pas. Et c'est pour cela qu'ils s'occupent de chercher le registre adéquat, pour que cela fonctionne. Et c'est pour cela qu'ils mettent leurs experts à la recherche du registre adéquat et qu'ils font la propagande de ce qui va de façon adéquate avec ce registre. Et sinon cette mode ou ce style échouent.

Nous voyons que ces modes se déplacent. Les thèmes époques et les styles se déplacent aussi. Maintenant il y a du désagrément envers les maisons à créneaux ou les maisons protégées ou les maisons fermées. Maintenant il y a du goût pour les espaces ouverts et pour les grandes verrières, etc... mais bien sûr il y a des exigences extérieures qui ne peuvent s'éviter. Dans les pays très froids avec peu de lumière, nous ne pouvons mettre des grandes verrières, c'est du bon sens. Mais l'adhésion à un site, l'adhésion à un goût épocal, l'adhésion à une mode épocale et autres, de même que leur déplacement, correspondent aux systèmes de registres de tensions des individus ou de peuples entiers.

De sorte que l'étude du déplacement de ces modes, de ces styles, de ces formes architecturales, de ces nouvelles images qui surgissent dans la littérature, dans l'art en général et autres, l'étude de tout cela nous fait comprendre ce qui arrive intérieurement, dans le déplacement des registres, dans le mental individuel et collectif. Vous comprendrez donc le sens qu'a l'étude apparemment externe qui est parfois suggérée pour la production monographique, etc... vous comprendrez l'intérêt que cela peut avoir pour la compréhension du déplacement de ces registres internes dans le psychisme individuel ou collectif.

Et si c'était simplement des déplacements de modes ou de thèmes époques ou de styles artistiques ou culturels, cela n'aurait pas de plus grand intérêt, mais il arrive que les styles de vie se déplacent également, ainsi que les registres de ce que peut être le bonheur pour une époque.

Alors cela a effectivement un bien plus grand intérêt et une plus grande importance parce que le registre de ce que les gens supposent pouvoir rendre heureux l'être humain se déplace aussi. Et cela effectivement mobilise avec intensité, et cela effectivement mobilise avec force. C'est assez différent des déplacements de modes ou des styles littéraires. Cela compromet déjà sérieusement le fonctionnement de l'individu et le fonctionnement des ensembles humains.

Si donc les motivations économiques, sociales et politiques mettent en marche des mécanismes de tensions, quelqu'un met bien en marche ces tensions, non ? Ces tensions libèrent le registre interne. Personne ne dit ici que les tensions extérieures n'ont rien à voir. En effet, c'est grâce à ces tensions extérieures que tout cela arrive précisément. Mais ce qui arrive c'est que les traductions de ces impulsions ne sont pas le reflet des conditions extérieures, en aucune manière. Elles sont quelque chose de très différent des simples reflets de ce qui se passe à l'extérieur.

Ce qui arrive à l'extérieur c'est l'apparition de différentes formes de tensions ou c'est que la machine obtient différents registres de détente face à certains phénomènes. Et ces impulsions se traduisent en produisant des systèmes d'idéation et d'image que le sujet enregistre, et font que le sujet va dans une

direction ou s'éloigne de cette direction, pas exactement par réflexe, mais par une chose beaucoup plus compliquée de traduction et de modification d'impulsion.

Ces tensions libèrent le registre interne qui correspond à ces modes spéciaux de configuration perceptuelle et de représentation, de l'espace de représentation inclus. Et de plus, les tensions activent des paysages internes déterminés ou des êtres qui parfois deviennent présents en veille ou pressionnent avec des transformismes de toute façon allégoriques.

Alors une époque entière recherche un paysage externe qui correspond à ce paysage interne de refuge. Une époque entière recherche l'isolement de la campagne, face aux tensions urbaines par exemple. Et ainsi de suite dans la recherche de leurs paysages.

Mais aussi, une époque entière recherche sa Lilith ou recherche son Abraxas, ou recherche son gardien du seuil ou cherche ses veilleurs ou cherche ceux qui dirigent et ont en leurs mains la lumière. Cela parce que les impulsions corporelles qui correspondent à ces tensions produisent des traductions internes en accord avec leur intensité, font irruption en veille d'une façon évidente ou occulte, mais fatalement déterminent les conduites, étant donné que c'est précisément la fonction de l'image : déterminer des conduites.

Et si c'était simplement un problème de traduction au monde et que cela en reste là, il ne se passerait rien, cela se maintiendrait dans la subjectivité. Mais comme la génération des images meut des conduites, alors cela peut-être d'intérêt parce que ces conduites peuvent être en accord avec les processus de l'intelligence et les processus de la vie, ou alors ces conduites, en raison de traductions incorrectes de stimulations externes, peuvent provoquer de véritables catastrophes dans le monde extérieur.

Lorsqu'une situation extérieure mobilise des registres internes, par tension par exemple, et que cette tension se traduit dans le niveau d'image correspondant à une zone corporelle donnée, le système d'images peut s'enregistrer en veille comme rêveries secondaires, ou ne pas s'enregistrer. Mais, de toute façon, c'est lui qui détermine la valorisation des événements extérieurs. Et on ne doit pas penser que l'on valorise des choses comme étant bonnes ou mauvaises en raison d'un système de valeurs ou d'une morale déterminée extérieurs, mais en raison des registres internes de détente ou de tension ou de contradiction que génèrent ces systèmes chez celui qui observe le monde.

Ce sont sans doute les rêveries qui vont déterminer des conduites et des valorisations, comme nous l'expliquons depuis de nombreuses années, parce que ces rêveries sont la traduction de la cénesthésie interne qui, à son tour, est confrontée avec l'apport sensoriel externe dans une situation donnée.

Cela ne doit pas étonner qu'un paysage ou un personnage interne domine le psychisme individuel ou collectif à un moment donné, en accord avec la force de l'impulsion qui le nourrit durant le temps que l'impulsion demeure fixée.

Il y a des individus et parfois des ensembles humains guidés par un paysage interne ou un personnage ou un être interne. Bien que l'on ne voie pas cet être, il pourra apparaître sur un drapeau et sera, par exemple, un animal avec certaines caractéristiques. Et derrière ce drapeau, il y aura des conduites, et ce sera un facteur de cohésion collective. Et cela durant longtemps parce que l'impulsion interne qui donne vie à ces phénomènes peut être prolongée. Parfois, le psychisme individuel ou collectif peut demeurer fixé à ces paysages et à ces êtres, même lorsque l'impulsion motivante extérieure a disparu. Mais de toute façon, elle est restée en mémoire en relation avec de nombreux registres évocables, et qui deviennent présents lorsque les tensions extérieures libèrent leurs mécanismes.

En général, ces images sont tranquilles, ces images ne se manifestent pas, tout est calme. Mais il suffit que les impulsions externes qui motivent ces registres internes, qui à leur tour produisent des images, soient suscitées pour que se génèrent les conduites qui font irruption dans le monde d'une façon parfois raisonnable, d'une façon parfois moins raisonnable.

Alors cette instance psychique, lorsque le phénomène est fixé, n'est pas dépassée, elle est un facteur de contradiction et de souffrance individuelle et collective.

Lorsque, par contre, une instance se résoud, le registre d'un nouveau paysage arrive habituellement, ou celui de nouveaux êtres qui sont les indicateurs de la continuation du processus, comme cela arrive, en petit, en laboratoire dans les processus de transfert que nous connaissons. Nous parlons de réacommodation de charges et de modification de la valorisation que l'on fait de ces paysages et de ces personnages internes, et de la modification de ces climats qui se redistribuent sur d'autres objets. Alors nous voyons que la perspective augmente, le point de vue, la compréhension interne, l'intégration de ces contenus augmentent.

Une nouvelle étape est née, et, juste maintenant, on peut visualiser l'étape antérieure sans la charge climatique qui, avant, empêchait cette vision mais mobilisait les conduites. Et l'on sort alors comme d'un rêve des choses que l'on a crues dans la vie antérieure. Et parfois des peuples entiers sortent d'un rêve, et parfois des individus sortent d'un rêve.

Et alors ils considèrent l'étape antérieure toute entière comme inadéquate, parce qu'ils ont été mus de cette façon par leurs registres oniriques ou semi-oniriques.

Tout cela doit se comprendre pour savoir définitivement que les valorisations et les motivations de conduite ne peuvent résoudre le problème de la souffrance. La souffrance ne peut s'éliminer parce que l'on a une valorisation différente des événements. Le problème de la souffrance ne peut se résoudre qu'en modifiant l'attitude mentale. Cette attitude mentale doit être totalement différente de l'attitude habituelle lancée vers les valorisations du monde. Cette attitude mentale est en rapport avec le registre des activités possessives et non possessives face au monde et face aux choses. Et cela n'a rien à voir avec la dotation d'une valeur ou d'une autre valeur au monde objétal. Cela est en rapport avec l'attitude de possession ou de non-possession et n'a rien à voir avec les valorisations dont nous comprenons la racine, et nous la comprenons comme illusoire.

Dans cette attitude mentale, totalement différente, il n'y a rien à imposer, dans cette attitude il n'y a rien à défendre, parce qu'il n'y a pas de peur et parce qu'il n'y a pas de souffrance.

Cette attitude ne surgit pas miraculeusement, mais se développe et croît uniquement et grâce au travail intérieur.

18ème jour

ÉVALUATION DES TRAVAUX TRANSFERENTIELS - AUTO-TRANSFERTS

Nous espérons des résultats déterminés des travaux opératifs. Et naturellement il peut y avoir des résultats totalement illusoires, au registre plus ou moins clair, c'est-à-dire parfois un registre obscur et parfois un registre plus clair.

Et comment peut-on effectivement mesurer les résultats ? La meilleure façon de mesurer les résultats d'un bon processus de transfert, lorsqu'on a attaqué un problème de fond et lorsqu'on l'a dépassé par ce procédé, les meilleurs registres que nous ayons pour savoir alors si cela s'est produit et est arrivé à bon terme, sont des registres de type conductuel. Car, d'une autre façon, on peut expérimenter beaucoup de choses sans que pour cela le processus interne de chacun ait expérimenté des transformations considérables.

De sorte que nous avons un bon guide, non tant pour regarder les conduites des autres mais pour ce qui a trait à nous-mêmes, nous avons la meilleure référence qu'on puisse avoir de l'accomplissement effectif d'un bon processus transférentiel, c'est que l'on expérimente un changement de conduite sensible surtout en relation avec les problèmes que l'on a prétendu modifier.

Il n'y a probablement pas de changements considérables de conduite par rapport aux autres choses mais ce changement existe par rapport au problème que l'on a prétendu modifier.

Si c'était un problème de fond et que toute une structuration de la conduite générale du sujet en dépendait, alors évidemment, la conduite générale devrait observer un grand changement.

Nous savons que ces processus ne sont pas des choses de vingt quatre heures. Bien des fois, on entreprend un de ces travaux et il se produit un grand déplacement, il se produit un véritable transfert. Lorsque cela arrive ainsi et lorsque c'est si subit, ce n'est pas tant parce que la méthode transférentielle est extrêmement effective, non pas tant grâce à ses vertus, mais plutôt parce que cette personne peut se trouver dans un moment de processus intéressant, dans un moment d'excellente préparation pour ce genre de travail et, alors, ce transfert vient justement coïncider avec ce moment de processus et accélérer les choses.

C'est-à-dire que le transfert en soi n'a pas de grandes vertus. Lorsque se produit un changement subit, par un transfert, par un procédé si court, c'est en général parce qu'il y a chez le sujet en question une grande accumulation, un processus auquel il manque un petit coup de pouce pour que se produise le changement. Dans ce sens de toute façon, le transfert a accompli son objectif, dans ce sens aussi il a ses vertus.

Mais en parlant de choses plus normales et non de ces changements subits, qui se produisent parce que le transfert a aidé le processus d'une façon violente, le processus transférentiel n'est pas très court. Il requiert plusieurs travaux, il demande de comprendre progressivement ces phénomènes, il demande d'intégrer progressivement ces contenus. Dans ce sens le meilleur registre que nous ayons du changement qui s'opère, comme nous le disions au début, est la modification de conduite que nous pouvons observer en nous-mêmes, surtout en ce qui concerne les problèmes que nous attaquons.

Et s'il s'agit du problème de fond, la conduite aussi devra se modifier dans sa

base.

Ceci parfois peut provoquer des petits désemboîtements de relation avec le monde. C'est clair, si le système de rôles se modifie, une certaine conduite codifiée pendant longtemps se modifiera également, il est évident qu'un certain désemboîtement de rôles, un certain désemboîtement dans le système de relation va se produire.

Mais comme on suppose que les choses se sont améliorées, de toute façon, l'adéquation aux nouveaux rôles et aux nouvelles situations ne sera pas quelque chose de si grave. Mais c'est inévitable par la logique même de ce processus.

De sorte que nous ne voyons pas dans le transfert un système extraordinaire qui puisse résoudre tous les problèmes, pas le moins du monde, mais effectivement nous voyons une méthode qui peut contribuer à désarticuler des phénomènes internes qui étaient déjà en train d'être travaillés par le propre processus du sujet.

Il est aussi très rare que, dans les transferts, ce soit la session qui produise ces modifications. Cela se produit plutôt dans les moments post-transférentiels. Il s'agit bien de registre interne et non tant de conduite externe. Ces processus post-transférentiels ont été étudiés en leur moment et le sujet a un registre suffisant pour savoir si ces choses se produisent ou non car elles affectent considérablement les systèmes d'idéation et les systèmes d'image du demi-sommeil, du sommeil et même de la veille. Donc, ces registres subjectifs, registres internes, existent. Et les registres plus intéressants montrant qu'il y a réellement eu transfert se trouvent dans les registres de conduite plutôt que dans les processus subjectifs.

Faisons quelques dernières considérations sur ce sujet afin d'avoir fait le tour de notre thème.

Le registre de la lumière est pour nous un phénomène d'intérêt comme cas d'énergie libre par réalisation d'un processus interne qui a provoqué des déblocages ou des réacommodations internes de charges. Dans ce cas, les transferts qui s'effectuent ne cherchent déjà plus autant à arranger les problèmes mais accomplissent plutôt une fonction d'exploration de certaines activités du psychisme. Ces transferts ont déjà un intérêt d'un autre type. Ils ont le même intérêt que pourraient avoir les disciplines, dont nous avons parlé en leur moment, et d'autres types de travaux dans lesquels on ne se préoccupe pas de provoquer des déblocages ou de libérer des problèmes et autres. Dans ce cas, ces modifications intéressantes se sont déjà produites et alors nous essayons de lancer des processus à un niveau d'activité qui peut être d'une certaine importance.

Ce phénomène de la lumière dont nous avons parlé hier est accompagné parfois d'amplification de conscience et parfois, en sortant à la veille, accompagné de phénomènes d'organisation perceptuelle non habituels.

De toute façon, ces phénomènes ne sont pas des indicateurs d'une importance extraordinaire, les indicateurs propres à l'étape post-transférentielle ou de réélaboration et intégration de contenus sont plus importants.

Cette réélaboration post-transférentielle et cette re-situation de la conscience dans une nouvelle perspective et dans un nouveau niveau de compréhension sur les propres processus ont pour nous plus d'intérêt, même lorsque nous parlons de ces transferts qui tendent à la production de ce phénomène lumineux et à toutes ces curiosités, même lorsque nous parlons de ces transferts qui tendent à des phénomènes d'amplification provisoire de la conscience, même lorsque nous parlons de cela.

Ceci est pour nous bien plus évolutif, beaucoup plus intéressant que ne pourrait l'être un phénomène provisoire d'éclatement d'un nouveau niveau de conscience ou chose de ce genre.

La réélaboration de ces contenus et l'intégration de ces contenus sont donc pour nous beaucoup plus intéressantes et nous permettent sûrement des ascensions plus douces et naturellement plus intéressantes pour le processus général du mental.

Des techniques terminant aussi dans le registre de la lumière existent avec les conséquences annotées par rapport au processus de transfert. Ces techniques s'appellent **disciplines** et ne requièrent aucun guide étant donné que l'on suit un processus ordonné appris au préalable. Voici la condition de ce type de travail.

On apprend presque mécaniquement les pas, on les mémorise comme si on étudiait quelque chose, de sorte que, par cette empreinte que l'on fait des pas à suivre, on puisse remplacer quelqu'un qui guide.

Ce processus compte un nombre de pas par lesquels on avance à mesure que s'obtiennent les indicateurs, c'est-à-dire des registres qu'un pas a été effectivement accompli. On le grave convenablement, on sait théoriquement quels sont les registres qui correspondent à chaque pas et on commence à travailler tout cela en essayant d'obtenir pas à pas le registre qui correspondrait selon la discipline dont il s'agit.

Pour travailler sans guide alors, dans ces processus auto-transférentiels appelés disciplines, il est nécessaire de comprendre tout le processus qu'elles proposent, enregistrer fortement les séquences du premier au dernier pas et commencer alors à les travailler de façon à avancer uniquement en reconnaissant les indicateurs de chaque étape.

Ces auto-transferts sont extrêmement compliqués et labyrinthiques demandant en plus pour leur exercice des conditions de vie spéciales.

Dans certains peuples, des systèmes de prières avec des séquences d'images précises accomplissent en leur moment cet objectif également de type transférentiel. Cela s'est travaillé particulièrement dans des unités monastiques ou dans des shangas, étant donné que la forme de vie proposée par ces centres de travail interne était la plus adéquate pour ces processus auto-transférentiels.

De sorte que là, on travaillait dans des espèces d'auto-transferts avec ces conditions de vie spéciales adaptées en plus à un système de vie de ces époques, peut-être avec un peu de connaissance de fond ce qui se passait dans ces auto-transferts. Mais sans doute, avec ce système répété de prières et avec ces séquences plus ou moins ordonnées d'images, certainement quelques chercheurs de ces processus, chercheurs quelque peu mystiques, purent aussi faire des registres d'intérêt dans ce qui a trait aux transformations internes de quelque importance comme les phénomènes de lumière, d'amplification de niveaux de conscience, etc...

Ceci simplement pour illustrer les travaux dans lesquels nous sommes et pour reconnaître aussi, qu'à leur façon et de différentes manières, en d'autres époques et dans différents peuples, on a travaillé sur ce sujet. De même que l'on continue à travailler en catharsis lorsque deux amis se réunissent et commencent à se raconter des histoires bien qu'ils le fassent un peu spontanément, sans beaucoup de connaissance de ce qui se passe, de toute façon cela se fait. On a aussi travaillé en auto-transfert et on a obtenu des registres d'intérêt et on a travaillé dans ces sortes de disciplines, longues, compliquées, difficiles, labyrinthiques mais adéquates à un système de vie qui n'est pas le système de vie actuel évidemment.

Autour des disciplines, il y a suffisamment d'information et aussi par rapport

à une autre forme auto-transférentielle, brève mais répétée périodiquement, que nous connaissons comme travail avec la force. Cette forme auto-transférentielle brève et répétée est une dernière forme intéressante en raison de son adéquation au style de vie actuel et là le processus post-transférentiel est suave et périodique, ce qui est aussi intéressant.

Sa technique, d'autre part, est d'une grande simplicité. La travailler avec connaissance de ce dont il s'agit est différent de la travailler sans connaissance de ce que l'on est en train de faire. C'est une technique intéressante.

Le plus grande difficulté dans les processus auto-transférentiels réside dans la difficulté de vaincre les résistances par exemple en raison de l'absence de guide. En effet, lorsqu'apparaît une résistance dans le processus auto-transférentiel, le sujet évite cette résistance qui semble l'empêcher de faire son processus, alors qu'en réalité, il s'agit de tout le contraire. De sorte que c'est une des plus grandes difficultés qui existe dans ces auto-transferts.

Nous nous sommes toujours basés sur cet indicateur de résistance en essayant de le vaincre et, justement, dans les processus auto-transférentiels, on essaie de les éviter lorsqu'elles surgissent, nous nous trouvons là avec une des premières difficultés. Ces résistances sont difficiles à vaincre et plus encore si la connaissance technique, si la connaissance de ce que l'on est en train de faire, n'est pas adéquate.

Pour cela, on peut être dans ce travail pendant longtemps mais en confondant, par exemple, les indicateurs dans un processus en fin de compte illusoire. Cette dernière chose est surtout valable pour ce que nous appelons disciplines plus que pour ces travaux auto-transférentiels avec la force, et tout, et tout.

Pour clore le thème, nous recommandons la connaissance théorique de ces questions auto-transférentielles. Bien sûr pourquoi pas, c'est un thème d'intérêt, c'est intéressant à connaître, voir ce que ces travaux proposent, comprendre quelles sont leurs possibilités. Nous en recommandons la connaissance théorique mais non la pratique soutenue en raison de toutes les difficultés que cela implique.

Il nous paraît, par contre, que le travail avec la force est de grande utilité et de pratique facile, surtout si on l'entreprend périodiquement et de façon soutenue. Et quand nous parlons de périodicité, nous parlons de ces travaux brefs, hebdomadaires, etc...

De sorte qu'autour du problème de transfert et en général d'opérative, nous croyons que ce qui a été dit est suffisant et que nous pouvons commencer avec d'autres questions.

LA MORT

Passons à des problèmes de registres.

Si quelqu'un demande à un enfant ce qui se passe avec la mort, l'enfant probablement répondra des choses comme celles-ci : "On s'endort". Si on demande à l'enfant s'il aime dormir quand il est fatigué, l'enfant dira : "Oui". Si on lui demande alors s'il aimerait mourir quand il est fatigué, l'enfant dira : "Non".

De sorte qu'il expliquera que le fait de mourir c'est comme s'endormir, en répétant des choses qu'on lui a dites, mais il n'est pas très convaincu bien sûr qu'il s'agisse de la même chose puisqu'autrement, il dirait : "Oui, lorsque

l'on est fatigué, il est intéressant de mourir". Les enfants, normalement, ne disent pas cela.

Nous trouvons un autre enfant et nous lui demandons ce qui se passe avec la mort. Il nous dit : "On va au ciel" et "Qui y-a-t-il au ciel ?". "Dans le ciel tout est bien, on peut jouer et faire ce que l'on veut". Nous lui demandons alors si cela l'intéresse de mourir et il nous dit : "Non". Alors nous lui demandons "Pourquoi non ?". Et il nous dit un peu embarrassé que lorsque quelqu'un meurt, les autres pleurent.

Nous rencontrons un autre enfant et nous lui demandons ce qui se passe quand on meurt et il nous dit : "On nous enterre". Alors on lui demande si ça l'intéresse et il nous répond : "Absolument pas".

Nous rencontrons un autre enfant et nous lui demandons ce qui se passe quand on meurt et cet enfant nous répond comme le premier : "On s'endort". Nous lui demandons s'il est intéressant de rester endormi et il nous dit : "Non". Nous lui demandons pourquoi et il nous dit : "C'est parce qu'on peut pas retourner jouer".

Nous rencontrons maintenant un grand. Nous demandons à ce grand ce qui se passe quand on meurt et il nous dit : "Cela n'a pas de sens". Nous lui demandons pour quelle raison cela n'a pas de sens et il nous répond alors : "Pour quelle raison fait-on tout ce qu'on fait si à la fin on meurt ?". Nous lui demandons donc si le sens des choses que l'on fait est une question qu'il se pose quand il pense qu'il va mourir. Il nous dit : "Oui, parce que c'est la non-existence qui met en évidence le non-sens de ce qui arrive dans l'existence".

Nous lui demandons alors s'il se pose le même problème à la pensée qu'avant d'être né il n'existait pas. Il dit que non il n'y a pas pensé. Nous lui disons qu'avant la naissance il n'existait pas, qu'il y pense et qu'il regarde si cela lui pose un problème de sens dans la vie.

Il pense un peu qu'auparavant il n'était pas né, qu'il n'existait pas et il nous raconte que cela ne lui pose pas de grands problèmes. Le problème, en réalité, apparaît quand il cessera d'exister.

Alors nous réfléchissons avec lui et nous lui disons : "Bon, alors, ce n'est pas un problème de non-existence qui nous crée tant d'histoire, car alors on devrait avoir le même type de registre lorsqu'on pense qu'on n'existait pas auparavant et lorsqu'on pense que l'on ne va pas exister après". Et il nous dit qu'effectivement il ne s'agit pas en réalité de la non-existence. "Et alors c'est un problème de quoi ?" lui demandons-nous. "C'est un problème d'absurdité, les choses n'ont pas de sens". "Bien, où enregistre-t-on l'absence de sens ?" lui demandons-nous. Il ne sait pas très bien ce que nous lui disons, il nous dit que c'est une chose confuse. Mais en tous cas, s'il y pense beaucoup, il expérimente non seulement des commotions émotives mais même des commotions physiques.

Nous prenons un autre grand -les grands sont très métaphysiques- nous lui demandons ce qui se passe quand on meurt et il nous dit : "Tout est fini". "Pour qui tout est fini ?" lui demandons-nous. "Pour moi, qui me meurs". "Aha ! Et quand on vit que se passe-t-il ?". Quand on vit, il y a les choses, les autres personnes". "Qu'arrive-t-il aux personnes et aux choses que l'on ne voit pas ?". "Eh, pour nous elles n'existent pas". "Que se passe-t-il alors quand on va dormir?" Lui demandons-nous. Et il dit que les choses qu'on ne voit pas cessent d'exister.

"Mais comment" lui disons-nous "alors que vous dormez peut-être aux côtés de votre conjoint, qui est pour vous le lien affectif le plus important. Vous vous endormez alors et votre conjoint cesse d'exister, vous partez dans un autre monde, qu'est-ce que cela ?". "Eh oui" nous dit-il "en réalité c'est cela qui arrive, je commence à voir d'autres choses". "Mais en réalité, cette histoire d'aller dormir ne vous préoccupe pas beaucoup". "Eh non ! Parce

qu'après je me réveillerais".

De sorte que le problème se trouve un peu mélangé entre le fait d'aller dormir, se réveiller et de se reconnecter.

Nous lui demandons ce qu'il expérimente quand il pense à la mort et il nous dit qu'il expérimente de l'asphyxie. Nous lui disons qu'il doit avoir alors quelques problèmes pulmonaires. Il nous dit que non il a toujours été très bien des poumons mais qu'il expérimente de l'asphyxie.

Et ainsi, allant d'enfant en enfant et de grand en grand, nous rencontrons une grande diversité de réponses. Ces réponses sont confuses. Ces réponses sont générales et diffuses. Ces réponses ne sont aucunement précises. De sorte que sur les idées sur la mort, nous ne rencontrons pas les caractéristiques propres à une façon de penser correcte. Nous trouvons les caractéristiques du penser remplies de climats. Donc, ces idées deviennent suspectes. Elles sont suspectes car elles ne sont pas configurées de la même façon que les idées qui sont bien exprimées.

Qu'arrive-t-il alors, qu'est-ce qui préoccupe tant dans ce problème de la mort ? Que pense-t-on, que mourir c'est se déconnecter ? S'il s'agissait simplement d'un arrêt des fonctions, il n'y aurait pas beaucoup d'histoires. Mais la mort est toujours décrite positivement, dans le sens de son existence. Personne ne dit que la mort n'existe pas, au contraire, tout le monde dit que la mort existe. Et il faut voir comment s'approche la mort, il faut voir comment on s'approche de la mort. Il faut voir comment cette figure un peu sombre, qui dans différents peuples, a eu diverses représentations, possède un certain type d'existence qui nous compromet, représentation comme celle où l'on s'endort dans les bras de la mort, ou comme celle de la mort coupant le fil de la vie.

De sorte que tout cela est plein d'allégorisation, tout cela -dirait un physiologue- est trop limbique. Cette affaire de la mort ne se trouve pas exactement au même plan que les idées. Quand on parle de la mort, on a l'impression que les idées n'ont rien à y voir.

Évidemment, on devra faire une certaine structuration, monter quelque superstructure pour en donner une raison mais le problème semble être ailleurs. De quelle façon certains décrivent-ils la mort de quelqu'un ? Quelques-uns disent, surtout quand c'est publié dans un journal : "il a exhalé son dernier soupir", par exemple, comme si quelque chose sortait de sa bouche. D'autres disent : "il resta ex-anime", c'est-à-dire sans âme ou avec l'âme dehors.

Certains s'inquiètent pour ce qui arrive avec le soupir qui s'en va et d'autres, un peu plus matérialistes, se préoccupent pour ce qui reste. Alors ils disent que "ses restes" seront enterrés dans telle ou telle circonstance. Et ils parlent de corps comme si c'étaient des restes, c'est-à-dire ce qui reste après en avoir extrait la partie intéressante. Et nous nous trouvons avec des situations fortes étranges. Nous allons par exemple à un enterrement, il y a quelqu'un qui est affectivement lié aux restes, surtout quand il y a un nombre de gens, de parents. Quelqu'un commence à lire quelque chose. Cela dépend des peuples, il y a des peuples qui affectionnent davantage cela que d'autres et parmi ceux-là, arrivent plus ou moins ces situations là. Le chargé de la lecture arrive, sort un papier -c'est intéressant, nous devons nous baser sur cela, malheureusement, sinon nous ne comprendrons pas les registres- et il commence à parler et on ne sait pas à qui il parle. Peut-être parle-t-il à ceux qui sont autour, c'est très bien, il profite alors de la circonstance pour donner un cours sur la vie.

S'il parlait aux gens présents, cela pourrait être assez pédagogique, mais dans de pareils discours, on parle d'habitude aux restes et on leur dit : "toi, qui dans la vie e été telle ou telle chose". Alors on se demande : à qui parle-t-il, aux restes ou à ce qui est parti ?

Et c'est la situation contradictoire qu'expérimente celui qui parle puisque

parfois il dit : "nous savons que tu es dans la gloire", ou bien "ton immortalité...". Et parfois il dit : "Tu es parti pour toujours loin de nous", et nous ne savons pas très bien où situer l'interlocuteur.

Remarquez que le fait même de traiter le thème crée contradiction. Où a-t-on vu que les gens plaisaient sur la mort ? Le normal est que la mort génère angoisse. Et pourquoi génère-t-elle angoisse, tristesse ? Pourquoi la mort produit-elle la tristesse et pourquoi ne devons-nous pas rire de la mort ? Et pourquoi expérimentons-nous une contradiction interne quand nous rions de la mort ? Bon, en général, parce que la mort est associée à quelque parent, ou associée à des gens à qui nous sommes liés affectivement. Alors, rire de la mort, c'est un peu rire de ce qui leur est arrivé et ce n'est pas bien. Mais il arrive que nous parlions pas de parents. Nous parlons de la mort et de ce qui s'y passe, de sorte que nous ne devrions pas avoir de problème avec ceci qui en réalité est assez pittoresque.

Revenons à notre thème du début. Voici le chargé de la lecture qui parle un peu au public, très bien, c'est pédagogique, c'est instructif. Il parle aussi un peu à "cela" qui se trouve quelque part, on ne sait pas très bien où se trouve cet endroit, mais il est quelque part. Et en fin de compte il parle aux restes. Et ainsi, avec cette question d'endroit indéfini, de parents définis et de restes précis, il fait ses élaborations.

Il y a les autres, ce sont des matérialistes bien entendu. Ils ne vont pas parler alors à celui qui n'entend pas parce que personne ne nous entend, parce qu'il n'y a pas d'âme. Mais alors il s'adresse aux restes -celui-là qui ne croit pas dans l'âme-, et explique que sa mémoire continuera à nous éclairer et qu'on continuera par les chemins que lui, de façon exemplaire, a ouverts dans sa vie. Et alors nous ne comprenons déjà plus rien.

Nous, placés normalement dans de semblables situations, avons une expérience comme celle d'un rêve et nous sortons de ces situations comme si nous sortions d'un rêve. Les registres expérimentés dans telles situations sont des registres bizarres, tout à fait bizarres.

La mort est une chose grave, d'après ce qu'il paraît. En fait il est dit que la vie de quelqu'un se configure dans les derniers moments. Il est dit que la vie d'une personne ne peut être jugée qu'au moment de sa mort, pas avant. Il semble qu'il a été de passage, il paraît que l'intérêt est mis dans la clôture de l'opération. Il arrive des choses très étranges avec ces questions de la mort, mais en tous cas, il n'arrive pas des choses très vigiliques.

Et quand surgissent les idéologies en général qui parlent de la mort, et que commencent les superstructures autour de la mort, nous avons toujours l'impression, le registre interne que, bien qu'il s'agisse d'idéologies, elles sont fortement prises par des climats qui ne correspondent pas à une idéologie précise.

Et alors, que se passe-t-il entre nous et la mort ? En réalité pas grand chose, mais nous devrions faire attention à quelques registres.

Notre ami, dans cette explication préalable qu'il nous a donnée, nous a justement parlé de la question de la mort, ce sont des coïncidences. Il nous a dit qu'il avait de forts registres de lui-même se voyant mort, de forts registres au sujet d'une autre personne qu'il voyait morte. Forts registres. Comment, de forts registres physiques ? Quand on a peur de mourir, on a des registres, quels registres a-t-on, métaphysiques ? Non, on n'a pas de registres métaphysiques, on a des registres très physiques. Quelque chose se passe avec la mort qui nous produit des registres physiques.

Vous avez peut-être eu l'opportunité de voir une personne qui entre dans une morgue, par exemple. Elle ne se meut pas à faire des considérations idéologiques mais elle s'évanouit plutôt. D'autres ne s'évanouissent pas mais

racontent qu'ils souffrent de vertiges comme s'ils perdaient un peu la sensation du sol, la sensation d'être appuyés. De sorte que c'est assez physique.

Avez-vous vu certains animaux et leur comportement avec leurs semblables ? N'avez-vous pas vu, par exemple, un chat, vivant, aux côtés des restes d'un chat, pleurant tout la nuit et lançant ses vibrations comme s'il veillait ? Dirions-nous en Amérique Latine. Avez-vous vu la préoccupation de certains animaux pour les restes d'un autre ? Avez-vous vu comment ils s'épouvantent parfois dans la campagne ? Comment les chevaux s'effraient lorsqu'ils rencontrent un autre animal mort ?

Il semblerait que cette vision du problème mobilise de forts registres instinctifs et cette mobilisation n'est pas une attitude très vigilante, dirions-nous. Il semble important d'étudier le problème de la mort du point de vue des registres, laissant les superstructures pour une autre occasion.

Quand on s'imagine mort, on peut le faire, par exemple, en voyant sa propre silhouette. Là on est mort, là se trouvent les restes, bon, là on est calme. Si on est là, tranquille, on n'a pas alors beaucoup à se préoccuper de ce qui se passe à l'extérieur. Cependant, il y a des personnes qui continuent à se préoccuper de ce qui se passe à l'extérieur. Elles sont vivantes, s'imaginent mortes et pensent, par exemple, que certaines formes d'enterrement ou d'incinération sont plus adéquates que d'autres. Elles sont préoccupées par exemple de leur incinération et elles disent que c'est plus hygiénique que d'être enterré.

Mais pourquoi se préoccuper de savoir si c'est hygiénique ou non si l'on n'est pas présent pour voir les opérations ? Elles disent alors, après avoir réfléchi un peu, que c'est pour la famille, pour qu'ils ne s'occupent pas de ces questions.

Certains, quand ils s'imaginent morts, sont très préoccupés par leur aspect. Ils essaient de voir que la chose reste plus ou moins bien décorée. Evidemment, pas pour eux non plus, mais pour l'image qu'ils vont donner. Des gens très préoccupés de leur propre moi et de leur propre extériorisation.

On pense parfois que quand on meurt, les autres vont rester très préoccupés. Évidemment le registre de la souffrance des autres nous produit un registre. Si on voit souffrir une personne, cette souffrance que l'on voit chez autrui nous produit aussi le registre de la souffrance. C'est raisonnable, c'est compréhensible.

Il est compréhensible aussi que lorsqu'on s'imagine mort, surgissent des images de douleur et de souffrance chez les autres personnes. Lorsque l'on se représente cette image alors, on expérimente la souffrance pour ce qui arrive aux autres, c'est aussi raisonnable.

Mais il n'est déjà plus raisonnable d'expérimenter de la souffrance pour le fait de se voir mort. Si on vous demande ce qui se passe quand on meurt, vous direz : "Bon, on ne sent rien". Et si on ne ressent rien, alors pourquoi se préoccuper ? Oui bien sûr, mais il reste tout de même une sensation étrange.

C'est qu'on n'y croit pas beaucoup que l'on ne sent rien. Voilà un des problèmes. Avez-vous essayé de vous imaginer, non plus mort, mais dans n'importe quelle situation, de vous imaginer vous-mêmes ne sentant rien ?

Il y a des difficultés dans la représentation. On s'imagine soi-même dans un endroit ou en train de faire quelque chose ou de sentir quelque chose, et on ne s'imagine pas ne sentant rien.

Ce fait psychologique du registre de soi-même oppose une sérieuse difficulté pour s'imaginer mort et s'imaginer ne sentant rien. De sorte qu'il y a là, une difficulté de configuration psychologique et cela donne des registres étranges qui ne sont pas bien compris. Alors on est mort et on ne sent rien, mais il se trouve que l'on ressent quelque chose et on est préoccupé de se voir mort, là, sans rien sentir. Le climat devient bizarre, il y a des difficultés dans le registre.

Nous n'assurons pas que les morts enregistrent ou n'enregistrent pas. Ce n'est pas le problème. Le problème se trouve dans ce que l'on croit enregistrer dans la mort. Voyons cela de plus près encore.

Certains s'expliquent ainsi : "On peut souffrir énormément d'un doigt, avoir de sérieux problèmes quand on peut perdre quelque chose, alors le fait de mourir doit être grave parce que tout cela peut être amplifié". Certains ont peur de la mort mais pour l'horreur de la douleur, raisonnable, très raisonnable. Comment cela peut-il plaire de souffrir de cette façon en mourant ? C'est raisonnable.

Mais il paraît que le point de résistance n'est pas placé dans le fait de souffrir beaucoup en mourant, il semble que l'accent soit mis davantage dans la mort elle-même ou dans l'après la mort -nous ne parlons pas de transcendance, nous parlons de cet "après" qu'on ne sait pas bien enregistrer-, et qu'est-ce que cet après ? Quelques enfants ont répondu, bien sûr : "On nous enterre". Ce n'est pas agréable. Croyez-vous que ce soit agréable qu'on vous enterre ?

Imaginez un peu : vous êtes dans une boîte. Plusieurs personnes creusent un trou, par exemple, ou alors il y a une place, là, dans le ciment. Et là, en plus de vous mettre dans un coffre, on vous met en terre ou dans le ciment et on vous jette de la terre par-dessus ou du ciment, comme pour vous empêcher de sortir. Evidemment cela répond à d'autres nécessités d'hygiène sociale, mais l'image est un peu celle-là. En plus de vous mettre dans une boîte, on vous jette de la terre par-dessus.

Imaginez-vous dans cette boîte et en plus avec de la terre par-dessus, vous ne voyez pas la terre, vous ne voyez pas la boîte, vous ne voyez absolument rien. Mais comment est la sensation que provoque cette représentation ? La sensation est un peu asphyxiante. La situation devient bizarre. Imaginez par exemple que vous êtes dans le coffre, les parents viennent, ils vous voient, mais au lieu d'être exposé comme on le fait d'habitude, vous êtes à plat ventre. La situation est quelque chose de ridicule. Imaginez-vous maintenant enterrés, c'est-à-dire sous terre, mais avec la tête en bas, c'est-à-dire les pieds en l'air, la sensation que vous expérimentez est différente.

De sorte que selon l'enregistrement que vous avez d'un type d'opérations sur vos restes, selon les différents emplacements que vous leur donnez dans l'espace de représentation, vous allez expérimenter des sensations différentes.

Le traitement de ses propres restes est une chose de soin, et l'image que l'on a en rapport avec le traitement de ses restes provoque, sans doute, des registres différents, des registres très différents. Regardez quand une personne reste enfermée dans un ascenseur -qui ne monte ni ne descend ; elle ne peut sortir, il n'y a personne pour l'entendre-, elle ressent une asphyxie extraordinaire, pas tant par ce qui pourrait arriver, sûrement deux minutes après l'affaire est arrangée, mais plutôt à cause de l'imagination, à cause des images qui commencent à arriver précipitamment, où les espaces semblent se réduire, l'air commence à manquer, le désespoir augmente. C'est un registre d'asphyxie, qu'ont certainement avec plus de force ceux qui ont des difficultés respiratoires, c'est ce registre fortement asphyxiant qui compromet

lorsqu'on imagine ses restes sous terre.

Il y a un problème avec la respiration, sans aucun doute. Et ce problème de la respiration est tel que c'est ainsi qu'on définit précisément le problème de la mort, comme nous le disions auparavant : il a exhalé son dernier soupir, il est resté sans respirer, il est resté ex-anime, il est resté sans âme. Nous avons des registres assez graves de rester sans respirer, en nous plongeant dans l'eau et en manquant d'air, en restant sous un oreiller et en manquant d'air, dans l'ascenseur et en manquant d'air. Nous avons ce registre d'une certaine façon, bien sûr nous l'avons. Et là, il semblerait que la chose se complique.

Mais il y a un autre type de registre, le registre de la continuation de ce processus. Maintenant il se trouve qu'on enterre ce Monsieur. Il passe un jour sans air, il passe plusieurs jours sans air, et de plus, là, un ensemble d'opérations commence à se produire, un ensemble d'opérations que l'on ne veut même pas imaginer, mais qu'on imagine, l'ensemble d'opérations propres à la vitalité diffuse. Là il y a quelque chose qui bouge, le sujet est mort mais quelque chose bouge, travaille, et ce corps est en train de se décomposer. A quelle personne raisonnable cela va-t-il plaire que son corps se décompose ? Ce ne peut être agréable, en aucune manière, et il ne peut pas non plus être agréable qu'on enterre cette personne et qu'on la fasse manquer d'air, le traitement qu'on donne à un tel corps ne peut aucunement être agréable.

Imaginez une chose exagérée, par exemple, considérez que dans la société dans laquelle nous vivons, on traite le corps de ceux qui meurent de la façon suivante : une personne meurt et alors immédiatement on lui ouvre la bouche, on lui met un entonnoir et on lui jette... Si vous commencez à imaginer ce genre de choses vous allez voir que vous aurez de grands problèmes par rapport à la mort. Si on commence à donner des coups à celui qui meurt ou que l'on commence à traiter de façon inconsidérée ce corps qui en vie était cette personne, si on commence à le traiter de cette façon, cela va encore moins vous plaire de mourir et, cependant, cela n'a rien à voir avec ces registres parce que vous ne sentez pas ces registres.

Mais c'est donc l'image qui travaille, et cet imaginer-vous-même en ressentant, cette illusion de l'imagination vous amène d'inépuisables douleurs et d'inépuisables souffrances. Mais ce n'est évidemment pas le fait de la mort en soi, mais des difficultés psychologiques qu'il y a dans la représentation, et par les registres que l'on croit avoir de ce qui arrive à ce corps.

Cela donne lieu à de nombreuses formes de traitement des restes. Il y a un inventaire extraordinaire au sujet du traitement que l'on donne aux corps.

Cela doit plaire encore moins de mourir aux gens de certaines cultures qui, lorsqu'ils arrivent à un certain âge, doivent pour mourir, s'éloigner de leurs tribus et rester immobiles à la disposition d'un ours, par exemple, pour que l'ours en finissent avec leur vie. Vous vous rendez compte que le fait d'imaginer cette situation pour ceux qui vivent dans cette culture, est bien plus grave que pour ceux qui, de toute façon, ont une certaine considération pour les restes.

Car, au registre de rester sans air est en plus associée une situation effectivement douloureuse et des plus tragiques. Ainsi le registre s'amplifie selon ce qui se passera dans ces moments-là.

Il y a des gens qui brûlent les corps, il y a des gens qui enterrent les corps. Chez certains tibétains, une fois que le sujet est mort, quelqu'un prend en charge le corps, le met sur un rocher et commence à séparer viscère après viscère, morceau par morceau, et à le distribuer aux oiseaux qui se retrouvent avec ces morceaux de restes.

Lorsque les ossements sont bien préparés, il les broie intégralement, les réduit en poudre et disperse alors cette poussière au vent. Si l'on imagine un traitement semblable pour son corps, on a des problèmes.

Certains, ayant enregistré ces problèmes, se préoccupent beaucoup de soigner leur corps, ils se préoccupent des parfums, des huiles, des embaumements, du maintien de leur propre corps.

D'autres, en accord avec les conditions que présente le lieu où ils vivent, placent les corps dans les hauteurs, dans un arbre, enveloppés, afin qu'ils se décomposent mais soient de toute façon protégés des animaux terrestres. D'autres peuples ont placé ces corps dans des maisons du silence, c'est-à-dire qu'ils plaçaient ces corps dans quelques constructions qui se trouvaient là, pour que ce processus de décomposition se réalise, mais aussi pour qu'ils ne soient pas touchés par les animaux. Le fait qu'il y ait eu à certaines époques des chatiments consistant non seulement à liquider le coupable, mais en plus à distribuer son corps aux chiens, est le comble des offenses ; c'est le pire des traitements que l'on puisse faire aux restes.

Et naturellement, selon les cultures et aussi selon leur milieu, on opta, non pour placer les gens sur des rochers car il n'y en avait pas beaucoup, ni pour les placer dans les arbres car il n'y en avait pas beaucoup. Ces gens firent comme ils pouvaient, et que pouvaient-ils faire ? Eh bien, ils pouvaient enterrer les gens et les mettre hors de portée des animaux, car il est de toutes façons infamant de laisser les corps aux animaux. De plus, on les enterrait comme protection car, d'une certaine façon, on voyait que le fait de laisser les corps exposés posait des problèmes aux vivants, d'un point de vue hygiène sociale. Et alors, ces cultures traitèrent ainsi les corps en les enterrant, il n'y avait pas d'autre manière. Et ceux qui étaient plus prodigues en végétation et autres préférèrent brûler les corps.

Mais voyez ce qui se passe quand vous imaginez un être cher mort. Cet être cher est là, vous assistez aux funérailles, ensuite ils retirent le corps, vous restez là, mais l'être cher n'est pas présent. Où imaginez-vous l'être cher ? Parfois vous l'imaginez comme s'il était présent, une image fugace. Maintenant que vous souffrez en raison de la mort de ce familier, où l'imaginez-vous ? Vous l'imaginez dans le lieu physique où il est placé.

Si le cimetière se trouvait derrière, vous l'imaginerez derrière dans l'espace de représentation, s'il était devant, vous l'imaginerez devant. Où se situe le corps de ce familier ? Il se situe dans l'espace de représentation que vous avez par rapport au lieu où le corps repose, oui ? Vous placez ce corps dans l'espace, comment le situez-vous ? Peut-être le situez-vous dans une tombe, et peut-être de nuit. Normalement vous le placez de façon à ce qu'il soit seul, et si vous le placez de jour, il vous semblerait plus accompagné. Le fait que le corps de l'être cher soit seul et que vous soyez là, vivant, entouré de personnes et d'activités, génère aussi des problèmes, de la souffrance, c'est inévitable.

Vous avez ce registre. Il est là-bas, situé spatialement dans un lieu avec son asphyxie, ses histoires et son processus de vitalité diffuse, et vous, vous êtes ici en train de faire des choses et en train de recomposer la situation qui, d'une certaine façon, s'est brisée, n'est-ce pas ? Vous le placez dans l'espace, vous le placez en situation et vous le placez avec des registres qui, en réalité, correspondent aux activités vitales, et en aucune façon comme cela devrait être, c'est-à-dire n'ayant rien à voir avec tout cela.

Sans parler de ces choses affectives, et très sympathiques par ailleurs, où de temps en temps on fait une visite au lieu, ce qui est une espèce de démonstration d'affection un peu allégorique, mais qui en plus a de forts contenus allégorisants et les climats qui y correspondent. Parfois aussi, on fait quelques prières ou quelques actes internes, mais qui se réfèrent au corps de ce familier, situé dans un lieu de l'espace précis.

Parfois, si vous êtes plus dramatiques, vous imaginez ce corps dans cette tombe, dans cette obscurité de la nuit, vous imaginez le souffle du vent sur les arbres du cimetière, et si vous êtes encore plus dramatiques, vous pouvez imaginer d'autres choses encore. Que cela arrive à un familier, à la rigueur, mais que cela vous arrive à vous, complications.

L'expérience de la mort chez les autres est évidemment choquante. Et pour des raisons statistiques, les êtres meurent les uns après les autres, il ne reste plus personne ; tôt ou tard, ce sera soi-même qui devra entrer dans la statistique. L'inévitable de la mort crée un problème. De sorte que le thème de la mort nous préoccupe assez et nous essayons de bien savoir de quoi il s'agit, mais jusqu'à un certain point. Le reste, c'est l'imagination qui le fait pour nous.

La peur de la mort, le registre physique de peur de la mort, est le produit exclusif de l'imagination. C'est une élaboration absolument illusoire de ce qui arrive là.

Il ne peut y avoir de libération de ce registre de la mort si on ne saisit pas, si on ne comprend pas et si, d'une certaine façon, on ne travaille pas cette illusion qui existe par rapport à la mort. C'est-à-dire que les gens enregistrent cette illusion, font leurs élaborations, ont leur registre corporel ; en aucune manière les gens ne considèrent le fait de la mort comme illusoire. Les gens évidemment croient en la mort, mais ne croient pas seulement au sens physique de la mort, ils croient en la mort avec les registres qui apparemment accompagnent la mort ; et ceci est illusoire.

De sorte que nous, mis dans cette situation ou y pensant, nous devrions comprendre assez bien le fait illusoire de la mort quant aux registres que l'on croit avoir de ce phénomène lorsque cette chose arrive.

L'imagination sur la mort, cette imagination sur sa propre mort comme registre d'activités, cette imagination de sa propre mort comme quelque chose de positif, non comme quelque chose d'inexistant, est source de nombreuses souffrances. Et c'est un phénomène qui pèse chaque fois davantage à mesure que le sujet avance en âge, à mesure que le sujet vieillit. Ce registre illusoire de la mort se convertit chaque fois plus en source inépuisable de souffrances.

Les gens très jeunes n'ont pas de grands problèmes avec cela, ils croient que cela va durer longtemps. Les gens qui commencent à durer, commencent à se créer de sérieux problèmes sur leur durée. Vous vous rendez compte que cette source de souffrance est aussi une source d'inhibition très sérieuse. Personne ne pense par exemple que lorsqu'on meurt on se détend magnifiquement et on libère tout type de tensions. Au contraire, on s'imagine contracté. Bien qu'il soit certain qu'il existe des phénomènes connus comme la "rigidité mortuaire", c'est-à-dire le fait que les corps durcissent, dans le fait de la mort on ne s'imagine pas se délier puis durcir, mais on s'imagine plutôt se tendre. Cette tension, ce registre de sa propre tension, c'est ne pas vouloir lâcher prise, cela ressemble beaucoup au registre de la **possession** en général.

On ne veut même pas lâcher une miette de pain, encore moins son propre corps. Et évidemment, comment imagine-t-on cela ? Comme une lutte contre la mort, comme un système de tensions en jeu.

Ici il y a aussi un autre piège du mental. Des choses qui pourraient être plaisantes sont parfois teintées de contenus terribles. Nous avons conté, en certaines occasions, un cas révélateur de beaucoup d'autres cas. C'est le cas suivant : Un jeune homme, très maltraité depuis son enfance, associé aux registres de plaisir des registres de douleur. Il lui suffisait de manger un bonbon par exemple pour qu'immédiatement il soit battu.

Il suffisait qu'il fasse quelque chose d'agréable pour qu'immédiatement il ait le registre de la douleur. Les choses se compliquèrent avec ce jeune homme et bien sûr le registre qu'il avait du monde était un registre douloureux, un registre de défense, un registre de tension musculaire intense. C'était le registre qu'il avait en général du monde, mais de plus, ce registre envahissait les situations de plaisir de sorte que, lorsqu'il expérimentait un plaisir déterminé, il l'expérimentait avec tension.

Il arriva à de telles situations qu'ayant de grandes tensions et étant au bord du déséquilibre, il pensa à décharger des tensions sexuelles par exemple. Fiais au moment de décharger ses tensions, il expérimenta, il eut le registre qu'il allait mourir. Evidemment il produisit une grande contraction et s'échappa de la situation, à la suite de quoi, le registre de tension interne augmenta.

Il expérimentait la sensation qu'en se détendant il allait mourir. C'est-à-dire que d'une certaine façon, imaginativement, il expérimentait la détente de plaisir comme le non-registre et : non-registre = mort.

Par conséquent, j'enregistre uniquement la douleur, je cesse d'enregistrer la tension, je n'enregistre pas, donc je meurs. Et dans les divagations de ce jeune homme, dans ses élaborations, le sexe est absolument lié à la mort.

Nous connaissons ce cas et nous en connaissons bien d'autres. Mais nous connaissons aussi de véritables systèmes d'idéations qui se sont imposés, associant le sexe à la mort. Et aussi certains psychologues tordus ont travaillé avec cette association plaisir et mort, choses qui n'ont évidemment rien à voir. Mais on se spéculé considérablement sur cette libération ou sur cette expérience de plaisir dans n'importe quel domaine : cela se rapproche du péché et pour cette raison se rapproche de la mort et ne se rapproche pas de la vie. De sorte que pour vivre, surtout pour vivre dans un autre monde, il est nécessaire de se tendre, il est nécessaire de souffrir. Imaginez la situation que cela génère, certainement assez contradictoire.

Ce jeune qui de toute façon n'adhère pas à ces courants spirituels, bien qu'il soit athée, expérimente ce fort registre dans lequel la détente du plaisir représente la mort. Pour qu'il ne meure pas ou que ne disparaisse pas son moi, et pour ne pas se désintégrer, pour ne pas rester sans registre, il lui était nécessaire de continuer à se contracter face à ces situations.

Il avait dès lors d'énormes difficultés dans n'importe quel travail cathartique, sans parler d'un travail de transfert : il ne pouvait tout simplement pas se laisser aller. Et même s'il savait que ses problèmes étaient en train de l'opprimer, ces registres continuèrent dans sa biographie bien que peut-être très adéquats au moment où on lui prodiguait de tels châtiments car c'était à ce moment-là ce qu'il pouvait faire de mieux : se défendre et se tendre

Maintenant, n'importe quelle situation, qu'elle soit douloureuse ou plaisante, s'enregistre de toute façon comme tension, ce qui amène la douleur. Provoquer cette détente c'est d'une certaine façon perdre le moi, perdre l'identité, perdre l'intégrité. De sorte que l'unique registre qu'il a de la vie est un registre douloureux, et se défaire du registre douloureux s'expérimente maintenant contradictoirement comme un autre type de souffrance : la souffrance de la perte de l'intégrité, de la perte du moi.

Que l'on souffre d'être tendu, c'est raisonnable, mais que l'on souffre en raison de la détente, parce que l'on va perdre son moi, c'est bizarre. Notre ami souffre parce qu'il est tendu et souffre parce qu'il se détend, parce qu'il va perdre son moi. Et dans les deux cas, il souffre. Dans les deux cas, il y a possession.

Et avec la mort, qui est parfois identifiée au plaisir, ou parfois identifiée à la souffrance, avec cette même mort, le registre de la douleur est toujours présent. Il y a aussi des difficultés de représentation de soi-même n'ayant pas de registre, mais principalement à la racine de tout cela fonctionne le mécanisme de tension que nous appelons : **possession**.

19ème jour

LA MORT (suite)

Hier nous avons parlé des questions d'opérative du point de vue des résultats et il nous paru intéressant de montrer que les résultats d'un bon travail pouvaient être observés dans les changements de conduite.

Il y avait aussi des registres moins externes, plus subjectifs tels que les registres qui apparaissent dans ces processus post-transférentiels dans lesquels la configuration de l'image prenait un caractère particulier dans les différents niveaux.

Nous avons parlé hier au sujet d'un genre de transfert d'exploration de certains types de phénomènes comme le phénomène de la lumière par exemple. Et nous avons dit que, bien que dans ce type de transfert de curieux phénomènes de lumière aient lieu, la réélaboration post-transférentielle nous intéressait plus que le phénomène lui-même, le phénomène voyant du surgissement de la lumière. Nous avons parlé de certains phénomènes qui pouvaient accompagner cette lumière, tels que certains changements du niveau de conscience et quelques autres phénomènes d'organisation perceptuelle qui surgissaient avec le sujet en veille ; nous avons dit que cela n'était pas aussi intéressant. Nous avons aussi parlé -pour conclure cette question d'opérative- au sujet d'un type particulier de transferts, que nous avons appelés auto-transferts et parmi lesquels nous avons inclus les disciplines, par exemple. Nous avons dit que ces disciplines ne demandaient pas de guide et qu'à sa place elles utilisaient des sortes de pas et des indicateurs ; pour cela tout un enregistrement préalable de ce que ce processus allait être était requis. D'autre part, nous avons parlé du travail avec la force comme d'un travail bref, répété périodiquement et très simple dans sa mise en action, ce qui était différent du travail des disciplines compliquées et labyrinthiques.

Dans les processus auto-transférentiels, nous avons signalé quelques difficultés comme par exemple l'absence de guide nous faisant éviter les résistances quand celles-ci se présentaient. Et évidemment, en évitant les résistances, on pouvait alors être dans un processus transférentiel, mais en sortant du thème car ce qu'il y a de plus intéressant dans les transferts c'est d'aller vers les résistances. Mais bien sûr, le guide manquant, n'ayant pas de références, des complications pouvaient surgir. Nous avons vu alors que les processus auto-transférentiels avaient leurs difficultés mais qu'ils ne cessaient pas pour cela d'être intéressants.

Nous sommes passés ensuite à un thème ennuyeux à l'extrême, celui de la mort, le thème de la mort surtout du point de vue des registres. Car, bien sûr, ce thème peut être vu sous différents angles et nous l'avons observé à partir d'un seul angle, continuant évidemment la même séquence avec laquelle nous avons traité les autres thèmes.

Nous avons parlé de quelques difficultés existant pour imaginer sa propre mort. Quelques difficultés d'ordre psychologique où en se représentant soi-même n'enregistrant aucune activité, on rencontrait déjà un problème car on se représente soi-même quelque part, faisant quelque chose et surtout enregistrant quelque chose. Quand on se représente soi-même, on se voit, ressentant, faisant des choses et il est extrêmement difficile de se voir soi-même sans rien ressentir.

On peut se voir comme sur une photo, dans ce cas, on se voit comme sur une photo,

on n'arrive pas à se représenter exactement comme mort mais comme étant photographié. Mais si l'on essaie de se représenter comme étant mort, avec tout ce que cela comporte, on rencontre des difficultés psychologiques. Et ces difficultés psychologiques font que lorsqu'on se représente mort, on ne se représente pas comme n'enregistrant pas d'activités mais paradoxalement, on se représente mort et ce mort semble enregistrer encore des activités qui sont les activités mêmes de la conscience qui élabore cette image, image également chargée d'activités.

C'est un peu ce qui arrive avec la conscience émotionnée et n'importe quel objet. Quand la conscience est prise, hallucinée par un certain stade interne, on finit par attribuer des intentions aux objets eux-mêmes. Cela n'existe pas et pourtant la conscience émotionnée l'enregistre comme vrai et elle croit qu'une colonne, par exemple, a une signification spéciale et une intention spéciale.

Ce type d'hallucination non visuelle mais cénesthésique (puisqu'il en existe aussi), parent aussi d'autres types de phénomènes de perception, part également des images. Ainsi des objets déterminés déclenchent des chaînes d'images non seulement visuelles, mais aussi auditives, gustatives, tactiles, etc..., comme nous l'avons vu et aussi des images cénesthésiques.

Il n'est pas rare alors d'enregistrer la propre activité de l'intracorps, sa propre activité interne, il n'est pas étrange d'enregistrer ces images cénesthésiques également en dehors de soi, comme cela arrive dans les hallucinations visuelles, auditives. Il y a aussi des hallucinations de la projection d'un autre type de représentation. Des représentations profondes de type cénesthésique qui sont après tout celles qui donnent un registre des activités du propre corps, de ce qui paraît bien dans les objets, de ce qui semble mal dans les objets. Ce sont ces images internes qui donnent aussi des registres et qui mobilisent des activités.

Dans le cas de la conscience émotionnée on considère les objets hallucinatoirement dotés d'un sens, mettant un sens, ayant une activité et une intention qu'ils n'ont pas. Ce n'est pas une forme hallucinatoire du point de vue de la représentation visuelle, mais c'est effectivement une forme hallucinatoire du point de vue de la représentation cénesthésique. Et ainsi donc, toutes les formes de conscience magique et toutes les formes d'altération de la conscience sont en rapport avec ces hallucinations, projections d'images internes vers les objets, le sujet en question vérifiant que les objets ont des activités spéciales qui ne répondent que par les intentions et les activités du sujet lui-même.

Mais le sujet au lieu de croire que ce sont ses propres activités, croit maintenant que ce sont les activités des objets, c'est extrêmement intéressant et ceci nous fait reconsidérer comme d'habitude que les images ne sont pas seulement visuelles mais que chaque sens a son système d'image et que chaque sens également s'illusionne et s'hallucine.

Ces formes d'hallucinations des registres internes et ces formes de projections de ces registres sur le monde, nous les avons appelées, en d'autres occasions, conscience magique, conscience émotionnée, etc...

Que se passe-t-il alors lorsque je vois ma propre image morte dans ma représentation visuelle ? Mon image est là, et je peux vérifier visuellement mon image là-bas, tranquille. Mais que se passe-t-il avec moi, tranquille dans cette image ? Il se trouve que je ne peux m'imaginer mort sans registre d'activités,

20ème jour

LA MORT (suite)

Hier nous avons parlé des questions d'opérative du point de vue des résultats et il nous paru intéressant de montrer que les résultats d'un bon travail pouvaient être observés dans les changements de conduite.

Il y avait aussi des registres moins externes, plus subjectifs tels que les registres qui apparaissent dans ces processus post-transférentiels dans lesquels la configuration de l'image prenait un caractère particulier dans les différents niveaux.

Nous avons parlé hier au sujet d'un genre de transfert d'exploration de certains types de phénomènes comme le phénomène de la lumière par exemple. Et nous avons dit que, bien que dans ce type de transfert de curieux phénomènes de lumière aient lieu, la réélaboration post-transférentielle nous intéressait plus que le phénomène lui-même, le phénomène voyant du surgissement de la lumière. Nous avons parlé de certains phénomènes qui pouvaient accompagner cette lumière, tels que certains changements du niveau de conscience et quelques autres phénomènes d'organisation perceptuelle qui surgissaient avec le sujet en veille ; nous avons dit que cela n'était pas aussi intéressant. Nous avons aussi parlé -pour conclure cette question d'opérative- au sujet d'un type particulier de transferts, que nous avons appelés auto-transferts et parmi lesquels nous avons inclus les disciplines, par exemple. Nous avons dit que ces disciplines ne demandaient pas de guide et qu'à sa place elles utilisaient des sortes de pas et des indicateurs ; pour cela tout un enregistrement préalable de ce que ce processus allait être était requis. D'autre part, nous avons parlé du travail avec la force comme d'un travail bref, répété périodiquement et très simple dans sa mise en action, ce qui était différent du travail des disciplines compliquées et labyrinthiques.

Dans les processus auto-transférentiels, nous avons signalé quelques difficultés comme par exemple l'absence de guide nous faisant éviter les résistances quand celles-ci se présentaient. Et évidemment, en évitant les résistances, on pouvait alors être dans un processus transférentiel, mais en sortant du thème car ce qu'il y a de plus intéressant dans les transferts c'est d'aller vers les résistances. Mais bien sûr, le guide manquant, n'ayant pas de références, des complications pouvaient surgir. Nous avons vu alors que les processus auto-transférentiels avaient leurs difficultés mais qu'ils ne cessaient pas pour cela d'être intéressants.

Nous sommes passés ensuite à un thème ennuyeux à l'extrême, celui de la mort, le thème de la mort surtout du point de vue des registres. Car, bien sûr, ce thème peut être vu sous différents angles et nous l'avons observé à partir d'un seul angle, continuant évidemment la même séquence avec laquelle nous avons traité les autres thèmes.

Nous avons parlé de quelques difficultés existant pour imaginer sa propre mort. Quelques difficultés d'ordre psychologique où en se représentant soi-même n'enregistrant aucune activité, on rencontrait déjà un problème car on se représente soi-même quelque part, faisant quelque chose et surtout enregistrant quelque chose. Quand on se représente soi-même, on se voit, ressentant, faisant mais au contraire, je vois cet objet et dans ce cas c'est moi, et je le vois de façon hallucinatoire du point de vue de la projection de ces registres cénesthésiques.

Si les choses étaient correctes, je pourrais me voir moi-même, sans enregistrer aucune activité. Cependant je m'émeus, cependant j'ai peur, cependant, en ce moment, j'ai des registres sur ce que je vois là-bas car je crois que ce que je vois là-bas est d'une certaine façon un type d'activité. Cette image enregistre ce que j'imagine : un certain type d'activité.

Et quand je pense que je vais être mort et tranquille, je pense pourtant que là-bas devant, je vais d'une certaine façon enregistrer un certain type d'activité, le type d'activité que j'enregistre maintenant. Ce n'est pas vrai et cependant c'est ce qui se passe.

Nous avons parlé d'une distinction qu'il était intéressant de faire entre la peur face au danger et les mécanismes de défense de type animal, comme n'importe quel animal a peur face au danger. Là il n'y a pas beaucoup d'hallucination, ni beaucoup d'illusion, là, il y a un registre immédiat où la souffrance n'a pas grand chose à voir, ce registre psychologique de peur face au danger et cette libération de mécanismes de défense sont assez différents du registre de la souffrance, ils sont plutôt d'ordre douloureux.

N'importe quelle personne raisonnable, s'effraye considérablement si quelqu'un la menace ou si elle risque de tomber dans un précipice. Cela n'a aucun rapport avec la souffrance, cela n'a aucun rapport avec des questions d'imagination, etc... Bien que vous voyiez que postérieurement on accouple ici ce type de mécanismes imaginaires... Mais lorsqu'il y a une grande peur on n'imagine pas beaucoup, au contraire, car ce mécanisme de l'imagination semble se bloquer et lorsqu'on est un registre menaçant, alors les mécanismes de fuite se déclenchent face au menaçant.

Ce n'est donc pas ceci qui présente de grands problèmes, la fuite devant le danger et les mécanismes de défense qui se libèrent ne présentent pas de grandes difficultés, cela fonctionne instantanément et puis c'est tout. Le problème est autre, le problème de la souffrance devant l'imminence d'un danger est d'une autre nature. Le problème de la souffrance face aux approches de la mort est d'une autre nature. Cela n'a rien à voir avec la peur réflexe et la réponse à cette peur réflexe. Ce sont des phénomènes de nature différente, non seulement des phénomènes de degré différent mais des phénomènes de qualité différente, des mécanismes différents qui se mettent en marche.

Cette crainte devant le danger et la fuite face au danger immédiat, ne présentent pas de difficultés mais au contraire, sont d'une grande aide pour la propre survivance. Heureusement que ces mécanismes existent. Heureusement on peut avoir peur lorsque, là, un objet menace immédiatement.

Il semblerait qu'avec cette souffrance pour la mort nous parlions d'autre chose, avec cette souffrance pour ce qui peut arriver et d'autres choses semblables. Il ne s'agit pas de simples mécanismes animaux de défense.

Ainsi nous avons observé hier certains problèmes au sujet de la mort et de la représentation de la mort, de la mort et de l'image de soi sans activité, ainsi que nous venons de le commenter, de la fonction de l'image et de l'imagination au sujet du problème de la mort. Nous avons rapidement observé le problème de la mort des autres, nous avons essayé de voir comment se configuraient l'illusion et la croyance sur la mort comme continuation de registres. Nous avons aussi vu brièvement certaines relations entre les tensions et la crainte de la mort et nous avons observé un cas qui a pu nous illustrer la détente associée à la mort. Lorsque le sujet se détend, il croit que se détendre c'est perdre registre.

Ainsi ce cas que nous avons pris hier pour servir d'exemple de ces complications, cette personne tendue qui mettait en relation la mort avec la détente et pour cette raison ne pouvait se détendre.

Il y a beaucoup de complications selon la biographie, les enregistrements, etc...

Nous avons donc considéré hier toute cette chose ennuyeuse au sujet des restes de celui qui meurt, au sujet de ce qui s'en va hors de ces restes, au sujet de la situation dans l'espace des corps et de tout cela.

Normalement on identifie les activités humaines avec le corps. On n'a pas l'habitude d'identifier les activités humaines avec les fonctions de la vie. Cela donne l'impression que la vie est en rapport avec le corps, mais bien sûr, on ne fait pas beaucoup de distinctions. La vie en réalité est fonction des activités du corps. Si ces fonctions cessaient, la vie cesserait. Mais comme on ne fait pas beaucoup de distinctions dans tout cela, les fonctions du corps cessent et évidemment la vie cesse mais comme le corps est là et que normalement on identifie la vie avec le corps, il semble que quelque chose continue, le corps étant présent, bien qu'il ait cessé ses activités.

Il y a une grave erreur d'appréciation dans l'identification du corps et de la vie parce que ce sont les fonctions du corps qui mettent en marche ce que nous appelons vie, et non le corps. Et alors lorsque se produit le déplacement, lorsque les fonctions cessent, la situation devient bizarre parce qu'il se trouve que le corps, celui-là même qui est en rapport avec la vie, a cessé de fonctionner et alors nous disons qu'il est mort. Et comment cela est-il possible si le corps est en rapport avec la vie ? Le corps est présent mais pas la vie. Et là, la relation avec cet objet et ces restes se complique un peu. C'est clair parce que de toute façon la vie concerne les fonctions du corps. C'est trop abstrait, les gens ne pensent pas ainsi et pensent que la vie se trouve dans le corps. De sorte que la vie se trouve dans le corps et lorsqu'on meurt on exhale la vie. Mais naturellement le fait d'associer la vie au corps nous entraîne par la suite dans des complications comme dans le cas de la mort.

Il semble que la vie serait plutôt fonction des activités du corps, de sorte que cette fonction cessant le corps n'a plus rien à faire dans tout cela. Il cesse en plus ses fonctions.

Il y a un cas intéressant parce qu'illustratif. Ce cas va nous expliquer comment parfois la souffrance cesse, la souffrance pour la mort de l'autre lorsque la représentation spatiale du corps de l'autre manque. Dans ces cas continue un autre *type* de souffrance, une souffrance par absence, mais non pas par la représentation de l'absent dans un lieu de l'espace. Voyons comment cela fonctionne.

Le familial d'une femme meurt, ce familial lui est très cher. Cette femme a le désir que ce familial soit enterré en un lieu, mais il se trouve que ce familial a désiré être brûlé. Cette femme va de toute façon au lieu où l'on brûle ces corps bien que cela ne corresponde pas à ses croyances et lui pose des problèmes. Le corps est mis en place et brûlé et en même temps cette femme expérimente un grand allègement et déclare qu'à ce moment-là elle a expérimenté une espèce de libération, une espèce de sourde compréhension du phénomène de la mort.

Ce registre libérateur, pour un fait aussi passager que de brûler ou d'enterrer quelqu'un, et dans ce cas particulier de le brûler, ce registre est effectivement en rapport avec la cessation de la souffrance par rapport à la mort d'autrui par le manque de représentation spatiale du corps. De sorte que quand ce corps disparaît il n'y a pas d'endroit où le placer, on ne peut se le représenter, on ne peut pas projeter de façon hallucinatoire sur cette image, des activités cénesthésiques propres qui génèrent tant de contradiction avec cette image.

255

Évidemment, on continue d'avoir quelques coutumes étranges comme celle de conserver les cendres de celui qui est mort bien qu'il ait été incinéré, dans ce cas il y a de toute manière un emplacement des restes dans l'espace, de ce type de restes de celui qui fut en vie. Alors nous nous trouvons un peu dans la même situation.

Mais imaginez à présent la situation d'un mort que l'on a incinéré et avec les restes duquel on fait une telle opération que l'on ne puisse situer spatialement les cendres, c'est-à-dire les restes des restes. Où se trouve alors ce mort ? Où se trouve ce corps ou les restes de ce corps ? Nulle part, on ne peut les localiser, on ne sait pas où ils peuvent se trouver. Pourquoi souffre-t-on alors ? On souffre en tous cas en raison de l'absence de l'être cher qui maintenant, un peu comme Dieu, brille par son absence c'est-à-dire qu'il se détache parce qu'il n'est pas présent. Et cela nous amène une certaine contradiction, une certaine souffrance parce que nous avons nos activités et notre monde affectif précisément en relation avec cet être cher. Maintenant cet être cher n'est pas présent et, là, on note une sorte de vide dans la relation émotive, cela ne se remplit pas facilement.

C'est certain, cette sorte de souffrance par absence de l'autre continue et cela aura sûrement une façon d'être pensé et compris et incorporé comme contenu interne.

Mais en ce qui concerne la souffrance par représentation du corps de l'être cher dans un lieu de l'espace, cette souffrance n'est pas possible. Ce type de souffrance est psychologiquement impossible si le corps de l'autre a disparu et si on ne peut le situer dans aucun lieu de l'espace de représentation, car la situation de ce corps dans l'espace physique n'existe pas. Ainsi peut-être certains peuples, peut-être pour avoir eu ces matériaux en main, ont réussi psychologiquement en ce qui concerne l'escamotage des restes, dans le fait de faire disparaître les restes. Ensuite vint la complication parce qu'ils conservèrent les cendres des restes, mais de toute façon il y a une sorte de réussite psychologique dans la disparition de l'objet qui crée tout le problème.

Avec ce que nous disons nous ne suggérons rien. En réalité la condition dans laquelle les restes demeurent postérieurement ne nous importe pas beaucoup. Ce que nous annotons simplement, du point de vue du registre psychologique, c'est que lorsque ces restes disparaissent de la représentation de cet espace - qui se réfère aussi à l'espace- et bien, il n'y a pas de manière de s'y référer d'une façon souffrante. Et par contre demeure effectivement un autre type de souffrance, celle de l'absence en raison des activités qui font défaut par rapport aux autres objets. Evidemment si tous les autres objets disparaissent également il n'y a pas non plus de référence, alors il n'y a pas non plus de souffrance par rapport à ce qui a disparu. Mais laissons cela ainsi.

Il y a d'autres questions avec la mort et ces questions sont en rapport avec la possession de l'autre. Pourquoi souffre-t-on ? En raison de la perte de l'autre. Qu'est-ce qu'on dit ? " Nous avons perdu un être cher", qu'est-ce qu'on dit ? " Nous avons perdu un ami". Nous disons que nous n'avons pas, sans doute cela fait-il allusion au phénomène de la possession en général.

Et quand on pense à sa propre perte la chose se complique parce que comment fait-on pour se perdre soi-même ? Il y a, ici, des difficultés.

La possession de sa propre image dans l'état de mort nous amène à la contradiction de la représentation face à cette image, à cette contradiction dans laquelle nous dotons l'image d'un sentir qu'en réalité elle ne peut avoir.

Ce désir de maintenir sa propre activité, ce désir possessif de l'image de soi-même crée forte contradiction et fort problème.

C'est évidemment le moteur, aussi, d'un autre type de phénomènes tels que l'aspiration à la survivance. Il y a des personnes qui veulent survivre, non pas embaumées, il semble que cela soit passé de mode, -semble-t-il-, qui veulent survivre même si c'est dans la mémoire des autres. Il y a des personnes qui désirent qu'on se souvienne d'elles. Et comment enregistrent-elles que les autres se souviennent ? On ne sait pas comment, mais c'est bon

que l'on se souviene de soi.

Il y en a d'autres plus rustres qui désirent survivre par la représentation figurative, une espèce de statue sur une place. On ne sait pas comment la statue enregistre ce qui se passe et encore moins comment cette statue est en connexion avec ici, si l'on se trouve vraiment quelque part, mais le fait est qu'il y en a qui aspirent à la survivance par représentation figurative. C'est notable.

Il y en a d'autres moins matérialistes qui désirent par exemple continuer à vivre d'une certaine façon pour que les autres personnes non seulement se souviennent d'elles, mais qu'en plus ces personnes réalisent avec elles un type d'opération, un type de prière par exemple. Il est bon quand on meurt qu'on les prie ou qu'on leur dise quelque chose.

Il y en a d'autres plus subtiles qui ne veulent pas être sur une place, qui ne veulent pas être gravées dans les courants électrochimiques du cortex des autres, comme mémoire par exemple, il y en a qui ne sont pas intéressées à ce qu'on les prie, mais qui sont intéressées par un certain type de survivance abstraite. Ce sont certainement les plus intellectuelles. Ce qui leur plaît par exemple, c'est de survivre par les théories spéciales qu'elles ont eues. Elles aimeraient bien par exemple, bien que mortes, que leurs doctrines ou leurs conceptions extrêmement spéciales continuent, se répandent, bien qu'elles soient mortes. Et cette survivance abstraite est aussi une aspiration à la survivance et est évidemment une forme de contradiction et une forme de souffrance. Faire de nombreuses choses pour que les idées ou ses propres oeuvres continuent dans le monde après la mort ; il y a des gens ainsi.

Et vous vous rendrez compte de toutes les choses que doivent faire ces personnes et de l'obstination qu'elles doivent mettre dans leurs propres idées et théories, pour que leurs idées parcourent le monde et qu'elles survivent dans ces idées même après la mort ; tout cela amène un problème. Il me semble que ce n'est pas une attitude semblable à celle de la personne qui en mourant pense que les idées n'ont aucune importance. Mais évidemment nous pensons que ces intellectuels sont préoccupés par la survivance abstraite. Le mental humain est bizarre. Comment peut-on survivre dans une idée ? Registres hallucinés, évidemment. Ce serait certainement d'un grand agrément de disparaître complètement et de n'avoir aucun type de registre. Mais naturellement le problème de vouloir conserver ses registres existe, alors il y en a qui se préoccupent de la prospérité de leurs idées.

Il y a différentes formes de désir de survivance, comme possession éternelle de sa propre image, et différentes formes de désir de survivance qui génèrent forte contradiction et souffrance.

Sur le problème de la mort, il me semble que c'est suffisant.

LA SOUFFRANCE

Parlons un peu du problème de la souffrance et de la possession en général. On craint la maladie, on craint la solitude, on craint la mort.

Une personne peut ne pas être malade, elle peut ne pas être seule et bien sûr elle vit, et cependant, elle a peur c'est-à-dire qu'elle imagine. Naturellement en plus d'imaginer elle enregistre, elle a la sensation de cet acte d'imaginer. Et elle se souvient évidemment de certaines activités chez elle ou chez d'autres personnes, activités qui lui font voir de près la maladie, la solitude et la mort.

Ces craintes naturellement sont en rapport avec la sensation, avec la mémoire, et avec l'imagination, et en plus d'être en rapport avec les trois voies de la souffrance, ces craintes sont en rapport avec ce qui meut la souffrance : la possession.

Une personne souffre aussi par rapport aux choses, qu'il s'agisse des choses en général, qu'il s'agisse de personnes, qu'il s'agisse d'elle-même en tant que chose.

On souffre alors quand on n'a pas, on souffre pour avoir quelque chose que l'on veut sûrement avoir et qu'on n'a pas. Cela fait souffrir.

On souffre en ayant quelque chose, mais par crainte de perdre ce que l'on a. Donc bien qu'ayant quelque chose, on souffre et on souffre parce qu'on pourrait perdre ce que l'on a.

On souffre finalement parce que l'on arrive pas à obtenir ce que l'on cherche, cet objet que l'on désire.

Il y a donc toujours des problèmes. On souffre parce que l'on n'a pas, on souffre par peur de perdre ce que l'on a, on souffre parce qu'on n'arrive pas à obtenir ce que l'on veut.

Que ce soit au présent, au passé ou au futur, comme il vous plaît de conjuguer les verbes, il y a toujours des problèmes avec la souffrance relative au fait d'avoir des objets.

Et naturellement, quand on a perdu ce qu'on aimait, on souffre par mémoire, quand on est en train de perdre ce que l'on a, on souffre par sensation et quand on craint de perdre ce que l'on a, on souffre par imagination. Nous savons que ces trois voies travaillent structurellement mais dans ces cas, cela se pondère, on place le primaire de l'activité en relief.

De sorte que la peur de la maladie, de la solitude et de la mort, et la souffrance de ne pas avoir, de perdre ou la peur de ne pas arriver à avoir, sont tout le système d'objets et de valeurs dans lequel l'être humain se débat, obtenant toujours ces données par voie de sensation, par voie d'imagination, par voie de mémoire ; mais toujours, derrière tout cela, on souffre en raison d'un certain registre interne qui a trait à ce que nous appelons la **possession**. Et la possession se trouve derrière tout ce qu'on fait avec sa propre conscience, qu'on le fasse en imaginant, qu'on le fasse en se souvenant, qu'on le fasse en sentant.

Nous faisons une distinction entre possession et désir. Nous faisons une distinction entre nécessité et désir. La **nécessité** est quelque chose d'inéluctable et ressemble assez à ce même registre animal que nous avons découvert dans d'autres niveaux. La nécessité ressemble à la sensation. La nécessité, dans le cas de la peur, ne ressemblait pas à ce qui est psychologique dans la souffrance interne, la nécessité en référence avec la peur ressemblait à cette sensation de crainte face au danger.

Il n'y a pas de problème avec la nécessité. Il n'y a pas de problème avec le mécanisme de la peur. Il n'y a pas de problème avec la sensation dans ce sens. Là les choses sont eu service de l'être humain pour qu'il se mobilise et fasse son processus. C'est pour cela qu'existent les mécanismes de la peur face à l'objet menaçant, au service de l'être humain. La nécessité existe aussi au service de l'être humain, pour qu'il se mobilise et accomplisse alors ses efforts plus immédiats pour faire avancer sa vie. Et effectivement il n'y a pas de problème psychologique majeur avec la nécessité.

Par contre le problème existe dans le désir qui ressemble assez sur un autre plan à la peur psychologique.

Le désir est lancé à la recherche d'objets, comme la nécessité est lancée à la recherche d'objets. Et quand la nécessité est satisfaite, la nécessité cesse. Lorsque certaines nécessités qui poussent le désir en tréfond, cessent, le désir bien qu'imaginaire peut cesser également. Et dans ce cas le sujet qui a exprimé certaine nécessité, n'expérimente plus à présent de désir. Il semble

aussi que bien des fois, le désir disparaît lorsqu'une nécessité s'accomplit.

Il y a certains désirs qui de toute façon ne disparaissent pas parce qu'il y a certains objets qui ne peuvent pas être possédés et alors le désir continue et continue, et l'imagination continue d'amener des problèmes. Mais il y a certains moments où nous enregistrons que le désir aiguillonne le mental.

Et il y a des moments où l'on enregistre que lorsque ce désir est satisfait d'un coup, il disparaît. Ce désir est fluctuant, ce désir parfois apparaît, parfois disparaît.

Et qu'y-a-t-il en dessous du désir, et qu'y-a-t-il en dessous de la nécessité ? Quelque chose qui ne disparaît nullement. Derrière le désir et derrière la nécessité se trouve sans aucun doute la possession. On peut à présent ne pas expérimenter de désir pour un objet déterminé, parce que cet objet est présent, parce qu'on possède cet objet physiquement. Mais on peut perdre cet objet et comme existe toujours la possibilité de perdre l'objet, le registre de possession est toujours présent.

Et il suffit de voir comment se conduit une personne lorsqu'elle n'a pas de désir pour un objet mais que quelqu'un met en danger sa possession. Dans le cas d'une relation avec une autre personne, le sujet peut ne plus expérimenter aucun désir pour cette personne mais il continue à expérimenter envers cette personne la possession.

Et la possession se déplace, et il ne s'agit pas seulement de possessions physiques, il y a des possessions morales, il y a des possessions mentales, il y a des possessions idéologiques, il y a des possessions gestuelles, il y a des possessions rituelles. Il y a des possessions de tout type et tout cela nous compromet toujours avec les objets. De sorte qu'il suffit que quelque chose entre dans le champ des objets que je détiens, pour que ma possession qui travaille toujours, s'active avec plus de force. La possession ne cesse pas alors que le désir peut effectivement cesser.

Le désir a des caractéristiques aussi corporelles, aussi physiques que la possession. On peut désirer obtenir quelques questions spirituelles, ce qui est différent du registre physique de vouloir posséder quelque chose de spirituel.

Observez ce qui arrive lorsqu'on désire simplement ou lorsqu'on possède ou lorsque le désir est de posséder. Le désir est toujours en rapport avec la possession qui est la racine du désir.

En dessous du désir se trouve cette possession et elle a de fortes connotations physiques et de forts registres physiques. Et ce registre de la possession est en rapport avec la tension. Et on sait que l'on désire posséder quelque chose parce qu'on enregistre une tension particulière. Et plus fort est ce désir de possession, plus forte est la tension.

Et naturellement on s'agrippe aux objets, on s'agrippe à la vie, on s'agrippe aux choses, on s'agrippe avec des griffes, avec les mains. Ainsi on ne libère pas les choses et cette non-libération des choses nous amène des registres de tension.

Vous souvenez-vous des vieilles expériences de ces anciens qui travaillaient en psychologie animale ? Ces anciens notèrent une grande différence entre le singe et l'homme. Une des différences les plus notables par rapport au traitement des objets était la suivante : le singe était dans sa cage, il avait un bout de bois. Hors de la cage il y avait une banane et entre la cage et la banane il y avait un petit canal. Le singe approchait la banane et elle tombait dans le canal, le singe alors recueillait la banane. Mais lorsque le canal se trouvait derrière la banane et non entre la banane et la cage, le singe avait des problèmes. Il lui suffisait, au lieu d'approcher la banane, de la pousser loin de lui, il suffisait qu'avec un acte d'abandon, la banane tombe dans le canal. Et bien le singe n'a jamais pu faire cela. Le singe a toujours approché la banane, la banane n'est pas tombée dans le canal et le singe essayait d'attraper de sa cage la banane et cela lui créait beaucoup de problèmes.

L'homme sûrement, et c'est la différence fondamentale, a cette aptitude pour s'éloigner des objets ; il a cette aptitude pour se déposséder. Il y a déjà quelque chose dans la structure du mental, au niveau humain, qui est préparé pour que ce mental se libère de la possession objetale. Et c'est déjà une grande différence entre l'être humain et le singe. Mais bien sûr, le stade du mental humain est très jeune encore, il peut sûrement le faire avec une banane, mais il ne peut le faire avec d'autres choses. Et s'il le fait avec la banane, c'est en tous cas parce qu'il a compris le truc qui signifie éloigner la banane pour que la banane revienne.

C'est le truc du boomerang. Certains primitifs lancent un objet pour que l'objet aille et s'il ne touche pas sa proie, revienne, ou bien pour que l'objet aille, liquide la proie mais la liquide parfois au retour, parfois à l'aller. De toute façon cette espèce d'économie d'énergie que fait celui qui envoie, concerne aussi cet éloignement de soi.

Le mental humain est sûrement très jeune, et est encore très lié à la possession. Mais selon ce que l'on voit dans ces processus et selon ce que l'on voit dans l'avance-même du mental individuel, on avance surtout lorsque le mental est apte ou est capable de se déposséder. Il arrive alors que le mental n'enregistre pas de tension, il arrive alors qu'il n'y ait pas de registre physique de tension, il arrive alors que les muscles ne soient pas nécessaires par rapport aux objets dans le sens de la possession.

Il y a un désir actif et il y a un désir satisfait, sans doute, mais il y a toujours une possession qui agit présentement.

Il y a ceux qui considèrent de façon erronée le registre de tension comme sens de la vie, et qui considèrent la détente comme non-sens. Il y a ceux qui disent des choses comme celles-ci : "s'il n'y a pas de choses qui me tendent, s'il n'y a pas quelque chose qui, en la faisant, produit un résultat, s'il n'y a pas quelque chose dont je n'aie pas le registre, rien alors ne me mobilise parce que rien n'a de sens".

Et il semble que le sens pour cette configuration spéciale de la

conscience, soit en rapport avec les tensions. Et c'est paradoxal, parce qu'au bout de peu de temps nous rencontrons celui des tensions qui cherche un sens avec un non-sens extraordinaire parce qu'il vit tendu et ne peut libérer cette tension ; c'est sans doute un piège du mental.

La tension de la possession, du résultat, comme apparence mobilisatrice du registre de sens est : l'illusion.

Si nous examinons de près ce qu'on nous dit : "si je n'ai pas de tension, si je n'espère aucun résultat, alors rien n'a de sens" ; si nous examinons de plus près ce qui se dit lorsqu'on affirme : "le sens est mis non en ce qui se fait mais dans ce que l'on reçoit à faire" ; si nous examinons cela de plus près, nous allons voir que ce sens n'a rien à voir avec des spéculations métaphysiques.

Le sens, le nommé sens, et le nommé non-sens, dans les activités humaines, concernent peu les idées. Le nommé sens et le nommé non-sens sont surtout en rapport avec l'investissement d'énergie et la relation de cet investissement avec ce qu'on obtient de cette application.

Nous examinons donc cela de près en faisant quelques expériences, nous observons la chose suivante : on dit à une personne qui se trouve dans le non-sens total : "rendez-moi le service d'ouvrir cette porte", et cette personne, qui est dans le non-sens total, ouvre la porte. Et pourquoi n'ouvrirait-elle pas la porte ? Puisqu'elle est dans le non-sens, de toute façon ça lui est égal d'ouvrir la porte ou non. Comme elle est dans le non-sens rien ne la mobilise pour aller ouvrir la porte, rien non plus ne l'en empêche, c'est donc la même chose. S'il y a non-sens, c'est le signal qu'il n'y a pas de problème pour se mouvoir ou ne pas se mouvoir.

Voyons cela de plus près. Maintenant nous demandons à celui du non-sens, non pas qu'il ouvre la porte mais qu'il se dédie pendant cinq ans de suite à une recherche très coûteuse, demandant beaucoup de travail. Qu'est-ce qu'il va nous dire ? Que non, comme va-t-il dédier cinq ans dans une opération coûteuse et qui demande du travail si cela n'a pas de sens pour lui. Et alors nous voyons, en examinant les choses de près, nous voyons que le sens et le non-sens ont peu de rapport avec les idées, mais en ont plutôt avec l'investissement d'énergie et l'espoir des résultats. Naturellement il n'y a aucun problème pour ouvrir une porte parce qu'il n'y a pas besoin de beaucoup d'effort. Mais par contre, maintenir un effort de façon répétée et au long des années, et croire, penser, supposer qu'on ne va pas obtenir de résultat, alors bien sûr, logiquement se mouvoir dans cette direction n'aura aucun sens puisque le résultat n'est pas en vue, ou puisque ce résultat ne va pas satisfaire les attentes.

De sorte qu'avec la porte, il n'y a pas de problème de sens et par contre il y a un problème de sens avec l'attente, avec la réception de ce qu'on espère de l'objet.

Alors ce sens et ce non-sens placés comme catégorie maximum de la mobilisation des activités humaines, c'est faux. Il arrive que bien des personnes mettent au-dessus des activités, au-dessus des registres, cette espèce de slogan, cette espèce de chose vide que sont le sens et le non-sens. Et lorsqu'on examine cela de près, on voit que ce sens et ce non-sens n'existent pas mais que ce qui existe est très différent, ce qui existe est le registre des tensions, la nécessité de ces tensions pour mobiliser les activités, la détente, l'investissement de travail tendu pour obtenir un résultat et étant donné qu'on n'obtient pas ce résultat, il y a une perte d'énergie ; c'est ce que nous voyons. Mais nous ne voyons pas le sens ou le non-sens, nous voyons un problème d'énergie, de travail, d'obtention de réponses face au travail investi, nous voyons un problème de registres, de tensions, d'impossibilité dans les décharges de tensions et ainsi de suite.

Mais ce sens et ce non-sens ont peu de rapport avec les registres, c'est une configuration superstructurelle comme tant d'autres.

La nécessité est une force mobilisatrice d'activités humaines et la nécessité ne réclame pas de sens. D'autre part, la nécessité est incapable de configurer un sens. On a besoin et on fait par besoin, mais la nécessité ne donne pas de sens non plus.

Le sens n'apparaît jamais réellement, c'est toujours un fantôme et une ombre, de même que le non-sens qui glisse climatiquement comme tout fantôme.

De sorte que la nécessité est sans doute mobilisatrice d'activité et cela ne se discute pas, mais elle ne donne pas de sens.

En voyant les choses ainsi, si tout se termine avec la mort et que cela amène une personne à la sensation de non-sens, comment est-il possible s'il en est ainsi que cependant diverses activités se mobilisent étant donné que la mort frustrer toutes ces activités, étant donné que ce qu'on fait ne sera pas obtenu, étant donné que tout sera perdu, étant donné que beaucoup de choses auxquelles on aspire ne pourront pas s'accomplir, comment est-il possible cependant que se mobilisent les activités humaines ? Les activités humaines se mobilisent pour des choses différentes du sens.

Pas même la mort ne peut paralyser les activités humaines qui sont le reflet des activités de la vie. Pas même la mort ne peut paralyser les activités du mental. Le mental est donneur de sens, en d'autres aspects. Mais bien sûr, le mental est donneur de sens lorsque son registre des objets n'a aucun rapport avec des valorisations sur les objets, mais avec des valorisations sur sa propre activité. C'est compliqué.

Disons ainsi. Vous savez qu'il existe différentes productions humaines. On dira, il y a différentes activités humaines qui ne répondent pas à des nécessités et cependant les gens les font. Mais si les gens les font c'est parce qu'en faisant une chose cela leur provoque une tension et qu'en faisant une autre cela leur provoque une détente. Car une chose provoque du plaisir et une autre du déplaisir, une chose provoque souffrance et ainsi de suite... Alors on voit que les activités humaines en réalité sont mues par les objets et que l'on a simplement le registre des objets.

Cela est voir l'activité des centres à l'envers. Les centres vont vers l'extérieur dans leur déclenchement, ils ne vont pas du monde vers l'intérieur. Nous confondons le registre avec l'activité.

Il se trouve qu'il y a différentes productions humaines que les gens font en réalité parce que les objets eux-mêmes dans les opérations des gens sont simplement des véhicules de décharge de tensions.

C'est-à-dire qu'il y a des gens qui réalisent des activités et ces activités ils les réalisent non pour attendre quelque chose de l'objet, non parce que l'objet donne un type de plaisir déterminé en tant que tel, l'objet n'a rien à voir avec cela. Ces personnes réalisent des activités dans le monde et vont vers les objets pour un motif différent, parce qu'en les faisant ils déchargent leurs tensions et l'objet alors n'a pas de valeur en soi. Ces objets pour ces personnes ne sont rien de plus qu'un point d'application de leur propre énergie. Et elles s'appliquent aux objets sans leur donner de valorisation, c'est un cas au moins.

Il y a un autre cas, le cas dans lequel les activités se font, se réalisent dans le monde parce qu'en réalisant des activités déterminées, dans la structure mentale se configure toute une unité. C'est-à-dire que les choses se font dans le monde, et, dans ce cas les objets n'importent pas non plus, les choses se font, non par décharge de tensions, ces opérations se font dans le monde parce que c'est une façon d'intégrer ses propres contenus. Et cette intégration des contenus internes, et cette perspective continuelle que l'on a des processus distincts, utilisent le monde comme référence, mais dans ce cas la valorisation n'est pas mise sur le monde.

Normalement ont met les valeurs sur les objets. On croit, beaucoup de gens croient, que les valeurs sont dans les choses, qu'une chose est plus valable qu'une autre, en soi, qu'une chose est bien et qu'une autre est mal. Beaucoup de gens croient que les valeurs existent dans les choses. Et en réalité les valeurs sont placées par le mental.

En portant cela au domaine économique, certains croient que les valeurs sont en rapport par exemple, avec la rareté, mais ils n'expliquent pas encore la valeur suggestive de certains métaux qui -bien qu'il soit certain qu'elle ait un rapport avec la rareté- concerne surtout ses brillants, sa texture, sa résonance interne, son poids, sa qualité, plus que la valeur en soi, la valeur mise.

Ainsi les valeurs sur les objets, toutes ces axiologies, cette théorie de valeurs mises sur les choses, tout cela est illusoire.

En revenant à notre problème des mobilisations d'activités dans le monde, nous ne devons pas voir les choses, il me semble, si primairement et croire qu'on se meut si les choses donnent une certaine tension, si les choses provoquent un certain plaisir, si une chose vaut plus la peine qu'une autre. Effectivement cela arrive dans certains cas, mais dans tous les cas les activités humaines se lancent vers le monde comme décharge des tensions internes, en considérant le monde comme application des propres charges.

Et alors ce "se mouvoir dans le monde" est une forme où le psychisme s'ouvre passage et ce psychisme construit le monde à son image et ressemblance. C'est l'avance de la conscience et du mental sur le monde qui mène cette activité, sans que les objets importent considérablement.

Ce qui se passe dans le monde, ce fait que le monde devienne chaque fois plus humain, qu'il s'humanise, ce fait que le monde reflète chaque fois davantage l'activité du mental, nous révèle que c'est le mental qui considère le monde comme son point d'application. Et nous révèle que c'est le mental qui met les valeurs sur le monde, c'est lui qui donne des catégories, qui établit des relations, qui amplifie son expansion.

C'est donc le mental qui utilise le monde comme point d'application. Et bien des activités humaines sont d'abord en rapport avec la décharge de ces tensions dans le monde. Mais encore plus profondément, bien des activités humaines s'expliquent par la configuration interne que le propre mental fait en s'appliquant au monde.

PRÉSENTATION D'UN APPORT SUR LE PARANORMAL

Depuis plus de dix années nous nous sommes préoccupés dans nos travaux internes des comportements déterminés du psychisme, dont certains compromettent sérieusement la conception que nous pouvons avoir de ce psychisme.

Pendant ce temps, des études innombrables ont été faites, même lorsque l'on n'a pas fait connaître convenablement beaucoup d'entre elles.

Beaucoup de ces études sont en rapport avec des questions importantes et qui sont proches de certaines questions de type transcendantal. Et c'est à partir de ces études que de nombreuses hypothèses ont été lancées et que quelques registres ont été obtenus, registres se référant à des phénomènes qui sont apparus après expliqués de façon voilée et ambiguë.

Il y a quelques thèmes, tels que celui du double, quelques thèmes comme ceux

de certaines possibilités du mental, qui sont des thèmes d'intérêt et qui seront sûrement considérés de plus près demain, dans notre dernier exposé.

Ces investigations ont été nombreuses, beaucoup plus nombreuses que l'on pourrait supposer à première vue. Nous nous sommes aussi préoccupés, pendant ce temps, d'étudier d'autres phénomènes ou possibles phénomènes -qui paraissent maintenant à la mode dans le domaine de la culture et de l'opinion publique en général-, phénomènes qui ont été regroupés sous le nom de "paranormal" et qui apparaissent maintenant comme étudiés par une sorte de parapsychologie.

De notre côté, les études dans ce domaine ont été assez intensives et ont commencé à se formaliser davantage depuis un an, et, seront sûrement beaucoup plus formalisées à partir de cet instant.

Aujourd'hui nous allons considérer ces phénomènes qui apparaissent à la mode avec force, et au sujet desquels nous avons pris une opinion et une position. Nous allons développer immédiatement ce thème.

Nous nous occuperons demain de ce que nous appelons questions transcendentales, questions du double ou comme on veut les appeler.

Alors aujourd'hui, on commence avec quelques apports et quelques considérations que d'autres ont pu faire, en étant dans ce même travail.